
WIDENER
HN TX8F $

A TRAVERS
LA CHINE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

A TRAVERS

LA CHINE

PAR

LÉON ROUSSET

ANCIEN PROFESSEUR A L'ARSENAL DE FOU-TCHEOU

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

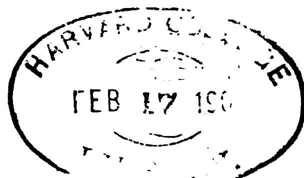


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878


HARVARD COLLEGE
FEB 17 19

Ce qui frappe le plus le voyageur à mesure qu'il s'éloigne de la France, c'est de voir quelle petite place elle tient dans les contrées lointaines. Tandis que l'Angleterre remplit tout de son nom, de son commerce et de sa langue, le renom de la France s'affaiblit au contraire d'autant plus vite que celui de sa voisine grandit.

C'est avec tristesse que le Français constate cet effacement de la patrie. Mais ce qui l'attriste encore plus au retour, c'est de reconnaître que les causes de cette infériorité sont dues à l'in-

différence et au dédain de ses compatriotes pour les autres peuples en proportion de leur éloignement.

Il voudrait les convaincre que le meilleur moyen d'assurer l'influence de leur pays, c'est de se répandre au dehors, et que la première condition de ce progrès, c'est de connaître les autres peuples, leur civilisation, leur caractère et leurs besoins, d'imiter, en un mot, l'Angleterre et de lutter avec elle sur ce terrain fécond, où la France pourrait lui disputer, sinon l'empire commercial, du moins, l'empire moral et civilisateur du monde.

Il voudrait leur montrer que l'expatriation n'est pas toujours une aventure, et que, si loin que l'on aille, l'on peut cependant, encore, vivre et travailler utilement pour soi, pour son pays et pour le progrès.

Si le goût des voyages n'est malheureusement pas plus répandu chez nous, n'est-ce point un

devoir pour le voyageur, de raconter ce qu'il a vu? Non point pour flatter la curiosité frivole de lecteurs blasés et indifférents, mais pour proposer un enseignement dont les esprits sérieux, travailleurs et patriotiques puissent faire leur profit.

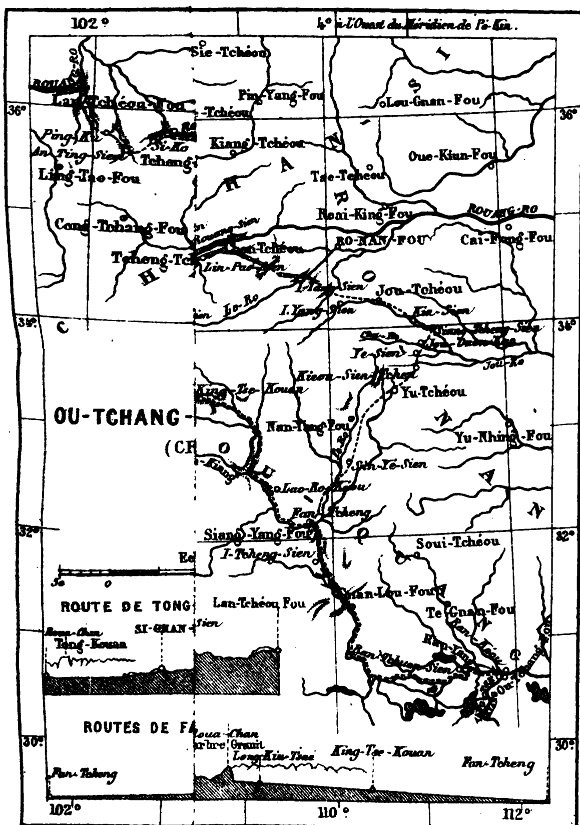
Nous voudrions voir la France grande, forte et prospère au dehors comme au dedans. Mais pour atteindre ce but, elle n'est point suffisamment instruite. C'est à combler cette lacune de son éducation que se sont consacrés tant d'esprits distingués, et c'est la tâche que poursuit avec tant de persévérance et de succès la Société de géographie.

Si faible que puisse être ma part à cette œuvre commune, on en pardonnera l'insuffisance en considération du sentiment qui m'a guidé, et si le lecteur est assez bienveillant pour y trouver quelque mérite, on me permettra de le reporter tout entier

à l'homme qui m'a le mieux appris, par la parole et par l'exemple, à aimer mon pays, la science et le travail,

A MON PÈRE.

Paris, 18 Septembre 1878.



Dessiné d'après d'Anville — *Gravé et Imprimé par Erhard.*

A TRAVERS LA CHINE

INTRODUCTION

Le 19 février 1868, à quatre heures du soir, le paquebot à vapeur des Messageries Impériales *Mœris* quittait le port de Marseille et prenait la mer, portant à son bord les malles et les passagers à destination des Indes et de la Chine.

Les passagers étaient montés sur le pont, et, réunis sur l'arrière du navire, suivaient d'un regard ému les lignes boisées des coteaux qui s'effaçaient successivement dans les demi-teintes vaporeuses de l'horizon. Nous disions adieu à notre patrie, alors dans tout l'éclat de la prospérité, à tout ce que nous y laissions derrière nous de cher et d'aimé, adieu qui pouvait être définitif pour chacun, qui devait malheureusement l'être pour quelques-uns d'entre nous. Mais le sentiment invincible de tristesse qui s'empare de l'âme au moment du départ, était adouci par l'attrait que nous faisait éprouver l'inconnu vers lequel nous nous dirigions, et par la confiance en l'avenir que donne la jeunesse.

C'était bien, en effet, l'inconnu qui s'ouvrait devant nous. Appelé à concourir comme professeur à une grande entreprise créée sous les auspices du gouvernement chinois,

et sous la direction d'officiers de la marine française, nous nous rendions à l'arsenal de Fou-Tchéou, où nous devions faire un séjour de six années. Qu'était donc ce pays qui allait devenir pour nous comme une seconde patrie? Qu'était ce peuple au milieu duquel il nous allait falloir vivre? Et par suite de quelles circonstances ses gouvernants en étaient-ils arrivés à vouloir construire chez eux des navires de guerre à vapeur, et à faire appel à nos connaissances et à notre bonne volonté pour initier quelques-uns de leurs jeunes gens aux merveilles de la science? Nous n'en savions alors guère plus que l'on n'en sait généralement en France.

C'était à l'état de notion vague que nous connaissions l'existence d'un grand empire, riverain de l'océan Pacifique, à l'extrémité orientale du continent Asiatique; nous réduisions à trois cours d'eau, le Pè-ro, que nous prononcions et que nous écrivions alors Peï-ho [1], le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, le multiple système hydrographique de ce pays des rivières, et nous aurions été fort étonné d'apprendre que c'était par une sorte d'antithèse inconnue des Chinois

[1] Nous croyons que l'on doit toujours respecter l'orthographe originelle des noms propres de provenance étrangère; parce que, malgré les différences de prononciation, la physionomie du mot subsiste, et tout défiguré qu'il puisse être pour l'oreille, il conserve pour l'œil, son individualité. Mais cette règle, que nous considérons comme absolue lorsqu'il s'agit de langues alphabétiques, comment l'appliquer aux langues hiéroglyphiques ou idéographiques comme le chinois? Ici, ce n'est plus à l'œil qu'il faut s'adresser, mais à l'oreille; ce que l'on doit s'appliquer à reproduire, ce n'est pas la forme d'un caractère inintelligible pour des yeux européens, mais le son originel de ce caractère, ou du moins l'équivalent qui s'en rapproche le plus dans la langue où l'on écrit, de façon à pouvoir, sans convention et sans étude préalable, être compris des indigènes, devant lesquels on lit à haute voix et à première lecture.

C'est pour ce motif que nous avons cru pouvoir nous écarter, en certains cas, de l'orthographe généralement adoptée dans les livres publiés en France, pour représenter les mots chinois. Beaucoup d'auteurs, ignorant la langue chinoise, se sont contentés de reproduire

que les Européens avaient ainsi dénommé le dernier de ces fleuves. Les mots *pékins* et *nankins*, francisés dans des acceptions qui n'avaient rien de chinois, nous rappelaient bien l'existence de la nouvelle et de l'ancienne capitale de la Chine, les grandes villes de Pé-king et de Nan-king, la capitale du Nord, et celle du Midi; mais les noms de Hong-kong et de Shang-haï revenaient, de temps à autre, sous nos yeux, sans éveiller dans notre esprit d'idée précise.

On nous eût assurément fort embarrassé si l'on nous eût transporté instantanément sur les rives de la mer Jaune, sans nous laisser le temps de rien apprendre de plus sur ce nouveau pays. Heureusement pour nous, la traversée, toute rapide qu'elle fût à l'aide des magnifiques navires des Messageries, devait nous laisser le loisir d'acquérir sur la Chine les notions préalables que l'on doit posséder en y débarquant, si l'on ne veut point passer pour un ignorant. Les officiers et les équipages des paquebots également familiers avec les différents ports qu'ils fréquentent, facilitent aux passagers cette instruction primaire que l'on reçoit sans y songer; en entendant fréquemment revenir dans la conversation les mêmes noms ou les mêmes idées, l'oreille et l'esprit s'y habituent progressivement, si bien que

l'orthographe adoptée par les Anglais, sans se douter que la différence de valeur des lettres dans leur alphabet et dans le nôtre défigurait complétement les mots ainsi transportés dans notre langue. L'exemple précédent le démontre suffisamment. Les Chinois prononcent *Pè-ro*, et les Anglais, utilisant le son guttural de leur *h* aspirée, ont écrit *Peï-ho*, ce qui dans leur langue se rapproche assez de la prononciation chinoise. Mais si nous transportons dans la nôtre le mot ainsi orthographié, sans faire de convention préalable ni d'étude sur la valeur à donner à l'*h* aspirée, nous reproduisons un son qui devient tout à fait incompréhensible pour des oreilles chinoises.

On nous pardonnera, pour l'amour de l'exactitude, cette dérogation aux règles respectables de l'usage. Il y a en ce moment, des Chinois à Paris; il en viendra de jour en jour davantage; que le lecteur leur parle du *Peï-ho*, il ne sera pas compris; mais qu'il prononce *Pé-ro*, comme nous l'écrivons, on le comprendra.

l'on finit par oublier qu'on ne les a pas toujours connus. Mais le voyageur qui, de retour dans son pays, entreprend de raconter à ses compatriotes ce qu'il a vu dans de lointaines régions ne doit pas perdre de vue, sous peine de n'être pas compris, que ses lecteurs entreprennent en sa compagnie un voyage où il doit les guider mieux qu'il ne l'a été lui-même, en leur épargnant le plus de fatigue et de travail qu'il le pourra. C'est pour accomplir ce devoir que, laissant le paquebot franchir successivement la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, le golfe du Bengale et la mer de Chine, nous glanerons, si vous le voulez bien, dans les conversations qui s'échangent autour de nous, quelques renseignements sur le pays où nous allons bientôt débarquer.

L'empire le plus ancien et le plus peuplé du monde, l'empire chinois, a la forme d'un grand triangle isocèle à base courbe, dont le sommet coïncide avec le grand massif montagneux du plateau de Pamir au centre de l'Asie, et dont les rivages du Pacifique forment le côté opposé. Du sommet à la base, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, dans sa plus grande longueur, l'empire chinois mesure plus de 5000 kilomètres, tandis que du Nord au Sud, dans sa plus grande largeur, voisine de la côte maritime, on en compte plus de 3000. Enfermé entre deux chaînes de montagnes divergentes qui vont aboutir, la septentrionale à la mer d'Okhotsk, la méridionale à la mer de Chine en Cochinchine, il comprend la presque totalité du versant du Pacifique. L'empire chinois se divise en deux parties distinctes : la Chine proprement dite et les pays anexés ou tributaires. Ceux-ci occupent l'ouest et le nord du vaste espace triangulaire dont nous avons déjà parlé.

Au Sud-Ouest, c'est le Thibet, immense massif montagneux, limitrophe de l'Inde et de la Birmanie, qui nous est encore presque complétement inconnu; dans sa capitale Lhassa, sous la surveillance d'un résident chinois,

dont les décisions sont appuyées par la présence d'un corps de troupes, régne plutôt qu'il ne gouverne, le dalaï-lama, c'est-à-dire le représentant de Bouddha sur la terre. Le personnage dans lequel s'accomplit cette incarnation perpétuelle du dieu hindou, n'exerce qu'une autorité morale restreinte sur les innombrables sectateurs du bouddhisme; deux sectes se partagent l'exercice de ce culte : les *lamas* et les *bonzes*. Les premiers, soumis à l'autorité spirituelle et civile du grand-lama, voient se presser respectueusement autour d'eux, les populations de la Mongolie et de quelques villes du nord de la Chine; les *bonzes* qui monopolisent l'exercice du culte bouddhique dans la Chine proprement dite, se regardent comme indépendants du souverain pontife de Lhassa; ce sont les protestants du bouddhisme.

A l'Ouest, dans l'angle formé par les monts Kouen-louen au Sud et les monts Célestes au Nord, au pied même du plateau de Pamir et du pic Tagharma, s'étend la Kachgarie, vaste oasis voisine de l'Inde anglaise et des nouvelles possessions russes du Turkestan, dont quelques villes industrieuses, Khotan, Yarkand, Kachgar, Tourfan et Karachar, assurent la prospérité. C'est vers le milieu du dernier siècle que les Chinois ont soumis à leur domination la population d'origine mélangée, persane et turque, de cette grande vallée du Tarim-gol. La différence de religion s'ajoutant à l'impatience du joug étranger, a fréquemment suscité des soulèvements parmi les habitants de la Kachgarie, et récemment encore, sous la conduite intelligente et énergique d'un Kokhandien musulman, Yakoub-beg, la Kachgarie, révoltée contre l'empereur de Chine, a éclairé pendant dix ans cette partie du continent d'une lueur éphémère, qu'on a pu prendre, pendant de courts instants, pour l'éclat de quelque astre nouveau dans la pléïade des royaumes asiatiques. Mais comme ces météores fugitifs qui

ne doivent leur éclat qu'à la rencontre fortuite d'un élément étranger, l'indépendance de la Kachgarie n'a pas survécu à la mort violente de Yakoub-beg, traitreusement assassiné, au moment où il se disposait à soutenir la fortune du nouvel État contre les armes chinoises.

Au Nord-Ouest, sur le versant septentrional des monts Célestes, s'ouvre, du côté des steppes des Kirghiz, la fertile vallée de la Dzoungarie, dont la capitale, Kouldja, s'élève sur les bords de la rivière Ili. Soumis par l'empereur Kien-long en même temps que ceux de la Kachgarie, ses habitants, les Dongans, se sont révoltés en même temps que les premiers; mais moins disciplinés et plus turbulents, ils se sont livrés à de tels désordres que les Russes ont dû intervenir en 1871 ; et depuis cette époque, ils occupent militairement le pays qu'ils doivent rendre, ont-ils dit, à la Chine, dès que celle-ci pourra, de nouveau, y faire reconnaître son autorité.

Au Nord, s'étendent les immenses steppes de la Mongolie, parcourues par des pasteurs nomades qui ne campent que rarement dans le même endroit, et où, par suite, les grandes villes font presque absolument défaut. C'est au travers de cette contrée limitrophe de la Sibérie que s'opèrent, par l'intermédiaire des caravanes, les échanges commerciaux avec la Russie, et ce sont les petites villes voisines de Kiachta, en Sibérie, et de Maè-maè-tchen, en Mongolie, qui forment le centre de tout ce mouvement.

Au Nord-Est, entre le fleuve Amour et la mer du Japon, se trouve la patrie des souverains actuels de la Chine, la Mandchourie, considérablement réduite par les abandons successifs que le gouvernement de Péking a fait à la Russie de l'embouchure du fleuve Amour et de la côte maritime jusqu'à la Corée.

Enfin, au centre du triangle, entre le Thibet, la Kachgarie, la Mongolie et la Chine proprement dite, se déploie,

sur une immense surface, le désert de Gobi, dont les sables mouvants et salés et les marécages insondables sont pour les Chinois un objet de terreur légendaire, pour les voyageurs un obstacle jusqu'à présent insurmonté.

La Chine proprement dite occupe un espace à peu près circulaire compris dans l'angle sud-est de notre triangle.

Elle est formée en majeure partie par les bassins de deux grands fleuves qui coulent tous les deux de l'Ouest à l'Est : le Rouang-ro[1] ou fleuve Jaune, et le Yang-Tze-Kiang, plus connu en Europe sous le nom de fleuve Bleu. Prenant leurs sources sur les deux versants opposés de l'une de ces chaînes de montagnes qui se détachent du plateau de Pamir, à peu de distance l'un de l'autre, ces deux cours d'eau viennent se jeter dans la mer Jaune à moins de cent lieues de distance, après avoir présenté, dans tout leur cours, la symétrie et l'analogie les plus étranges.

En dehors de ces deux bassins principaux, la Chine en compte quatre plus petits qui contribuent à former la plupart de ses provinces maritimes ; ce sont, en remontant du Sud au Nord, et au-dessous du fleuve Bleu, ceux du Tchou-Kiang ou rivière des Perles, du Min-Kiang et du Tsien-Tang, dont le premier se déverse dans la mer de Chine, le second, dans le détroit de Formose, et le troisième, dans la mer Jaune ; enfin, tout à fait au Nord, au delà du fleuve Jaune, le Pé-ro, ou fleuve du Nord, se jette dans le golfe de Pè-Tche-li.

La Chine proprement dite se partage en dix-huit provinces qui se distribuent de la manière suivante :

Dans le bassin du Tchou-Kiang, les provinces de Kouang-si et de Kouang-Tong. Cette dernière a pour capitale la ville de Canton, celui de tous les ports chinois qui a été le plus anciennement ouvert au commerce européen.

[1] Les Anglais écrivent *Hwang-ho*, et les auteurs français qui ont à demi francisé cette orthographe ont écrit *Hoang-ho*.

Le bassin du Min-Kiang forme la province de Fou-Kien, dont la capitale est la ville de Fou-Tchéou, centre d'un important commerce de thés. Cette province comprend encore le port d'Amoy, et a, dans ses dépendances, la grande et riche île de Formose.

Le Tsien-Tang-Kiang arrose la province du Tche-Kiang dans laquelle nous trouvons le port, autrefois célèbre, aujourd'hui bien déchu, de Ning-Po.

Les autres provinces sont traversées par l'un ou l'autre des deux grands fleuves.

Le bassin du fleuve Jaune comprend huit provinces; celles de Kan-Sou, Chen-si, Chan-si, Ro-nan, Gnan-roui, Chan-Tong, Kiang-Sou et Tche-li.

Dans celui du fleuve Bleu, nous comptons également huit provinces, celles de Yün-nan, Koueï-Tchéou, Sze-Tchouan, Rou-nan, Rou-pé, Gnan-roui, Kiang-si et Kiang-Sou.

Nous retrouvons donc là encore, entre les deux fleuves, l'analogie que nous avons déjà signalée. Elle ne s'étend pas toutefois, jusqu'à l'importance commerciale des provinces qu'ils arrosent. L'état de navigabilité des deux cours d'eau établit entre eux une distinction très-nette. A ce point de vue, le bassin du fleuve Bleu l'emporte infiniment sur celui du fleuve Jaune. En effet, à part la capitale de l'empire, la ville de Péking, et le port de Tien-Tsin, situés tous deux dans la province de Tche-li, les autres ports ouverts au commerce étranger sont riverains du Yang-Tze-Kiang ou de ses affluents; citons : Shang-haï et Tchen-Kiang dans le Kiang-Sou, Kiéou-Kiang dans le Kiang-si, et Ran-Kéou dans le Rou-pé.

Chacun sait que les livres historiques de la Chine attribuent à la société chinoise une origine extrêmement reculée. Depuis deux mille ans avant notre ère, la race qui peuple encore aujourd'hui le versant oriental du continent asiatique s'étend, se développe, se multiplie d'une

manière prodigieuse, malgré les révolutions et les invasions, observant avec une persévérance religieuse qui fait sa force, le code de morale que Confucius a eu la gloire de lui donner, il y a vingt-cinq siècles. Les bouleversements politiques ont été fréquents en Chine; elle en est aujourd'hui à sa vingt et unième dynastie, celle de Taé-Tsing ou des Tartares-Mandchoux. Un caractère commun à toutes les dynasties chinoises, c'est qu'après de brillants débuts elles s'éteignent invariablement dans la faiblesse et dans la honte ; la race dégénère rapidement. Deux, cependant, ont été assez glorieuses et assez bienfaisantes, pour laisser dans la mémoire du peuple des souvenirs vivaces. L'une, celle des Ran, fondée deux siècles avant notre ère, est restée à ce point célèbre que les Chinois de nos jours aiment encore à s'appeler Ran-jen, les fils des Ran. Sous l'autre, celle des Tang, qui a régné de 618 à 907, la Chine a atteint son apogée, un degré de grandeur qu'elle n'avait encore jamais vu, et qu'elle n'a plus jamais revu depuis.

C'est à la suite de cette période de prospérité dont la Chine conservait encore l'incomparable éclat, malgré l'invasion des Mongols, que les marchands vénitiens y pénétrèrent pour la première fois. Ebloui par la splendeur de la cour de Koubilaï, Marco-Polo fit à ses compatriotes un tel récit de ce merveilleux pays, que chacun le prit pour un visionnaire. L'enthousiasme de Marco-Polo, nous le savons aujourd'hui, était cependant justifié; et si, depuis cette époque, la décadence constante de la civilisation chinoise ne permet plus d'en faire un tableau aussi brillant, à bien des points de vue, elle a encore droit à notre admiration.

Les premiers rapports de la Chine et de l'Europe ne furent pas faits pour inspirer à la première une sympathique estime pour la seconde. La cupidité, la violence et la fraude marquèrent les premiers pas des Portugais

et des Hollandais en Extrême-Orient. Non contents de se rendre coupables vis-à-vis des Chinois d'actes qui devaient les faire considérer comme des barbares, ils leur donnèrent encore le triste spectacle de leurs rivalités jalouses. C'est de cette époque que date la défiance un peu hautaine des Chinois pour les étrangers. Tandis que les Portugais, les Hollandais et les Anglais se disputaient sans pudeur le privilége de commercer seuls avec le riche pays producteur du thé, de la porcelaine et de la soie, la France, moins avide et plus soucieuse de sa dignité, savait inspirer aux Chinois une plus haute considération pour son caractère et pour sa civilisation. Les missionnaires, bien accueillis par l'empereur Kang-si, qui mettait à profit leur science et leur désintéressement, disposaient à la cour d'une grande et légitime influence. Malheureusement, la jalousie des divers ordres religieux qui rêvaient la conquête spirituelle de la Chine vint ruiner cette magnifique situation ; des querelles théologiques, envenimées par la passion et par l'intérêt, troublèrent le calme et l'harmonie qui avaient jusque-là présidé aux rapports des premiers missionnaires et des Chinois. On eut le tort plus grand encore d'invoquer dans ce conflit l'autorité des papes, et l'empereur de Chine, pour couper court aux ingérences de toute puissance étrangère dans le gouvernement de ses États, fit expulser les missionnaires qu'il avait jusqu'alors protégés ; ses successeurs se sont depuis conformés à cette politique avec une rigueur regrettable, mais que l'imprudence des missionnaires, qui violaient plus ou moins sciemment les lois de l'empire, a parfois provoquée. A partir de ce moment, le rôle de la France, qui aurait pu être prépondérant en Chine, s'efface, et ne se relève plus, de fois à autre, que pour réveiller contre elle, avec une maladroite imprévoyance, des préventions et des défiances qu'on semblait prendre à cœur de justifier.

Plus avisée et plus pratique, l'Angleterre débute modestement en Chine, d'où son commerce constamment croissant évince peu à peu celui des Portugais et des Hollandais. Maîtresse du monopole à peu près exclusif du négoce de Canton, elle y encourage parmi les Chinois l'usage de l'opium dont elle profite doublement, par les droits qu'elle prélève sur sa production dans l'Inde, et par les bénéfices énormes qu'elle retire de sa vente en Chine. Les maux que devait répandre autour de lui un si détestable commerce ne tardent pas à se manifester dans toute leur navrante profondeur. Les ravages que le poison fait parmi la population, l'appauvrissement du pays, la raréfaction du numéraire exporté en grande quantité pour payer l'opium anglais, désolent l'empereur Tao-Kouang, qui donne les ordres les plus formels pour interdire ce trafic. Mais les Anglais ne veulent point abandonner une source de richesse aussi abondante; et tous les moyens, même les plus répréhensibles, leur sont bons pour éluder les défenses du gouvernement chinois; achetant à prix d'or la connivence de quelques mandarins indignes, ils ont recours à la contrebande pour introduire en fraude l'opium, dont le commerce est devenu illégal. Outré d'une pareille violation du droit des gens, l'empereur Tao-Kouang charge, en 1839, le mandarin Lin-Tse-sü, homme intègre et énergique, de se rendre à Canton avec les pouvoirs les plus étendus pour couper le mal dans sa racine. Lin n'imagine point d'autre expédient que de se faire remettre tout l'opium qui se trouve à bord des navires européens mouillés dans les eaux chinoises, et pour vaincre la résistance des négociants anglais, il use de rigueur avec ceux qui sont établis à Canton, en les privant de toute communication avec l'extérieur et en leur faisant couper les vivres. Le surintendant du commerce britannique, le capitaine Elliot, redoutant les ex-

cès d'une population hostile et surexcitée par les actes des autorités, prend sous sa responsabilité, au nom du gouvernement de la reine, la remise pure et simple de l'opium entre les mains du commissaire impérial qui le fait immédiatement détruire.

A partir de ce moment, le gouvernement chinois se montre disposé à reprendre et à favoriser les relations commerciales légitimes. Mais les Anglais ne lui pardonnent point l'acte de rigueur par lequel il a prétendu mettre un terme à leur commerce le plus productif. Au nom de la liberté commerciale outragée, mais au mépris des notions les plus élémentaires du droit des gens et de la morale publique qui défend d'empoisonner ses semblables, l'Angleterre prétend imposer le commerce de l'opium à la Chine. L'archipel des îles Tchou-san est occupé par ses troupes. En présence des malheurs qui sont prêts d'accabler ses sujets, l'empereur rappelle le mandarin Lin, et charge un de ses parents, Ki-chen, de négocier avec les Anglais. Jamais peut-être l'abus de la force n'a engendré de pareilles exigences. L'Angleterre veut la légalisation du commerce de l'opium, une somme de trente millions de francs pour indemniser ses marchands, et la cession en toute propriété à la couronne britannique de l'îlot de Hong-Kong, situé à l'embouchure de la rivière des Perles, en face de Macao. L'empereur refuse d'accéder à de pareilles conditions, et les hostilités sont reprises. L'armée anglaise bombarde la ville de Canton et la met à rançon ; elle enlève successivement Amoy, Ning-Po, Shanghaï et Tchen-Kiang, malgré la brave résistance des troupes mandchoues, qui ne savent point survivre à leurs défaites[1].

[1] A la prise de Tchen-Kiang, ses derniers défenseurs se retirèrent des remparts et après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfants, ils se tuèrent eux-mêmes plutôt que de tomber vivants entre les mains de l'ennemi. Les Anglais ne trouvèrent pas un être vivant dans la ville.

Enfin, le 29 août 1842, les chefs de l'expédition arrachent aux plénipotentiaires chinois la convention de Nanking qui stipule : l'ouverture de cinq ports au commerce européen ; le payement d'une indemnité de 105 millions, la légalisation du commerce de l'opium et la cession de Hong-Kong à l'Angleterre.

A la nouvelle des succès remportés par cette puissance, les autres nations européennes se sentent prises d'émulation et se croient obligées d'obtenir de la Chine vaincue et humiliée quelque nouvelle concession. Après les États-Unis, la France intervient à son tour. Son représentant, M. de Lagrenée, dans l'impossibilité de réclamer, pour notre commerce qui n'existe pas, plus de priviléges qu'on n'en a concédés à l'Angleterre, a la malheureuse idée de soulever la question des missionnaires, qui a été, pour nous, dans la suite, la source de tant de malentendus et de difficultés. En agissant ainsi, M. de Lagrenée cédait à un esprit de zèle fâcheux, car, ainsi qu'il le dit lui-même, « le gouvernement ne lui avait donné aucune instruction à cet égard, pas même la *simple autorisation d'agir* ». Ce n'est pas, en effet, qu'il eût principalement en vue d'améliorer la condition des missionnaires ou des chrétiens chinois ; il ne croyait pas lui-même à la réalité ni à l'efficacité des concessions qu'il demandait. Il lui suffisait, comme il ressort de très-curieux documents que nous possédons sur sa mission[1], d'obtenir un traité, exécutable ou non, mais qui pût fournir au gouvernement d'alors un argument péremptoire pour se défendre contre les attaques de l'opposition parlementaire. C'est dans des vues aussi étroites, avec une pareille légèreté, que, depuis cette époque, notre politique en Chine a presque toujours été conduite.

[1] *Journal des opérations diplomatiques de la Légation française en Chine*, par M. Callery, secrétaire-interprète de la légation. Macao, 1845.

Vaincus et désarmés, les Chinois avaient dû céder à la nécessité ; mais en signant les traités de 1842 et de 1844, ils avaient cru pouvoir, dans l'application, en éluder les dispositions les plus pénibles pour leur orgueil national ou les plus dangereuses pour leur prestige. De leur côté, les Européens ne considéraient les concessions qui leur avaient été faites que comme un moyen d'arriver à en obtenir d'autres, espérant bien que la mise en pratique des traités fournirait de nombreuses occasions d'en étendre les conséquences à leur profit. De cette divergence de tendances et d'opinions devaient naître une situation très-tendue et des occasions de conflit à chaque instant renouvelées. Mais ce n'était pas là le moindre des inconvénients qui résultaient pour la Chine de la *guerre de l'opium* et de sa fâcheuse issue.

A la faveur du désordre causé par l'invasion étrangère, quelques bandits, conduits par des fanatiques illuminés, avaient levé l'étendard de la révolte contre la dynastie Tartare-Mandchoue. Reprenant les coutumes traditionnelles des anciennes dynasties chinoises, les rebelles cherchaient à réveiller parmi les populations le sentiment national endormi ; mais pour se concilier en même temps les sympathies et l'appui moral des Européens, avec lesquels ils avaient reconnu qu'il fallait compter, ils prétendirent fonder, en même temps qu'un nouvel empire, une nouvelle religion, dont les dogmes du christianisme, curieusement adaptés aux idées philosophiques et aux superstitions populaires de la Chine, devaient former le principal fondement. Leurs premiers succès furent rapides, au point de surprendre tout le monde ; ils entraînaient les populations sur leur passage, et, dès le mois de mars 1853, la ville de Nanking tombait en leur pouvoir. En entrant dans la seconde capitale de l'empire, l'empereur des *Tchang-mao*, ou rebelles aux

longs cheveux, proclame l'ouverture d'une nouvelle ère, celle de la *grande Paix* ou de *Taè-Ping*, nom sous lequel ses partisans sont plus connus en Europe.

Les embarras du gouvernement de Péking étaient grands; obligé de faire face à une redoutable insurrection, privé des ressources de la moitié de son empire, obligé de procéder à la hâte à une réorganisation militaire indispensable, peut-être se serait-il volontiers rapproché des Européens auxquels il aurait pu accorder de nouveaux avantages en échange de services dont il avait un si grand besoin, s'il n'avait été tenu en défiance par l'attitude d'une fraction importante des colonies étrangères de Chine. Séduits par les proclamations fallacieuses de l'empereur rebelle, quelques-uns des résidents s'imaginèrent que le gouvernement de Taè-Ping, gagné aux idées et aux intérêts de la civilisation européenne, favoriserait davantage le développement de leur commerce ou de leurs établissements en Extrême-Orient; quelques-uns des ministres eux-mêmes, cédant à l'entraînement de l'opinion publique, crurent devoir nouer des relations avec la cour de Nan-King. Les uns et les autres furent bientôt détrompés.

Impuissants à contenir dans le respect de l'ordre et de la discipline les bandes de pillards qu'ils traînaient à leur suite, les chefs Taè-Ping virent souiller leur cause par les actes de brigandage les plus horribles; les populations massacrées, les villes pillées, des provinces entières dévastées, tels étaient désormais les seuls exploits de ceux qui prétendaient, au nom du céleste frère de Jésus-Christ, descendu tout exprès sur la terre, faire régner la paix sur le monde. C'était prouver une fois de plus qu'aucune révolution, lorsqu'elle a été obligée de recourir à la violence, ne peut se défendre contre les excès de ses partisans, et que ceux-là même qui l'ont d'abord

fait triompher doivent nécessairement causer sa ruine.

Pour donner un aliment aux passions désordonnées de ses avides soldats, l'empereur Taè-Ping entreprend la conquête de Shang-haï. Déjà la ville chinoise est tombée entre ses mains que la colonie européenne n'est pas encore complétement désabusée. Il faut des actes d'hostilité directe pour déterminer le commandant de la station française à diriger une attaque contre la ville occupée par les rebelles, et à prêter un concours sérieux aux troupes impériales qui y rentrent en 1855.

Tandis que les Tchang-Mao désolaient les plus belles provinces de l'empire et poussaient même une pointe hardie jusqu'à quelques lieues de Péking, la piraterie s'était développée impunément sur les côtes. De petites barques côtières, nommées *lorchas*, montées par des Chinois de la pire espèce et par quelques Portugais de Macao, servaient tantôt à la contrebande, tantôt à la piraterie, et leurs équipages trouvaient malheureusement une complaisance facile chez les agents de l'Angleterre, auxquels il ne déplaisait pas de voir augmenter les embarras du gouvernement chinois. Ceux-ci avaient récemment voulu en profiter pour faire réviser dans leur sens le traité de Nanking; mais ils avaient dû renoncer à leur dessein devant la résistance ferme et décidée du mandarin Yé, le gouverneur de Canton; ils en avaient conservé un profond ressentiment qui n'attendait qu'un prétexte pour se manifester d'une manière violente. Le prétexte ne fut pas long à trouver.

En 1856, l'une de ces *lorchas*, l'*Arrow*, commandée par un Anglais, mais montée par un équipage chinois, était mouillée dans le port de Canton; elle avait été inscrite l'année précédente sur les registres de la marine anglaise à Hong-Kong; mais son privilége, qui n'avait pas été renouvelé, était expiré, et le pavillon an-

glais, qu'elle n'avait plus le droit de porter, était à fond de cale. Les autorités cantonaises prévenues qu'un certain nombre de matelots *chinois* de cette *lorcha* s'étaient rendus coupables de crimes de piraterie, les font arrêter et conduire en prison. Le consul d'Angleterre saisit cette occasion, prétend qu'en agissant ainsi le vice-roi de Canton avait méconnu les droits et prérogatives de sa nation, exige le renvoi des prisonniers à bord de la *lorcha*, et des excuses immédiates. Devant le silence du vice-roi, le consul remet à l'autorité militaire le soin de venger le prétendu outrage fait au pavillon de la Grande-Bretagne.

Quinze jours après, les forts de Canton étaient enlevés, la ville bombardée, une brèche faite dans ses murs, et le palais du vice-roi mis au pillage. Malgré cela, les autorités chinoises demeurent impassibles, se retranchant derrière leur droit et protestant contre une agression aussi injuste et une pareille violation du droit des gens. Cependant le gouverneur de Hong-Kong juge nécessaire d'attendre des renforts et des instructions de son gouvernement. Après d'orageuses discussions qui provoquent une crise parlementaire, le cabinet de Londres décide de continuer la guerre, et envoie en Chine, lord Elgin.

A peine cette décision est-elle connue en France, que le gouvernement impérial, pour affirmer de nouveau la cordiale entente des alliés de Crimée, et empêcher l'Angleterre de conquérir quelque nouvelle gloire militaire sans la participation de la France, désigne le baron Gros pour accompagner lord Elgin, et le fait soutenir par une division navale. Il fallait au moins un prétexte pour justifier cette intervention de la France; on évoque encore la question des missionnaires, et l'on va chercher dans les cartons de nos chancelleries une vielle affaire relative au

meurtre d'un missionnaire, qu'on avait laissée en suspens depuis le mois de juillet 1856, et que l'on n'aurait sans doute pas jugé à propos de reprendre au mois d'octobre 1857, s'il n'avait fallu soutenir aux yeux du monde l'éclat glorieux des armes impériales.

Les alliés occupent la ville de Canton dont ils prennent en mains l'administration, et remontent au Nord jusqu'à l'embouchure du Pé-ro dont ils enlèvent les forts. Le gouvernement de Péking, réduit aux abois, consent enfin à négocier, et le 26 juin 1858, de nouveaux traités sont conclus. Mais au moment où, l'année suivante, les nouveaux ministres de France et d'Angleterre se présentent pour en échanger les ratifications, ils se voient refuser l'entrée du Pé-ro. Une tentative malheureuse pour passer outre avec des forces insuffisantes, coûte aux Anglais trois canonnières qui sont coulées, et à nous, une compagnie de débarquement qui est mitraillée dans la vase d'où elle ne peut sortir. C'est là un manque de foi et un échec dont les deux grandes nations militaires de l'Occident ne peuvent se dispenser de tirer vengeance.

Une nouvelle expédition plus considérable que la première est donc organisée, et le 21 août 1860, les troupes franco-anglaises, débarquées sur les côtes du Pe-Tche-li, enlèvent d'assaut les forts de Takou. On sait le reste; l'armée chinoise mise en fuite, le courage de l'armée tartare qui se présente en seconde ligne ne peut arrêter les vainqueurs au pont de Pa-li-Kiao, et le 13 octobre, la capitale de l'empire, Péking, se rend aux *barbares*. Comme pour donner raison à ceux qui les nomment ainsi, les alliés ont livré au pillage les inestimables musées du palais d'été, et sous prétexte de châtier le gouvernement chinois de la trahison commise par lui avant la bataille de Pa-li-Kiao, le commandant en chef de l'armée anglaise et lord Elgin font détruire par le feu les magnifiques palais de Yuen-

ming-yuen. Cependant de nouveaux traités sont conclus et signés à Péking, qui consacrent l'ouverture de nouveaux ports et la résidence permanente des ministres européens dans la capitale.

Dorénavant, les étrangers ont un intérêt puissant à voir se rétablir l'autorité du gouvernement de Péking dans tous les points où les nouveaux traités leur concèdent un libre accès. Il faut donc en finir avec les Tchang-mao, toujours maîtres de Nanking et des environs de Shang-haï. Avant de quitter la Chine, les troupes du corps d'expédition viennent en aide aux autorités impériales soit en reprenant directement Ning-Po, et les villages situés au midi de Shang-haï, à l'attaque de l'un desquels l'amiral Protet tombe frappé d'une balle au cœur, soit en facilitant l'organisation de corps franco et anglo-chinois, qui prêtent un secours énergique aux troupes engagées contre les rebelles. L'insurrection touche à sa fin; le 19 juillet 1864, l'armée chinoise, commandée par Tseng-Kouo-fan entre dans Nanking où elle ne trouve plus que le cadavre de l'empereur Taè-Ping. En même temps, le gouvernement de Péking a dispersé de nouvelles bandes insurgées qui, sous le nom de Nien-féï, s'étaient formées dans les provinces du Nord-Est. L'empire désormais tranquille va pouvoir travailler à une réorganisation que les derniers événements ont rendu plus que jamais urgente.

La courte campagne de 1860 et la prise de Péking ont convaincu les hommes d'État chinois de leur infériorité militaire, et ils se résignent pour le moment à accepter les conséquences de leurs défaites; mais en même temps qu'ils observent exactement les différentes clauses des traités, ils mettent tous leurs soins à préparer les éléments d'une revanche lointaine. La supériorité de notre organisation militaire, de notre armement et de notre matériel

maritime a surtout fixé leur attention; c'est de ce côté que vont se diriger tous leurs efforts. Aidés par les officiers des corps franco-chinois, encouragés par les Européens chargés de la réorganisation des douanes, qui, en remettant un peu d'ordre et de régularité dans cette partie de leur administration financière, vont leur fournir les moyens de réaliser leurs projets, ils font appel aux lumières de la civilisation occidentale pour se mettre en état de la combattre un jour à armes égales. Ceux qui voulaient voir dans ces entreprises du gouvernement chinois une preuve de sa conversion aux idées nouvelles ont dû promptement s'apercevoir de leurs illusions et mettre une sourdine à leur enthousiasme précipité. En fait, l'évolution que la Chine fait subir à sa politique traditionnelle n'est sans doute pas inspirée par une grande sympathie pour notre civilisation, et cependant, l'Europe aurait encore plus à s'inquiéter d'une révolution radicale dans les mœurs, les idées et les institutions de l'Empire du Milieu.

Tel était l'état de l'empire dans lequel nous croyions débarquer le 31 mars 1868, en mettant pied à terre sur le quai de Hong-Kong. C'était une erreur; nous avions, en effet, oublié que le traité de 1842 avait fait de cette île, de ce rocher plutôt, une colonie anglaise. Nous avions beau ne voir autour de nous, dans les rues et sur les bateaux, que des visages chinois, nous étions en Angleterre, ainsi qu'on voulut bien nous l'apprendre obligeamment au consulat. Quelques jours après, un petit bateau à vapeur anglais nous emportait vers Fou-Tchéou.

LIVRE PREMIER

LA CHINE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER

LE FLEUVE MIN

L'embouchure du Min. — La passe de Kin-Paé. — La botte du Mandarin. — La passe de Min-gnan et les batteries chinoises. — Les Sampans. — La montagne de Kou-chan. — Le Monastère. — Les bonzes. — Ascension au pic. — Panorama de la vallée du Min. — L'oracle.

La côte de la Chine méridionale offre de grands obstacles à la navigation. Les énormes massifs montagneux qui constituent toute cette partie du continent projettent vers la mer de nombreuses ramifications; en se prolongeant au sein des eaux, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la surface, elles y multiplient les îlots et les écueils. Aussi l'hydrographie de cette portion de la côte, très-difficile à relever, est-elle encore loin de comprendre tous les récifs qui abondent au voisinage de la terre. Un trop grand nombre ne sont désignés sur les cartes modernes que par les noms des navires qui en ont révélé l'existence en s'y perdant. Mais, en revanche, le rivage très-découpé offre au navigateur des ports nombreux et souvent sûrs, où il peut se mettre à l'abri des coups de vent violents qui soufflent à certaines époques dans ces parages. Les vil-

lages de pêcheurs abondent dans toutes ces anfractuosités de la côte; et le matin, la mer semble littéralement couverte de barques qui s'aventurent au loin avec une audacieuse témérité. Tous ces marins aux mœurs rudes et grossières forment une population difficile à conduire et à gouverner. Bien que leur occupation apparente soit la pêche, ils se livrent trop souvent à des actes de piraterie que les autorités n'ont pas toujours le désir et encore moins le pouvoir de prévenir ou de réprimer.

Les îles *White-Dogs* servent de point de repère pour les navires qui veulent reconnaître l'embouchure du fleuve Min dans lequel ils sont sur le point de s'engager. A quelque distance un roc de forme bizarre, qui rappelle de loin l'image grossière d'une locomotive, élève au dessus de la mer sa masse grisâtre. C'est le seul vestige qui reste aujourd'hui d'une île jadis florissante et bien peuplée, qui, d'après la tradition conservée parmi les gens du pays, s'est affaissée tout à coup, il y a plus d'un siècle, sous les eaux de la mer, tandis que par une sorte de jeu de bascule, sortait du sein de l'onde, à quelque distance de là, un banc de sable sur lequel se sont élevés depuis quelques villages de pêcheurs.

A mesure que l'on avance les rives se rapprochent, les chaînes de montagnes convergent les unes vers les autres, et il devient impossible de distinguer la route que l'on va suivre. On côtoie sur la droite l'île de Sharp-Peak, où les résidents européens de Fou-Tchéou viennent souvent, pendant les chaleurs de l'été, chercher un peu de fraîcheur et retremper dans l'onde salée leurs membres fatigués. En avant, apparaît, enfin, une étroite ouverture entre deux parois de granit : c'est la passe de Kin-Paé à travers laquelle s'écoulent les eaux du Min. De chaque côté, des cylindres verticaux en maçonnerie, blanchis à la chaux et dans l'intervalle desquels s'allonge toute rouillée la gueule

de quelque vieux canon de fonte, indiquent la place des fortifications primitives par lesquelles les Chinois ont cru ajouter à la force naturelle de cette position. Au delà, la vallée s'élargit en un vaste cirque dont la fertilité est attestée par les nombreuses rizières qui en occupent toute la surface.

En continuant à remonter le courant, l'on atteint la passe de Min-gnan, gorge étroite et sinueuse où les eaux du fleuve roulent en grondant entre les masses de granit au travers desquelles elles se sont frayé un passage. Là encore, on retrouve des batteries chinoises admirablement situées, mais que leur mode de construction doit rendre plus redoutable à leurs défenseurs qu'aux assaillants. Dans une partie plus élargie de la gorge, un petit roc isolé au milieu de l'eau, porte fièrement sur sa crête le mur crénelé d'un vieux fort qui, par sa situation, les arbres qui l'ombragent et les constructions élégantes qui s'élèvent au-dessus de son enceinte, semble avoir été placé là pour ajouter au coup d'œil artistique, beaucoup plutôt que pour servir à une action militaire.

Mais voici qu'on aperçoit la *Botte du Mandarin*. Figurez-vous que le long de la paroi presque verticale d'un bloc de granit, une portion étroite et longue de la roche ait été séparée de la masse principale par l'action destructive des éléments, de façon à former une espèce d'arcade à jour dont l'extrémité inférieure repose sur le sol et dont l'extrémité supérieure est restée attachée à la montagne. La face antérieure de cette pierre a été façonnée par la nature de manière à imiter à s'y méprendre une jambe humaine colossale, chaussée de la botte traditionnelle du costume des mandarins. Rien n'y manque : le pli du genou, les ondulations de l'étoffe, la forme du pied, tout est rendu avec une exactitude merveilleuse. Et cette jambe, par son inclinaison naturelle, semble sortir du sein de la montagne

sous laquelle le corps auquel elle appartient serait encore enfoui.

La légende, car cette pierre extraordinaire méritait bien une légende, raconte qu'un personnage des âges héroïques de la Chine aurait été enseveli en cet endroit, et que l'action de la pluie et du vent aurait fini, avec le temps, par mettre à découvert ses deux jambes; car il fut une époque où il y eut deux jambes semblables côte à côte, ce qui devait compléter encore bien davantage l'illusion. Mais, c'est ici que se révèle le caractère merveilleux de cette histoire : il y a un certain nombre d'années, les vieillards pourraient peut-être en préciser la date, un entrepreneur de Fou-Tchéou avait été chargé de réparer le grand pont de cette ville. Ayant besoin, pour son travail, de pierres d'une grande longeur, il jeta les yeux sur ces deux morceaux de granit qui se trouvaient justement dans les conditions voulues. C'était un esprit fort, qui ne croyait guère aux choses de l'ordre surnaturel et que poussait l'amour du gain, il supputait déjà l'économie considérable qu'il réaliserait en employant ces magnifiques pierres que quelques coups de ciseau suffiraient à détacher, en comparaison des frais qu'il lui faudrait faire pour en extraire de semblables du sein de la montagne. Sa résolution prise, il emmena des ouvriers sur les lieux, et après avoir vaincu leurs scrupules à l'aide de quelques pièces de monnaie, il leur fit couper l'une des deux jambes à une longueur beaucoup plus grande qu'il n'était nécessaire. Au moment où elle fut détachée, quelques gouttes de sang, dit la légende, sortirent du tronçon qui restait adhérent à la montagne, et que l'on distingue encore parfaitement aujourd'hui. Un peu d'eau ferrugineuse avait suffi pour produire cette illusion. Frappés de terreur, les ouvriers refusèrent de toucher à l'autre jambe, mais consentirent néanmoins à

embarquer celle qu'ils venaient de couper et à la transporter à Fou-Tchéou. Les mesures avaient été bien prises. La pierre, avons-nous dit, avait été coupée plus longue qu'il ne fallait. Mais, ô stupeur ! lorsqu'on voulut la mettre en place, on s'aperçut qu'elle était trop courte ! Le malin génie qui venait d'être aussi témérairement amputé avait voulu punir de la sorte la cupidité et le manque de foi de l'entrepreneur incrédule. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint du profanateur; mais, depuis ce temps, la seconde jambe a été respectée avec un soin religieux.

Au delà de la passe de Min-gnan, la vallée du Min s'élargit considérablement. Le fleuve y étend son lit encombré de nombreux bancs de sable et de vase qui couvrent et découvrent à chaque marée. Au milieu, une grande île basse et bien cultivée émerge à peine au-dessus de l'eau qui, laissant déposer sur ses rives la boue et les débris de toute sorte qu'elle charrie, en augmente chaque jour l'étendue. Ce grand banc d'alluvion fluviatile s'est formé à l'abri d'un petit cône isolé qui s'élève au milieu de la vallée, et dont le sommet est surmonté d'une tour à étages, ce qui lui a fait donner le nom d'île de la Pagode. C'est au pied de ce rocher et dans une partie plus large et plus profonde du fleuve que viennent ancrer les navires européens qui ne peuvent remonter jusqu'à la ville de Fou-Tchéou, à moins de n'avoir qu'un très-faible tirant d'eau, à cause des obstacles nombreux que le Min un peu plus haut présente à la navigation. L'arsenal de Fou-Tchéou, où nous nous rendions, n'est éloigné que de quelques minutes de l'île de la Pagode.

En face est le confluent, des deux grands bras qui divisent le Min au-dessus de Fou-Tchéou. Aussi, par suite de la direction de l'une des deux branches, le fleuve semble avoir en cet endroit une largeur énorme : trois ou quatre lieues.

De chaque côté de la vallée, les montagnes allongent en lignes onduleuses leurs croupes aux flancs rougeâtres, taillées en terrasses et livrées à la culture presque jusqu'au sommet. Au pied des montagnes et jusqu'au bord de l'eau, le sol vaseux de la vallée est divisé en rizières, séparées les unes des autres par de petites digues qui servent à retenir les eaux d'irrigation et qui sont aussi utilisées en manière de sentiers; car, dans cette partie de la Chine, il n'y a pas de routes, presque tous les transports se faisant par eau. Les barques, quoique de grandeurs très-diverses, sont, cependant, presque toutes taillées sur le même modèle ; arrondies par-dessous, leur avant se termine par une partie plane très-étroite, tandis que l'arrière va en s'évasant largement au-dessus de l'eau; ajoutez la forte courbure longitudinale qui va de l'avant à l'arrière, et la forme générale vous donnera l'idée d'un grand sabot. Tous ces bateaux, désignés sous le nom de *sampans*, sont divisés transversalement par des cloisons étanches et manœuvrés soit à la voile soit à la rame. Ils sont abrités du soleil et de la pluie par une couverture en grosses nattes que supportent des arcs de bambou.

Chacun d'eux sert, en général, d'habitation à une famille, au moins, de mariniers ; on y trouve quelquefois réunis les représentants de plusieurs générations, depuis les grands parents jusqu'aux nourrissons qui viennent de naître. Tous ces pauvres gens passent leur vie dans cet étroit espace, qu'ils sont même, la plupart du temps, forcés de partager avec les passagers. Lorsque le vent devenant contraire, ils sont obligés de se servir de la rame, les hommes se placent en général à l'avant, et la femme du patron se tient à l'arrière, où elle rame d'une main, tandis que de l'autre elle manœuvre le long aviron qui sert de gouvernail. Entre temps, elle jette un coup d'œil sur les petits enfants qui se roulent à ses pieds, car les

Chinois rament debout, ou ranime le feu sous la marmite qui contient le dîner de la famille. Je me suis souvent amusé à voir de petits bambins qui commençaient à peine à marcher s'essayer à faire remuer la rame à côté de leurs parents.

Ces gens ne sont pas heureux; ils font un rude métier, toujours exposés au soleil ou à la pluie, souvent obligés de se mettre à l'eau pour renflouer le *sampan* qui, mal dirigé, est allé s'échouer sur le sable; et cependant, ils gagnent peu, si ce n'est avec les Européens qu'ils exploitent. Descendants d'une race particulière, probablement autochthone, ils ont toujours été tenus par les Chinois à l'écart; ils ne peuvent habiter ni posséder à terre; on leur concède le domaine de l'eau, et c'est tout; leurs enfants ne peuvent prendre part aux examens publics, à moins qu'il ne se soit écoulé trois générations complètes depuis que leurs ascendants ont renoncé à manier la rame pour adopter un métier plus noble. La misère dans laquelle ils vivent a été pour eux mauvaise conseillère, et leurs mœurs s'en ressentent profondément. Au demeurant, braves gens tout prêts à vous rendre service, grands enfants qui, parvenus à l'âge d'homme, ont conservé les qualités et les défauts de la première jeunesse.

Le voyage de l'île de la Pagode à Fou-Tchéou est très-agréable par une belle journée d'hiver, et si l'on a eu le soin de choisir le moment où la marée est favorable, il se fait assez rapidement, en un peu plus d'une heure. Le paysage aux horizons montagneux qu'on ne cesse d'avoir sous les yeux est grandiose, et la plaine qui s'étend au fond de la vallée est assez vaste pour offrir au voyageur le spectacle le plus varié; les villages, les bouquets d'arbres, les canaux creusés de main d'homme qui pénètrent profondément dans l'intérieur des terres pour servir

aux besoins de l'irrigation rompent heureusement l'uniformité des sites. Environ à moitié chemin, on aperçoit une montagne dont le pic élevé se distingue de très-loin : c'est *Kou-Chan*, ou la montagne du Tambour. Haute d'environ mille mètres, elle est célèbre dans tout le pays parce qu'elle abrite dans les replis d'une de ses gorges un grand monastère bouddhique. Nous fûmes tenté d'aller juger par nous-mêmes des beautés de ce site si vanté.

La montagne tout entière est la propriété des moines qui l'habitent. Dès les premières pentes, nous rencontrons le grand mur d'enceinte ; au milieu s'ouvre une porte monumentale ; au delà, un élégant ponceau de granit permet de franchir aisément un ruisseau limpide qui s'écoule en murmurant sous l'ombrage magnifique d'arbres séculaires que leur caractère sacré a protégés contre la hache impitoyable des Chinois. Gens pratiques avant tout, ils abattent tout ce qui gêne leurs exploitations agricoles, et les seuls ombrages qu'ils respectent sont ceux de quelques *banians* qui étendent leurs rameaux gigantesques au-dessus des temples ou des villages.

Devant nous, sur les flancs de la montagne, serpente un grand escalier pavé en larges dalles de granit, bien entretenu, qui conduit jusqu'au monastère à plus de quatre cents mètres de hauteur. La montée est pénible ; mais en régularisant le pas et surtout en choisissant pour faire cette ascension une nuit fraîche, largement éclairée par la lune, on oublie bien vite la fatigue. Que de tableaux magnifiques semés à profusion par la nature en chaque recoin de la montagne ! Ici une cascade étincelle en sa chute comme une pluie de diamants, puis se résout en perles d'une blancheur lactée, pour se perdre enfin dans l'ombre avec un doux murmure, une sorte de plainte harmonieuse et contenue comme un mélancolique adieu. Là de grands pins, dont la

silhouette agrandie se projette sur les rochers d'alentour, descend jusqu'au fond des ravins et se redresse fièrement sur la pente opposée qu'elle gravit d'un trait; tous ces arbres aux troncs noirs, aux formes bizarres, avec leurs grands bras étendus, semblent, dans la demi-obscurité de la nuit, une troupe d'êtres fantastiques, gardiens fidèles d'un lieu sacré placés là pour en faire respecter la sainteté. Plus loin, par une échappée, le regard plonge dans la vallée endormie et comme enveloppée dans un manteau de vapeurs; çà et là on entrevoit un coin de sa robe foncée sur laquelle le fleuve se détache à la clarté des astres comme un ruban de moire argentine. De temps à autre, une tache blanchâtre interrompt la ligne sinueuse que décrit l'escalier sur les flancs de la montagne. C'est un reposoir, construction légère, élégante, aux toits de tuiles relevés vers les angles et ornés de figures de dragons. A l'intérieur, sur un petit autel, l'image de l'un des innombrables demi-dieux de la mythologie chinoise; quelques bancs de bois ou de granit, composent tout l'ameublement du petit pavillon, qui offre au pèlerin fatigué l'occasion de faire ses dévotions et de respirer avant de reprendre la route qui doit le mener au temple. Un courant d'air très-frais règne dans ces abris ouverts par les deux bouts. Aussi est-il plus prudent de ne s'y point arrêter; il vaut mieux monter sans relâche. Au sommet de l'escalier la route toujours dallée, contourne la montagne sur un plan à peu près horizontal. A cette hauteur l'air devient vif, les fourrés se multiplient de chaque côté du chemin, et les rayons de la lune ne peuvent plus qu'à grand'peine percer leur ombre de plus en plus mystérieuse; de distance en distance, de grandes inscriptions, taillées dans le flanc des rochers, et se détachant en rouge sur un fond grisâtre, rappellent au voyageur quelque maxime pieuse ou le nom de

quelque divinité redoutable; les monuments funéraires disséminés çà et là, le soin même avec lequel la route et ses abords sont maintenant entretenus, tout révèle le voisinage du sanctuaire. En effet, à peine arrivés à l'entrée d'une gorge étroite et sombre, une vibration grave et sonore qui se propage lentement dans le calme de la nuit, vient frapper notre oreille; ses sons mourants se confondent bientôt avec le bruit argentin d'un petit ruisseau d'une eau pure comme le cristal qui coule sur un lit de cailloux. Un peu plus loin, la route s'éclaire, flanquée par deux murs blancs qui viennent aboutir à la porte principale de l'enceinte cénobitique. On franchit le seuil; un cri d'admiration s'échappe involontairement de nos lèvres émues : « Que c'est beau ! » et l'âme satisfaite se recueille devant l'œuvre sublime de la nature.

Comment décrire un spectacle que le pinceau lui-même ne pourrait rendre qu'imparfaitement? Une allée d'arbres gigantesques, bordée de chaque côté par des buissons touffus, conduit dans une espèce de cirque étroit formé par les replis de la montagne dont le pic s'élève majestueux. Au-dessous, un étang alimenté par une source d'eau vive, d'où le couvent a tiré son nom de « Monastère de la fontaine murmurante », sert d'asile à d'innombrables poissons, hôtes sacrés dont la doctrine bouddhique a, depuis les plus anciens âges, constamment protégé les générations séculaires. Derrière, un bois épais de bambous au feuillage tendre et délicat, encadre merveilleusement les bâtiments du monastère qui se développent au fond du cirque. La simplicité des lignes, l'harmonie des couleurs, la sobre élégance des constructions concourent pour donner à ce lieu un charme indéfinissable; tout y respire le calme et la fraîcheur, et c'est bien ainsi qu'on aime à se représenter l'asile de la méditation. Les bonzes ont,

du reste, toujours montré un instinct admirable dans le choix des sites où ils ont construit leurs temples ; celui-ci mérite bien sa célébrité.

Un plan incliné pavé de dalles de granit conduit au portique au milieu duquel s'ouvre l'entrée principale du monastère. Juste en face de la porte se dresse un autel supportant une statue colossale en terre dorée qui représente un Pou-sah assis, les jambes croisées, et dont la tunique entr'ouverte laisse apercevoir le ventre rebondi ; à droite et à gauche de la salle, quatre énormes statues, en terre également dorée, représentent : le dieu de la guerre, celui de la musique, celui de la médecine et celui de la littérature. Tous ces personnages munis de leurs attributs spéciaux sont représentés dans des poses héroïques; leur visage contracté offre l'image des grimaces les plus horribles destinées à inspirer aux profanes, à défaut de respect, un sentiment de superstitieuse terreur. Derrière ce premier bâtiment, s'ouvre une cour carrée, dallée sur toute sa surface; au milieu est creusé un petit bassin au-dessus duquel se courbe gracieusement l'arcade d'un léger pont de pierre; tout autour, des portiques couverts permettent de circuler à l'abri du soleil et de la pluie. De chaque côté s'élèvent deux jolis pavillons dont chaque étage est indiqué par un petit toit aux cornes relevées. C'est dans celui de droite que se trouve la grosse cloche dont nous avions entendu le son quelques instants auparavant ; les bonzes se relayent tour à tour dans ce pavillon et doivent jour et nuit faire résonner, par intervalles, l'instrument de bronze sous le choc d'une pièce de bois suspendue extérieurement au moyen de grosses cordes. On obtient ainsi un son plus pur et plus doux que si l'on employait un battant de métal, en même temps qu'on assure la conservation de la cloche.

Au fond de la cour s'élève le bâtiment principal, le

sanctuaire. C'est une grande salle dont le toit est soutenu par des rangées de colonnes en bois verni et couvertes d'inscriptions en lettres d'or. Des lanternes et des banderoles suspendues entre les colonnes remplissent les espaces vides. Au fond, à peine visibles dans le demi-jour que laissent filtrer avec peine les carreaux de papier de la façade, on aperçoit trois énormes statues dorées des pieds à la tête, semblables entre elles, et situées côte à côte. C'est Bouddha. Le dieu, assis les jambes croisées sur une fleur de lotus qui lui sert de piédestal, est représenté les mains jointes sur la poitrine, dans l'attitude du recueillement le plus profond. Au devant s'étend un grand autel en bois sur lequel sont placés des vases, des brûle-parfums et des chandeliers magnifiques.

Sur les bas côtés, se trouvent deux rangées de statues de grandeur naturelle, également dorées, qui représentent des bonzes; ce sont les saints personnages qui, par leur science et la pureté de leur vie, ont mérité l'honneur d'être canonisés après leur mort. On brûle de temps à autre devant chacune quelques petits bâtons de bois de santal. Plus bas, de longs bancs de bois légèrement inclinés d'arrière en avant et garnis de ronds de paille, sont rangés parallèlement à l'autel : ce sont les prie-dieu des moines. Enfin, quelques tables sur lesquelles sont rangés les instruments qui servent à accompagner les chants religieux, complètent l'ameublement du temple. Ces instruments sont d'ailleurs peu compliqués : une petite sonnette, un morceau de bois creux qu'on frappe avec un marteau, un grand vase de bronze qu'on peut faire résonner à l'aide d'un bâton, et c'est tout. A chacune des portes du sanctuaire se trouvent suspendus à des cordes deux énormes morceaux de bois creux, sculptés en forme de poisson, et sur lesquels on frappe à l'aide d'une bûchette pour indiquer les heures des offices.

Derrière le bâtiment principal, et séparé de lui par une seconde cour, s'en trouve un autre, appelé le *Temple de la Loi;* il ne contient guère qu'une idole hindoue pourvue d'un nombre prodigieux de bras. De chaque côté de ces bâtiments tous reliés entre eux par des portiques couverts, s'étendent les ailes qui sont affectées au logement des bonzes et aux divers services de la communauté ; à gauche, sont les dortoirs, vastes salles dont les côtés sont garnis de lits de camp abrités contre les regards indiscrets par de grands rideaux de coton bleu, et les logements des dignitaires du couvent; à droite, se trouvent la cuisine, le réfectoire et les logements des hôtes.

Méprisés en général par la population, les bonzes n'exercent dans la société chinoise aucune espèce d'influence; tolérés par les autorités, ils jouissent d'une sorte d'indépendance relative à la condition absolue de ne jamais créer au gouvernement aucune difficulté. Ils ne demandent, du reste, qu'à vivre en paix et dans leur solitude, du fruit des aumônes que leur font quelques âmes charitables, ou des petits revenus que leur procurent les terrains qu'ils possèdent aux environs des temples. Parfaitement tolérants, ils supportent patiemment, pour ne pas dire avec indifférence, l'exercice de cultes différents à côté du leur propre. Dans leurs monastères, l'hôte étranger très-bien accueilli ne peut se plaindre que de leur trop grande obséquiosité et de leur curiosité trop souvent indiscrète. Il faut d'ailleurs montrer un peu d'indulgence, et leur pardonner ces petits défauts en raison même de l'austérité de la règle à laquelle ils sont soumis. Levés en tous temps à trois heures et demie du matin, ils célèbrent l'office à quatre heures, puis ils partagent leur journée entre l'étude et la méditation jusqu'à la célébration de l'office du soir. Ces solennités offrent une certaine analogie avec les cérémonies du culte catholique; les chants

eux-mêmes nous rappelaient, par instants, quelques modulations familières à notre oreille. Leurs vêtements, toujours propres, sont de la plus grande simplicité; leur nourriture est saine, mais excessivement frugale. Leur doctrine leur interdisant l'usage de tout ce qui a vécu, ils ne mangent absolument que du riz et des légumes.

Si cette règle est sévèrement observée, ils ont cependant, au moins quelquefois, la satisfaction de pouvoir la violer en imagination, et peut-être, avec un peu de bonne volonté, l'illusion des yeux peut-elle se communiquer au palais lui-même. Il n'est pas rare que dans de grandes cérémonies religieuses célébrées sous le patronage des autorités ou de quelque riche particulier, ceux-ci offrent aux bonzes un repas qui est préalablement exposé aux regards curieux du public. On voit alors disposés sur une table, un grand nombre de plats sur lesquels reposent des oies, des poulets, des canards aux reflets dorés et appétissants, voire même de petits cochons de lait rôtis. Et tout cela est destiné à faire le régal des bonzes. Mais la règle? allez-vous dire. Soyez sans crainte. Tout cela n'est qu'illusion; la forme, l'apparence y sont bien; mais toutes ces victuailles dont l'aspect alléchant fait venir l'eau à la bouche, ne sont que de simples masses de riz cuit, auxquelles le talent de quelque artiste culinaire a fait revêtir ces couleurs si tentantes.

La cuisine du monastère offre ce phénomène, rare en Chine, d'être excessivement propre. L'appareil en est, du reste, fort simple : quelques grandes marmites de fonte enchâssées dans des massifs de maçonnerie qui servent de fourneaux, une ou deux tables, et c'est tout. J'oubliais le détail peut-être le plus important. Une source d'eau vive a été détournée et traverse la salle d'un bout à l'autre dans un canal de bambou; la limpidité de cette eau, sa

fraîcheur, son bruissement argentin charment l'œil et l'oreille du visiteur, et lui font regarder avec plus de complaisance les maigres aliments qu'elle a aidé à préparer.

Dans un endroit retiré du monastère se trouve la bibliothèque. C'est là que sont conservés bien des livres rares et précieux que le soin religieux des moines a protégés contre l'oubli et la destruction; car, en Chine, comme chez nous avant la Révolution, c'est dans les couvents que se trouvent encore ces inestimables dépôts des œuvres de l'intelligence humaine, véritables trésors pour ceux qui, dans tous les pays, savent faire passer les intérêts de la vie intellectuelle avant ceux de la vie matérielle. On trouve quelquefois parmi les bonzes des gens dont la culture littéraire est assez développée et dont l'étude est l'occupation favorite. Mais ils sont perdus dans la masse et ne peuvent être distingués par les regards d'un observateur superficiel et souvent malveillant de parti pris. Quelques-uns sont des malheureux qui, frappés irréparablement soit dans leur fortune, soit dans leurs affections domestiques, sont venus chercher dans la solitude un soulagement à leurs douleurs; d'autres sont des gens égarés qui ont trouvé à l'ombre de l'autel un asile et une protection contre les justes châtiments qu'auraient attirés sur leurs têtes leurs fautes ou leurs crimes. L'influence de la solitude et de la règle sévère à laquelle il ne leur est permis de faire aucune infraction, doit leur inspirer, je le crois, de salutaires retours sur eux-mêmes, et, à la suite des remords, faire naître dans leur âme le repentir réparateur. La plupart, enfin, sont des enfants abandonnés, recueillis et élevés par les moines, qui après les avoir employés dans leur jeunesse à tous les petits services que nécessite la communauté, leur offrent, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge d'homme, de partager avec eux un

genre de vie et des occupations religieuses auxquels ils ont été initiés de bonne heure.

Les bonzes que nous avons vus au monastère de Kou-chan ne nous ont jamais inspiré aucun sentiment de répulsion ni de mépris ; quelques-uns même, par leur physionomie vive et intelligente, avaient presque éveillé notre sympathie. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que tous ceux qu'on est appelé à rencontrer en Chine aient droit aux mêmes égards ; le mépris professé pour eux par la société chinoise n'est pas le résultat d'un préjugé sans fondements. Réunis sous la surveillance étroite d'un supérieur attentif et sous l'autorité d'une règle austère, les individualités se fondent et disparaissent dans un ensemble qui ne manque pas de dignité ; mais lorsqu'on les voit abandonnés à eux-mêmes, disséminés un par un dans les petits temples qui pullulent dans le pays et dont ils ont la garde et l'entretien, alors le charme s'évanouit. C'est là que se révèlent avec un cynisme naïf ces instincts mercantiles qui ne sachant même pas se dérober sous le voile de la foi, font de ces bonzes isolés de véritables exploiteurs de la crédulité publique. La foi ! et comment pourraient-ils la posséder, ces gens qui récitent des prières dont ils n'ont appris et retenu que le son, sans pouvoir en comprendre le sens? Aussi, en dehors des couvents, le spectacle de leur dégradation est-il pénible à voir.

Nous étions arrivés au monastère de Kou-chan au milieu de la nuit, avec l'intention de contempler le lever du soleil du haut du pic, le matin même. A trois heures et demie, nous trouvions à notre porte un vieux bonze aux jarrets nerveux, coiffé d'un large chapeau de bambou et chaussé de sandales de paille. C'était le guide qui devait nous conduire au sommet de la montagne. Nous traversons le monastère, laissant sur notre droite

le temple dont les portes entr'ouvertes laissent échapper quelques rayons de lumière. Les volutes bleuâtres que décrivent les fumées des parfums semblent emporter vers le ciel l'écho des chants religieux qui retentissent à l'intérieur. Nous longeons à gauche le parc réservé aux animaux sacrés que de pieux donateurs ont remis entre les mains des bonzes pour veiller sur leur existence jusqu'au terme que la nature y mettra d'elle-même ; là sont entassés porcs, oies, canards, poulets, dont plusieurs offrent à l'œil étonné, les signes irrécusables de la vieillesse la plus avancée.

Nous sommes enfin sortis du couvent, et nous commençons à gravir la pente rapide de la montagne. Là, plus d'escaliers; de simples sentiers frayés sous les grands arbres, sur la terre nue, tout humide de rosée, le long de petits ruisseaux dont le léger bruissement trouble seul à cette heure matinale le calme de la nature. L'ascension est pénible; mais réglant notre allure d'abord un peu désordonnée sur le pas régulier et cadencé de notre guide qui continue de marcher impassible, nous finissons par atteindre le sommet. Nous cherchons un abri contre le vent froid et vif derrière une petite pyramide que les mains des pèlerins ont élevée pierre par pierre, et nous attendons l'instant solennel où l'astre éclatant va se montrer à nos yeux. De pâles rayons, avant-coureurs du jour, lui ont déjà ouvert les portes du ciel; mais dans ces contrées si voisines de l'équateur l'aurore perd de sa durée et de son charme. Ce n'est plus ici, comme dans les pays tempérés, la déesse qui, la tête enveloppée des ombres de la nuit, effeuille nonchalamment les roses de son bouquet, en laissant onduler les longs plis de sa robe blanche dans l'atmosphère doucement imprégnée de lueurs tendres; c'est l'esprit lumineux qui poursuit rapidement sa victoire sur le génie des ténèbres, et con-

quiert sur lui l'espace qu'il va livrer à l'éblouissant cortége de Phébus triomphant.

Au bout de quelques instants l'astre lui-même apparaît au-dessus de l'horizon. Des flots de lumière inondent brusquement toute une partie du tableau; la mer et les nombreuses îles disséminées le long de la côte se révèlent tout à coup à l'œil surpris par cette illumination soudaine; tout se dessine, et le regard peut dès lors sonder l'immensité du spectacle qui s'offre à lui. Ici, point de pénombre, point de demi-teinte: tout est net et tranché. Tandis qu'un des côtés de la montagne nage en pleine lumière, par un contraste saisissant, l'autre est encore plongé dans l'obscurité. Mais tout cela n'est l'affaire que d'un instant; à chaque seconde, les effets changent, se modifient avec une si grande rapidité que l'œil a peine à suivre dans toutes leurs transformations, les tableaux inimitables qui se déroulent devant lui. A mesure que le soleil s'élève, la lumière se dissémine, s'éparpille de plus en plus, s'accrochant çà et là dans sa course rapide à quelque arête anguleuse sur laquelle elle laisse flotter comme un lambeau de sa robe d'or, de sorte que bientôt l'ombre a presque partout disparu devant elle. Le tableau a dès lors acquis une certaine fixité, et l'œil peut l'admirer à loisir.

De la hauteur à laquelle nous sommes placés, la vallée nous apparaît comme un plan en relief. Nous avons été favorisés par le temps; le ciel est sans nuages et l'air si pur que nous pouvons distinguer jusqu'aux moindres détails. Sur un tapis de verdure que les digues des rizières partagent en une multitude de carreaux irréguliers comme ceux d'une mosaïque, les innombrables canaux d'irrigation dessinent des arabesques brillantes. Au milieu, le fleuve étend ses larges bras et développe sur une grande étendue son cours majestueux et tran-

quille. En face de nous, s'ouvre au milieu des montagnes, une longue échappée : c'est la vallée du Ou-long-kiang ou rivière du Dragon noir, plus connue des Européens sous le nom de rivière de Yong-Fou ; elle vient apporter au Min ses eaux claires, encore toutes parfumées des émanations des nombreux orangers dont elles baignent les racines. A notre droite, s'étend une vaste plaine circulaire dont le sol se raccorde par des pentes insensibles avec le flanc des montagnes aux inclinaisons plus rapides. Des bouquets d'arbres, d'un vert sombre, disséminés çà et là, nous indiquent la place des villages. Au centre de cette plaine, un nuage d'une vapeur épaisse et lourde dont la couleur grise fait tache sur le fond du tableau, nous signale l'emplacement de la ville de Fou-Tchéou et de ses faubourgs, sur lesquels il plane. Rien qu'à le voir nous ressentons un malaise indéfinissable, étrange et déplaisant contraste avec le sentiment de bien-être que nous goûtons, en humant à pleine poitrine l'air vif et pur des hautes régions. Au delà de la ville, la vallée du Min s'étrangle de plus en plus, et finit par se perdre dans les plis du terrain. Tout autour, l'horizon est fermé par des chaînes de montagnes qui se succèdent sans solution de continuité. Partout le pays est tourmenté, convulsionné ; en quelque point que le regard se porte, il n'aperçoit que des crêtes déchirées, des pics acérés, nets et tranchants dans les premiers plans ; au delà, les contours de moins en moins âpres s'adoucissent et s'estompent dans les teintes vaporeuses du lointain. Ce pays a conservé l'empreinte des révolutions violentes qui, à une époque déjà bien ancienne, en ont bouleversé la surface.

Encore tout émus par les scènes grandioses que nous venions de contempler, ce fut presque à regret que nous reprîmes le chemin du monastère. Ses alentours nous

réservaient cependant encore bien des surprises; nous n'avions pas découvert tous les sites bizarres, tous les accidents de terrain où les bonzes se sont plu, à force d'audace et d'adresse, à construire de petits temples. Tel d'entre eux, dont l'aspect sauvage avait conquis notre admiration, nous semblait être le décor naturel dans lequel avait dû se jouer la fonte des balles du Freischütz. Tel autre, perché sur la pointe d'un rocher comme un véritable nid d'aigle, faisait point de vue au centre d'un panorama immense. Un, surtout, avait promptement gagné nos sympathies; l'ombre et la fraîcheur en faisaient le principal charme; les bonzes avaient utilisé le voisinage d'une source fraîche et limpide pour mettre en mouvement une petite roue hydraulique qui, par un mécanisme des plus simples, soulevait à chaque tour le battant de bois d'une cloche de bronze suspendue devant l'idole, divinité du lieu. Nous y allions souvent et nous eûmes ainsi l'occasion de voir des pèlerins venir y faire leurs dévotions.

Après avoir placé sur une table, devant l'idole, des offrandes dont la valeur était proportionnée à leur état de fortune et à l'importance de la faveur qu'ils venaient lui demander, ils allumaient trois petits bâtons de bois de santal qu'ils plaçaient dans un brûle-parfums sur l'autel. Puis après s'être agenouillés et prosternés un grand nombre de fois, ils se mettaient en devoir de consulter l'oracle. Il y a pour cela deux méthodes. L'une consiste à prendre deux morceaux de bois semblables qui, accolés l'un contre l'autre par leurs faces planes, présentent l'apparence d'un œuf; les tenant ainsi réunis d'une main, le pèlerin adresse au dieu la question à laquelle il désire avoir une réponse, et en même temps qu'il finit de l'énoncer, il laisse tomber les morceaux de bois à terre. Dans la chute, ils se séparent, et de la

position respective qu'ils occupent sur le sol, dépend le sens de la réponse. Si la surface plane de l'un repose sur la terre et si celle de l'autre est en l'air, la réponse est favorable; si elles sont toutes deux en dessous, la réponse est défavorable; si elles sont toutes deux en dessus, le dieu refuse de répondre à la question telle qu'elle lui a été posée; il faut alors recommencer, en modifiant la forme de l'interrogation. L'autre méthode consiste à prendre un vase cylindrique en bambou qui contient un grand nombre de petits bâtons; à l'extrémité de chacun d'eux est collé un papier rouge portant un numéro d'ordre. En secouant ce vase, un des bâtons finit par sortir et par tomber à terre. Le bonze vient alors le ramasser, regarde le numéro et va chercher dans le compartiment d'un grand casier qui porte un chiffre correspondant, un carré de papier sur lequel est imprimé un fragment de poésie qu'il remet au pèlerin. Celui-ci doit trouver dans l'interprétation de ces vers la réponse à sa question.

Nous eûmes un jour la fantaisie de descendre dans le ravin qui s'étendait au-dessous de ce charmant ermitage. L'escalier qui nous y conduisait était vieux et couvert d'une mousse abondante dont le développement avait été favorisé par l'humidité que la source répandait autour d'elle, dans un endroit où les rayons du soleil ne perçaient jamais l'ombre des grands arbres. Nos regards furent attirés par une ouverture pratiquée dans l'une des parois du rocher. Nous fûmes vivement surpris de trouver dans cette espèce de grotte un bonze assis les jambes croisées dans l'attitude de la méditation. Ce moine avait fait vœu de solitude, et le silence de sa retraite n'était troublé que par les gens qui venaient pourvoir à sa subsistance. Les plus fervents parmi les bonzes s'imposent parfois des pénitences cruelles, soit par excès

d'austérité, soit pour exciter la compassion et la charité publiques ; quelques-uns d'entre eux supportent sans sourciller, lors des fêtes solennelles qui ont lieu trois fois par an, la brûlure produite par un petit charbon ardent qu'on leur pose sur la tête. Les tissus sont profondément désorganisés, et il en résulte une cicatrice ronde qui reste comme un témoignage visible de leur ignorante piété. Ils paraissent très-fiers de pouvoir montrer un grand nombre de cicatrices semblables, rangées symétriquement sur leur crâne complétement rasé.

En signe de leur vocation religieuse, les bonzes font le sacrifice de leurs cheveux. Leur costume ordinaire se compose d'une longue robe grise flottante, sorte de toge aux manches immenses; lors des cérémonies religieuses, les officiants revêtent une robe jaune, et les dignitaires de la secte posent sur leur tête une sorte de tiare ou de diadème. Leurs offices sont longs et compliqués; ils comprennent une offrande de riz et de thé que l'on dépose sur une petite colonnette élevée en plein air à la porte du temple. Pendant tout ce temps, ils récitent des litanies dont ils ne comprennent pas un mot, ou répètent à satiété, en se promenant à la file tout autour du temple, les mots Omi-to-Fo, qui ne sont que la transcription phonétique chinoise d'Amitabha, l'un des noms hindous de Bouddha. C'est encore cette invocation qu'ils répètent en égrenant entre leurs doigts les grosses boules du chapelet qu'ils portent suspendu à leur ceinture.

Tout ce que font ces gens est affaire de routine; et bien peu de bonzes seraient capables de donner quelques explications sur la doctrine qu'ils professent. La plupart vivent dans une sorte d'oisiveté béate sans se soucier du monde dont leur règle les sépare jusque

dans la mort même; car leurs restes mortels au lieu d'être enterrés comme ceux des profanes, sont brûlés, et leurs cendres recueillies dans des urnes qu'abritent de petits monuments funéraires.

CHAPITRE II

LA VILLE DE FOU-TCHÉOU

La rivière. — Le commerce des bois. — Le quartier aquatique. — Le pont des Dix-mille années. — La colonie Européenne. — Le cimetière. — Le quartier des plaisirs. — La bourgeoisie chinoise. — Les marchands de curiosités. — Le collége Impérial. — L'écriture et les vieux papiers. — Les Arroyos. — Les sources thermales.

C'est au pied même de la montagne de Kou-chan que les Chinois ont coulé dans le fleuve, en 1840, des quartiers de roches pour former un barrage destiné à empêcher les navires de guerre anglais de remonter jusqu'à Fou-Tchéou. Une petite pagôde construite sur un promontoire, et connue sous le nom de pagode de Ling-pou, indique l'emplacement de ce barrage, en même temps qu'elle marque à peu près la moitié de la distance entre l'île de la Pagode et le faubourg de Nan-Taï. Si l'obstruction du fleuve a rempli, il y a près de quarante ans, le but que les Chinois se proposaient d'atteindre, elle a entraîné par la suite des conséquences qu'ils étaient loin de prévoir à cette époque. Toute la partie supérieure du cours d'eau s'ensable de plus en plus, et si l'on a la mauvaise chance de faire le voyage à marée basse, on met un temps interminable à suivre toutes les sinuosités que le chenal décrit entre les bancs.

Il y a toujours à l'ancre près de Ling-Pou, un certain nombre de jonques sur lesquelles on charge des bois de construction; ce sont des pins qui descendent par radeaux de la haute vallée du Min, contrée montagneuse où l'agriculture rendue plus difficile par l'inclinaison des pentes, n'a pas encore partout remplacé la forêt. Les jonques Chinoises, divisées en compartiments par des cloisons étanches, ne se prêtent guère à l'arrimage des bois. Aussi ne sont-ils pas introduits à l'intérieur du bateau; ils sont d'une part empilés sur le pont jusqu'à une certaine hauteur, de l'autre suspendus hors des bordages et liés au corps du navire au moyen de grosses cordes. Rien de curieux comme l'aspect que présentent ces bâtiments dont la largeur est alors presque triplée par ces appendices latéraux qui s'infléchissent dans le sens de la longueur sous l'influence de leur poids. Le commerce des bois forme l'une des sources les plus importantes de la richesse de Fou-Tchéou; ils sont expédiés principalement à Shang-haï et dans la vallée du Yang-Tze-Kiang, dans ces pays formés de plaines basses, bien cultivées, où les bois de construction font absolument défaut.

En approchant de la ville, on voit le mouvement augmenter autour de soi. On aperçoit, sur les rives, des chantiers de bois disposés en grandes piles régulièrement espacées. Un bruit de marteaux nous fait tourner la tête: c'est un chantier de construction et de réparation de jonques; à voir une de ces lourdes embarcations échouée sur la vase, montrer au grand jour sa carène arrondie, et tourner vers nous sa proue carrée, décorée de deux grands yeux noirs et blancs, on la prendrait plutôt pour quelque étrange cétacé qui aurait échappé jusqu'à ce jour aux recherches de nos naturalistes. Bientôt, une forêt de mâts pressés les uns contre les au-

tres, autour desquels, voltigent, au souffle du vent, les petites banderoles qui sont fixées à leur extrémité, annonce l'entrée du port chinois.

Il y a là toute une ville flottante, divisée en quartiers par de véritables rues dans lesquelles circule une foule de petites embarcations. Pour traverser le quartier des grandes jonques de commerce serrées les unes contre les autres en rangées parallèles, le *sampan* se glisse avec peine dans les défilés qui séparent ces masses flottantes, au milieu d'une quantité de petites barques qui se choquent, se heurtent, se croisent en tous sens. On pénètre ensuite dans le quartier de la population aquatique sédentaire. Il existe, en effet, dans le midi de la Chine, principalement à Canton, Fou-Tchéou et Ning-Po, toute une classe de la population qui passe sa vie sur l'eau. Les gens qui la composent sont probablement les descendants des aborigènes qui occupaient le sol avant l'arrivée des envahisseurs Chinois, bien des siècles avant notre ère. Méprisés par ceux-ci, ils forment, au-dessous et en dehors de leur société, une caste tout à fait distincte. Leurs habitations sont de grands *sampans*, entièrement couverts d'une voûte hémi-cylindrique de nattes, ancrés au milieu du fleuve, et réunis par groupes entre lesquels on a ménagé des espaces qui servent à la circulation. Quelquefois, ces pauvres gens se donnent la jouissance d'un petit jardinet qu'ils cultivent dans des pots de fleurs placés sur la toiture de leur demeure flottante. Pendant que nous considérons cette cité extraordinaire qui s'étend sur le fleuve tout autour de nous, un restaurateur ambulant passe en bateau, en criant à haute voix le plat du jour; plus loin, un marchand de légumes, sa marchandise étalée sur l'avant de son embarcation, va, de bateau en bateau, j'allais dire de porte en porte, faire ses offres aux ménagères.

Ici, le fleuve est partagé en deux bras inégaux par

une petite île appelée l'île du Milieu, Tchong-Tchéou, qui disparaît absolument sous les constructions dont elle est couverte. Elle est reliée aux deux rives du fleuve par deux ponts construits en granit. Le petit pont et le grand pont dont l'ensemble constitue le pont des Dix-mille années, Ouan-Chéou-Kiao, ont, paraît-il, déjà près de huit cents ans d'existence. Le grand a plus de quatre cents mètres de long sur quatre de large; il est supporté par une quarantaine de piles construites en pierre sèche, et taillées en forme de coin en amont et en aval. Sur ces piles reposent à plat d'énormes pierres, longues quelquefois de quatorze mètres, qui forment la charpente du tablier; c'est sur elles que reposent les dalles de granit qui en constituent le sol.

L'imagination surprise se demande comment les Chinois ont pu, sans machines, sans les nombreuses facilités que nous procure la mécanique moderne, remuer et élever à une pareille hauteur ces lourds blocs de pierre. Le procédé auquel ils ont encore recours est d'une simplicité primitive et, là, comme pour bien d'autres choses, l'étude de la civilisation chinoise actuelle peut nous fournir d'utiles renseignements sur les sociétés antiques dont elle a conservé jusqu'à nos jours, par suite de son immobilité, l'image la plus saisissante. Profitant des hautes marées de l'année qui élèvent le niveau du fleuve presque jusqu'au sommet des piles, les Chinois disposent leurs pierres sur des bateaux qui suivent le mouvement ascensionnel de l'eau, et lorsqu'elles sont ainsi arrivées à la hauteur convenable, ils les font rouler, sans peine, jusqu'à la place qu'elles doivent occuper définitivement.

Quelquefois il arrive qu'à la suite d'un choc l'une de ces pierres se brise ou que la violence du courant, dans les grandes crues qui suivent la saison des pluies, ébranle

assez fortement une ou plusieurs des piles, pour les entraîner avec les arches qu'elles supportent. Les pierres ainsi arrachées à la construction tombent au fond du fleuve dont elles obstruent le cours. Bien que ces accidents créent de nombreux et périlleux obstacles à la navigation, les Chinois ne s'en préocupent guère, et ne cherchent pas à enlever ces écueils artificiels qui augmentent beaucoup le danger qu'offre le passage du pont. Les piles trop larges et trop rapprochées forment une espèce de barrage qui a pour résultat d'augmenter considérablement la vitesse de l'eau sous les arches. Il faut toute l'habileté et toute l'audace des mariniers Chinois pour oser s'aventurer dans un pareil endroit.

La colonie Européenne de Fou-Tchéou est installée sur la rive droite du Min aux abords du petit pont. Les bureaux et les maisons d'affaires avoisinent le fleuve et sont englobés au milieu du faubourg populeux de Nan-Taï, qui s'est élevé tout autour. Le séjour en est peu agréable. Les maisons d'habitation des Européens sont, en général, placées plus loin, étagées sur les flancs de petites collines, au milieu de la nécropole Chinoise. Les Chinois n'ont pas de cimetières; ils enterrent leurs morts un peu partout, principalement sur le versant des montagnes, dans des endroits choisis d'après des règles déterminées Il en résulte qu'on ne peut faire cent pas en Chine, surtout dans les pays accidentés, sans rencontrer une ou plusieurs sépultures.

La mort n'inspire pas, dans ce pays comme chez nous, cette vague terreur légèrement superstitieuse, et dont on se sent comme involontairement enveloppé au voisinage d'un cimetière. Ici, on la coudoie à chaque pas, on vit côte à côte avec elle; l'Européen, lui-même, surpris d'abord à son arrivée, finit par ne plus s'étonner de vivre au milieu de ces petits tumulus symé-

triquement rangés, ou de ces grands tombeaux maçonnés en forme de fer à cheval, qui abritent les cendres des personnages importants. L'idée de la mort est tellement familière aux Chinois que le choix d'un cercueil est, pour eux, une des grandes préocupations de leur vie; un fils ne peut mieux témoigner de son respect et de son affection pour son père, qu'en lui offrant, de son vivant, la bière qui devra recevoir sa dépouille mortelle. C'est peut-être le seul objet pour lequel les Chinois qui vivent, en général très-simplement, ne comptent pas; on le choisit toujours aussi bien établi et aussi orné que le permettent les ressources de la famille. Lorsqu'il a reçu le corps qu'il doit contenir, il est, dans les familles riches, revêtu de plusieurs couches d'un enduit imperméable, puis laqué; à partir de ce moment, il reste exposé dans la principale pièce de la maison, pendant une très-longue période, — souvent un an, quelquefois même trois ans, — au bout de laquelle on procède à l'inhumation. Tout le temps que le cercueil demeure dans la maison, le fils du défunt doit accomplir en son honneur des cérémonies déterminées, et pour que rien ne puisse le distraire de ce devoir impérieux, la loi et les usages le rendent incapable de remplir aucune fonction publique jusqu'à l'expiration de ses trois années de deuil. Cette manière d'envisager la mort ne manque pas de grandeur; en la dégageant de tout appareil terrifiant, et en prolongeant le contact entre le défunt et les survivants, elle permet à ceux-ci de conserver du premier un souvenir plus pur et plus vivace, en même temps qu'en inspirant un respect plus profond pour les ancêtres, elle contribue à resserrer davantage les liens de la famille.

Le respect profond, la vénération que les Chinois ont pour les morts, constitue l'une de leurs qualités les plus remarquables. Ce sentiment n'est pas l'apanage d'une

classe; il est commun à toute la masse de la population. L'on ne peut toucher à une tombe; il n'y a pas d'autorité qui puisse, à cet égard, avoir la force de lutter contre le sentiment public. C'est l'un des plus grands obstacles que l'on rencontrerait devant soi, si l'on voulait ouvrir des routes dans les pays qui en manquent, ou construire des chemins de fer. Ce respect du passé a été peut-être pour les Chinois une cause de faiblesse en arrêtant chez eux l'essor du progrès et en favorisant la routine, mais il a été aussi pour eux une cause de force, en mettant à l'abri de toutes les révolutions et de toutes les vicissitudes de la politique, les liens sociaux qui ont maintenu unis entre eux, depuis tant de siècles, tous les éléments de ce grand pays.

La cité chinoise, qui s'élève au milieu de la plaine sur la rive septentrionale du Min, à trois kilomètres de ce fleuve, en est séparée par un long faubourg, assez étendu sur le bord de l'eau, mais réduit, un peu plus loin, à une simple rue. C'est là que se concentre tout le mouvement des affaires et des plaisirs. Au dessus du grand pont, s'étend sur la rive gauche le quartier que les Chinois, dans leur langage imagé, nomment *Roua-liéou-Kiè*, le quartier *des fleurs et des saules;* c'est le rendez-vous de la jeunesse dorée; là se trouvent les restaurateurs en renom, le *Kouang-siu-léou*, entre autres, les théâtres en vogue et les personnes du demi-monde qui, fuyant la ville murée où il leur est défendu d'habiter, sont venues se réfugier dans ce quartier, où le monde des affaires, riche, ignorant et sensuel, forme le milieu le plus favorable à leur existence. N'allez pas surtout prendre au pied de la lettre l'épigraphe dont les Chinois décorent cette partie du faubourg; tout cela est au figuré; les *fleurs*, ce sont les jeunes et gracieuses personnes aux vêtements de soie, aux lèvres de corail, au teint de lys, aux che-

veux de jais qui en font le plus bel ornement; les *saules*, ce sont les jeunes comédiens qui, pour tenir sur le théâtre la place des femmes auxquelles la scène est interdite, dans un but de moralité bien mal atteint, si j'en juge par les conséquences, en ont, grâce au fard et à l'art du costumier, si parfaitement copié les manières et l'apparence, que l'illusion est complète, et que plus d'un s'y laisse parfois tromper.

En suivant la longue rue du faubourg pour se rendre à la porte sud de la ville, on passe en revue toutes les principales corporations de commerçants et d'industriels, groupés, — est-ce intention, est-ce hasard? — par quartiers. Après le marché au poisson salé, l'élément le plus important de l'alimentation populaire, dont l'odeur infecte blesse au loin l'odorat, on passe successivement devant les boutiques de drapiers, de bottiers, de chapeliers, d'ébénistes, de fabricants de laques et de vernis, de ferronniers, de chaudronniers, de bijoutiers en vrai et en faux, de dessinateurs, de modeleurs, de brodeurs etc.... Une foule affairée de portefaix et de chalands ne cesse d'encombrer les rues étroites et sales de ce faubourg; on a hâte d'échapper à cette multitude bruyante et nauséabonde.

Cette longue rue étranglée et embarrassée se prolonge jusqu'aux murs mêmes de la ville auxquels les maisons sont adossées, de sorte qu'on est tout surpris, au détour d'une rue, de se trouver en face de la porte, surmontée d'un haut donjon, et gardée par un poste de soldats. La principale rue de la cité est encore bruyante et populeuse; mais pour peu que l'on prenne l'une des voies latérales, il semble qu'on entre dans une ville qui n'a plus rien de commun avec celle qn'on vient de quitter. On en a bien décidément fini avec les boutiquiers, les chalands, les portefaix et les marchands de friture en plein vent;

les rues plus larges et plus propres sont désertes ; le silence n'est troublé que par le bruit des pas qui font résonner les dalles de granit, entre lesquelles pousse une herbe dont la vigueur indique que la circulation n'y est pas très-active. C'est dans ces quartiers tranquilles et aérés que vit la bourgeoisie lettrée, cette portion importante de la société Chinoise près de laquelle il faut aller chercher ses exemples lorsqu'on veut parler de l'organisation, de l'esprit et des mœurs de cette société.

L'erreur d'un grand nombre de voyageurs a été d'ignorer ou de dédaigner ce grand corps; la plupart ont cru qu'il suffisait d'étudier les caractères et les mœurs des Chinois avec lesquels les Européens sont le plus généralement en contact dans les ports, et d'étendre les résultats de cette étude à toute la population; ils n'ont pas songé que le commerce, le motif qui amène en Chine les quatre vingt dix neuf centièmes des Européens, ne pouvait attirer autour d'eux qu'une population mélangée de gens illettrés et grossiers, porte-faix, manœuvres ou courtiers, qui appartiennent aux classes inférieures de la société Chinoise, et d'après lesquels il est aussi ridicule de vouloir la juger, qu'il le serait de prétendre avoir un tableau exact de la société française, en se bornant à prendre pour types les habitants des faubourgs maritimes de nos grands ports de commerce. D'autres, se contentant de reproduire les renseignements qui leur étaient fournis par des personnes que leur situation met en rapport avec la classe officielle, sont tombés dans le défaut opposé, en donnant pour type de la société Chinoise le caractère orgueilleux et retors des mandarins, toujours défiants, surtout lorsqu'ils sont en présence de personnages officiels étrangers,et en rendant la nation tout entière responsable des abus qui se sont introduits dans l'administration.

La bourgeoisie, cette classe moyenne en laquelle se ré-

sument toutes les forces vitales d'un pays, a été presque toujours négligée par les Européens. A part quelques missionnaires protestants et quelques rares membres du corps consulaire, la plupart des résidents étrangers, imbus des idées de supériorité de leur race et de leur civilisation, et mis en défiance par les représentants de la nation chinoise avec lesquels ils sont en rapport, ne cherchent pas à pénétrer davantage dans cette société et affectent, au contraire, pour elle et pour sa civilisation qu'ils ne connaissent pas, un souverain et orgueilleux mépris. De son côté, la bourgeoisie Chinoise, n'ayant, en sa qualité de classe lettrée, qu'une médiocre estime pour le commerce, et, ne voyant dans ces étrangers venus d'au delà des mers que des gens guidés par l'appât du gain et l'amour du négoce, ne se sent nullement attirée vers eux et, se renfermant chez elle, leur rend dédains pour dédains. De là résulte un antagonisme qui fait que chacun conserve ses préjugés réciproquement défavorables, et qu'on s'use de part et d'autre en accusations ou en récriminations violentes et mal fondées. La bourgeoisie Chinoise est cependant très-hospitalière; elle accueille le mieux du monde les rares étrangers qui, en apprenant sa langue et en se mettant au courant de ses usages, ont montré le désir d'entrer en relations avec elle.

Des circonstances toutes spéciales facilitèrent mes rapports avec quelques familles de la bourgeoisie de Fou-Tchéou. Ce que j'ai pu y voir ou y apprendre touchant les mœurs intimes et l'organisation intérieure de ces maisons m'a rempli d'admiration et de respect pour l'esprit de famille qui forme la base des institutions sociales dans ce pays. Le chef de la famille y jouit d'une autorité incontestée et profondément respectée, et il l'exerce paternellement sur tous ceux dont il a la charge. L'ordre patriarcal qui règne dans ces commu-

nautés suffit pour maintenir l'harmonie entre leurs membres ; chacun contribue selon la mesure de ses forces, et sous la direction du père, à la dépense commune. Tandis que les hommes utilisent au dehors leurs connaissances ou leur industrie, les femmes s'occupent, sous l'autorité de la mère, à tous les travaux d'intérieur. L'éducation des enfants et des petits-enfants y est entourée de la sollicitude la plus vigilante, et tout ce petit monde donne l'exemple de la concorde et de l'union la plus parfaite.

Pour pouvoir abriter autant de personnes les maisons Chinoises doivent être très-spacieuses ; en y joignant les cours et les jardins intérieurs, indispensables dans un pays où la chaleur de l'été se fait très-vivement sentir, et en tenant compte de cette particularité que les maisons n'ont pas d'étages, on comprend qu'elles doivent couvrir une surface quelquefois considérable. Tant que vit le chef de la famille, tous les enfants, quel que soit leur âge, continuent d'habiter sous le toit paternel, à l'exception des filles qui, le jour de leur mariage quittent la maison où elles sont nées pour aller habiter avec la famille de leur époux. Quant aux garçons, leur mariage n'a d'autre effet que d'augmenter le nombre des membres de la communauté ; il n'est pas rare de rencontrer sous le même toit des représentants de trois, quelquefois de quatre générations successives. Cela se comprend d'autant mieux qu'en Chine on a l'habitude de marier les enfants de très-bonne heure ; il n'est pas extraordinaire qu'un garçon de vingt à vingt-et-un ans soit déjà marié et le plus souvent père de famille ; cette coutume excellente a pour effet de créer de bonne heure aux jeunes gens un intérêt à l'intérieur de la maison, et, en les détournant d'aller chercher au dehors des distractions nuisibles, elle leur inculque l'amour de la famille et élève le niveau de la

moralité générale. La vie en commun, qui assure à tous les moyens d'existence, écarte le seul obstacle sérieux qui pourrait s'opposer à ces unions précoces, et auquel on se heurterait infailliblement dans une société telle que la nôtre.

La bonté paternelle avec laquelle s'exerce l'autorité du chef de famille en fait supporter facilement le joug; chacun l'accepte sans se plaindre et sans songer à s'en affranchir; pendant tout le cours de mon séjour en Chine, je n'ai jamais entendu exprimer la moindre plainte à ce sujet. Les aînés de la famille sont les premiers à donner à leurs cadets et à leurs enfants l'exemple de la subordination et du respect; j'ai vu un fils de plus de quarante ans attendre, debout devant son père, que celui-ci l'eût invité à s'asseoir. Ce vieillard était l'un des hommes les plus honorables qu'il fût possible de rencontrer; sans occuper aucune fonction publique, il jouissait dans tout le voisinage d'une grande considération; la régularité de sa vie et sa longue expérience lui avaient valu une réputation de probité et de sagesse justement méritée. Cette réputation suscita un jour une démarche aussi honorable pour celui qui en fut l'objet que pour celui qui la fit.

Lorsque le Vice-roi Tsô, dont j'aurai occasion de parler plus longuement ailleurs, vint prendre possession de sa vice-royauté dont le siége était à Fou-Tchéou, il voulut se mettre en rapport avec les plus notables habitants de la ville. Ayant entendu parler du vieillard dont il est ici question, il lui fit adresser un message dans lequel il l'informait que, la voix unanime de ses concitoyens le désignant comme l'un des plus dignes et des plus sages, il serait heureux de le voir et de s'entretenir avec lui; il l'invitait en conséquence à se rendre à son ya-men. Celui à qui s'adressait le message fit répondre que sa réputa-

tion ayant été surfaite, c'était un beaucoup trop grand honneur pour un petit personnage comme lui, d'être appelé au conseil d'un Vice-roi. Au reçu de cette réponse, celui-ci pensa qu'il avait manqué aux égards dus à la vieillesse, en invitant un homme déjà âgé, à se déranger sans lui faciliter ce déplacement ; immédiatement, il donna l'ordre qu'on retournât le chercher dans sa chaise officielle décorée extérieurement des insignes distinctifs de la plus haute autorité provinciale, et que, seuls, ont le droit d'employer les mandarins du plus haut rang. Devant cette insistance, le vieillard ne crut pas pouvoir décliner plus longtemps l'invitation qui lui avait été faite ; mais, renvoyant vide la chaise officielle dans laquelle sa modestie lui interdisait de monter, il s'achemina vers le ya-men dans une simple chaise de louage. Le vice-roi Tsô fut tellement satisfait de son entrevue avec ce vieillard, qu'il en conçut pour lui la plus grande estime et la plus vive affection et qu'il continua d'entretenir avec lui les relations les plus amicales. Cette petite scène m'avait vivement frappé quand elle me fut racontée. Tant de sollicitude et de déférence de la part d'un Vice-roi vis-à-vis d'un simple administré, d'une situation de fortune très-modeste, qui n'avait pour lui que l'autorité morale que donnent la pureté de la vie et la pratique de la sagesse, tant de modestie de la part d'un homme qu'aurait pu enorgueillir la recherche d'un si haut fonctionnaire, ce sont là de ces vertus républicaines dont il est curieux de voir une monarchie donner l'exemple, et qu'il n'est pas rare de voir cultiver dans un pays dont on s'est plu à peindre le gouvernement sous les couleurs du despotisme le plus absolu.

On a fait souvent aux classes lettrées de la Chine le reproche d'être enracinées dans la routine et de se refuser sans examen à toute espèce de progrès. Ceux qui ont fait

ce reproche à la bourgeoisie Chinoise ne la connaissaient pas. Elle est, comme toutes les bourgeoisies du monde, conservatrice, c'est-à-dire qu'elle n'a ni l'emportement ni les enthousiasmes irréfléchis de la jeunesse, et qu'avant de modifier quelque chose, elle veut savoir d'abord ce qu'elle mettra à la place. On trouve dans ses rangs des gens qui ne se refusent nullement à reconnaître les abus criants qui se sont introduits dans l'administration de l'empire, et la supériorité réelle qu'à certains égards, au point de vue militaire et industriel surtout, la civilisation Européenne a sur la leur. Mais comme ils ne manquent pas d'intelligence, ils n'ont pas tardé à comprendre qu'il y a, entre toutes les conditions d'existence d'une société, une sorte de solidarité qui force, lorsqu'on en modifie quelques-unes, de modifier toutes les autres en même temps, et qui, aux avantages d'un certain progrès, doit mêler par compensation bien des inconvénients. Depuis qu'ils ont été violemment mis en contact avec les nations de l'Occident, les Chinois se tiennent au courant de ce qui les concerne; ils savent quelles sont nos défaillances et nos agitations; ils n'ignorent pas nos déchirements intérieurs, et à ceux qui viennent leur vanter l'excellence de la civilisation Européenne ils répondent avec un sourire de bonhomie :

« Il est vrai, vous avez des inventions merveilleuses; « vous avez des navires qui marchent sans le secours « du vent, des canons qui atteignent sûrement un but « si éloigné qu'il est difficile de le voir; vous avez chez « vous, nous dit-on, des voitures trainées par un dragon « de feu qui vont aussi vite que le vent, des fils mystérieux qui conduisent la pensée à travers les mers et « les continents avec la rapidité de l'éclair. Certes, « pour toutes ces choses vous disposez d'une puissance « égale à celle des dieux; mais, en revanche vous vivez

« dans une société agitée, fiévreuse, où les préoccupa-
« tions intelligentes n'occupent qu'une place toute se-
« condaire, où les liens sociaux n'existent pas. Chez
« vous tous les degrés sont confondus; le fils, à peine
« sorti des langes, se moque de son vieux père ; la femme,
« émancipée, ne se soucie pas de son époux; et courant
« toujours après un bonheur qui vous fuit, vous finissez
« par tomber épuisés, croyant avoir vécu, et n'ayant fait
« que vous agiter dans un désordre stérile. Pour échapper
« aux tourments qui vous rongent, à l'ennui qui vous dé-
« vore, vous cherchez à vous étourdir dans l'ivresse de
« plaisirs vains et bruyants qui usent autant votre santé
« que votre intelligence. Vous ne savez pas comme nous
« jouir en paix des bienfaits d'une vie calme et tranquille;
« vous ne savez pas goûter les joies pures de la vie de fa-
« mille ; et vous venez nous engager à échanger notre état
« de repos et de quiétude : contre quoi ? Avez-vous quelque
« chose de défini, quelque chose de stable à nous présen-
« ter? Non, vous-mêmes, qui êtes perpétuellement en proie
« à des bouleversements périodiques, vous ne savez pas où
« vous allez. Comment pourriez-vous nous indiquer quelque
« chose de précis ? Vous nous parlez de liberté ; mais vous
« nous donnez de singuliers exemples de la façon dont
« vous la pratiquez. Au nom de cette liberté dont vous nous
« vantez les bienfaits, vous nous forcez à coups de canon à
« vous recevoir chez nous, à accepter votre opium, un
« poison qui décime notre population, à souffrir en silen-
« ce les difficultés que vos missionnaires suscitent à notre
« gouvernement. Mais nous sommes plus libres que vous,
« car nous sommes tolérants, tandis que l'intolérance et
« l'esprit de domination sont dans le fond même de votre
« tempérament et de votre caractère. Vous parlez de
« droit ; mais il est de notre côté ; et lorsque vous êtes ré-
« duits au silence et que vous n'avez plus rien à répondre

« à nos arguments, vous invoquez la force. C'est le moyen « le meilleur et le plus sûr d'avoir toujours raison, mais « non le plus juste. Vous ne nous faites pas illusion; ce « n'est pas le désir de nous être utiles, mais bien le soin « de vos intérêts qui vous attire chez nous; permettez- « nous, comme vous, de prendre soin des nôtres. Quant « à votre religion, elle peut être excellente ; mais com- « ment pourrions-nous avoir confiance dans la parole « de vos prêtres, en voyant les querelles et les divergen- « ces d'opinion qui les divisent journellement ? Nous som- « mes trop prudents pour vouloir courir les aventures à « votre suite ; laissez-nous vivre en paix, et ne venez pas « nous vanter des biens dont vous ne possédez que l'ap- « parence et que nous ne vous enviions pas. »

Tout en opposant de pareilles raisons à ceux qui voudraient voir la Chine se transformer et entrer résolûment dans la voie de ce qu'ils appellent le progrès, les membres intelligents de la bourgeoisis chinoise ne méconnaissent pas que les guerres de 1840 et de 1860 ont créé à leur pays l'obligation d'apporter certaines modifications à leur organisation administrative, financière et militaire, et à perfectionner leurs moyens de défense. Mais c'est en gémissant qu'ils reconnaissent cette nécessité, car les Chinois, nation pacifique avant tout, ont une profonde horreur de la guerre ; enfin, ils croient qu'il n'est possible de procéder à ces réformes que progressivement, de manière à n'apporter aucun trouble dans leur état social. C'est ce que j'ai entendu souvent exposer avec autant de bon sens que de raison, m'étonnant de trouver autant de patriotisme éclairé, autant de prévoyance intelligente dans une classe que j'avais toujours vu représenter comme le type accompli des plus mauvaises qualités de la race Chinoise.

Le vieillard dont j'ai déjà parlé, était un des plus clairvoyants parmi ses compatriotes; depuis longtemps, il avait

eu connaissance de quelques-unes de nos découvertes scientifiques les plus importantes, il avait été frappé par le caractère merveilleux de ces inventions, et se mettant en rapport avec un missionnaire protestant, il s'en était fait expliquer l'esprit, et répéter les principales expériences à l'aide de quelques appareils qu'il avait prié son nouvel ami de lui faire venir d'Europe. Ayant été pendant quelque temps mandarin militaire, il connaissait trop bien les vices des classes officielles pour permettre à ses enfants d'y entrer. Fort instruit lui-même, il avait tenu à ce que leur éducation fût très-soignée, mais il ne voulut jamais consentir à leur laisser passer les examens qui auraient pu les conduire aux fonctions publiques. Guidé par les conseils de son ami, le missionnaire protestant, il avait tiré parti de la connaissance du *cow-pox*, et son fils aîné, initié à l'art de la vaccine par ce procédé, avait fini par être appelé partout où il se trouvait quelqu'un à mettre à l'abri des atteintes de la petite vérole; un autre de ses fils dirigeait une magnanerie dont les produits, de la meilleure qualité, étaient bien connus des marchands de soie. Jugeant enfin de l'utilité, de jour en jour plus grande, qu'il y aurait pour son pays à s'affranchir de l'intermédiaire obligé de ces interprètes bâtards, recrutés jusqu'alors parmi les domestiques et les courtiers illettrés, cette plaie des relations des Chinois avec les Européens, il avait fait apprendre à d'autres de ses enfants les sciences et les langues de l'Europe les plus importantes. Je n'ai jamais vu tableau se rapprocher davantage de l'idéal du bonheur domestique que celui que présentait cette maison.

La ville de Fou-Tchéou ne se fait pas remarquer par l'élégance de ses constructions; les monuments y sont rares; seuls, les Ya-men des autorités principales, disséminés dans les différents quartiers, et quelques temples

méritent de fixer l'attention. Près de la porte du sud, s'élèvent, dans l'intérieur de l'enceinte, deux tours à étages què l'on aperçoit de très-loin; près d'elles on a installé une fabrique de poudre. Les murs de la ville, percés de sept portes couronnées de donjons, comprennent dans leur enceinte deux collines, celle de la Pierre noire, pierre miraculeuse, tombée, dit-on, du ciel, et celle des Neuf génies. Ces collines sont couvertes de petits temples consacrés à Bouddha, dont le Consul d'Angleterre a réussi à se faire céder quelques-uns qu'il a transformés en maison de plaisance, où il vient, pendant les chaleurs de l'été, chercher la fraîcheur qui a fui le fond de la vallée.

Le quartier le plus habituellement visité par les Européens est celui qu'ils désignent sous le nom de rue des curiosités. Là sont réunis une vingtaine ou une trentaine de marchands de bric-à brac; on trouve dans leurs boutiques toutes sortes de bibelots, porcelaines, bronzes, laques, craquelés, cloisonnés, jades, etc. Mais il faut avoir une certaine connaissance de ces objets pour les estimer à leur juste valeur, et ne pas se laisser duper. Les marchands, de vrais roués, savent exploiter avec un art surprenant les désirs irréfléchis des Européens nouveau-venus qui ne sont pas encore assez familiarisés avec les habitudes du pays pour se tenir sur leurs gardes et marchander avec sang-froid. Il faut apporter d'autant plus de prudence dans ces négociations que les Chinois imitent parfaitement le vieux et qu'on peut très-facilement s'y laisser prendre. Ces marchands surfont, en outre, leurs prix d'une manière dérisoire; l'un d'eux me proposa un jour un brûle-parfums qu'il voulait me vendre quatre cents francs; avec un peu de patience, je finis par l'avoir pour soixante-quinze. Mais ce n'est, comme chez nous, que par occasion, que l'on trouve chez eux des objets

d'une valeur réelle, à des prix raisonnables. Les Chinois de la classe aisée sont eux-mêmes très-collectionneurs, et comme ils connaissent beaucoup mieux que nous les objets qui ont du prix, ils font sur ce terrain une concurrence facile aux Européens, et ne laissent à ces derniers que bien peu de choses à glaner. Je laisse à penser dès lors ce que peuvent valoir tous ces arrivages de Chine dont, depuis quelque temps, la France est inondée. Les Chinois se moqueraient bien de nous, s'ils pouvaient voir l'engouement frénétique qui s'est emparé de la population parisienne pour ces curiosités de camelote, qui font la joie des familles et le bonheur des magasins de nouveautés.

Dans l'un des coins les plus tranquilles du quartier méridional de la ville de Fou-Tchéou, et à peu de distance des remparts, se trouve le collége Impérial. Il n'existe pas d'autre analogie que celle du nom entre cette institution et celles que nous désignons de la sorte chez nous. Bien que les études littéraires et philosophiques soient tenues en grand honneur en Chine et qu'elles y constituent la base indispensable pour s'élever aux emplois publics, l'enseignement n'y est point donné dans des établissements tels que ceux que nous possédons. Les gens riches prennent chez eux, pour diriger l'instruction de leurs enfants, des précepteurs qui font, pour ainsi dire, partie de la famille, et y occupent une place fort honorable et fort considérée. Ceux qui ne peuvent faire cette dépense envoient leurs enfants chez des professeurs libres qui réunissent chez eux, pendant la journée, un certain nombre de jeunes élèves. Il n'y a presque pas de villages en Chine, où il n'existe une école de la sorte dans laquelle les enfants apprennent au moins à lire et à écrire les caractères nécessaires aux besoins de la vie courante, et où ils reçoivent des notions sur la morale, la littérature

et l'histoire de leur pays. Bien que les honoraires des professeurs ne soient pas fort élevés, leur profession est très-estimée; le maître est toujours considéré par ses élèves comme un second père, et ce respect se traduit dans les relations publiques et privées par des actes effectifs, dont personne ne pourrait s'affranchir sans encourir la réprobation générale. De cette manière, les enfants, tout en recevant une instruction mise en rapport avec leur condition sociale, ne cessent pas de participer à la vie de famille, échappant ainsi à l'action dissolvante et démoralisatrice de l'internat, cette plaie de l'éducation dans nos sociétés civilisées. Quant au collége, bien qu'il soit pourvu d'un corps de professeurs hiérarchiquement constitué, il n'est pas destiné à l'enseignement, et cependant, par son but comme par son organisation, il contribue à entretenir l'émulation parmi les jeunes gens et à soutenir le niveau des études. Tous les mois, les étudiants qui le désirent, sont conviés à prendre part à une composition dont le texte est fourni par les professeurs du collége; ceux qui ont le mieux réussi, reçoivent, à titre de récompense et d'encouragement, une gratification pécuniaire. L'institution est excellente, mais elle est incomplète ; il est évident que l'ouverture de cours publics fortement organisés, comme le sont ceux de nos établissements d'enseignement supérieur, contribuerait beaucoup à rendre plus d'éclat et de faveur aux travaux littéraires, historiques et philosophiques qui sont un des titres de gloire de la Chine, mais qui auraient besoin de recevoir, aujourd'hui, une nouvelle impulsion, destinée à leur rendre l'originalité qui commence à leur manquer.

Tout ce qui touche à l'instruction est entouré, en Chine, d'un profond respect, garanti par des institutions qui n'ont rien d'analogue chez nous. J'avais souvent remarqué dans

la ville de petites constructions en briques décorées avec soin, et percées sur une de leurs faces d'une ouverture basse et étroite ; si l'intérieur n'en avait été complétement vide et noir, j'aurais été tenté de les prendre pour de petites chapelles ou pour quelques-unes de ces constructions votives dédiées à l'une des innombrables divinités du panthéon Chinois qu'on rencontre si fréquemment dans les campagnes ou dans les villes de Chine. J'avais souvent vu s'arrêter devant ces diminutifs de temples des hommes chargés de deux grands paniers, fermés par des couvercles, et suspendus aux extrémités d'un bambou qu'ils portaient sur l'épaule ; j'avais été vivement intrigué de voir collé sur chacun de ces paniers un papier rouge qui portait l'inscription suivante : « Société des vieux manuscrits. » Puis j'avais vu ces hommes poser leurs paniers à terre, en tirer une quantité de vieux papiers, les introduire dans le petit temple et y mettre le feu. Je ne manquai pas d'aller aux renseignements et de m'enquérir de la destination de ces petites constructions et des fonctions des hommes aux grands paniers.

Voici comment peuvent se résumer les renseignements que j'ai pu recueillir et l'opinion que professent les Chinois au sujet du respect dû à l'écriture :

— Employer les vieux papiers manuscrits à un usage vulgaire serait, disent-ils, commettre une mauvaise action. L'écriture est chose trop respectable pour qu'on la traite avec un pareil sans-gêne. Les caractères que nous apprenons à tracer avec le pinceau nous sont venus du ciel. Il y a plus de quatre mille six cents ans, le divin Fou-I vit sortir des eaux du Fleuve jaune un cheval-dragon miraculeux sur le dos duquel étaient tracés des signes mystérieux. Ce fut pour lui comme une révélation ; son esprit, frappé par cette apparition surnaturelle, retint la forme de ces signes, et sa vaste intelligence aidant, il parvint à les

combiner entre eux de manière à former les premiers caractères de l'écriture. Comment pourrions-nous ne pas avoir un profond respect pour des choses qui ont une origine aussi merveilleuse? Ces mêmes caractères n'ont-ils pas servi d'ailleurs à exprimer les idées les plus nobles, les plus élevées, les plus poétiques? Et montrer du mépris pour eux, ne serait-ce pas en montrer également pour les philosophes, pour les grands écrivains que nous admirons, qui en ont fait usage comme d'intermédiaires pour transmettre leur pensée jusqu'à nous? Avant Fou-I, les hommes n'avaient pas d'autre moyen de fixer leurs idées que d'employer des cordons sur lesquels ils faisaient des nœuds. Quel bienfait que celui de l'invention de l'écriture! Que de services n'a-t-elle pas rendus à l'intelligence humaine, alors si bornée, et dont aujourd'hui nous nous montrons si fiers! En professant une profonde vénération pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'instruction, nous enseignons au peuple à respecter les principes qui servent de base à notre organisation politique.

Dans ce but, un grand nombre de sociétés se sont formées pour empêcher la profanation des vieux papiers couverts d'écriture. Elles ont à leurs gages des hommes, qui sont chargés d'aller de maison en maison recueillir les manuscrits devenus inutiles, ou de ramasser dans les rues ceux que des impies pourraient y avoir jetés. Ces hommes vont ensuite les brûler dans des fours consacrés à cet usage. Les cendres en sont recueillies avec soin, et lorsqu'il y en a une quantité suffisante, on va les noyer solennellement dans le fleuve qui les emporte jusqu'à l'Océan. C'est par de semblables traditions que le respect pour les choses de l'intelligence se transmet de génération en génération sans rien perdre de sa force.

Les Chinois ne peuvent se défendre d'un étonnement mêlé d'indignation en voyant avec quel mépris les Euro-

péens traitent leurs vieux papiers. Des hommes qui respectent assez peu l'écriture pour la souiller par les usages les plus immondes, ne peuvent être, à leurs yeux ,que des barbares.

— Comment pourrions-nous croire que les Européens aient, comme nous, un sincère amour de la littérature, disent-ils encore, alors que nous les voyons traiter leurs vieux papiers avec un sans-façon qui choque autant nos idées et qui nous paraît si peu respectable? Personne chez nous n'oserait agir ainsi ; car le ciel, dans son courroux, ne manquerait certainement pas de punir de leur impiété, les profanateurs de l'écriture, en les rendant imbéciles ou aveugles. Que sert, en effet, l'intelligence ou la vue à ceux qui se rendent aussi indignes de les posséder et qui n'en savent pas faire meilleur usage que des animaux?

C'est là ce qu'enseignent une foule de petits livres mis entre les mains des enfants et répandus dans les classes populaires.

Malgré la forme superstitieuse qui l'enveloppe, ce culte pour les signes extérieurs, auxiliaires matériels indispensables de l'intelligence,ne laissa pas de me frapper.C'est ainsi,que,presque à chaque pas,on rencontre en Chine des coutumes populaires qui ne semblent, au premier abord, inspirées que par une grossière superstition, mais qui ont pour fondement des idées philosophiques d'une grandeur morale incontestable.

CHAPITRE III

LES RUES ET LES ENVIRONS DE FOU-TCHÉOU

Le quartier Mandchou. — Une revue militaire. — Les rues et les boutiques. Le luxe. — Les femmes chinoises. — Les épouses légitimes et les concubines. — La vente des enfants. — L'infanticide. — Les *arroyos* et les sources thermales. — La vallée supérieure du Min. — Les chasseurs chinois. — Kou-Tien. — Minerai de fer et forges chinoises. — Le temple de Yong-Fou.

Les remparts qui avoisinent le collège, d'une construction déjà trés-ancienne, sont en fort mauvais état; on les a laissé se dégrader sans y faire aucune réparation, détournant, sans doute, l'argent destiné à leur entretien, pour l'appliquer à des besoins moins urgents. Tels quels, ils seraient cependant encore suffisants pour opposer une résistance sérieuse à des bandes de rebelles mal armées et mal organisées; mais les soldats Tartares-Mandchoux qui en ont la garde, auraient bien du mal à les défendre, avec succès, contre un ennemi mieux équipé. Ces soldats habitent avec leurs familles un quartier spécial situé à l'Orient de la cité. Aussitôt qu'on y entre on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on a quitté la ville Chinoise; le type des hommes est plus accentué et plus énergique, et les femmes, dont aucune n'a les pieds mutilés, sont toutes vêtues

de longues robes blanches bordées de noir qui descendent jusqu'à terre.

Le jour où je visitai ce quartier, il était le théâtre d'une animation extraordinaire ; on ne voyait dans les rues que des hommes en uniforme courant affairés de côté et d'autre, portant arcs et flèches, ou faisant jouer la batterie de quelque vieux fusil à mèche ; c'était jour de revue et d'examen militaire pour la garnison de Fou-Tchéou. La revue avait lieu en dehors de la ville dans une grande plaine préparée pour ces sortes de solennités. Je me laissai guider par le flot de population qui se dirigeait vers le Champ-de-Mars. Les exercices militaires et les différentes épreuves de l'examen étaient déjà commencés lorsque j'y arrivai. Au milieu de la plaine s'élevait un simulacre de fortification percé d'une porte, en toile peinte que supportaient quelques piquets fichés en terre. A l'une des extrémités du terrain, un élégant pavillon, servait de tribunal aux juges du concours. Ils étaient tous là en costume officiel, et présidés par la plus haute autorité militaire de la province, le Tchiang-Kūn ou général Tartare qui était assis au centre de la galerie, devant une petite table. L'aspect de ce tribunal militaire était très-imposant. La longue robe des mandarins et les différents accessoires de leur costume ont un cachet de solennité frappant ; la nature de l'étoffe, la forme du vêtement ne manquent pas de souplesse ni d'élégance ; l'ornementation en est sobre : point de couleurs criardes, assez de broderies pour égayer l'œil, pas assez pour surcharger ni écraser le costume ; en un mot, il n'y a là ni clinquant ni colifichets. Rangés debout en demi-cercle autour du général Tartare dans l'attitude d'une gravité respectueuse, se présentent d'abord les officiers de la garnison derrière lesquels se presse sans bruit, une foule de domestiques et de soldats tout prêts à obéir au moindre signe.

Les exercices sont nombreux et variés. Je vis successivement les candidats parcourir au galop de leur cheval une distance déterminée, tandis que, pendant la durée de cette course, ils chargeaient et déchargeaient plusieurs fois leur vieux fusil à mèche contre un ennemi imaginaire. L'aisance, la rapidité de la manœuvre, la tenue du cavalier et son habileté à diriger son cheval sans le secours des mains, sont les principales qualités mises en relief par cet exercice. Dans une autre série, le fusil à mèche était remplacé par l'arc et les flèches qu'il s'agissait de décocher à des buts fixes placés de distance en distance le long de la piste. Plus tard, je vis exécuter des tours de voltige sur un cheval au repos. Malgré l'attirail militaire qui accompagne ces exercices, ils ne produisent guère d'autre impression que celle d'une *fantasia* brillante, exécutée sur un champ de parade. On y sent trop l'apprêt pour des circonstances particulières, et l'on n'y voit pas assez dominer le sentiment réel des choses de la guerre.

Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, les rues de la ville, à part une ou deux des voies les plus importantes, sont peu fréquentées; chacun vit chez soi; on ne sort que pour ses affaires, non pour flâner; rien, du reste, même dans les quartiers commerçants ne pourrait flatter la curiosité des oisifs. On n'y voit point aux boutiques ces étalages brillants qui contribuent tant à la décoration des villes européennes; les magasins n'ayant pas en Chine de devanture close comme les nôtres, les marchands, probablement pour soustraire leurs marchandises à la poussière, les tiennent presque toutes renfermées dans des tiroirs ou dans leurs arrière-boutiques; une enseigne et quelques rares échantillons mis en montre composent tout le sacrifice que les boutiquiers jugent à propos de faire à la réclame. L'aspect

général de la ville y perd sans doute du charme et de la séduction, mais cette simplicité même présente un grand avantage. Elle n'invite pas au luxe, et n'excite pas, dans les classes pauvres, ces convoitises dangereuses que fait naître, chez nous, la vue de toutes les richesses étalées sous les yeux des passants. En cela, encore, les Chinois ont montré une grande prudence et une grande sagesse; ils ont compris que, pour vivre content de son sort, il ne faut pas être tenté, en voyant étaler à chaque instant, sous ses yeux, les magnificences insolentes et fastueuses de plus riche que soi; ils ont compris que le luxe et l'ostentation sont les pires ennemis de l'ordre social; et, pour sauvegarder leur paix intérieure, ils ont banni de chez eux ces vanités mondaines, qui ne procurent que des satisfactions puériles ou malsaines, et qui sont la source de tant de ruines, de démoralisation et de désordres. En dehors de la classe officielle, qui, pour imposer à la multitude, a besoin d'être entourée d'un certain apparat, la simplicité forme la principale règle de conduite de la bonne société ; des vêtements de coton bleu, bien rarement de soie, constituent l'habillement ordinaire, et suffisent aussi bien aux favoris de la fortune qu'à ceux dont l'existence est plus modeste. Personne ne cherche à éclipser son voisin par l'étalage d'une parure recherchée; les gens sensés laissent aux parvenus le ridicule de faire parade de leur fortune et de leur mauvais goût, bien assurés que les manières et l'éducation suffiront pour établir entre les uns et les autres une barrière infranchissable. Si, au contraire de ce qui se fait souvent ailleurs, les Chinois ne mettent pas tout leur avoir sur leur dos, ils ne se refusent pas, dans leur intérieur, tout le confort désirable, et même, dans les maisons riches, un certain luxe, celui qu'autorise un sage emploi de la fortune. Mais ce luxe intérieur, res-

treint à la vie privée, n'offre plus le danger d'exciter les convoitises des masses populaires dont il évite judicieusement de braver les regards.

Cette absence de luxe extérieur est une conséquence du défaut de participation des femmes à la vie publique. Les Chinois réservent pour la vie intime tout ce qui peut flatter l'œil, la vanité ou la curiosité de leurs épouses ou de leurs filles; car elles tiennent autant de place au foyer domestique qu'elles en occupent peu dans les relations sociales. Tout invisibles qu'elles sont dans leur retraite, on peut cependant, à mille petits détails de la vie commune, constater qu'elles existent et les connaître parfois presque aussi bien que si l'on pouvait les fréquenter d'une manière assidue.

J'ai bien souvent, dans les maisons où j'ai été admis, entendu derrière les portes des chuchotements, des frôlements significatifs qui m'indiquaient que j'étais de la part des dames du logis l'objet d'un examen curieux; je me serais rendu coupable d'inconvenance si j'avais eu l'air de m'en apercevoir. Quant à leurs maris, ce serait leur faire une grave impolitesse que de leur adresser la moindre question à leur sujet; tant qu'elles sont jeunes on doit ignorer, fussent-elles malades, qu'elles existent; lorsqu'elles ont atteint un âge respectable, peut-être les questions deviennent-elles un peu moins indiscrètes. Cependant, en ma qualité d'étranger, de *barbare*, je me suis permis quelquefois d'adresser des questions qui n'eussent jamais trouvé place dans la bouche d'un Chinois bien élevé. Si les maris ne parlent jamais de leurs femmes, le public du voisinage ne manque cependant pas d'être informé de ce qui les concerne; il y a d'abord les amies qui s'empressent de faire part à leurs propres époux de ce qu'elles ont vu et entendu dans les visites qu'elles ont rendues, et les amis ne se croient pas tenus

sur le compte d'autrui à la même discrétion que les intéressés; il y a aussi les domestiques, bonnes, cuisinières ou femmes de chambre qui ne se font pas faute de raconter au dehors les moindres incidents qui se produisent dans le gynécée. Il se forme donc par ces moyens indirects, sur les habitantes invisibles de l'appartement des femmes, une sorte de notoriété publique qui fait que l'on est aussi bien renseigné sur leur âge, leur beauté, leur caractère, leurs qualités et leurs défauts que si on pouvait les voir. De ces renseignements on peut tirer de puissantes inductions sur le sort des femmes, et se convaincre qu'il n'est point aussi misérable qu'on a voulu nous le faire croire[1].

Après la claustration des femmes, ce que l'on a le plus reproché aux Chinois, c'est la polygamie, sans s'apercevoir que la facilité des mœurs modernes tolérait chez nous que l'on fît, en secret, ce que nous les blâmions de faire ouvertement. Elle est, du reste, beaucoup moins répandue, en Chine, qu'on ne s'est plu à le représenter. Elle n'existe guère que chez les gens très-riches, et plus particulièrement, dans cette classe d'enrichis que la fortune commerciale a tirés d'un rang inférieur, et dont l'existence fastueuse ne peut racheter ni l'ignorance ni les instincts sensuels et grossiers. Il n'y a dans les familles chinoises qu'une femme légitime; c'est à celle-là qu'échoit le titre d'épouse et la considération qui est due à ce rang. Une seule circonstance autorise les hommes respectables à prendre une seconde femme. Les Chinois considèrent comme une calamité pour un homme de n'avoir pas un héritier de son nom et de sa fortune pour lui fermer les yeux et pour accomplir les cérémonies prescrites devant son cercueil; plus ils ont de garçons, plus on les regarde

[1] M. Medhurst, consul d'Angleterre à Shang-haï, auteur de *Foreigner in far Cathay*, exprime la même opinion.

comme favorisés du ciel. Si donc une femme n'a pas eu de fils, plus encore, si elle a été complétement stérile, son mari, arrivé à l'âge mur, considère comme de son devoir de prendre, s'il en a le moyen, une seconde femme qui puisse lui donner l'héritier qu'il n'a pu avoir de la première. Cette seconde femme sort presque toujours d'une classe inférieure; il serait très-difficile de trouver un père de famille appartenant à la classe moyenne qui consentît à donner sa fille comme seconde femme. Celle-ci, revêtue d'un titre spécial qui n'est pas celui d'épouse, occupe, dans la maison, une position subordonnée, quoiqu'entourée d'une certaine considération ; elle est plus qu'une servante, un peu moins qu'une épouse légitime. Ces femmes, qui, en somme, ont trouvé dans ces mariages de seconde main, un moyen d'élever leur condition et qui obtiennent, en définitive, dans la nouvelle maison où elles habitent, plus de considération et de confort qu'elles n'en avaient dans la maison paternelle, ne peuvent se plaindre de la situation qui leur est faite.

Au moins, sont-elles plus heureuses que les pauvres filles vendues par leurs parents à des femmes indignes qui font profession de les exploiter à leur profit. Celles-là sont réellement de pauvres esclaves dont le sort est détestable; quelques-unes préfèrent à la honte de cette vie dégradée le repos et la liberté éternels que donne la mort. Les autres n'ont point ces instincts vicieux qui rendent si repoussantes les prostituées de nos pays civilisés. Si le métier qu'on leur fait faire n'est pas honnête, elles n'en conservent pas moins des sentiments naïfs et une sorte de pudeur que l'on ne s'attend pas à rencontrer chez ces abandonnées. En Chine, c'est la misère, non pas le vice, qui engendre la prostitution. Les familles de la plus basse condition, pauvres et chargées d'enfants, succombent souvent sous l'obligation trop lourde de les

élever, et bon nombre de filles sont alors vendues par leurs parents; les uns, préoccupés de leur avenir, ne les vendent qu'à des familles honorables qui profitent de ce moyen de se procurer à peu de frais la future épouse de leur fils; d'autres, que tourmente moins le souci de la moralité, ne voient que la somme d'argent qu'on leur offre, et livrent leur enfant au premier-venu sans éprouver le moindre scrupule sur le sort qui lui est réservé. Ce sont presque toujours les filles qui font l'objet de ces tristes marchés. Les garçons étant considérés comme une source de richesse pour les familles qui en sont gratifiées, ne sont vendus que très-rarement, et il faut que leurs parents soient réduits à la dernière extrémité pour qu'ils consentent à s'en séparer.

Quelque déplorable que soit la coutume de vendre les filles, elle sauve cependant la vie à bon nombre de pauvres petits enfants que leurs parents ont plus d'intérêt à élever pour en tirer plus tard une somme d'argent plus ou moins considérable, que de les tuer au moment de leur naissance.

On a, cependant, accusé les Chinois de pratiquer l'infanticide dans une large proportion. Certes, je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde qui puisse, malgré l'état de civilisation le plus avancé, se vanter d'avoir complétement extirpé de son sein cette plaie hideuse. On a beaucoup discuté sur ce sujet sans pouvoir s'entendre parceque les discussions manquaient de base; on n'a pas de chiffres exacts; on n'a que des estimations enflées ou réduites suivant les passions ou les intérêts des uns ou des autres. Quant à moi, mon attention n'a jamais été attirée, pendant un long séjour en Chine, par la fréquence des infanticides et je crois, dans tous les cas, vu le chiffre énorme de la population de ce pays, qu'il pourrait sans désavantage supporter la comparaison avec tel pays de

l'Europe que l'on voudrait[1]. J'ai traversé la Chine, de part en part, et dans ce long trajet il ne m'est pas arrivé de voir un seul cadavre d'enfant abandonné. Si des voyageurs ont pu parfois en apercevoir sur la rivière de Canton, c'étaient les corps de pauvres petits morts à bord des sampans, et dont les parents trop pauvres pour faire la dépense de l'acquisition d'une tombe, avaient préféré leur donner pour linceul les flots de l'Océan. Dans tous les cas, la vente des enfants, et l'infanticide ne sont jamais pratiqués dans la classe moyenne de la société.

Il suffit d'avoir vécu quelques années en Chine, pour être convaincu que les femmes chinoises ne rêvent pas d'autre sort que le leur. C'est, après tout, affaire d'éducation; mais il nous est difficile à nous qui sommes habitués, dès notre plus tendre enfance, à entendre parler autour de nous d'émancipation, de promenades, de plaisirs mondains, de comprendre les sentiments de ceux à qui on a appris, dès le berceau, qu'il n'était pas honorable ni respectable de sortir de la maison, et de se trouver dans la société de personnes d'un sexe différent du sien. Ce qui ressort le plus clairement de tout cela, c'est que chaque peuple a des coutumes et des mœurs adaptées à son tempérament et à son génie national. Vouloir lui démontrer absolument que l'on sait mieux que lui ce qui lui convient, et le contraindre à abandonner ses usages séculaires pour lui en imposer d'autres dont il ne veut pas, n'est-ce pas de l'intolérance?

Tout autour de la cité de Fou-Tchéou, la campagne est coupée par de nombreux *arroyos* creusés de main d'homme; ils amènent l'eau du fleuve jusqu'aux rizières qui en sont le plus éloignées. L'eau est en effet l'élément indispensable à la culture du riz; au moment du repi-

[1] C'est encore l'opinion exprimée dans *The Foreigner in far Cathay*, par M. Medhurst.

quage, les terres ont besoin d'être inondées; aussi vers cette époque, voit-on les agriculteurs occupés, sur le bord des arroyos, à élever l'eau dans leurs champs, à l'aide de petites machines peintes en rouge et qu'ils manœuvrent à l'aide des pieds; ces machines sont des espèces de *norias* à corps incliné, dans lesquelles les godets sont remplacés par des palettes fixées à une chaine sans fin qui s'enroule aux extrémités de la caisse sur deux tambours mobiles. Quelques-uns de ces arroyos plus profondément creusés que les autres, pénètrent dans l'intérieur de la cité et permettent aux bateaux qui viennent du fleuve d'y apporter les marchandises et les objets de consommation journalière. Au passage des murs, on a ménagé au dessus de ces canaux des voûtes parfaitement construites; la circulation des bateaux est interceptée pendant la nuit par de grandes herses de fer qu'on relève le matin et qu'on laisse retomber le soir.

En dehors des remparts et près de la porte de l'Est, il existe un certain nombre de sources thermales. La plupart ne contiennent que des quantités infinitésimales de principes minéraux, des traces de chlorures alcalins. L'une d'elles vient sourdre au fond d'un arroyo, et disparait sous l'eau du fleuve à marée haute. Les autres, réunies au nombre de quatre ou cinq dans un étroit espace, sortent de terre sur les bords d'une petite pièce d'eau stagnante; un peu plus loin, deux autres sources chaudes, dont les eaux abondamment chargées de principes sulfureux répandent autour d'elles une odeur qui suffit pour indiquer leur composition, sont abritées sous une sorte de grand hangar qui sert en même temps de maison de bains. Un bâtiment plus grand et mieux construit, qui comprend des piscines et des cabinets, a été élevé près des sources alcalines dont les eaux sont également recherchées par les bai-

gneurs. Mais ces installations sont bien loin, sous le rapport de la propreté, du confort et de l'élégance, de ressembler aux établissements Européens; elles ne sont, du reste, guères fréquentées que par les classes les plus pauvres de la population. Ces sources, intelligemment exploitées, pourraient, cependant, rendre de grands services à la médecine chinoise. Leurs eaux sortent de terre à une température assez élevée qui varie entre 52 et 74 degrés centigrades. Les Chinois utilisent les unes et les autres pour le traitement des maladies de peau fréquentes parmi eux.

En remontant le Min au-dessus de Fou-tchéou, on trouve, à une lieue et demie ou deux lieues du pont des Dix-Mille-Années, un autre grand pont de construction semblable; c'est le Rong-chan-Kiao ou pont des montagnes rouges, vulgairement connu sous le nom de pont du Nord. Comme il est plus éloigné de la ville, il est moins bien entretenu que le précédent; placé d'ailleurs en amont, dans un endroit où le lit du fleuve est resserré entre des collines, il supporte, le premier, tout l'effort des crues dont il a souvent à souffrir; les pierres tombées des piles ont fini par obstruer tellement les arches qu'il n'y en a plus qu'une seule qui soit en état de servir à la navigation; encore le passage est-il rendu fort dangereux par la rapidité du courant qui se précipite par cette étroite et presque unique issue.

C'est au-dessus de ce pont que le Min se divise en deux bras qui vont, comme nous l'avons dit, se rejoindre à l'ancrage de la Pagode. Ils comprennent entre eux une grande île longue de sept à huit lieues, et large de trois à quatre kilomètres, que les deux ponts Ouan-Chéou-Kiao et Rong-Chan-Kiao, mettent en commnnication avec la rive septentrionale du fleuve. Un charmant petit temple, construit sur un rocher tout entouré par l'eau, à la pointe supérieure

de cette île, fournit une nouvelle preuve de l'art et du goût déployés par les bonzes dans la recherche des sites où ils ont établi leurs sanctuaires.

A partir de ce point, la vallée se resserre considérablement ; en même temps, l'eau du fleuve s'épure et ses rives, sur lesquelles le reflux, affaibli par la distance, ne laisse plus déposer cette vase fétide et noire qui les souille dans la partie inférieure de son cours, n'offrent plus à l'œil que de grandes plages d'un beau sable fin et doré au-delà desquelles s'étendent, jusqu'au pied des montagnes, quelques champs de canne à sucre ou d'indigo. Les montagnes commencent à devenir un peu plus boisées, et s'il y manque encore les grands arbres dont les Chinois n'ont pas la patience d'attendre la croissance, au moins y trouve-t-on des fourrés de broussailles et quelques buissons qui servent de refuge à une multitude de faisans et à quelques chevreuils. Ces pauvres bêtes sont rudemeut pourchassées pendant la belle saison, c'est-à-dire pendant l'automne et les premiers mois d'hiver, par les résidents européens. Celles qu'épargne le plomb meurtrier des *barbares* de l'Occident n'échappent pas pour cela à la fureur de destruction qui possède l'homme dans toutes les parties du monde; la Chine a aussi ses chasseurs, non pas des *sportsmen* qui se livrent à ce jeu cruel par mode, par goût ou par passe-temps, mais bien de vrais chasseurs qui en font un métier. Ils ne sont pas très-nombreux et sont facilement reconnaissables à certain signe caratéristique ; ils ont tous sur la pommette de la joue droite, au-dessous de l'œil et près du nez, une cicatrice très-visible, conséquence professionnelle du métier qu'ils exercent. Les fusils des chaseurs chinois ne sont point terminés par une crosse qu'on puisse appuyer facilement à l'épaule; mais le bois de l'arme façonné en pointe se recourbe légèrement à son extrémité. Pour

viser, le chasseur est obligé d'appuyer cette petite pointe sur sa joue, et les chocs répétés produits par le recul de l'arme, finissant par entamer les chairs, donnent naissance à la petite cicatrice dont j'aurais pu chercher pendant bien longtemps la signification mystérieuse, si le hasard ne m'en avait révélé l'origine.

A quelques lieues au-dessus de Fou-Tchéou, se trouve un district métallurgique assez important, celui de Kou-Tien, où l'on fabrique du fer. Le minerai qu'on y exploite est du fer oxydulé magnétique disséminé dans tout le terrain éruptif qui en forme le sol.

Fou-Tchéou est situé au centre d'un massif granitique qui s'étend à de grandes distances. On y trouve réunies les différentes roches qu'on est habitué à rencontrer en pareil cas ; les diverses variétés de granits y sont représentées depuis les espèces les plus grossières jusqu'à celles qui présentent la texture la plus fine; le granit y passe souvent à la pegmatite, mais celle-ci ne donne pas par sa décomposition des produits assez abondants, ni surtout assez purs, pour donner lieu à une exploitation des gîtes kaolinifères que l'on rencontre quelquefois dans cette région ; on y distingue aussi des gneiss, des granits phorphyroïdes, traversés par de nombreuses veines de quartz, et quelquefois aussi des trapps. Le granit est rempli de nombreuses géodes qui renferment quelquefois de fort beaux cristaux de silice. Les Chinois recherchent précieusement ce cristal de roche qu'ils savent travailler avec beaucoup d'adresse. Ils en font divers objets de grand prix, principalement des sceaux merveilleusement gravés. Avec le cristal enfumé, ils font de grands verres de lunettes ronds, très-recherchés des lettrés qui ne croiraient pas avoir l'air suffisamment respectables s'ils ne se défiguraient à l'aide de ces bésicles de dimensions exagérées,

Toutes les roches de ce terrain sont sillonnées à l'infini de fissures dont les parois sont tapissées d'une mince couche de fer oxydulé magnétique. Il semble qu'à une certaine époque ce massif granitique ait été disloqué par un soulèvement qui se serait borné à fragmenter l'écorce du globe, sans en disperser les débris par une violente secousse, et que, pendant cette perturbation, il se soit produit un abondant dégagement de fer oxydulé en vapeurs qui se seraient condensées ensuite en minces feuillets sur les parois des cavités où elles avaient pu pénétrer. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas, dans tout ce terrain, de gîte métallifère où le minerai soit accumulé en quantité assez abondante pour permettre d'en faire une exploitation non-seulement lucrative, mais même rémunératrice. Cependant, ces roches de facile désagrégation se décomposent sous l'action naturelle des éléments atmosphériques et couvrent les flancs des montagnes et des collines d'un détritus moitié argileux moitié sablonneux, coloré en rouge par une petite quantité d'oxyde de fer hydraté. En soumettant cette matière à un lavage prolongé, l'argile et le sable sont entraînés et laissent un résidu de fer oxydulé magnétique très-riche. Ce lavage s'opère quelquefois par des procédés naturels. Il m'est arrivé fréquemment de rencontrer sur les bords de la mer, principalement dans le fond des petites grottes creusées dans le roc par l'action incessante des vagues, des amas d'une poussière noire très-lourde, composée de fer oxydulé magnétique, presque sans aucun mélange de sable ou de matières étrangères. Tel est le minerai de fer sur lequel opèrent les métallurgistes chinois de Kou-Tien. Leurs procédés sont très-primitifs et évidemment fort défectueux au point de vue du rendement. Tout le traitement se fait au charbon de bois ; mais au lieu d'obtenir directement le fer par une seule opération

comme dans le procédé des forges catalanes ils commencent par fondre d'abord le minerai dans une sorte de petit haut-fourneau de dimensions très-réduites; quand l'opération a réussi, ce qui n'arrive pas toujours, ils obtiennent un lingot de fonte qu'ils transforment ensuite en fer dans un petit foyer d'affinage. Toutes ces manœuvres sont d'autant plus délicates que leur outillage ne leur permet d'opérer que sur de très-petites quantités à la fois. Le fer qu'ils obtiennent, et cela n'a rien d'étonnant étant donnés la nature du minerai et le mode de traitement métallurgique, est d'excellente qualité; ils le forgent en petits lingots prismatiques, presque toujours mal soudés et poreux, forme sous laquelle ils le livrent au commerce. Leurs usines ne sont pas à poste fixe; elles sont par nature essentiellement mobiles et se transportent sans cesse d'un point à un autre, suivant les nécessités de l'industrie. Ce qui détermine le lieu d'établissement de l'usine, ce n'est pas le voisinage du minerai, mais bien celui du combustible. L'industriel achète sur pied toute la végétation d'une montagne et transfère son outillage à portée des deux versants; une équipe de bûcherons et de charbonniers abat le bois et le carbonise en meule de manière à subvenir à tous les besoins; cela dure ainsi jusqu'à ce que la montagne soit à bout de combustible; lorsqu'elle est complétement dépouillée de son manteau de verdure, l'industriel achète une autre montagne et y transporte son matériel. Il est plus avantageux, en effet, dans un pays montagneux qui manque de routes et où les moyens de communication sont difficiles, de faire transporter le minerai que le charbon; c'est ce qui explique les singulières habitudes de cette industrie nomade.

Au-dessus de Choui-Kéou, la vallée du Min devient de plus en plus étroite et le lit du fleuve s'élève rapidement.

Une série de barrages naturels y forme des rapides difficiles sinon toujours dangereux. Seuls des bateaux plats et d'une construction spéciale, munis en guise de gouvernail d'un aviron gigantesque, peuvent naviguer sur ces eaux torrentielles. Et cependant, en dépit des obstacles, la navigation y est très-active ; c'est en effet la seule voie qui assure un débouché à une production importante, celle des districts à thé du Fou-Kien dont les produits jouissent d'un renom mérité. Ils sont situés dans la partie supérieure de la vallée du Min, à une soixantaine de lieues de Fou-Tchéou, dans les environs des villes de Kien-ning-Fou et de Chao-ou-Fou, sur les flancs des célèbres montagnes Ou-i, dont un interprète ou un traducteur maladroit a défiguré le nom en les appelant les monts Bohées.

J'ai dit que du haut de Kou-Chan on apercevait un affluent du Min, le Ou-loug-Kiang, rivière du Dragon-Noir, nommée par les Européens rivière de Yong-Fou, qui traverse près de son confluent une grande plaine plantée d'orangers dont la brise porte au loin, à l'époque de là floraison, les émanations parfumées; à l'époque de la maturité c'est un véritable jardin des Hespérides que ne défend aucun dragon redoutable. Je ne sais pourquoi les Chinois ont donné à cette rivière le nom de Dragon Noir; ses eaux d'une limpidité parfaite et d'un beau vert émeraude ne le justifient guère. Cette vallée étroite aux collines boisées, respire une fraicheur et un calme dont on se sent pénétré et dont on ne tarde pas à goûter le charme. Près d'un petit village, du nom de Pou-Kéou, quelques sources thermales semblables à celles de Fou-Tchéou viennent sourdre sur la rive et pour ainsi dire dans le lit d'un petit torrent qui court bruyamment sur un fond de galets et qui va bientôt se perdre dans le Ou-long-Kiang. Le contraste de ces eaux chaudes au-dessus

desquelles plane pendant l'hiver un panache de vapeurs, avec l'eau fraîche, sinon froide, de ce ruisseau qui sort d'une gorge sauvage, offre quelque chose d'étrange; ces oppositions brusques et sans transition, ces caprices irréguliers de la nature, ont toujours quelque chose qui surprend l'imagination. Un peu plus loin, le cours du Ou-Long-Kiang est interrompu par une série de rapides; c'est dire que la navigation n'y est plus possible qu'à l'aide de bateaux plats, d'un très-faible tirant d'eau, et qu'elle exige de la part des mariniers, une force, une adresse et un sang-froid extraordinaires. Bien que ces rapides n'eussent rien de bien terrible, je ne pus me défendre, la première fois que j'y passai, d'un léger sentiment d'inquiétude, en voyant notre bateau se diriger, avec la rapidité d'une flèche, droit sur une paroi de rochers contre laquelle l'eau venait battre en bouillonnant; mais l'instant d'après, je n'éprouvai plus que de l'admiration pour l'habileté du timonier qui d'un coup d'aviron, donné avec une précision admirable, avait changé la direction du bateau dont le bord venait frôler le roc sur lequel je croyais déjà le voir en pièces. Les résidents européens de Fou-Tchéou font souvent cette petite excursion qui a pour but un des sites les plus pittoresques qu'il m'ait été donné de rencontrer, et qui est célèbre parmi eux sous le nom de pagode de Yong-Fou.

Figurez-vous une gorge âpre et sauvage; sur l'un de ses flancs escarpés serpente un sentier qui gravit la montagne, sentier de chèvres s'il en fut, surplombant quelquefois le vide à des hauteurs effrayantes, embarrassé de broussailles, et chauffé à blanc par la réverbération du soleil sur un mur de rochers. Sur ce chemin aride, raboteux, malaisé, on grille, on souffre, on gémit, on meurt presque de fatigue, de chaleur et de défail-

lances vertigineuses. Tout à coup, le sentier s'engage entre deux blocs désunis par quelque violente convulsion de la montagne. L'œil, ébloui d'abord par la chaude clarté du soleil, a peine à s'habituer à la mystérieuse pénombre de ce passage souterrain. Peu à peu, cependant, il se rassure, les objets se dessinent d'abord confusément, deviennent graduellement plus nets, et finissent par lui révéler un spectacle incomparablement beau. Au-delà de ces deux masses disjointes, un éboulement de la montagne a produit une espèce de cirque irrégulier, fermé presque de tous côtés par de hautes murailles de roches ; là, dans cet endroit abrité contre les ardeurs d'un soleil tropical, s'est développée une luxuriante et fraîche végétation de grands arbres dont l'épais feuillage arrête la lumière. Au fond de cette anfractuosité, à l'endroit où les flancs entr'ouverts de la montagne se rapprochent l'un de l'autre, se creuse une caverne naturelle d'une hauteur effrayante, et dont le plafond d'un seul bloc de plus de cent mètres soutient au-dessus du vide l'énorme masse de la montagne. Arc-boutant dans les saillies du rocher leurs légères charpentes, les bonzes ont construit en cet endroit avec une hardiesse étonnante un petit temple qui semble soutenu dans l'espace par le pouvoir de quelque invisible génie caché dans l'ombre mystérieuse. Rien de plus imposant et en même temps de plus délicat que ce tableau, où la grâce et la légèreté s'allient à la force et à la puissance, où les constructions les plus frêles semblent se rire de l'énorme masse prête à les écraser, où la gaieté des couleurs dont sont peintes les boiseries du temple fait ressortir la profondeur des ombres, où l'ingénieuse témérité de l'homme est venue s'affirmer par défi au milieu des gigantesques débris dont la nature a jonché le sol. Tout est extraordinaire en cet endroit, jusqu'au moyen, bien simple à la vérité,

que les bonzes ont employé pour amener l'eau dans le temple. Un petit ruisseau coule au-dessus du plafond de la caverne ; ils y ont plongé une corde dont ils ont ramené l'extrémité dans leur demeure, et l'eau suivant docilement ce guide aérien vient y répandre une agréable fraîcheur.

Je ne saurais passer en revue tous les sites remarquables qui sont répandus à profusion dans ce pays et que j'ai eu le loisir de voir et de revoir chaque fois avec un nouveau plaisir pendant le séjour de six années que j'ai fait à l'Arsenal de Fou-Tchéou. Pour s'en faire une idée qu'on imagine le plus beau pays de montagnes inondé de toute la lumière d'un soleil des tropiques.

CHAPITRE IV

FOU-GNAN ET FORMOSE

Le Feï-louan-tou. — La confusion des langues. — Fou-gnan-sien. — Une fabrique d'huile. — Formose. — Tam-Soui. — Le vieux fort Hollandais et la caverne des étrangers. — La végétation de Formose. — Ki-long. — Dévouement d'un consul anglais. — Les grès de Ki-long et les mines de houille. — Quelques notes sur l'histoire de Formose. — L'expédilion japonaise en 1874.

Au mois de novembre 1868, je profitai du voyage que devait faire, pour aller chercher du bois dans le district de Fou-Ning-Fou, un petit bateau à vapeur attaché au service de l'Arsenal. Au nord-est de la province du Fou-Kien et sur la limite de celle du Tche-Kiang, se trouve un bassin secondaire, distinct de celui du Min, dont il est séparé par une ceinture de montagnes, et qui est arrosé par trois cours d'eau torrentiels : le Ouai-miao-Ki, le To-Ki et le Ping-Ki. C'est ce bassin qui forme le territoire de la préfecture de Fou-Ning-Fou.

Ces trois torrents coulent parallèlement l'un à l'autre, du N.-N.-O. au S.-S.-E., encaissés dans de profondes vallées que bordent, de chaque côté, des rangées de hautes montagnes. Ces rivières se jettent dans une grande rade intérieure séparée de la pleine mer et abritée des vents du large

par une haute barrière de montagnes. C'est là ce que les Chinois nomment le Feï-louan-Tou et ce qui est improprement désigné sur les cartes anglaises par le nom de Sam-Sah Bay, attendu que le nom de Sam-Sah est celui d'un village situé à environ trente lieues plus au nord et près duquel se trouve également une passe qui donne accès à la ville même de Fou-ning-Fou.

Cette rade, longue de 25 à 30 lieues, large de 8 à 10, parsemée de nombreux îlots, à l'abri des tempêtes, aux eaux calmes et profondes, semble naturellement désignée pour l'établissement d'une grande station navale et militaire. Aux qualités nautiques dont je viens de parler et qui lui permettraient d'accueillir et d'abriter les flottes les plus nombreuses et les navires les plus grands, elle joint des qualités militaires qui ne manquent pas d'importance. Séparée de la mer par une presqu'île âpre et sauvage dont les approches sont défendues par un grand nombre d'îlots éparpillés le long de la côte, elle n'a d'autre issue qu'un étroit mais profond goulet dont un petit nombre de batteries intelligemment placées ferait un passage formidable; du côté de la terre, enfin, elle a pour défenses naturelles la haute ceinture de montagnes qui limite le bassin tout entier. Si les Chinois songent jamais à profiter des avantages de toute nature que présente cette baie pour y établir un grand port militaire, ils se trouveront alors en possession d'un établissement admirablement placé, extrêmement fort, et qui pourra supporter la comparaison avec les stations maritimes les plus célèbres, bien mieux que leurs établissements du Min où ne pourront jamais pénétrer, à cause des bas-fonds, les navires d'un grand tirant.

J'avais été amené dans cet endroit, non-seulement par le besoin de demander à un changement d'air un remède aux premières atteintes du climat, mais aussi par le désir

de voir une grande exploitation de mines de fer qu'on m'avait dit exister dans les environs de la ville de Fougnan. Le bateau à vapeur qui m'avait amené s'était arrêté dans la partie inférieure de la rivière et devait y rester trois ou quatre jours. Je profitai de cette relâche pour mettre mon projet à exécution et comme j'avais encore cinq à six lieues à parcourir, je résolus de partir dès le matin. J'avais amené avec moi mon domestique qui était originaire des environs de Fou-Tchéou. Après lui avoir donné mes instructions pour veiller aux prépatifs de cette petite excursion, je le chargeai de hêler une des petites pirogues qui sillonnaient la rivière autour de nous, et de conclure avec le patron un marché pour me mener à Fou-gnan et m'en ramener. Mais c'était là chose plus facile à dire qu'à exécuter; je ne tardai à pas m'apercevoir que mon *boy* et les habitants du pays ne parlaient pas la même langue. Ainsi nous étions à peine à une cinquantaine de lieues de Fou-Tchéou, et le dialecte en usage n'était plus le même.

Il y a en Chine, une langue publique, commune, langue officielle,langage de la cour et des gens instruits, que l'on appelle le Kouan-Roua ou langue mandarine. Cette langue est parlée et comprise dans toutes les provinces du nord et du centre de l'empire; on ne trouve de l'une à l'autre que de légères différences qui n'affectent pas le fond même du langage; une nuance plus générale est celle qui s'est établie entre le Kouan-Roua de Péking ou langue mandarine du nord qui est aujourd'hui la langue officielle, et celui de Nan-King ou langue mandarine du sud. Mais dans les provinces du midi de la Chine, le Kouan-Roua disparaît complètement pour faire place à des dialectes locaux, tout à fait incompréhensibles pour les habitants des autres parties de l'empire;

et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, dans une même province, au lieu d'un seul dialecte, on en trouve souvent quatre ou cinq différents. Ainsi dans le Fou-Kien, il y a le dialecte de Yen-ping-fou qui se rapproche le plus du Kouan-Roua, celui de Fou-tchéou, celui de Fou-Gnan, celui de Sing-Roua, et celui d'Amoy, et peut-être d'autres encore. Le dialecte de Canton n'est pas le même que celui de Fou-tchéou; il en résulte que la connaissance du Kouan-roua est, dans ces provinces, tout à fait inutile, et qu'on ne peut s'y passer de l'intermédiaire d'un interprète. A son défaut, il ne resterait qu'un seul moyen de s'entendre, celui d'écrire sa pensée; car, par un phénomène curieux, si la langue parlée de la Chine est extrêmement variable, son écriture, en revanche, est unique et universelle; la valeur idéographique des caractères est invariable ; leur valeur phonétique seule peut subir des modifications. Ce fut le procédé auquel mon *boy* fut obligé d'avoir recours pour s'entendre avec le batelier, et je reconnus alors toute la prévoyance que déploient les Chinois dans le soin qu'ils mettent à répandre les éléments de l'instruction, prévoyance dont chacun sait si bien apprécier l'importance que l'expression d'instruction obligatoire serait pour eux dépourvue de sens.

Mon *boy* termina pourtant à son honneur cette négociation délicate et je pus m'embarquer à cinq heures et demie du matin, par un froid de loup, dans une petite pirogue construite exprès pour le passage des rapides, et où il était difficile de remuer tant elle était étroite. Cette légère embarcation était manœuvrée par deux hommes; j'étais en outre accompagné d'un soldat qu'on m'avait donné à la fois comme guide et comme porte-respect, au cas où cela eût été nécessaire parmi ces populations qui n'avaient pas encore l'habitude de voir des européens.

Peu de temps après notre départ, nous passons devant le confluent du To-Ki et du Ping-Ki, et nous continuons de traverser une grande vallée bien cultivée; peu à peu, la rivière devient torrent, et pour continuer notre voyage dans son lit qui s'éléve, nous sommes obligés de franchir une vingtaine de rapides; les hommes se mettent dans l'eau et poussent la pirogue; c'est le seul moyen de les remonter. Je ne puis m'empêcher de songer qu'il suffirait d'un faux pas ou d'une fausse manœuvre pour envoyer notre frêle esquif se briser sur les noires parois de rochers où je vois l'eau bouillonner tumultueusement. Je n'ai jamais mieux compris que ce que l'on gagne en force on doit le perdre en vitesse; obligés de lutter contre la violence d'un courant rapide, nous n'avancions que très-lentement et le temps commençait, malgré la beauté et la variété du paysage, à me sembler terriblement long, lorsque vers deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire huit heures après nous être mis en route, je vis la rivière déboucher d'une espèce de cirque où devait, selon toutes probabilités, se trouver un centre de population important. Les rives devenues plus basses étaient couvertes de plantations de bambous; un peu au-delà, notre embarcation venait s'échouer sur une grande grève plate où se trouvait déjà toute une flotille de pirogues semblables à la nôtre. Nous étions à Fou-Gnan.

Le soldat qui me servait de guide me conduisit au yamen. Après force salutations échangées avec le mandarin du lieu, je lui exposai l'objet de ma visite et le priai de me faire conduire aux mines de fer que je désirais voir. Après des explications interminables, il m'invita à suivre le soldat qui m'avait amené et auquel il venait de donner des instructions. Celui-ci se mit à courir devant moi, et je me vis obligé de le suivre à cette allure. Nous arrivons

ainsi devant une porte qui s'ouvre au milieu des remparts et au delà de laquelle se trouve la grande rue de Fou-Gnan. Là, mon soldat m'engage à bien regarder et toujours courant me fait parcourir toute la longueur de la rue au milieu d'une foule compacte qui accourt de tous côtés pour voir le curieux spectacle que devait offrir cette course au clocher. Arrivé au bout de la rue, mon soldat se retourne vers moi d'un air satisfait et me dit : « Me-yeou (il n'y a plus rien). — Comment il n'y a plus rien? —Non. — Et les mines de fer? — Mines de fer! Il n'y en a pas. —Mais le mandarin m'avait dit que tu devais m'y conduire. —Ah! ce n'est pas de ce côté. — Comment, triple buse, idiot, tu me fais courir pendant trois quarts d'heure pour voir une ville chinoise; mais je les connais tes villes chinoises; j'en ai par-dessus la tête! Allons, tiens-toi bien et retournons au ya-men. » Là-dessus, furieux de ma déconvenue, je lui montre le chemin, et nous nous remettons à courir de plus belle, au milieu d'une foule plus compacte que jamais. Tout en courant, j'avais cependant remarqué dans plusieurs boutiques des objets de l'industrie locale, parapluies, éventails en papier peint verni d'un très-joli travail, gâteaux d'une mine fort appétissante; curieux d'en emporter quelques échantillons, en souvenir de cette singulière visite, j'appelle mon boy et lui donne l'ordre d'en acheter quelques-uns; pendant ces pourparlers, la foule était passée à l'état d'attroupement. Mon boy qui avait changé un dollar en sapèques, — un dollar vaut mille sapèques que l'on porte enfilés à l'aide d'une ficelle, — laisse tomber le tout par terre, et il faut alors, au milieu des rires et des cris de cette multitude, ramasser une à une les maudites pièces de cuivre que j'avais bonne envie de laisser là. Enfin, nous parvenons à rentrer au yamen.

Là, j'eus l'explication du malentendu qui avait fait manquer mon expédition. C'est encore à la confusion des langues que j'en étais redevable. Le soldat, vertement réprimandé par le mandarin, prétendit que la différence des dialectes était cause de l'erreur et qu'il n'avait pas compris les instructions qui lui avaient été données. J'ai toujours supposé qu'il avait été enchanté de cette occasion de jouer un bon tour à un *diable étranger*, sachant bien qu'il pourrait se retrancher derrière cette excuse bonne ou mauvaise, mais assurément plausible.

Je pris ma revanche en visitant une fabrique d'huile que je rencontrai par hasard en courant la campagne. Sur toutes les montagnes environnantes, on cultive en abondance un arbuste que ses caractères botaniques rapprochent du camélia et de l'arbre à thé, et dont le fruit contient une graine oléagineuse qui fournit une huile âcre qu'il serait difficile d'employer dans l'alimentation, mais qui est très-suffisante pour l'éclairage. L'établissement industriel que j'avais découvert n'avait aucun de ces caractères extérieurs qui chez nous signalent de loin les usines. Etabli sous un bouquet d'arbres au bord d'un petit ruisseau dont le courant mettait en mouvement une roue hydraulique peu apparente, il ressemblait beaucoup plutôt à une ferme ou à une maison de campagne. Très-bien accueilli par les ouvriers, surpris de mon apparition inattendue, je pus suivre facilement tous les détails de l'opération industrielle. Chauffées d'abord dans des espèces d'étuves pour donner plus de fluidité à la matière grasse contenue dans leur pulpe, les graines étaient ensuite écrasées sous une espèce de cylindre tournant dans une auge circulaire; le mouvement lui était communiqué par la roue hydraulique au moyen d'engrenages à lanterne en bois. On recueillait déjà dans cette première opération une certaine quantité d'huile.

Une fois broyée la pulpe était jetée dans de grandes bassines remplies d'eau bouillante à la surface de laquelle venait surnager une nouvelle portion de matière grasse; le résidu recueilli avec soin après ce second traitement, était enfin épuisé dans une presse d'une construction primitive. Elle se composait d'un tronc d'arbre creusé, aux deux extrémités duquel on entassait la pulpe, comprimée vers le milieu par deux rondelles de bois entre lesquelles on enfonçait des coins. C'est, en somme, l'établissement industriel le plus complet et le mieux outillé que j'aie vu en Chine. On aurait pu sans doute, en perfectionnant les moyens d'extraction, en employant des machines plus puissantes, arriver à un rendement plus considérable; mais aurait-on trouvé à cela un grand avantage? La main-d'œuvre est, en Chine, à si bon marché et les produits de l'industrie y sont à si bas prix, qu'il serait sans doute difficile de retrouver, dans le surcroît de la production, de quoi suffire à l'amortissement d'un outillage plus compliqué et aux frais d'entretien d'une machine à vapeur. Telle qu'elle est, en ce moment, l'industrie chinoise, qui n'est encore qu'à l'état de petite industrie, éparpillée çа et là, suffit à tous les besoins de la population.

C'est dans le district de Fou-Gnan que se trouve l'une des plus anciennes et des plus florissantes chrétientés de la province du Fou-Kien. L'évêque, un dominicain espagnol, y réside dans un petit village peu éloigné de la ville; il est représenté dans la capitale de la province, à Fou-Tchéou, par un coadjuteur.

Sauf le langage qui est différent, les mœurs et le caractère général des habitants y sont les mêmes qu'aux environs de Fou-Tchéou.

Deux ans après, je profitais d'une autre occasion pour aller visiter le nord de l'île de Formose. Le bateau à

vapeur met environ douze heures à traverser le détroit, large, entre l'embouchure du Min et le port de Tam-Soui, d'un peu plus de cent milles. La côte occidentale de Formose aux environs de son extrémité septentrionale présente le même aspect que la côte continentale qui lui fait face; ce sont les mêmes montagnes tourmentées, dépourvues de végétation, aux flancs couverts d'une couche d'argile rougeâtre.

L'île de Formose se compose d'une longue arête montagneuse dirigée du nord-est au sud-ouest, d'où se détachent quelques pics très-élevés, le mont Morrison entre autres qui atteint une hauteur de trois mille six cent mètres. Le grand courant des mers de Chine, le Kouro-Siwo vient se briser sur ce grand obstacle, et se sépare, après cette rencontre, en deux portions dont l'une, la plus considérable, continue de venir battre de ses flots agités la côte orientale de l'île; l'autre portion du courant, forcée de changer de direction, vient, affaiblie par ce premier choc, lécher les côtes du Fou-Kien. Ainsi, tandis que le versant oriental de la chaîne des montagnes de Formose faisait obstacle à l'action incessante des flots, il se formait sur le versant occidental une sorte de remous à la faveur duquel ont pu s'opérer de considérables dépôts de sables et d'alluvions. Dès lors, suivant qu'on l'aborde du côté de l'orient ou du côté de l'occident, l'aspect que présente l'île de Formose est totalement différent. A l'est, la côte profondément découpée n'offre à l'œil qu'un entassement gigantesque de rochers arides et sauvages, et bien que la mer y ait toujours de grandes profondeurs, les approches en sont très-difficiles et très-dangereuses à cause de la violence du courant, augmentée encore de la force du vent qui souffle presque toujours de ce côté; aussi les navigateurs évitent-ils avec soin cette côte inhospitalière sur laquelle sont déjà venus se perdre

un trop grand nombre de navires. A l'ouest, au contraire, il s'est formé au pied des montagnes une grande plaine basse dont le rivage décrit une sorte d'arc de cercle qui vient passer par les deux extrémités de l'arête montagneuse de l'île, et qui, augmentant constamment d'étendue par l'adjonction de nouveaux dépôts, avance progressivement la convexité de sa courbe vers le Fou-Kien. Cette grande plaine, en se prolongeant par une pente insensible au-dessous du niveau de la mer, rend les approches de cette côte également très-difficiles. On n'y peut aborder que dans les estuaires des rivières dont le courant a creusé dans cette masse d'alluvions un chenal que suivent les navires. Le nombre des ports de l'île de Formose est donc très restreint; on y trouve au nord-est le port de Ki-Long, au nord-ouest, celui de Tam-Soui,à l'ouest, au milieu de l'arc circulaire que décrit la côte, celui de Taï-Ouan-Fou, la capitale de l'île, au sud-ouest enfin celui de Ta-Kao. Sur la côte orientale il n'y a qu'un seul endroit qui puisse en cas de besoin offrir quelques avantages comme port de relâche, c'est la baie de Sao-O; à l'extrémité méridionale, sur la côte occidentale, se trouve une autre petite baie, celle de Liang-Kiao, où a débarqué l'expédition japonaise en 1874.

Le port de Tam-Soui où je venais d'aborder est formé par l'embouchure de la rivière, Tan-Choui-Ki, le *torrent d'eau douce*, qui descend du massif central. Là s'est élevé un petit village qui a été, en 1864, ouvert au commerce européen. Le mouvement commercial n'y est pas très-actif et y est concentré entre les mains de marchands et de marins chinois; les principaux produits d'exportation sont : le riz, les oranges, le sucre, le camphre et le bois de camphre, le chanvre et cette espèce d'ortie que les Anglais nomment *china grass*, l'indigo et le papier de riz, dans la composition duquel le riz n'a rien à faire,

et qui est formé de minces feuillets découpés dans la moëlle de l'*Aralia papyrifera*. A peine une ou deux maisons de commerce européennes ont des représentants à Tam-Soui, et la colonie n'y compte guère d'autres membres que le consul d'Angleterre et le commissaire des douanes.

On aurait vite fait de voir Tam-Soui, s'il n'offrait aux visiteurs deux curiosités bien dignes d'intérêt : le vieux fort et la caverne des Etrangers.

Le vieux fort est une construction cubique massive en briques, qui s'élève sur une petite colline de la rive droite, à l'entrée du port. Les murs et les voûtes de cet édifice, construit vers 1640 par les Hollandais, ont une épaisseur énorme ; grâce à cette particularité, il y règne toujours à l'intérieur, même pendant les chaleurs de l'été, une agréable fraîcheur. Les Chinois ont voulu, après l'expulsion des Hollandais, approprier cette construction à leur usage; à cet effet, ils ont entouré le pied de la colline sur laquelle elle s'élève d'un mur en pierres crénelé qu'ils ont garni de canons. Mais, je ne sais à quel propos, le bruit se répandit, un jour, que le vieux fort était hanté, qu'on y entendait la nuit des bruits étranges et inexplicables, et les soldats Chinois, remplis de terreur, se sauvèrent et refusèrent d'y jamais rentrer. Aujourd'hui, le mur crénelé est à demi renversé, les canons gisent dans les décombres au milieu de l'herbe, et tout l'espace compris entre l'enceinte et le fort hollandais a été envahi par une exubérante végétation d'arbres, d'arbrisseaux et de lianes qui forment un fourré impénétrable. Le vieux bâtiment sert maintenant d'habitation au consul d'Angleterre qui a arboré au-dessus de cette construction massive le pavillon de sa nation.

Quant à la caverne des étrangers, c'est un long conduit souterrain qui s'ouvre dans le flanc d'une colline des en-

virons de Tam-Soni, et se prolonge à l'intérieur jusqu'à des distances inconnues; les habitants prétendent qu'elle va rejoindre une grotte semblable qui s'ouvre non loin du port de Ki-long; est-ce légende ou tradition léguée par leurs ancêtres? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun de ceux qui vivent dans le pays, n'en a par lui-même vérifié l'exactitude. Elle ne présente maintenant d'autre intérêt que celui des souvenirs historiques; elle servit longtemps de refuge, dit-on, d'abord aux sauvages aborigènes, et plus tard aux Hollandais poursuivis à leur tour par les bandes cruelles du fameux pirate Tchen-Tching-Kong, plus connu sous le nom de Ko-xing-a.

Le climat de Tam-Soui est très-malsain; il y règne une humidité perpétuelle; il y pleut constamment; aussi la dyssenterie et les fièvres, surtout les fièvres pernicieuses, en ont-elles fait leur lieu d'élection. On attribue cet état de choses au voisinage du Kouro-Siwo qui imprègne l'atmosphère environnante de vapeurs constamment renouvelées et dont le moindre vent du nord ou du nord-est, contre lesquels Tam-Soui n'est pas abrité, détermine la condensation immédiate.

Désireux de pousser mon voyage jusqu'à Ki-Long, en traversant tout le nord de l'île, je dus à l'obligeance du commissaire des douanes, M. Dietring, la facilité de me procurer un bateau confortable pour m'y transporter.

A peu de distance au-dessus du port, la rivière, au sortir d'une profonde gorge dans laquelle elle coulait du sud au nord, reçoit un un petit affluent qui vient de l'Ouest; c'est celui que l'on doit suivre pour se rend re à Ki-Long. Sur la principale branche on trouve, à peu de distance du confluent, la grande ville de Mong-Kia, appelée Banka dans le patois du pays, et à laquelle le petit village de Tam-Soui sert de faubourg maritime. La rivière de l'ouest, communément mais impropement nom-

mée rivière de Ki-Long, coule dans une vallée bien cultivée où la végétation prend un caractère tropical très-marqué à mesure que l'on avance; plus on pénètre dans l'intérieur de l'île, plus elle devient luxuriante et nulle description ne pourrait en donner l'idée; qu'il me suffise de dire qu'on peut distinguer dans ses fourrés touffus toutes les espèces caractéristiques de la flore tropicale la plus riche : les bananiers, les palmiers, les aréquiers, les aralia et les fougères arborescentes. Peu à peu la petite rivière, au cours lent et paisible que nous avions si facilement remontée jusque-là, devient torrent et quelques rapides barrent son lit; mais ils ne sont pas bien difficiles à franchir et nous ne tardons pas à entrer dans une gorge dont je ne saurais dire toute la beauté grandiose. D'énormes bancs de calcaire carbonifère forment ici la masse des montagnes; ils sont recouverts de buissons épais et verdoyants qui descendent jusqu'au bord de l'eau, dont la surface tranquille reflète comme un miroir ces merveilles de la nature. Le calcaire carbonifère que l'on rencontre ici est gris, compacte, parsemé de veines de spath calcaire et rempli de fossiles, principalement de mollusques et de rayonnés dont j'ai vu plusieurs échantillons bien conservés. Là se termine le voyage par bateau; la rivière n'est pas navigable plus loin; d'ailleurs, sa source n'est qu'à quelques centaines de mètres de cet endroit. En effet, devant nous se dresse une barrière de hautes montagnes; c'est l'extrémité septentrionale de l'arête de l'île; Ki-Long est de l'autre côté, et il faut faire le reste du trajet en chaise à porteurs. Tout familier que je fusse avec les paysages magnifiques que présentent presque à chaque pas les pays de montagnes, je fus cependant vivement frappé par le caractère de grandeur sauvage des montagnes de Ki-Long toutes couvertes d'arbres et d'ar-

brisseaux. Rien ne saurait rendre l'impression que l'on ressent lorsqu'arrivé sur la crête, on voit se déployer à ses pieds la baie de Ki-Long, parsemée de récifs, entre deux grands caps qui se prolongent dans la mer, et la petite ville chinoise qui s'est élevée tout au fond de la baie, à la base même de la montagne. Mais tandis que l'on descend, le charme s'évanouit progressivement; le cadre du tableau se resserre, les montagnes qui se rapprochent cachent peu à peu la vue de la mer, la petite ville perd l'aspect poétique qu'elle avait revêtu, vue de loin, et reprend le caractère plus prosaïque de délabrement et de malpropreté de la plupart des villes chinoises.

Sans les mines de charbon de terre exploitées dans ses environs,Ki-Long n'aurait aucune importance; son commerce se réduit presque exclusivement à l'exportation de la houille. La colonie européenne qui n'y est installée que depuis peu d'années, est encore plus réduite, si cela est possible, qu'à Tam-Soui. J'y fus très-cordialement reçu par M. Robert Hough, commissaire des douanes du port, et par M. Margary, vice-consul d'Angleterre, ce malheureux jeune homme qui vient d'être si tristement assassiné dans le Yün-Nan. M. Margary dont la carrière s'annonçait comme devant être très-brillante, avait marqué son passage à Ki-Long par des actes de courage et d'humanité qui honoreront toujours sa mémoire. En 1872, un bâtiment de commerce français, *l'Adèle*, se trouvant au mouillage dans le port de Ki-Long, y fut surpris par un violent typhon; battu par des lames monstrueuses, chassant sur ses ancres, le pauvre petit navire fut bientôt entraîné, malgré les efforts désespérés de son équipage, vers l'un des récifs qui encombrent la baie et vint y talonner violemment. A chaque coup de mer c'était un nouveau choc, choc terrible qui disloquait le navire et lui enlevait quelque nouvelle épave; encore quelques instants et,

complétement brisé, il aurait disparu entraînant avec lui dans l'abîme tous ceux qui le montaient. M. Margary ne s'inspirant que de son courage et de son dévouement, s'attacha une corde autour des reins et se lança à la mer; vingt fois rejeté sur le rivage par des flots furieux, il ne se découragea point; ses efforts furent enfin couronnés de succès et il parvint à atteindre les débris de l'*Adèlc;* la corde dont il avait amené l'extrémité à bord servit à établir un va-et-vient entre la terre et le navire naufragé, et les malheureux qui se croyaient déjà voués à une mort certaine, purent être tous ramenés à terre. On ne saurait trop honorer, dans quelque endroit qu'ils se produisent, de quelque part qu'ils viennent, des actes d'un si admirable dévouement; le souvenir que nous en avons conservé et celui de la cordiale hospitalité que nous avions reçue de M. Margary nous fait doublement regretter sa perte.

A Ki-Long nous sommes en plein terrain houiller. Tout autour et au milieu de la baie, on voit se dresser d'énormes masses de rochers formés d'un grès argileux à texture très-fine, coloré en brun noirâtre par un mélange d'oxyde de fer et de matières charbonneuses. La dureté des différentes assises de ce grès est très-sensiblement différente et les couches supérieures semblent offrir plus de résistance que les couches inférieures. Il en résulte que les blocs épars sur la grève présentent une conformation très-singulière; on dirait une forêt de champignons gigantesques; dans leur action destructive, les flots de la mer ont eu plus facilement raison de la partie inférieure que des couches qui reposaient au-dessus.

Les mines de houille exploitées se trouvent à une petite distance de Ki-long, sur les bords d'une baie à laquelle les Anglais ont donné le nom de *Coal-Harbour*. Les couches de houille viennent affleurer à la surface, entre-

mêlées de lits de *gorre* schisteux fortement coloré en rouge brun foncé. Mal exploitées par les Chinois, ces mines n'avaient donné que des produits de qualité inférieure; mais depuis deux ans, des ingénieurs anglais ont été appelés à prendre la direction de l'exploitation et l'on peut compter que les résultats seront assez satisfaisants pour encourager les Chinois à tirer un plus grand parti de leurs richesses minérales.

Non loin des mines de charbon se trouve un des sites les plus curieux de l'île au point de vue géologique. Au fond d'une vallée se trouvent un grand nombre de *soffioni* sulfureuses. Une portion des vapeurs de soufre qui s'en échappent se condense et donne naissance à une couche mince de soufre impur exploitée par les Chinois. Les vapeurs dont l'atmosphère est imprégnée ont fait reculer la vie au-delà des limites de cette vallée désolée. Les eaux d'un petit ruisseau qui y coule accusent de fortes proportions de produits sulfureux. La roche à travers laquelle passent ces émanations, un grès grisâtre, très-friable, est tellement imprégnée d'acide sulfurique qu'au bout de peu de jours les papiers qui enveloppaient les échantillons tombaient en poussière. Nous avons là une preuve de l'activité permanente de l'action volcanique qui s'exerce encore de temps à autre dans ces parages. Les nombreuses masses de trachytes qu'on trouve parsemées en différents points de l'île, sont les témoins de son action passée; les tremblements de terre, les sources d'eaux thermales, et principalement l'existence d'un petit volcan en activité dans le voisinage de la ville de Kia-i, prouvent suffisamment qu'aujourd'hui elle n'est pas encore épuisée.

A tous les points de vue l'île de Formose mérite de fixer les regards de ceux qui s'intéressent à la science. Les richesses de toute sorte qu'elle renferme promettent

d'amples moissons aux savants qui iront l'explorer; la faune et la flore y sont assez variées pour réserver bien des surprises au naturaliste et au botaniste; déjà, un membre du corps consulaire anglais, M. Swinhoé, a fait une très-intéressante étude de l'ornithologie de Formose; le géologue et le minéralogiste y trouveront maintes occasions d'exercer leur savoir; un ancien consul des États-Unis à Amoy, M. le général Legendre, a déjà pu réunir une très-curieuse collection d'échantillons provenant de cette île et a adressé à son gouvernement un mémoire rempli d'intérêt sur ses richesses minérales. Le géographe, lui aussi, aurait quelque chose à apprendre à Formose dont la partie montagneuse est encore presque complétement inconnue; l'ethnographe enfin y trouverait dans les individus de race aborigène un sujet d'études d'autant plus curieux qu'il sera de jour en jour plus difficile à rencontrer, à mesure que l'envahissement par les Chinois deviendra plus complet. Et cependant, une pareille étude permettrait de jeter un jour très-intéressant sur l'histoire de Formose, l'un des anneaux les plus importants de la longue chaîne sous-marine qui borde toute la côte orientale du continent asiatique depuis le Kamtschatka jusqu'à la presqu'île de Malacca et dont les chaînons s'appellent : les îles Kourilles, l'archipel du Japon, celui de Liéou-Tchéou, Formose, l'archipel des Philippines et les îles de la Sonde.

Forcé par mon mauvais état de santé d'abréger mon voyage autant que possible, je ne fis qu'entrevoir ce vaste champ ouvert aux recherches de tout genre et je dus le quitter avec le regret de ne pouvoir m'y arrêter plus longtemps.

La population chinoise de Formose est laborieuse et énergique; mais en même temps l'indépendance relative dont elle jouit la rend quelque peu turbulente.

Peut-être aussi le sang qui coule encore dans les veines de ses habitants, celui des compagnons du pirate Tchen-Tching-Kong, a-t-il conservé quelque chose des passions farouches et du mépris de la règle et de la discipline qui animaient ces rudes aventuriers. Le fait est que leurs mœurs sont un objet de scandale pour les Chinois du continent qui viennent visiter Formose; les rixes, les combats de village à village y sont fréquents; les femmes y jouissent d'une liberté qui semble monstrueuse aux habitants de Fou-Tchéou et dont les effets ne plaident pas en faveur de leur émancipation. Adonnés principalement aux travaux de l'agriculture et de la colonisation, les habitants sont moins portés vers les études littéraires, et le nombre des lettrés y est relativement moins grand que dans le reste de la Chine. Au contraire de ce qui se rencontre sur le continent, ce sont les populations du littoral qui sont les plus douces et les plus sociables; elles deviennent plus grossières à mesure que l'on avance vers l'intérieur; celles-ci sont, en effet, obligées de lutter et contre la nature et contre les tribus sauvages aborigènes dont elles ont parfois à repousser les incursions. En général, cependant, les uns et les autres vivent en assez bonne intelligence, et par un accord tacite, laissent entre eux une bande de terrain qui sert de territoire neutre où ils ne pénètrent que pour venir échanger les produits de leur industrie.

C'est vers 1403 que les Chinois eurent, pour la première fois, connaissance de Formose; mais bien que les Portugais et les Espagnols l'eussent entrevue de leur côté, la possession n'en fut pas disputée aux populations aborigènes avant 1622, époque à laquelle les Hollandais s'emparèrent de l'archipel des Pong-rou situé dans le canal de Formose à peu de distance de la côte S.-O. de cette île, et peu après, fondèrent leur premier établissement com-

mercial et militaire à Taï-ouan-Fou ; il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines du fort Zélandia presque entièrement détruit après le long siége qu'ils eurent à y soutenir contre les bandes du pirate Tchen-Tching-Kong. En s'établissant à Formose, les Hollandais n'y trouvèrent qu'un très-petit nombre de colons chinois, les terres étant encore entre les mains des indigènes, Après leur arrivée, la colonisation se développa rapidement, et les pasteurs hollandais commencèrent à convertir au christianisme une partie des habitants; mais en même temps, la Chine était en proie à une convulsion politique terrible; la vieille dynastie des Ming s'écroulait sous les coups de l'invasion Tartare-Mandchoue et un flot d'émigrants chassés de leur pays par les misères de la guerre, vint s'établir à Formose et en augmenter considérablement la richesse et la production. Les Hollandais ne profitèrent pas longtemps de cet état de prospérité. Le pirate Tchen-Tching-Kong vint les attaquer et les expulsa de leurs établissements en 1661. Ce pirate espérait léguer à sa famille la possession de cette riche contrée; mais, la politique habile des Tartares-Mandchoux parvint à déjouer ces projets, et dès 1683, l'île de Formose ne formait plus qu'une dépendance de la province du Fou-Kien, administrée sous l'autorité du vice-roi de Fou-Tchéou par un Tao-Taï. Les aborigènes forcés de reculer devant le flot de l'émigration avaient abandonné aux nouveaux colons toute la plaine occidentale, et s'étaient retirés dans les montagnes où les Chinois, qui craignaient leur ardeur belliqueuse, n'avaient osé les poursuivre. Ce n'est que depuis le traité de Tien-Tsin que les Européens ont été autorisés à s'y établir; mais malgré leurs efforts, le commerce n'y a pas encore pris le développement sur lequel ils comptaient.

En 1874, les Japonais qui avaient besoin de trouver à l'extérieur un dérivatif aux passions surexcitées et au

mécontentement de leur classe militaire, saisirent pour prétexte le naufrage d'une jonque des îles Liéou-Tchéou sur la côte orientale de Formose. Quelques-uns des naufragés, prétendaient-ils, avaient été mangés par les aborigènes et, s'autorisant de l'impuissance ou de l'inhabileté des Chinois à punir les coupables, ils envoyèrent une expédition militaire qui débarqua dans la baie de Liang-Kiao. Après avoir livré victorieusement quelques combats aux tribus sauvages de cette portion de l'île, ils firent mine de vouloir s'établir d'une manière permanente dans le pays. A l'origine l'expédition avait sans doute une portée plus considérable qu'un simple châtiment à infliger à quelques anthropophages ; mais, probablement effrayés eux-mêmes des complications dans lesquelles pouvait les entraîner cette aventure, les Japonais se contentèrent de demander à la Chine une indemnité pécuniaire et rentrèrent chez eux. Cet avertissement n'a pas été perdu pour les Chinois; depuis cette époque ils font de vigoureux efforts pour soumettre à leur domination la portion orientale de Formose et il est probable que d'ici à quelques années, la conquête sera complète. Ils font même plus ; ils commencent à se préoccuper sérieusement de tirer parti des richesses minérales de l'île, et comprenant toute l'importance de cette colonie ils élèvent des fortifications pour en défendre les points principaux, et songent à la distraire du gouvernement du Fou-Kien et à l'élever au rang de province.

CHAPITRE V

COUTUMES ET SUPERSTITIONS POPULAIRES

Un commissaire impérial. — Un Ya-men. — Les marchands ambulants. — La bonne aventure. — Le dragon. — Le phénix. — Les empiriques. — La justice. — La bastonnade. — La cangue. — La condamnation à mort. L'exécution.

L'Arsenal de Fou-Tchéou, créé par le gouvernement chinois, sur la proposition du vice-roi Tso, pour servir à la construction de navires à vapeur et à l'instruction de tout un personnel de marins et de constructeurs chinois, avait été établi non loin de l'île de la Pagode. L'organisation et la direction en avaient été confiées à deux lieutenants de vaisseau de la marine française : MM. Giquel et d'Aiguebelle; ce dernier fut, au bout de peu de temps, appelé à d'autres fonctions, et M. Giquel resta désormais seul chargé de conduire le nombreux personnel placé sous ses ordres. On n'attend pas que je fasse ici l'historique de cette vaste entreprise; je n'en parle que pour expliquer comment j'ai pu, pendant le long séjour qu'il me fut donné d'y faire, observer bien des coutumes curieuses et peu connues, bien des traits de mœurs singuliers, que je crois intéressant de noter.

L'Arsenal était placé sous l'autorité supérieure d'un

délégué spécial de l'empereur, avec le titre de commissaire impérial. Ces fonctionnaires portent en Chine une lourde responsabilité, mais sont en même temps investis de pouvoirs redoutables. Celui-ci exerçait une autorité sans limites sur tout le territoire de l'établissement qui lui avait été confié et qui avait été distrait du ressort des autorités régulières de la province. Ce haut fonctionnaire, nommé Chen-Pao-Tchen, et qu'on n'appelait jamais que Chen-Ta-jen, Son Excellence Chen, était un homme d'une cinquantaine d'années à peine, et jouissait, à juste titre, d'une grande réputation. Il avait conquis, en suivant la filière normale des examens, tous ses degrés littéraires jusqu'au plus élevé, celui de Ran-lin ou d'académicien, qui, en Chine, s'acquiert à la suite d'un examen dont l'empereur lui-même est le juge suprême. Il avait épousé la fille du commissaire Lin, ce mandarin célèbre qui fut, en 1839, envoyé à Canton par l'empereur Tao-Kouang afin de faire cesser l'importation de l'opium, et dont les actes énergiques décidèrent les Anglais à faire à la Chine la fameuse guerre dite de l'opium. L'épouse de Chen-Ta-Jen était, s'il faut en croire la rumeur publique, une femme fort distinguée par l'instruction et l'intelligence, et avait même plus d'une fois, disait-on, rendu service à son mari, en l'aidant à rédiger les rapports qu'il adressait à l'empereur. Après avoir débuté par les postes inférieurs de la carrière administrative, Chen-Pao-Tchen avait fini par être, dans ces dernières années, Fou-Taï, c'est-à-dire gouverneur de la province de Kiang-Si. Il s'y était acquis un renom d'énergie et de fermeté en même temps que d'intégrité qui avait fait son chemin jusqu'à la cour. Aussi personne ne fut étonné de la décision impériale qui lui confiait, par une dérogation extraordinaire à la règle générale, un poste exceptionnel dans la province même où il était né. Son hôtel,

ou, comme on dit en chinois, son ya-men, se trouvait situé sur le terrain même de l'Arsenal, au milieu des habitations affectées au logement des employés européens.

Tout, en Chine, se fait suivant des règles déterminées qui se transmettent, depuis des siècles, de père en fils, sans modifications; en toutes choses, le principe, le plan général restent invariables; il n'y a de différence que dans les proportions; c'est ainsi que le ya-men de S. E. Chen n'était que la reproduction des hôtels dans lesquels habitent, dans l'exercice de leurs fonctions, les mandarins de tous rangs.

Un ya-men se compose d'un groupe de constructions basses sans étages, disposées en deux séries : les unes, rangées suivant des lignes parallèles, les autres disposées perpendiculairement aux premières. Ces constructions comprennent par conséquent entre elles un certain nombre de cours carrées ou rectangulaires ; le tout est entouré d'un mur qui forme une enceinte continue. Au devant du ya-men se trouve, en général, un bassin rempli d'eau, et, faisant face à l'entrée principale, un mur sur lequel est représenté un animal fantastique, sorte de grand quadrupède au corps couvert d'écailles, aux pattes armées de griffes acérées, dont la gueule formidable s'entr'ouvre menaçante dans la direction d'un disque rouge peint un peu plus loin et qui représente le soleil. C'est là une image symbolique chère aux Chinois, et qu'on retrouve invariablement reproduite dans tous les lieux où réside un représentant quelconque de l'autorité suprême. Dans l'intervalle qui s'étend entre ce mur et le premier bâtiment du ya-men, sorte de cour extérieure livrée à la circulation publique, et dans laquelle on pénètre par deux portes latérales désignées sous le nom de portes de l'Ouest et de l'Est, car les ya-men sont tou-

jours orientés du nord au sud, s'élèvent deux mâts de bois peints en rouge. C'est l'indice d'un palais officiel; les vice-rois seuls ont le droit d'en élever quatre au-devant de leur résidence.

Au milieu de la première rangée de bâtiments du ya-men s'ouvrent les portes au nombre de trois, dont une grande et deux petites. Sur les battants de ces portes peintes en noir, sont représentés des êtres aux figures grimaçantes qui ont la prétention d'être terribles, armés de sabres ou de grands couteaux emmanchés au bout d'un long bâton. Ils symbolisent la garde qui veille sur le seuil des palais officiels, et doivent inspirer une sainte terreur aux audacieux mortels qui osent s'approcher de ces lieux redoutables. La porte de droite, toujours ouverte, donne accès dans l'intérieur du ya-men en temps ordinaire; celle du milieu n'est ouverte que dans les occasions solennelles; celle de gauche, enfin, ne s'ouvre que pour laisser sortir les malheureux qui ont été condamnés à mort. Sous l'auvent qui s'étend au-devant de ces portes, on aperçoit, de chaque côté, des tablettes de bois sur lesquelles sont gravés de grands caractères qui indiquent la dignité du maître du logis. Là, enfin, est déposé un gros tambour sur lequel peuvent venir frapper tous ceux qui réclament justice; à cet appel, le mandarin doit s'enquérir immédiatement de la cause qui amène le plaignant, et lui faire, s'il y a lieu, bonne et prompte satisfaction. Il est bon d'ajouter que bien peu peuvent se vanter de connaître le son de ce tambour, non pas que la Chine soit un pays si vertueux qu'il n'y ait jamais besoin de faire appel à la justice, mais parce qu'on n'a que le moins possible recours à l'intervention des mandarins, et qu'on épuise tous les moyens d'arranger les affaires avant d'en arriver à cette extrémité.

Dans les bâtiments qui bordent la première cour se

trouvent, d'un côté, la prison, de l'autre, le poste des soldats de garde ; devant ce dernier est exposé un râtelier de vieilles armes qui feraient le bonheur d'un collectionneur : piques, lances faites d'une longue tige de bambou à l'extrémité de laquelle est fixé un clou de fer, grands couteaux à lame convexe emmanchés au bout d'un bâton, tridents aux lames courbes et tranchantes, etc. ; puis, dans les pièces qui suivent sont installés les communs du ya-men.

Au fond de la cour, dans le bâtiment qui fait face à l'entrée, on a ménagé une sorte de halle ou de passage couvert au fond duquel existe une grande porte habituellement fermée ; on ne l'ouvre que dans les circonstances solennelles. C'est en cet endroit que s'élève le tribunal du magistrat quand il rend la justice. Là aussi sont placés les instruments sur lesquels les hommes de garde sonnent les heures de veille pendant la nuit : un tambour et une grande plaque de bronze qui, suspendue aux poutres du toit au moyen de cordes, rend un son aussi pur et plus doux que celui d'une cloche. De chaque côté sont rangées des tablettes de bois sur lesquelles des inscriptions retracent brièvement les différentes étapes de la carrière officielle du mandarin. Là aussi on abrite, d'ordinaire, sa chaise à porteurs et le grand parasol, marque de sa dignité, qu'on porte devant lui lorsqu'il sort.

Au-delà de ce bâtiment, on pénètre dans une seconde cour par des passages latéraux ménagés de chaque côté de la porte principale. C'est dans le corps de logis qui forme le fond de cette cour que se trouve la salle de réception ou salle des hôtes. Son ameublement est très-simple. Au fond de la pièce, une estrade d'environ deux pieds de haut, au milieu de laquelle est placée une petite table basse en bois, assez peu élevée pour qu'étant assis

sur l'estrade on puisse y appuyer facilement le bras, et de chaque côté de cette table des coussins en étoffe rouge composent une sorte de divan ou de canapé ; deux rangées de fauteuils, entre lesquels sont intercalées de deux en deux, de petites tables étroites nommées Tcha-ki ou tables à thé, disposées l'une en face de l'autre, en forment le complément. Le long des murs pendent de grandes bandes de papier rouge sur lesquelles sont tracées au pinceau des inscriptions ; tantôt ce sont des vers ou des maximes extraites d'auteurs classiques, tantôt des caractères dont la signification est destinée à produire une impression agréable sur l'esprit du visiteur ; tels sont les mots : *bonheur*, *fortune*, *longue vie*, *plaisir*, que l'on retrouve dans presque toutes les maisons chinoises ; quelquefois des dessins qui, dans leur naïveté primitive, ne manquent ni de grâce ni de charme, se mêlent aux inscriptions dont ils rompent agréablement l'uniformité un peu monotone.

Les bâtiments d'ailes de cette cour sont occupés par les bureaux, les salles affectées aux divers services du ya-men, et les logements des secrétaires et des commis.

Les corps de bâtiments situés au-delà de la salle des hôtes sont affectés au logement personnel du mandarin.

Le grand nombre d'ouvriers indigènes qu'occupaient les travaux de l'Arsenal avait attiré dans son voisinage une foule de petits industriels et de petits commerçants ; tout un village s'était élevé comme par enchantement aux portes de ce grand établissement. Il régnait naturellement une animation extraordinaire au milieu de toutes ces échoppes bâties en bois et étayées dès le premier jour de leur construction comme de vieilles bicoques ; il est vrai de dire que peu de mois après avoir été élevées elles en avaient toute l'apparence. La saleté et l'incurie n'avaient pas tardé à faire de ce petit bourg un véritable cloaque,

réceptacle d'immondices de toute espèce qui en rendaient le voisinage aussi repoussant pour la vue que pour l'odorat. Les Chinois ne se doutent pas de ce que c'est que l'hygiène et doivent attribuer à ce mépris des règles les plus élémentaires bien des maladies épidémiques qui sévissent sur les populations des villes pendant la saison des grandes chaleurs.

Outre les boutiquiers établis, il y avait aussi les marchands ambulants et ceux-ci n'étaient pas les moins curieux à voir. Ils plaçaient leurs paniers par terre, sur les côtés de la voie la plus fréquentée, et à l'aide de planches formaient un étalage de différents fruits frais ou secs, disposés en petits tas de la valeur de quelques sapèques. Toutes ces boutiques en plein vent étaient abritées du soleil et de la pluie par des couvertures mobiles de nattes ou de cotonnade fixées à des bambous plantés en terre. Tandis que l'un de ces marchands offrait aux passants des arachides et des oranges, son voisin arrosait avec soin des morceaux de canne à sucre qu'il avait dépouillés de leur écorce ou épluchait les énormes quartiers d'une pamplemousse, eu même temps qu'un troisième rangeait dans les divers compartiments d'une petite boîte placée devant lui des noix d'arec enveloppées de feuilles de bétel; elles sont très-recherchées des délicats, qui les mâchent pour parfumer leur haleine. A côté, un restaurateur de bas étage venait déposer sa cuisine portative, et, tenant d'une main un bol et une cuiller de porcelaine qu'il frappait l'un contre l'autre, il produisait par le choc de ces deux ustensiles un son argentin destiné à signaler sa présence aux chalands de passage. Rien de plus simple que l'appareil de cet industriel. Deux paniers prismatiques en bambou, mesurant environ un mètre de hauteur et trente à quarante centimètres de côté, renfermaient tous les objets nécessaires à l'exercice de

son métier. Dans l'un était installé un petit fourneau de terre sur lequel reposait une marmite, et dans un compartiment inférieur était placé le bois qui lui servait à alimenter le feu. Dans l'autre se trouvaient rangés des bols et des cuillers de porcelaine, et sur la partie supérieure, un certain nombre de petites soucoupes contenaient les herbes et épices, accessoires obligés de toute cuisine respectable. S'il ne trouvait pas là les clients sur lesquels il comptait, le restaurateur ambulant ravivait le feu, attachait ses deux paniers aux extrémités d'un bambou qu'il plaçait sur son épaule, et partait, emportant avec lui vers des endroits plus propices son établissement tout entier, tandis que le contenu de la marmite continuait à mijoter tout doucement en répandant sur son passage des effluves d'un haut fumet.

Souvent à la place du cuisinier venait encore s'installer quelque autre industriel en plein vent. Celui-là portait bien aussi suspendus au bambou qui reposait sur son épaule, les ustensiles indispensables à l'exercice de son art, mais ils étaient de forme et surtout de destination différentes, car le nouveau venu était un artiste capillaire. Devant lui se trouvait une sorte de cylindre en bois verni avec de la laque rouge, monté sur pieds, rehaussé d'ornements métalliques et couronné d'un bassin de cuivre ; l'intérieur de ce cylindre renfermait une provision d'eau. Derrière le barbier se balançait un petit escabeau en bois également recouvert de laque rouge ; dans l'intervalle des pieds de ce siége, qui affectait la forme d'un prisme triangulaire, s'étageait une quantité de petits tiroirs aux anneaux de cuivre brillants dans lesquels étaient serrés les rasoirs, peignes et autres instruments professionnels du Figaro chinois. Un client venait-il à se présenter, le barbier le faisait asseoir sur son escabeau, et, après avoir placé devant lui le cylindre qui lui servait de lavabo, procédait gra-

vement et méthodiquement à sa toilette. Tout cela se passe en pleine rue comme la chose du monde la plus naturelle. Malgré leur adresse remarquable et leur utilité unanimement reconnue, car aucun Chinois ne peut se coiffer lui-même, les barbiers sont, en Chine, mal considérés, et leur fâcheuse réputation est souvent, paraît-il, méritée; aussi sont-ils classés dans la partie la plus méprisée de la population. Comme les acteurs et les *sampaniers*, ils ne peuvent jamais, quel que soit leur mérite, arriver à remplir aucun emploi public, et leurs enfants eux-mêmes sont frappés de cette exclusion jusqu'à la troisième génération.

Certain jour, mon attention fut attirée par un bruit sec et strident que j'entendis tout à coup résonner à mon oreille. Je vis alors passer près de moi un homme vêtu d'une longue robe de coton bleu, coiffé d'une calotte dont les bords déjà gras dénotaient les longs états de service, et chaussé de souliers rapiécés dont les semelles tout usées n'avaient plus la moitié de l'épaisseur normale. Il portait sur son épaule un bissac en étoffe de coton bleu, auquel était accrochée une cage renfermant un petit oiseau, et tenait dans sa main une corne de buffle et un petit bâton. Malgré son accoutrement étrange et quelque peu misérable, on sentait dans la démarche de cet homme qu'il croyait avoir des droits à la considération du public. Tandis qu'il marchait d'un pas grave et mesuré, il frappait de temps à autre la corne de buffle à l'aide du petit bâton qu'il tenait à la main, et en tirait ces sons singuliers qui avaient tout d'abord frappé mon oreille.

— Quel est donc ce personnage? demandai-je au Chinois qui se trouvait avec moi.

— C'est, me répondit-il, un *sien-cheng*.

Ce terme de *sien-cheng* qui, dans son acception la

plus générale, répond à notre mot monsieur, s'emploie plus particulièrement pour désigner un maître, un professeur; c'est toujours, dans tous les cas, une qualification respectueuse. Dans le langage populaire, on en fait un usage fréquent, mais quelque peu abusif, pour désigner les empiriques et toute une classe d'individus qui affichent des prétentions plus ou moins justifiées à une éducation littéraire. L'individu dont il s'agit, appartenait à cette dernière catégorie.

— Un sien-cheng ? dis-je, un peu étonné; mais encore ?...

— Oui, c'est ainsi que le peuple l'appelle. Il fait métier de révéler l'avenir.

— Ah ! très-bien ! c'est un diseur de bonne aventure ! Et quels sont ses procédés pour lire dans les arrêts du destin?

— Il se sert pour cela de cartes et du petit oiseau que vous voyez renfermé dans cette cage. Mais vous en jugerez mieux en le voyant à l'œuvre.

Ce disant, mon compagnon s'avança vers lui et le pria de lui révéler les secrets de l'avenir.

Le pseudo-prophète reçut d'un air grave cette requête ainsi que les quelques sapèques qui l'accompagnaient, et en homme qui se connaît en usages, adressa un compliment à son interlocuteur ; puis il s'accroupit sur ses talons au milieu de la rue et posa à terre son bissac et la petite cage qu'il portait suspendue à l'un des boutons de sa robe. Il déploya ensuite une pièce de cotonnade qu'il étendit sur le sol et sur laquelle il plaça la cage ; cela fait, il fouilla de nouveau dans le bissac et en retira un petit paquet de cartons longs et étroits, transmis sans doute de père en fils depuis plusieurs générations dans sa famille, ainsi que semblaient l'attester les témoignages irrécusables que l'usage et le temps y avaient

inscrits. Ces cartes étaient au nombre de soixante-quatre, et chacune d'elles portait sur l'une de ses faces une figure de dieu, d'oiseau, de quadrupède ou d'homme, au-dessous de laquelle on pouvait lire un quatrain en vers de sept syllabes. Il les réunit dans sa main, en les disposant en forme d'éventail et en en tournant la face vers le sol de manière à cacher parfaitement les dessins ou les caractères. Ces dispositions prises, il ouvrit la porte de la cage; le petit oiseau, dressé à ce manége, en sortit et vint en sautillant prendre dans son bec l'une des cartes du paquet que lui présentait son maître. Il la laissa ensuite tomber à terre, et, en guise de récompense, il reçut un grain de riz; après quoi, il reprit toujours en sautillant, le chemin de la cage dont la porte fut refermée derrière lui. Le diseur de bonne aventure ramassa alors la carte tirée par l'oiseau.

C'était là le moment solennel; quelle était la réponse du destin? La carte portait une figure de philosophe au-dessous de laquelle on lisait ces mots :

Le mérite littéraire a le vol du dragon ;
Il s'étend jusqu'aux bornes de l'univers.
Le parfum de la vertu est doux comme le chant du phénix ;
Il charme pendant dix mille années.

L'oracle promettait, paraît-il, à mon compagnon, un avenir très-brillant. En effet, ainsi que nous l'expliqua le devin, les deux premiers versets signifiaient qu'il serait un lettré distingué, qu'il atteindrait aux plus hautes charges publiques, et que sa célébrité se répandrait dans tout l'empire; les deux derniers lui promettaient une nombreuse postérité qui devait hériter de ses vertus et de ses talents.

Je n'avais pas entendu sans quelque surprise la lecture

de ces vers et l'interprétation assez confuse pour moi qu'en avait donnée le devin de rencontre.

Lorsque après avoir échangé de part et d'autre quelques compliments et quelques paroles gracieuses, il se fut éloigné :

— Quel rapport, demandai-je à mon compagnon, peut avoir le dragon avec l'avenir brillant qu'on vous promet? Et d'abord qu'est-ce que le dragon ?

— Le dragon, me répondit-il, est un animal mystérieux que nous considérons comme le symbole de la dignité impériale, et comme la divinité protectrice de l'empire. Aussi dans les productions d'une littérature un peu recherchée le terme de dragon est-il souvent employé pour désigner l'empereur. Par exemple, le trône, les yeux, le pinceau du dragon signifient le trône, les yeux, le pinceau de l'empereur. Le dragon impérial est un animal d'un aspect terrible; sa gueule, largement ouverte, laisse apercevoir des rangées de dents acérées; des yeux énormes et deux cornes qui surmontent sa tête et qui lui servent à entendre achèvent de lui donner une physionomie effrayante. Deux pattes courtes et robustes que terminent cinq griffes aux pointes aigües, des ailes et une queue couverte d'écailles, complètent l'animal. Son haleine, dit un vieux poëte, est quelquefois humide et épaisse comme de la vapeur ou brûlante comme les flammes dont elle revêt l'éclat, et son mugissement ressemble au bruissement des tam-tam. Son image se trouve reproduite sur la plupart des objets qui servent à l'usage de l'empereur. Lui seul a le droit de l'employer. Les mandarins des quatre premiers rangs ont aussi le droit de faire usage de l'image d'un dragon; mais celui-là n'a que quatre griffes au lieu de cinq.

— Mais c'est un animal fabuleux que vous venez de me dépeindre! Personne ne l'a certainement jamais vu.

— Comme je vous le disais d'abord, le dragon est un animal très-mystérieux. Pour ma part, je ne l'ai jamais aperçu. Il y en a, cependant, qui affirment qu'il se montre quelquefois. Mais il paraît que quand il juge à propos de le faire, il ne se laisse jamais apercevoir tout entier. Ainsi, quand il montre sa tête, sa queue est toujours invisible, et réciproquement. Il se dérobe au milieu des nuages qui lui forment cortége en fidèles sujets qu'ils sont, car il est le maître des nuées et de la pluie. Aussi est-ce à lui que s'adressent les prières du peuple et de l'empereur lui-même, lorsque après une sécheresse prolongée le besoin d'eau se fait sentir. C'est une divinité redoutable et qu'on n'offense pas impunément. En voici un exemple : il existe à Péking, dans un temple consacré au culte de ce dieu, un puits dont l'orifice est couvert d'une pierre très-ancienne sur laquelle on a gravé l'image du dragon. Ce puits sert, dit-on, de retraite à la divinité. Vers la fin du siècle dernier, sous le règne de l'empereur Kia-King, une terrible sécheresse désola les environs de la capitale. L'empereur adressa de pressantes prières au dragon pour lui demander de la pluie, mais en vain. A la fin, dans un accès de colère, Sa Majesté ordonna d'ouvrir le puits. Cet ordre fut exécuté. Mais aussitôt il commença de pleuvoir à torrents sans discontinuité. Le troisième jour, voyant que le mauvais temps ne cessait point, l'empereur adressa au dragon de nouvelles prières pour le remercier d'avoir exaucé les vœux de son peuple, et le prier d'arrêter les cataractes du ciel dont le débordement menaçait d'engloutir la terre. La pluie continua toujours. Le sixième jour, enfin, l'empereur consterné, terrifié à la pensée des calamités qui allaient être le résultat de son imprudence et de son impiété, se résolut à faire publiquement amende honorable au dragon, et lui demanda humblement pardon de l'avoir offensé.

La terrible divinité fut sans doute satisfaite de cette réparation, car aussitôt il cessa de pleuvoir. Telle est la tradition populaire sur la puissance du dragon. Quant à l'allusion qu'y a faite tout à l'heure l'oracle que nous avons consulté, vous devez la comprendre, maintenant que vous savez que le dragon est considéré comme le roi des nuages, si vous réfléchissez que ceux-ci s'étendent sur toute la surface de la terre.

— Très-bien, dis-je, je suis édifié sur le dragon. Mais il me reste à faire connaissance avec le phénix.

— Celui-ci est encore un animal impérial. Si le dragon représente l'empereur, le phénix sert de symbole à l'impératrice, et tandis que les attributs du premier sont la force, la puissance et la vertu, ceux du second sont la grâce, la beauté et la bonté. C'est un oiseau aux formes élégantes, au plumage éclatant où les cinq couleurs[1] se mêlent dans les nuances les plus vives et dont le chant modulé a des sons doux et mélodieux comme ceux d'une flûte. On a beau l'entendre, on ne s'en lasse jamais.

— Cet oiseau, demandai-je, est-il aussi mystérieux que le dragon?

— Nous ne le connaissons plus, me fut-il répondu, que par les descriptions que nous en ont laissées les anciens poëtes. La dernière fois qu'il se montra aux yeux des hommes, fut, paraît-il, au temps de Confucius.

— Tout ce que vous venez de me raconter là, dis-je à mon tour, n'est qu'une ingénieuse fiction. Les gens instruits y croient-ils?

— Non. Les lettrés n'y voient plus que des figures poétiques, des symboles qui jouissent d'une grande popularité. Mais le peuple qui, comme tous les gens dont

[1] Les cinq couleurs fondamentales des Chinois sont: le noir, le rouge, l'azur, le blanc et le jaune.

l'instruction est incomplète, est porté à la superstition, croit à leur existence réelle.

— Cependant vous me parliez tout à l'heure de temples où l'on offre des sacrifices au dragon et de prières que les mandarins lui adressaient pour en obtenir de la pluie?

— Ce sont là des formes superstitieuses auxquelles on est bien forcé de se plier, parce que le peuple y croit, et que dans tout bon gouvernement, il faut tenir compte des croyances populaires. Mais quand les mandarins adressent des prières au dragon, ils considèrent qu'elles passent par-dessus cette image grossière destinée à fixer les regards de la foule, pour aller droit au Ciel, l'unique et souverain maître de toutes choses.

Le diseur de bonne aventure n'était pas le seul parmi les industriels qui bordaient la route à exploiter la crédulité publique; il y avait là aussi des droguistes forains qui venaient offrir aux passants leurs panacées garanties efficaces contre toutes les maladies causées par le vent, le froid ou le chaud, et classées dans l'une de ces trois grandes catégories de la pathologie chinoise. A l'appui de leurs pompeuses réclames, ces charlatans étalaient sous les regards du public d'énormes pancartes sur lesquelles se trouvaient grossièrement représentés des individus atteints, disaient les légendes explicatives, des maladies les plus effrayantes, et guéris, les uns par les emplâtres, d'autres par les pilules, les infusions salutaires ou autres médicaments, débités par le propriétaire des fallacieuses affiches. Il y avait encore un pauvre vieil homme que je rencontrais souvent et dans la science duquel j'aurais eu volontiers plus de confiance; c'était un chercheur de simples qui se contentait d'étaler devant lui les racines ou les plantes qu'il avait été chercher dans la montagne; son air à demi sauvage, ses longs cheveux blancs et ses vêtements

en haillons, faisaient de lui l'être du monde le plus bizarre, sans nuire à la mystérieuse sympathie qu'éveillaient sa bonhomie et sa simplicité naturelle.

Il y avait sur cette route une animation extraordinaire; c'était un va-et-vient continuel de paysans, de manœuvres qui transportaient avec un ensemble et une précision admirables les fardeaux les plus lourds et les plus encombrants, tels que d'énormes pièces de bois; on y rencontrait souvent des paysannes vêtues d'une ample veste de coton bleu serrée autour de la taille par une ceinture à laquelle était fixé par devant un petit tablier; leur pantalon court, également de coton bleu, laissait à découvert des jambes robustes bronzées par le soleil. Leurs cheveux noirs et lustrés, retenus par des cordons rouges ou par de grandes aiguilles d'argent et ornés de fleurs artificielles, formaient à leurs visages, brunis par le hâle mais respirant la santé, un encadrement merveilleusement assorti; de grands anneaux de fil d'argent, mesurant de cinq à six centimètres de diamètre, qu'elles portaient en guise de boucles d'oreilles, ajoutaient encore à l'originalité de leur costume. Quelquefois on se trouvait tout à coup en présence d'un petit troupeau de quatre ou cinq buffles qui s'avançaient pesamment et qui obéissaient avec la docilité la plus surprenante aux cris d'un jeune pâtre d'une dizaine d'années.

Il m'est arrivé certain jour d'y rencontrer un étrange cortége. Un agent de police marchait en tête, armé d'un tam-tam sur lequel il frappait par intervalles; derrière lui venait un homme qui tenait ses mains sur ses oreilles et cherchait à dissimuler son visage derrière l'étoffe de ses manches; deux petits bouts de bois, décorés chacun d'un papier portant une inscription, avaient été introduits par incision dans le cartilage de chaque oreille, et simulaient ainsi des cornes de chaque côté de

la tête. Derrière lui marchaient deux soldats qui surveillaient tous ses mouvements. C'était un voleur qu'on promenait ainsi en public pour servir d'exemple. Mais c'était un voleur de peu d'importance, car la justice chinoise a des châtiments plus sévères pour ceux qui ont commis des délits ou des crimes graves. Il est vrai que ce malheureux avait déjà dû recevoir la bastonnade et qu'il allait sans doute encore la recevoir à sa rentrée au ya-men.

La bastonnade s'administre à l'aide d'une petite lame de bambou flexible; on couche le patient sur le ventre, étendu tout de son long sur le sol; un homme lui maintient la tête et l'autre les pieds; un troisième, relève les jambes de son pantalon jusqu'à la partie supérieure des cuisses et frappe avec une rapidité extraordinaire en comptant le nombre de coups sur un rythme cadencé et monotone. L'ensemble du bruit sec et régulier, extrêmement rapide, produit par le bambou en heurtant les chairs, du chant monotone qui l'accompagne, des gémissements inarticulés du patient et des éclats de voix irritée du mandarin qui préside à l'exécution, produit une impression pénible lorsqu'on vient à passer près du lieu où l'on inflige ce châtiment. Le nombre de coups que l'on peut donner ainsi est quelquefois considérable; le plus généralement on se borne à cent, rarement on dépasse trois cents. Supportable lorsque ce nombre n'est pas très-élevé, ce supplice devient intolérable lorsque les coups se multiplient. Les chairs finissent par se meurtrir, et au lieu d'une simple contusion il se forme bientôt une énorme plaie. Mais j'appris qu'il fallait se défier de la sincérité du bourreau et ne pas s'apitoyer toujours sur les souffrances du patient, car la corruption a trouvé moyen de mitiger l'exécution des arrêts de la justice chinoise. En donnant une certaine

somme d'argent au bourreau, le condamné obtient de lui qu'il apporte une grande complaisance dans l'application de la sentence ; je ne parle pas de la facilité qu'il y a de sauter d'un chiffre à un autre en comptant très-rapidement, c'est un procédé vulgaire ; mais il en est un autre plus ingénieux. Il paraît que grâce à certain tour de main on peut avoir l'air de frapper très-fort, faire produire au bambou un bruit très-sec, et en réalité ne faire qu'effleurer à peine la peau. Lorsque le patient n'a pu s'entendre d'avance avec le bourreau, il lui fait signe, pendant qu'il est étendu à terre, avec la main, et allonge successivement autant de doigts qu'il est nécessaire pour que l'exécuteur modifie sa manière de frapper ; le nombre de doigts ouverts représente autant de centaines ou de milliers de sapèques, suivant les conventions ordinairement en usage dans le pays. Il va sans dire que dans ce cas, le patient crie comme s'il était écorché tout vif.

Un autre châtiment qui est presque aussi souvent infligé que la bastonnade, c'est le port de la *cangue*. J'ai eu souvent occasion de rencontrer quelque malheureux qui portait sur ses épaules une sorte de tablette de bois carrée, percée au milieu d'un trou assez large pour que le cou n'y fût pas trop serré, mais trop petit cependant pour que la tête pût passer au travers. Cette tablette pouvait mesurer de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de côté, mais ne devait pas être très-lourde, car le patient n'en paraissait pas autrement gêné ; les deux moitiés de cette tablette étaient réunies par une traverse mobile, fixée au reste du système par une petite chaîne et un cadenas de fer ; sur la tablette et en travers de la jointure des deux moitiés, étaient collées deux bandes de papier portant, outre le sceau du ya-men, l'indication du délit pour lequel le coupable avait été condamné et

l'indication de la durée de sa peine. Quelquefois un autre homme, assis près de lui, un de ses amis sans doute, était en train de le faire manger, service qu'il était tout à fait indispensable de lui rendre, attendu que la largeur de la tablette l'empêchait absolument de porter ses mains à sa bouche. C'est surtout dans la gêne qui résulte de cette impossibilité de porter les mains à la tête que réside principalement la punition ; car le patient peut se promener librement avec son collier de bois et, généralement, ainsi que je l'appris, on lui enlève la cangue, le soir, pour lui permettre de se coucher; il ne la reprend que le lendemain matin, au lever du jour. On inflige souvent le port de la cangue pour quinze jours, un mois, deux et quelquefois trois mois.

Ces deux sortes de châtiments sont celles qu'on applique le plus fréquemment aux hommes en matière de justice criminelle toutes les fois qu'on n'a pas à réprimer des actes d'une gravité exceptionnelle. Quand on a à punir une femme, ce qui est excessivement rare en Chine, le respect de la pudeur ne permet pas de lui appliquer la bastonnade par le même procédé qu'on applique aux hommes ; on se contente alors de la frapper sur les joues à l'aide d'une petite lame de cuir ; c'est, je crois, la seule correction infligée aux femmes, car je n'en ai jamais vu aucune porter la cangue. Dans les écoles, enfin, le maître réprime les écarts d'insubordination de ses élèves en les frappant dans la paume de la main à l'aide d'une petite lame de bambou flexible ; mais grâce à la docilité et à l'application au travail des écoliers chinois, il a rarement besoin d'avoir recours à ces moyens coercitifs.

Dans le cas d'assassinat ou de vol à main armée, la justice chinoise condamne le plus souvent le coupable à la peine capitale. D'après la législation en vigueur,

l'empereur seul a le droit de prononcer la peine de mort; aussi toutes les fois que les tribunaux ont à juger une affaire qui peut, à leur avis, donner lieu à l'application de cette peine, ils en transmettent toutes les pièces à Péking, et le coupable attend en prison la décision impériale. L'empereur n'examine ces affaires qu'une fois par an, en automne, et ce n'est par conséquent qu'à cette époque qu'on décapite tous les condamnés qui ont encouru cette peine dans le courant de l'année ; on ne peut procéder à l'exécution qu'après la réception du rescrit impérial qui renferme la décision de l'empereur sur toutes les affaires qui lui ont été soumises. Telle est la règle générale; elle admet cependant quelques exceptions. La justice militaire est en général plus expéditive et toutes les fois que l'état de guerre ou des circonstances particulières exigent la mise du pays en état de siége, l'empereur confie au commandant en chef, sous sa propre responsabilité, le droit de faire exécuter séance tenante les sentences capitales qu'il a prononcées. L'Arsenal de Fou-Tchéou renfermant un nombre considérable d'ouvriers et de soldats parmi lesquels il était indispensable de maintenir la discipline la plus sévère, pour assurer la régularité du travail et la sécurité des Européens appelés à concourir à l'entreprise, tout son territoire était considéré comme en état de siége, et le commissaire impérial, Chen-Ta-Jen, avait été investi par l'empereur du redoutable droit de vie et de mort sur tous les Chinois qui se rendraient coupables de quelque crime dans son enceinte. Chen-Ta-Jen, sentant le poids de l'écrasante responsabilité qui pesait sur lui, usa de ce droit avec une sévérité inflexible, qui put paraître parfois un peu excesssive, mais grâce à laquelle l'ordre fut toujours exactement maintenu ; et les Européens purent vivre en toute sécurité, pendant six ans, au milieu de cette foule

grossière, sans être jamais insultés, même aux moments les plus critiques, tels que celui qui suivit le massacre de Tien-Tsin.

Le hasard me fit un jour assister à l'une de ces suprêmes expiations. Il s'agissait d'un vulgaire assassin, qui, vagabond étranger au pays, était venu, le soir, frapper d'un coup de couteau un boutiquier qu'il voulait dévaliser.

En Chine le jugement contradictoire et public des criminels n'existe guère que pour la forme; l'instruction, faite en général avec soin, suffit pour éclairer la religion du magistrat, et à moins que quelque incident d'audience imprévu ne vienne la modifier, la sentence est presque toujours connue ou du moins pressentie d'avance ; rarement le sentiment public se trouve en désaccord sur ce point avec le verdict du juge. Ce jour-là, tout le monde était convaincu que le coupable serait condamné à mort; le crime était patent, la préméditation indéniable, et il n'y avait nul moyen d'invoquer des circonstances atténuantes; le criminel allait être décapité, disait la foule, tandis que Chen-Ta-Jen en personne procédait, à l'intérieur du ya-men, à son dernier interrogatoire. On n'eut plus aucun doute sur l'issue du jugement lorsqu'on vit le bourreau, un simple soldat armé d'un sabre lourd et tranchant, se diriger vers le lieu ordinaire des exécutions, un terrain vague situé sur le bord du Min, tout près de l'embarcadère du village où le crime avait été commis. Lorsqu'il y fut arrivé, il tira son sabre du fourreau, en essaya le fil et attendit tranquillement et avec indifférence, tandis que la foule se rassemblait autour. Le hasard m'avait placé tout à côté de lui; je m'étonnais du calme de cet homme tout autant que de l'insouciance de la foule qui riait et plaisantait tandis que je me sentais envahi par une émotion dont je n'étais pas maître. Bientôt l'explosion de deux gros pétards nous ap-

prit que le condamné sortait du ya-men; une immense clameur dont le bruit se rapprochait rapidement allait annoncer aux environs que le moment de l'expiation était arrivé. Un mouvement se fit dans la foule, et par la trouée qui s'ouvrit nous vîmes arriver en courant un groupe de soldats armés de hallebardes, de lances et de tridents, qui entraînaient au milieu d'eux, en poussant de grands cris, le malheureux condamné. J'eus froid au cœur; cet homme semblait déjà insensible, tant étaient grandes l'immobilité de ses traits et la pâleur mortelle qui s'était répandue sur son visage; il était nu jusqu'à la ceinture et avait les poignets attachés derrière le dos. Toujours poussé par les soldats, il se laissa tomber à genoux sur le sol, tandis qu'un aide de l'exécuteur saisissant sa longue tresse de cheveux lui faisait baisser la tête en avant et que ce dernier, le glaive nu à la main, se plaçait à sa gauche. Un profond silence régnait maintenant sur cette foule tout à l'heure si bruyante; les soldats s'étaient rangés et attendaient sur le bord du chemin; tout cela s'était fait en moins de temps que je n'en mets à le dire. Le bourreau toujours immobile avait les regards fixés du côté de la route; tout à coup accourut à cheval, venant du ya-men, un mandarin militaire en grand uniforme; il agitait à la main une sorte d'étui couvert de soie jaune et de broderies; j'eus un moment de soulagement; c'était la grâce, peut-être, tout au moins l'ordre de surseoir à l'exécution. Hélas! c'était le signe fatal. Dès qu'il l'eut aperçu, le bourreau leva son sabre par un mouvement rapide; à partir de ce moment je ne vis plus rien; un éclair blanc brilla devant mes yeux, j'entendis un bruit sourd, il me sembla apercevoir une lueur rouge, puis éclata un affreux concert de hurlements sauvages en même temps qu'un grand mouvement se produisait dans la foule. Les soldats étaient repartis en courant vers

le ya-men ; l'exécuteur lui aussi avait disparu ; la foule se dispersait ; il ne restait qu'un tronc sanglant qu'on vint bientôt recouvrir d'une natte ; la tête elle-même n'y était plus. L'explosion d'un troisième pétard annonça que le bourreau venait de la rapporter au ya-men comme preuve de l'exécution de la sentence ; quelques heures après, elle se balançait dans une cage à claire-voie, suspendue à l'extrémité d'un poteau planté sur le bord de la rivière pour servir d'avertissement aux malfaiteurs. Bien longtemps, deux ou trois ans je crois, après l'exétion, elle y était encore.

Tout cela s'était passé si vite que je n'avais pu me rendre compte de la partie dramatique de toute cette scène. Je restai seulement convaincu de l'adresse et de la force du bourreau ainsi que de l'excellente qualité de son sabre, sans lesquelles il n'aurait pu accomplir aussi rapidement son œuvre de mort. Pour remplir ce triste office, il faut également posséder un grand sang-froid, car ainsi que je l'appris plus tard, l'exécuteur n'a pas le droit d'y revenir à plusieurs fois, et s'il n'a pas réussi à couper la tête du premier coup, il est obligé de scier les dernières attaches sans pouvoir relever son sabre pour les trancher plus rapidement. L'habileté de celui-ci nous avait heureusement épargné ces horribles détails. Il paraît que, quelque temps avant l'exécution, et pour s'y préparer, il s'était exercé à découper un gros concombre en tranches minces comme des feuilles de papier.

CHAPITRE VI

COUTUMES ET SUPERSTITIONS POPULAIRES

La croyance à la vie future. — Les esprits. — Une maligne influence. — L'incarnation d'un dieu. — Un mari malheureux. — La vengeance des faibles. — Un illuminé. — La Reine du ciel. — L'architecture religieuse. — L'enfer bouddhique. — La cérémonie du Pou-tou. — La rupture de l'enfer. — La route des esprits. — Le marché des esprits. — Comment on habille les esprits. — Le tribunal des esprits. — L'hôtel des esprits. — L'intronisation des idoles. — Le banquet des décapités. — Raison et déraison. — Feux d'artifice. — L'offrande supplémentaire.

Pendant que je m'éloignais du lieu de l'exécution, je rencontrai un des lettrés de l'Arsenal avec lequel je me mis à causer de ce qui venait de se passer. Je ne comprenais pas l'utilité des cris discordants poussés par les soldats aussitôt après la décapitation; je lui demandai de me l'expliquer.

— C'est pour effrayer l'esprit du condamné et l'empêcher de rester dans le pays, me répondit-il.

— L'esprit du condamné ? lui dis-je; de quel esprit me parlez-vous?

— Eh bien ! oui, l'esprit du condamné, son âme, si vous aimez mieux.

— Ainsi vous croyez qu'après la mort de l'homme une partie de lui-même lui survit?

— Certainement! nous le croyons; tout le monde le croit chez nous.

— Alors, lui dis-je, je ne vous tiens pas quitte comme cela; vous allez me dire ce que sont ces esprits et ce qu'ils deviennent après la mort.

— Il y a à ce sujet, reprit mon interlocuteur, deux opinions: celle des lettrés et celle du peuple. Puisque cela vous intéresse, je vais vous faire comprendre en quoi elles consistent l'une et l'autre. Les lettrés qui, sauf quelques divergences d'importance secondaire, n'ont d'autre doctrine philosophique que celle que Confucius nous a donnée il y a 2400 ans, croient à l'existence d'un principe indépendant de la matière et qui se sépare de l'homme après sa mort. Mais ils ne se prononcent point sur ce que devient ce principe immortel au delà des bornes du monde que nous habitons. Un des disciples de Confucius, Ki-lou, ayant interrogé le maître au sujet de la mort, n'en obtint que cette réponse: « Comment, vous qui ne pouvez parvenir à savoir ce que c'est que la vie, pouvez-vous songer à savoir ce que c'est que la mort? » Et Tze-Kong, un autre disciple du même sage, lui ayant demandé si les mânes des défunts avaient connaissance de ce qui se passait à la surface de la terre, Confucius lui répondit: « Ne désirez point, Tze-Kong, savoir si les mânes des ancêtres ont connaissance de ce qui se passe parmi nous. Il n'y a aucune urgence à résoudre ce problème. Plus tard vous saurez ce qu'il en est par vous-même. »

— Très-bien, dis-je. Confucius n'a pas voulu se compromettre. Il a évité de se prononcer sur des questions qui pouvaient être sujettes à controverse.

— Pas le moins du monde. Confucius ne fuyait pas la discussion. Seulement, il ne l'admettait que sur ce qu'il nous est possible de connaître; il la refusait à

propos de toutes les questions sur lesquelles il est impossible à l'intelligence humaine de faire la lumière. Comment savoir, en effet, ce qui se passe au delà de la mort? Et à quoi bon disputer sur des systèmes hypothétiques, alors que chacun ne peut apporter que des sentiments et non des faits à l'appui de son argumentation? Confucius considérait que les spéculations philosophiques n'ont de valeur qu'autant qu'elles peuvent servir à améliorer la nature humaine, et qu'elles peuvent se traduire par des résultats pratiques immédiats, et il bannissait de son enseignement les discussions théoriques qu'il regardait comme oiseuses et dangereuses. Il pensait qu'un homme a assez à faire de travailler à se bien conduire en ce monde sans perdre son temps à chercher ce qui peut se passer dans l'autre, et il était convaincu que les hommes ne peuvent manquer d'être récompensés ou punis, selon leurs mérites, quel que soit l'ordre de choses établi dans les régions éthérées où notre regard ne peut pénétrer.

— Cette doctrine, repris-je, montre que son auteur professait un grand respect pour la raison humaine, et qu'il aimait mieux s'incliner devant son impuissance et avouer son ignorance, plutôt que de s'égarer dans des systèmes dont il n'aurait pu prouver la vérité. Elle peut suffire à un petit nombre d'esprits habitués par l'étude et la méditation à reconnaître qu'il y a des bornes infranchissables à l'intelligence humaine, et que la nature a des mystères qu'il ne lui est point permis de sonder ; mais il est certain qu'elle ne peut satisfaire la grande masse des esprits moins cultivés qui ne savent point s'arrêter devant l'inconnu, et dont l'imagination préfère au mystère qui l'effraie une explication quelconque, toute chimérique et extravagante qu'elle puisse être.

— Vous avez parfaitement raison, reprit mon interlocuteur. Lao-Tze, un autre philosophe, contemporain de Confucius, avait si bien compris ce besoin des foules qu'il inventa un système dans lequel il rangeait les âmes des morts en cinq classes, selon leurs mérites ; les deux plus importantes sont connues sous les noms de Chen-Sien ou génies et de Kouei-Tze ou Kouei-Sien, c'est-à-dire démons.

La classe des Chen-Sien est composée des âmes des morts dont la conduite a été assez vertueuse pour qu'elles aient pu dire un éternel adieu à la terre et s'envoler vers la région des *trois îles*. Les Kouei-Tze, au contraire, sont de pauvres esprits condamnés, en punition de leurs fautes, à errer éternellement sans trouver d'asile, bannis également du séjour des humains et de celui des bienheureux.

— Quelles sont donc ces *trois îles* dont vous venez de parler, demandai-je ?

— Ce sont, toujours d'après la doctrine des disciples de Lao-Tze, des îles nommées Pọng-Laè, Tong-Tchang et Ying-Tchéou, situées dans la mer Orientale. Voici la description que nous en a donnée dans l'*Histoire des dix Iles* un auteur contemporain de la dynastie des Tsin[1]: « L'île Ying-Tchéou a quatre cents lieues carrées et est située à sept cents lieues de la terre en face de Rouei-Ki (la province actuelle du Kiang-Sou où se trouve le port de Shang-Haï[2]). L'herbe des génies y croît spontanément, et d'un rocher de jade qui mesure trois cents mètres de hauteur, sort une source d'un liquide qui

[1] Trois siècles avant Jésus-Christ.

[2] Le nom de cette ville est tellement connu que je suis obligé de lui conserver la forme que l'usage a consacrée, car je courrais le risque de n'être pas compris, si je l'écrivais comme le voudrait la prononciation chinoise Chang-Raé.

ressemble à du vin. Le goût en est sucré, et de là est venu le nom de fontaine du vin doux de Jade qu'on lui a donné. Ceux qui boivent quelques gorgées de ce breuvage sont soudainement saisis d'une sorte d'ivresse, et, de ce moment, ils deviennent immortels. Les génies qui habitent ces îles fortunées s'y nourrissent des pierres précieuses répandues en abondance sur leurs rives[1]. »

— Ces Chen-Sien, dis-je, ont là un sort assez doux et ils doivent s'en montrer satisfaits; je suppose qu'ils ne tourmentent pas les pauvres humains.

— Non; ceux-là sont de bons esprits qui ne font que du bien à ceux qui les implorent. Ce n'est pas comme les Kouei-Tze ou diables. Poussés par le besoin et aigris par la souffrance, il n'est pas de mauvais tours qu'ils ne cherchent à jouer aux hommes, surtout à ceux qui, par leur impiété ou leurs crimes, ont attiré sur leur tête le courroux des esprits. Aussi sont-ils très-redoutés et plusieurs fois par an le peuple leur offre de grands sacrifices pour les apaiser. Cachés tout le temps que le soleil, dont ils redoutent la clarté, est au-dessus de l'horizon, ces esprits reprennent avec la nuit leur course vagabonde. Car, de même que les bons génies sont les enfants du Yang ou principe mâle de la nature que symbolise l'éclat du jour, ces diables sont les sujets du Yin ou principe femelle dont le domaine est celui des ténèbres. Aussi, lorsque celles-ci se sont répandues à la surface de la terre, on entend souvent

[1] Une tradition populaire raconte qu'un magicien du nom de Sün-Che révéla à l'empereur Che-Rouang-Ti (219 ans av. J.-C) l'existence de ces îles. L'empereur lui ordonna de s'y rendre à la tête d'une troupe de jeunes gens et de jeunes filles. L'expédition parvint, dit-on, en vue des ces îles merveilleuses, mais des vents contraires l'empêchèrent d'y aborder. Des historiens sérieux pensent que cette légende se rapporte à une tentative de colonisation dans les îles du Japon.

des cris plaintifs ou des bruits terrifiants; c'est l'écho des plaintes ou des menaces proférées par ces êtres malfaisants.

Cette dissertation philosophique sur les croyances des diverses classes de la population chinoise relativement à la vie future m'avait fort intéressé. J'avais eu quelques jours auparavant un exemple frappant de l'effet de ces croyances superstitieuses.

Il y avait quelque temps que j'étais rentré chez moi et la nuit nous avait déjà depuis longtemps enveloppés de son obscurité profonde lorsqu'un cri aigu, dont le timbre strident avait quelque chose de sinistre, troubla le silence qui régnait autour de nous. Mon domestique, qui s'occupait de mettre mon appartement en ordre pour la nuit, se tourna vers moi d'un air effaré, et me dit :

« Maître, avez-vous entendu?

— Oui, répondis-je; c'est quelque oiseau de nuit.

— Oh! non, fit-il en secouant la tête, c'est l'oiseau des diables, l'oiseau aux sept têtes. Il ne fera pas bon rester ce soir dehors... Entendez-vous? »

Un second cri semblable au premier venait encore de retentir; et sans vouloir écouter mes paroles rassurantes, il courut se cacher dans son lit.

Le lendemain, dès le matin, mon *boy* vint d'un air triomphant me dire :

« Vous voyez bien, maître, que c'était l'oiseau des diables.

— Comment cela?

— Le *coolie*[1] Ano est rentré tard hier au soir et ce matin il est malade.

— Bah! fis-je; il a pris quelque refroidissement; mais l'oiseau aux sept têtes n'a rien à voir là-dedans.

[1] Le *coolie* est le domestique chargé de faire le gros ouvrage.

— Vous verrez, me répondit-il; les médecins ne pourront rien faire à cette maladie-là. »

Effectivement les remèdes que l'on fit prendre au malade n'amenèrent aucune amélioration dans son état. Ses amis se décidèrent enfin à avoir recours à un procédé qui devait être, suivant eux, infaillible.

Ce *coolie* et ses amis étaient originaires du district de Sing-Roua-Fou. Il y existe, à ce qu'ils disent, un certain nombre de familles privilégiées avec lesquelles les dieux se mettent parfois en relation; bien mieux même, ils s'incarnent momentanément dans la personne d'un de leurs membres. Il se trouvait que l'un de ceux-ci était justement employé dans les environs de l'Arsenal. Le soir venu, on alla le chercher et on l'installa dans une chambre voisine de celle où gisait le patient. Il s'assit sur un banc, devant une table, sur laquelle on avait placé un petit brûle-parfums dans lequel on faisait brûler trois bâtons de bois de santal, et deux chandeliers avec des bougies allumées. Le voyant croisa ses bras sur la table, y reposa sa tête et se mit à sauter sur son banc en imitant le mouvement d'un cavalier. Ce jeu, qui devait être excessivement fatigant, se prolongea très-longtemps; enfin, il poussa un grand cri et se leva tout droit, les yeux fermés et les bras étendus, puis, se laissant tomber à la renverse, il fut reçu par les assistants qui l'assirent commodément dans un fauteuil. Il s'était opéré dans son attitude et dans ses gestes je ne sais quelle transformation qui leur donnait une certaine dignité; puis à mon grand étonnement cet homme, à qui je n'avais entendu parler lors de mon arrivée que le dialecte incompréhensible de Sing-Roua, se mit à dire quelques mots dans le Kouan-Roua le plus pur. Un des assistants, le savant de la compagnie, qui savait mal quelques mots de la langue officielle, répondit à la question que le dieu venait de poser,

car il paraît que l'incarnation s'était accomplie et que nous n'avions plus devant les yeux que l'enveloppe inerte du voyant animée temporairement par l'esprit de je ne sais plus quelle divinité. Après avoir adressé toujours avec la plus étonnante facilité en Kouan-Roua plusieurs questions auxquelles on lui répondit tant bien que mal, le possédé demanda un sabre. On l'assit de nouveau devant la petite table et on apporta un bol en même temps que le sabre demandé. Il appuya alors le bout de sa langue sur le tranchant de l'arme et donna un coup sec qui fit une petite incision, puis il laissa saigner la blessure dans le bol qu'on tenait au-dessous de son menton. Lorsque le sang eut cessé de couler, on lui apporta un pinceau et de longues bandes de papier jaune; puis, trempant le pinceau dans le sang qui remplissait le bol, il traça sur ces bandes de papier des caractères cabalistiques. Chacune de ces devises constituait dès lors un charme infaillible contre la malveillance des mauvais esprits; je laisse à penser l'empressement que mit chacun des assistants à s'en procurer quelque fragment; on en conserva cependant précieusement quelques-uns pour le malade au profit de qui l'évocation avait été faite. Puis le possédé appuya de nouveau ses bras et sa tête sur la table, se remit à chevaucher et se réveilla quelque temps après d'un air parfaitement naturel, comme un homme qui sort d'un profond sommeil et qui ne se doute pas de ce qui s'est passé pendant qu'il a dormi. J'essayai de lui parler Kouan-Roua; il ne me comprit pas ou fit semblant de ne pas me comprendre; j'aurais bien voulu constater l'existence de la blessure à la langue; mais il ne voulut pas me le permettre; les assistants étaient convaincus qu'elle s'était aussitôt refermée. Quant au malade, on fit brûler l'un des papiers jaunes dans un bol, on versa sur les cendres une décoction de

plantes dont le dieu avait donné l'indication et on lui fit avaler le tout; le lendemain il était guéri. C'est la foi qui sauve.

Quelque maligne influence avait cependant dû présider aux destinées du pauvre Ano, car le malheureux garçon ne tarda pas à périr d'une manière tragique. Ainsi que je viens de le dire, il était originaire du district de Sing-Roua-Fou, préfecture située sur le littoral entre Amoy et l'embouchure du Min. Le sol très-pauvre de ce district n'y produit pas assez pour nourrir la nombreuse population qui l'habite; la plupart des hommes valides viennent alors à Fou-Tchéou ou dans les environs s'employer comme manœuvres et principalement comme porteurs de chaise. Tandis que les maris vont chercher fortune dans la grande ville, les femmes restent seules au pays, et, ce qui n'a rien de bien étonnant parmi des populations grossières et misérables, elles n'y mènent pas toujours une conduite exemplaire. C'était le cas de la femme du pauvre Ano, et les plaisanteries de mauvais goût dont ne cessaient de l'abreuver à ce sujet ses camarades avaient fini par faire perdre la tête à cet infortuné garçon. Les histoires de diables que l'on racontait souvent à dessein devant lui avaient le don de l'exaspérer; la raison en est très-simple. D'après une légende qui se rattache à la cosmogonie des Chinois, la tortue ayant dès l'origine du monde commis un adultère avec le serpent, elle fut toujours depuis considérée comme l'emblème de l'infidélité conjugale : or les mots *tortue* et *diable* se prononcent tous deux en chinois à peu près de la même manière, *Koueï*. On comprend, dès lors, le caractère profondément irritant que devait prendre, pour ce malheureux, le mauvais jeu de mots auquel donnaient lieu toutes ces histoires. Ce garçon d'un caractère très-doux et même timide était devenu susceptible et super-

stitieux à l'excès. Il avait fini par prendre la vie en dégoût, et convaincu, comme le sont les Chinois des classes inférieures, que l'esprit des défunts revient tourmenter ceux qui sont cause de leur mort, il nourrissait à l'insu de tout le monde de noirs projets de vengeance.

Le fait est qu'un jour, après avoir fait une commission dont je l'avais chargé, il ne reparut plus. Inquiet de cette absence inexplicable, je fis faire des recherches; j'appris ainsi qu'il s'était embarqué sur un bateau-omnibus, et qu'arrivé au milieu de la rivière, il s'était laissé tomber à l'eau; le courant l'avait bientôt entraîné hors de portée de secours ; on ne put le retrouver que trois jours après. Par une bizarrerie singulière, il avait pris le soin de se déchausser avant de mettre son sinistre projet à exécution, et l'on retrouva ses souliers à bord du bateau. Sa mort n'était pas le résultat d'un accident fortuit, mais bien celui d'un suicide longuement prémédité ; cela ne fit de doute pour personne. Le pauvre garçon s'imaginait évidemment, selon l'opinion commune, que sa mort devait porter malheur à ceux dont il avait à se plaindre. Cette idée est entretenue dans la plupart des cas non-seulement par la superstition, mais encore par les habitudes de la justice chinoise, qui rend d'abord responsable celui sur le terrain ou devant la maison duquel on découvre le cadavre d'un suicidé. Il n'est pas rare de voir quelque déshérité de la vie venir se tuer sur le seuil de son ennemi, dans l'espoir qu'après sa mort les mille ennuis que la justice chinoise suscitera à celui dont il veut se venger donneront à ses mânes la satisfaction qu'il n'a pu se procurer de son vivant.

Tout ce que je viens de dire montre jusqu'à quel point est enracinée dans les classes populaires la croyance aux esprits, mais surtout aux esprits malfaisants. Il me reste

à en donner une dernière preuve, la plus instructive et la plus curieuse de toutes.

Un des soldats de la petite garnison de l'Arsenal tomba un jour dans une sorte d'état extatique à la suite duquel il déclara qu'il venait d'avoir une longue communication avec les esprits et qu'ils étaient profondément irrités. Pour combler les rizières sur lesquelles on avait construit l'Arsenal, il avait fallu faire de considérables emprunts aux flancs des collines environnantes : or, ces travaux avaient troublé le repos des esprits qui y avaient élu domicile et il fallait leur donner une éclatante satisfaction, si l'on voulait écarter de l'établissement naissant les plus effroyables malheurs prêts à fondre sur lui. Le commissaire impérial, prévenu de ce qui se passait et forcé de céder au sentiment public, ordonna la célébration du Pou-tou.

Le lendemain, dès le matin, une animation extraordinaire régnait aux abords du ya-men. Dans la première cour des ouvriers dressaient des tables sur lesquelles les domestiques empilaient en pyramides gigantesques des gâteaux, des pains cuits à la vapeur, ou disposaient de nombreuses offrandes. Dans le fond, d'autres ouvriers dressaient une charpente qui devait bientôt se transformer en autel. Au dehors, on accrochait le long des murs des lanternes de papier ornées de dessins dont chacun représentait un épisode d'une des nombreuses légendes rendues populaires par la secte de Tao. Au sommet de la colline à laquelle s'adossait le ya-men, se faisaient également de nombreux préparatifs.

Là se trouvait, en effet, un fort joli temple placé à dessein dans un endroit élevé, pour détourner les malignes influences qui auraient pu s'abattre sur le grand établissement qu'il dominait. Construit avec soin, décoré avec art, ce bâtiment aux toits élégants se dessinait d'une

manière gracieuse, au milieu des grands arbres qui l'entouraient, sur les flancs de la colline dont on avait entaillé les masses rocheuses pour lui fournir une assiette solide.

Ce temple était dédié à la Reine du ciel. Cette déesse est l'objet d'une grande vénération de la part de tous les marins ou bateliers. La légende raconte que sous la dynastie des Song, il y a huit cents ans, vivait, dans la préfecture de Sing-Roua, une jeune fille nommée Ma-Tsou; son père et ses frères exerçaient la profession de pêcheurs. Un jour qu'elle était en train de tisser une pièce d'étoffe, elle s'endormit sur son métier, et vit en rêve les bateaux sur lesquels étaient embarqués son père et ses deux frères, ballottés par les flots que soulevait une furieuse tempête. Au moment où ces barques allaient être englouties, elle saisit entre ses dents la proue de la jonque sur laquelle se trouvait son père, et dans chacune de ses mains celles des bateaux où ses frères s'abandonnaient déjà au désespoir. Puis, elle les ramena après elle vers le rivage qu'elle était sur le point d'atteindre, lorsqu'elle entendit tout à coup la voix de sa mère qui l'appelait. En fille obéissante, elle ouvrit la bouche pour lui répondre, oubliant que ce mouvement lui faisait abandonner la jonque de son père. A ce moment, elle se réveilla, heureuse de s'apercevoir qu'elle avait été le jouet des songes. Hélas! son rêve avait une signification plus réelle qu'elle ne se le figurait. Quelques jours après, on apprit que les bâtiments montés par ses parents avaient été assaillis par une horrible tempête et que son père avait péri, tandis que ses frères avaient été miraculeusement sauvés. Désespérée d'avoir, par sa distraction, causé la mort de son père, elle ne voulut point lui survivre, et fit le sacrifice de sa vie pour apaiser ses mânes.

Les Chinois ont honoré ce dévouement filial en l'élevant,

après sa mort, au rang des divinités, et les marins l'ont adoptée pour leur patronne.

Le temple de Ma-Tsou présente, au point de vue de la décoration architecturale, des détails très-curieux. A l'intérieur, de nombreux ornements qui participent à la fois du bas-relief et de la fresque, car la peinture y joue un rôle presque aussi considérable que la sculpture, courent tout autour des murs, là, s'étalant en larges panneaux, ici, se réduisant aux dimensions plus étroites d'une bande qui suit les bords du toit. Des scènes variées, des épisodes de l'histoire religieuse et profane, des figures d'hommes et d'animaux rendues populaires par des ouvrages de poésie, de religion ou d'histoire, y sont représentées côte à côte. Sur la grande terrasse qui s'étend devant la façade de l'édifice, se trouve en face de la porte principale un grand brûle-parfums en bronze, flanqué de deux autres vases plus petits, faits de la même matière. L'élégance de leurs formes révèle l'art et le goût bien connus que les Chinois déploient dans la fonte de ces objets ; elle est encore rehaussée par la couche d'un beau vert dont l'action de l'air et de la pluie a recouvert toute leur surface.

Un temple, étant le séjour de la puissance divine, affecte, en général, la même disposition, quoique de dimensions moindres, que les ya-men. Nous y voyons d'abord trois portes percées dans la façade ; puis, au delà, une cour pavée. Au fond de cette cour, s'élève dans le temple de la Reine du ciel un petit pavillon dont la toiture et la charpente intérieure sont une merveille de menuiserie. On dirait à les voir que le bois, qui est maintenant recouvert d'une belle couche de laque rouge, s'est laissé pétrir et modeler entre les mains de l'habile ouvrier de manière à prendre toutes les formes et à décrire tous les dessins que lui

inspirait son imagination capricieuse, exactement comme aurait pu le faire une masse de cire ou d'argile. Ce temple, construit à grands frais, se distingue par la variété de la décoration; on y a multiplié les pierres sculptées avec une admirable finesse, les escaliers monumentaux, les bois laqués, creusés, fouillés, couverts d'ors de différents tons; mais dans tout cela rien de criard; tous ces détails se fondent dans un ensemble harmonieux et grandiose bien fait pour frapper l'imagination.

Un bonze, gardien de ce temple, m'en avait fait admirer toutes les richesses; voyant que je le questionnais au sujet de la fête qui allait avoir lieu et que je paraissais curieux de ce qui était relatif aux esprits, il alla me chercher une grande pancarte couverte de dessins qui représentaient les différentes étapes de l'enfer bouddhique. Il me montra d'abord le tribunal du roi des enfers entouré de satellites aux physionomies effrayantes; près de lui sont : un miroir magique qui reflète, dès qu'on se place au devant, l'image de toutes les mauvaises actions qu'on a commises, et une balance destinée à peser les mérites et les fautes, dont rien ne peut altérer l'admirable justesse. Plus loin, se trouve l'enfer du froid aux horizons de glace sans limites, où une mégère dépouille les malheureux damnés de leurs vêtements. Au delà de cette âpre et froide contrée on aperçoit une femme remarquablement belle, aux regards voluptueux, assise au sommet d'un arbre dont le tronc est garni d'une multitude d'épines longues et acérées; un misérable que tourmente le démon de la luxure essaye en vain d'atteindre la cime malgré les aiguillons qui, à chacun de ses efforts, arrachent à son corps quelques lambeaux sanglants. A côté un malheureux menteur est attaché le long d'un poteau, et un affreux diable lui arrache la

langue avec des tenailles; d'autres, en grand nombre, sont écrasés entre deux énormes blocs de roches que de grands démons manœuvrent comme les meules d'un moulin; ici, c'est un damné que l'on scie par le milieu du corps; là, un autre auquel on coupe bras et jambes; plus bas, est un patient auquel on entonne du plomb fondu. Ceux-là sont les grands criminels; mais que dire de la masse du commun des damnés, noyés dans les flots d'un fleuve de sang, enveloppés dans des tourbillons de flammes qui les brûlent sans les consumer, ou tombant de hauteurs vertigineuses, au milieu d'ombres épaisses peuplées d'animaux aux têtes hideuses, serpents, lézards monstrueux, qu'éclairent de temps à autre d'une lumière fauve les éclats vacillants des brasiers, pour venir plonger dans une immense chaudière d'huile bouillante?

Je ne pus m'empêcher de frémir en songeant que tous ces raffinements de cruauté avaient pu germer dans une cervelle humaine et qu'il se trouvait sur la terre des imaginations fanatiques assez impies pour prêter à la divinité ces conceptions odieuses et ridicules à la fois. J'en avais assez vu, j'étais écœuré; j'adressai au bonze obligeant qui m'avait ainsi initié aux mystères de l'enfer bouddhique tous mes remerciements accompagnés d'une gratification qu'il accepta sans se faire prier, et je pris congé de lui.

La nuit venue, une illumination générale des abords du ya-men et du temple de la Reine du ciel m'avertit que l'heure de la célébration du Pou-tou était arrivée. Des quantités de lanternes de papier blanc ou rouge étaient suspendues le long des murs, sur le bord des chemins, où se pressaient des flots de population attirés par la cérémonie. Je suivis la foule et parvins jusqu'à l'entrée du ya-men. L'autel, élevé au fond de la cour,

avait été brillamment orné; des étoffes brodées, des vases et des chandeliers de bronze en couvraient les différents étages, et les divinités dorées que l'on y avait placées, quoique inondées par des flots de lumière, disparaissaient au milieu des nuages produits par la fumée bleuâtre des parfums. Des bonzes revêtus de longues robes jaunes étaient réunis d'un côté de l'autel et récitaient, les mains jointes et sur un ton nasillard, des prières dont ils ne comprenaient pas un mot.

La cérémonie de l'*intronisation* des idoles était déjà achevée; mais, dans la cour, des tao-sse ou prêtres de la religion de Tao étaient en train d'en accomplir une autre. Au moment où je m'approchai d'eux, je les vis brûler un papier jaune sur lequel étaient tracés des caractères cabalistiques; puis on apporta une sorte de poupée représentant un homme à cheval, formé d'une carcasse de bambou sur laquelle on avait collé du papier, qu'on livra également aux flammes. Le papier jaune était un rapport adressé à Yü-Rouang ou l'empereur de Jade, la plus haute divinité de la religion de Tao, afin de l'informer de la cérémonie qui allait avoir lieu, et la figure d'homme à cheval qui venait d'être réduite en cendres représentait le courrier chargé de lui porter la dépêche.

Cela fait, on alla prévenir le commissaire impérial, qui arriva bientôt en grand uniforme, accompagné d'une suite nombreuse de mandarins également revêtus de leurs costumes officiels. On disposa devant le principal autel un coussin, et l'un des bonzes remit à Chen-Ta-Jen trois petits bâtons de bois de santal allumés. Celui-ci les porta, en les tenant des deux mains, à la hauteur de son front, et les remit au prêtre qui alla les placer dans le brûle-parfums situé au milieu de l'autel. Puis ce haut fonctionnaire exécuta la cérémonie du Ko-Téou, c'est-à-

dire qu'il se prosterna neuf fois en trois agenouillements consécutifs. Cette formalité fatigante remplie, il rentra dans ses appartements, laissant aux prêtres tout le soin des cérémonies suivantes dans lesquelles il n'avait plus aucun rôle à jouer. J'appris alors que la fête devait durer trois jours, et que cette nuit-là nous n'en verrions pas davantage.

La soirée du lendemain était beaucoup plus importante. Comme la veille, des illuminations générales répandaient leur clarté tout autour des lieux consacrés. Il s'agissait, ce soir-là, de convier les esprits à la fête que l'on célébrait en leur honneur et de leur faciliter les moyens de s'y rendre.

Il fallait d'abord procurer la liberté à ceux qui étaient renfermés dans les enfers; c'est là le but de la cérémonie, désignée sous le nom de *rupture de l'enfer*. On avait disposé par terre cinq tuiles, quatre formant les quatre coins d'un carré, la cinquième étant placée au milieu: elles figurent l'enceinte des régions infernales; au centre de cet espace étaient placées de petites figures de papier représentant les malheureux esprits emprisonnés. Tout étant ainsi disposé, un bonze saisit un bâton et se mit à tourner tout autour en marchant d'un pas lent et solennel et en récitant des incantations. Quand il eut fini de marmotter ses prières, il brûla quelques papiers revêtus d'une mince feuille d'étain ou de clinquant qui représentent respectivement des lingots d'argent et d'or, envoyant ainsi aux esprits les fonds nécessaires pour subvenir à leurs frais de route, puis il frappa de son bâton les tuiles qui se brisèrent et saisit les petites figures de papier qu'il emporta. Les portes de l'enfer ainsi violemment ouvertes, rien ne s'opposait plus dorénavant au voyage des hôtes invisibles conviés à la fête; restait, cependant, comme elle avait lieu de nuit, à leur éclairer la route.

A cet effet, un autre prêtre prit un sac en papier sur lequel étaient tracés de grands caractères cabalistiques comme n'en peuvent comprendre que les habitants d'un monde surnaturel; il y introduisit une lanterne ordinaire allumée et suspendit le tout à un arbre le long du chemin. Désormais, les esprits qui voyageaient par terre pouvaient se mettre en route en toute sécurité et sans craindre de s'égarer. Il fallait rendre le même service à ceux qui faisaient le trajet par eau. Dans ce but, un certain nombre de bonzes sortirent du ya-men marchant un par un à la file, en chantant des prières qu'accompagnaient le bruit des cymbales et le tintement d'une petite sonnette. Ils étaient suivis de quelques porteurs chargés de petits vases de terre tout à fait semblables à nos lampions, remplis d'une matière combustible, huile, graisse ou résine, dans laquelle plongeait une mèche allumée. Des feuilles de papier de différentes couleurs, plissées et découpées, fixées autour de ces vases, leur donnaient toute l'apparence de fleurs de nénuphar. La procession prit le chemin de la rivière en marchant d'un pas grave et solennel. Arrivée sur le bord, elle s'arrêta et les bonzes posèrent successivement sur l'eau toutes ces petites lampes que le courant emporta bientôt en leur faisant décrire à la surface du fleuve mille arabesques lumineuses du plus joli effet.

Désormais rassuré sur les facilités données aux esprits pour trouver leur route, je repris le chemin du temple de la Reine du ciel où devait se continuer la cérémonie. Au pied de la colline, et le long des murs extérieurs du ya-men, m'apparut tout d'abord un spectacle étrange; sur une longueur de plus de dix mètres se trouvait, à hauteur d'homme, une étroite estrade de planches, et sur ce support, une décoration en papier, très-artistement et

très-ingénieusement faite, représentant toute une série de boutiques en miniature. Dans chacune d'elles, les objets disposés en ordre sur les étagères étaient placés de façon à attirer les regards des passants; le patron et ses commis, également en papier peint, étaient à leur poste, tout prêts à répondre aux demandes des acheteurs. Ces magasins, au nombre de trente-six, contenaient tous les objets nécessaires aux usages de la vie; les superfluités mêmes s'y trouvaient représentées. On y voyait successivement le restaurant, le tailleur, le cordonnier, le marchand de peignes, le barbier, la fumerie d'opium et la maison de jeu. Tout cela était éclairé par des luminaires placés au devant. Les Chinois, positifs et prévoyants avaient pensé que les esprits, arrivant d'un lointain voyage, auraient sans doute besoin de se refaire et de se procurer mille petits objets pour paraître dignement à la fête à laquelle ils étaient conviés; ils ne se contentaient pas de leur envoyer de la monnaie (on continuait encore de brûler en différents endroits des quantités de papier-lingots), mais ils leur offraient encore, à point nommé, un marché complet,où ils pouvaient se procurer toutes les nécessités de la vie. Par mesure de précaution, enfin, et pour les pauvres diables déshérités qui n'auraient pu entrer au partage des trésors que la fumée du papier emportait avec elle dans la nuit, ils envoyaient également dans l'autre monde des vêtements complets. Sur des feuilles de papier très-grossier se trouvaient dessinés, encore plus grossièrement, des chemises, des pantalons, des souliers et des chapeaux. On les brûlait par liasses de cent, de mille, et les vêtements qu'elles portaient, ainsi volatilisés, allaient faire le bonheur de quelques pauvres esprits en guenilles.

Les hôtes infernaux étaient, il faut l'avouer, magnifiquement traités, et bien mal venus eussent été ceux qui auraient encore songé à se plaindre.

*

Après avoir contemplé pendant quelque temps cet étrange spectacle, je me dirigeai vers le bel escalier de granit qui serpentait sur les flancs de la colline. Des lanternes attachées au bout de bâtons fichés dans le sol de distance en distance servaient au moins autant aux vivants qui se rendaient au temple qu'aux êtres invisibles en l'honneur desquels se donnait la fête. Il faut avouer que les effets étaient singulièrement bien ménagés dans un pareil endroit et dans un pareil moment, pour frapper les imaginations populaires. Les arbres aux troncs noirs et tordus qui bordaient les deux côtés de l'escalier étendaient au-dessus des marches leurs rameaux entrelacés et projetaient sur le sol leurs ombres agrandies; un souffle léger, agitant les feuilles sur son passage, produisait de temps à autre un murmure mystérieux qui dut faire tressaillir plus d'un pèlerin; enfin, les silhouettes des allants et venants, éclairés par les reflets blancs ou rouges des lanternes, semblaient voltiger dans la nuit sur les flancs de la montagne comme autant de sylphes ou de lutins.

Vers le sommet de l'escalier, et non loin du temple auquel il conduisait, on avait élevé pour la circonstance une baraque en planches. Elle était divisée en cinq pièces, dont trois s'ouvraient sur la façade. La plus grande, celle du milieu, qui occupait toute la profondeur de la baraque et dans laquelle le regard pouvait pénétrer librement, était occupée par trois personnages formés d'une carcasse de bambou revêtue de papier peint. L'un deux, le plus important, était assis en face de l'entrée devant une table recouverte d'un tapis; sur cette table étaient déposés les attributs de l'autorité, l'écritoire de vermillon, le pinceau et le sceau, ainsi qu'une paire de chandeliers et un petit brûle-parfums dans lequel brûlaient trois

bâtons de bois de santal. Ce personnage avait une moitié du visage peinte en blanc, et l'autre en noir. Son nom est Yin-Yang-Sse, c'est-à-dire le *Surintendant du présent et du futur;* il avait pour mission de rendre la justice et de maintenir l'ordre parmi la foule des esprits qui avaient dû accourir à la solennité. De chaque côté de la table, se tenaient debout chacun des deux autres étranges personnages. L'un d'eux, Tchang-Ping-Kouei, plus communément désigné sous le nom de *Grand diable blanc,* a environ trois mètres de haut; une longue figure blanche, les cheveux en désordre, de gros yeux saillants, la langue rouge et pendant hors de la bouche, telle est la physionomie de ce personnage qui était vêtu d'une robe faite d'une légère étoffe de soie de couleur claire serrée autour de la taille par une longue bande d'étoffe bleue en guise de ceinture. Sur sa tête s'élevait un énorme chapeau conique d'environ un mètre de haut, autour duquel s'enroulait un ruban rouge; d'une main, il tenait un énorme éventail, tandis que de l'autre il brandissait une sorte de bâton plat sur lequel s'étalait en gros caractères l'inscription suivante: « Pour encou« rager les bons et punir les méchants. » Ce personnage occupe, parait-il, une position importante dans la police des régions infernales.

En face de lui, se trouvait Aè-Pa-Kouei, plus généralement connu sous le nom de *Petit diable noir.* Ce second satellite est aussi petit que l'autre est grand. Ce nain difforme et rabougri a la figure complétement noire, de gros yeux saillants, et allonge démesurément une langue d'un rouge sanglant. Il est également coiffé d'un grand chapeau noir entouré d'une bande d'étoffe rouge, et revêtu d'un vêtement complétement noir.

Tels étaient les trois personnages dont se composait le tribunal des ombres que, par une mesure d'ordre et de

prévoyance, les Chinois avaient placé au centre même du lieu où se célébrait la fête; une énorme lanterne cylindrique et une inscription en gros caractères en indiquaient de loin l'emplacement. En un endroit apparent de la même salle, on avait aussi collé sur le mur une grande affiche, sorte de proclamation des magistrats infernaux, qui donnait connaissance aux esprits du jour, de l'heure et du lieu où la fête serait célébrée en leur honneur; elle les invitait à s'y rendre, les exhortait à se conduire d'une manière décente, et les informait que des logements avaient été préparés à leur intention. Ce n'était pas une plaisanterie; les logements des esprits y étaient bien; de chaque côté de la grande salle centrale dont nous venons de parler se trouvaient deux réduits divisés en deux parties par des cloisons transversales. Mais il n'était point permis aux mortels de glisser un regard profane dans l'intérieur de ces lieux réservés. Devant chacun d'eux, en effet, on avait abaissé un grand store de bambou peint en vert qui portait une inscription peinte en blanc; sur l'un se trouvait la mention : « Salon des hommes », et sur l'autre : « Appartement des dames. » C'était là une conséquence logique, mais bien curieuse, du principe de la séparation des sexes, observée dans la société chinoise avec une exactitude si scrupuleuse. J'appris enfin que dans la pièce de derrière de chacun de ces appartements, se trouvait placée une grande jarre de terre remplie d'eau et couverte d'une feuille de papier. La salle était la salle de bain; la provision d'eau s'y trouvait toute faite et la feuille de papier devait servir de serviette. Décidément les esprits étaient reçus avec tout le confort désirable, et leurs besoins avaient été prévus jusque dans les moindres détails.

Le lendemain, jour de la grande cérémonie, une

affluence considérable se pressait aux environs du temple de la Reine du ciel. Dès que la nuit fut venue, une quantité innombrable de lanternes furent allumées dans toutes les directions. L'intérieur du temple était brillamment éclairé. Dans la première cour on avait disposé de longues rangées de tables qui étaient somptueusement servies; une multitude de bols, d'assiettes et de soucoupes, y étaient rangés avec symétrie et contenaient des pains cuits à la vapeur, des fruits, des gâteaux, des mets de diverses espèces, des pâtés, etc.... Tout cela était décoré de fleurs, et cette longue table, la table du banquet des esprits, ornée d'un grand nombre de chandeliers et d'objets d'art du plus haut prix, présentait vraiment à l'œil un spectacle magnifique. Une idole en papier qui représentait, me dit-on, le roi des Esprits, était placée au milieu de la table. On l'avait mise là pour présider au banquet et veiller au maintien de l'ordre et des convenances parmi les convives. Derrière cette table s'élevait un autel à plusieurs étages, sorte d'estrade à gradins sur chacun desquels se trouvaient une rangée de tables couvertes de tapis brodés et quelques tabourets. Sur les tables étaient placées les idoles, entourées de lumières, de vases de bronze, de brûle-parfums, où brûlaient en profusion des bâtons de bois de santal dont la fumée formait autour d'elles un nuage parfumé. Tout autour de l'autel on voyait une décoration d'arbres nains. Les Chinois excellent dans l'art d'arrêter la croissance des plantes et de les forcer à prendre toutes les formes les plus bizarres. Tel de ces arbres, par exemple, représentait un homme, tel autre un tigre, celui-ci un oiseau, celui-là une tour. Cette décoration était très-originale et méritait bien quelques regards au milieu de tous les objets remarquables ou curieux que nous avions sous les yeux.

Les bonzes revêtus de grandes robes jaunes se prépa-

raient à célébrer la solennité du *Chang-Tso*, expression qu'il est assez difficile de traduire autrement que par le mot d'*intronisation*. Le lecteur n'attend pas de moi que j'entre dans le détail de toutes les particularités de cette cérémonie; il me serait, en effet, impossible de compter toutes les génuflexions, toutes les processions que firent les bonzes, et il ne me serait pas plus facile de traduire les hymnes que je les entendis chanter, car, comme toutes les prières du rite bouddhique en Chine, ce ne sont que des transcriptions phonétiques du Sanscrit dont le texte est par suite profondément défiguré; il en résulte que les caractères chinois inscrits sur les livres liturgiques, ne servant qu'à la représentation des sons, forment une suite qui n'a aucun sens défini ni même raisonnable. Et ces pauvres bonzes récitent patiemment et sérieusement toutes ces litanies auxquelles ils ne comprennent pas un mot! Le détail caractéristique de cette cérémonie, c'est qu'à un certain moment tous les officiants prennent place sur les sièges disposés sur l'autel, leur chef se plaçant au milieu du gradin le plus élevé; puis après avoir posé sur sa tête une sorte de tiare toute brodée d'or, il entonne un chant que tous les autres bonzes reprennent en chœur en s'accompagnant de sonnettes et de petits instruments en bois creux sur lesquels on frappe avec une baguette et qui rendent un son semblable à celui d'un tambour. J'ai été frappé de l'analogie qu'il y avait entre certains de ces chants et quelques-uns de ceux du culte catholique; le rhythme et la cadence en sont, pour ainsi dire, identiques. C'est ainsi que les bonzes invitaient les esprits à prendre place à la table du festin, et appelaient la bénédiction des dieux sur le banquet. Laissant les bonzes à leurs chants, je continuai d'examiner les objets qui se trouvaient dans le temple.

Dans un coin, j'aperçus sur une table un certain nombre de bols remplis d'une sorte de pâte ou de colle de riz, et près de chacun une cuiller.

« Qu'est-ce que cela? demandai-je à un Chinois qui se trouvait près de moi.

— Ceci? me dit-il, c'est de la bouillie de riz.

— Et à quoi cela sert-il?

— Ah! vous ne savez pas! dit-il en riant. Eh bien! parmi les esprits, il en est qui, sur la terre, ont été de grands criminels et qui, en punition de leurs fautes, ont été décapités. Ceux-là n'ont plus de tête, par suite, ni bouche, ni dents : ils ne peuvent donc pas manger avec ceux qui ont conservé intacte la partie la plus essentielle de leur individu. On ne veut cependant pas les négliger et on leur offre de la bouillie, une matière qui n'a pas besoin d'être broyée, et des cuillers pour pouvoir l'introduire dans leur gorge. »

Il riait; je crus que je pouvais en faire autant, sans le froisser, car vraiment j'en avais bien besoin. La superstition poussée à ce point devient un véritable chef-d'œuvre d'imagination.

Outre les nombreuses lanternes rondes, carrées, ovales, suspendues dans l'intérieur du temple, il y avait encore une infinité de banderoles d'étoffes portant des inscriptions en lettres d'or; elles contribuaient beaucoup à l'ornementation générale de la salle. Je détache ici quelques-unes de ces inscriptions :

« *Tao-Te-Tcheng-Tchouan.* — La raison et la vertu propagent la vérité.

« *Ouei-Chan-Yong-Lo.* — Rappelez-vous que le bien seul procure la joie éternelle.

« *Sin-Sing-Tchao-Lang.* — Un cœur pur brille d'un vif éclat. »

La raison à côté de la déraison! La foi morale et

philosophique la plus pure à côté de la superstition la plus grossière! Étranges contradictions de l'intelligence humaine!

Tandis que les bonzes faisaient retentir l'intérieur du temple de leurs chants religieux, les échos de la montagne répercutaient le vacarme assourdissant produit par les détonations des pétards qu'on faisait partir par centaines sur la grande terrasse qui s'étendait au devant des portes. Car pour le peuple, en Chine, comme dans bien d'autres pays, il n'y a pas de fêtes ni de divertissements sans beaucoup de bruit, et l'importance d'une solennité se mesure au nombre de pétards ou de pièces d'artifice qu'on y brûle. Aussi, comme la cérémonie était importante, il est inutile de dire que le peuple dut être satisfait.

Les Chinois excellent, d'ailleurs, dans la préparation des pièces d'artifice. Ils ont des pétards de toutes grosseurs, proportionnés à la bourse des acheteurs et à la quantité de bruit qu'ils désirent acheter. Leurs fusées sont magnifiques et retombent en pluie d'or étincelante; ils obtiennent ces résultats au moyen de limaille de fer ou de fonte dont ils varient la grosseur suivant les effets qu'ils veulent produire et qu'ils colorent avec différentes subtances minérales. Mais ils déploient tout leur art et donnent carrière à leur imagination dans la confection des pièces décoratives. Tantôt ils font apparaître une treille aux grappes enflammées; tantôt ce sont des canards en feu qui voguent sur une pièce d'eau; tantôt un bouquet de fleurs aux couleurs vives et étincelantes; quelquefois, ce sont des guirlandes de lanternes aux feux harmonieusement variés qui sortent comme par enchantement d'une boîte de dimensions relativement petites, se déploient, s'allument et se disposent régulièrement d'elles-mêmes dans l'espace, en nombre prodi-

gieux. Il n'y a guère de spectacle mieux fait que celui-là pour le plaisir des yeux, et il n'est pas difficile de comprendre, une fois qu'on l'a vu, le goût que montrent les Chinois pour ce genre de divertissement.

Mais il faut à tout une fin. Quelque considérable que fût la provision de pétards qui avait été faite, il vint un moment où elle se trouva épuisée; les cierges qui brûlaient à l'intérieur du temple étaient consumés et ne jetaient plus qu'une lueur rougeâtre et fuligineuse; la cérémonie était terminée. D'ailleurs, les esprits avaient eu grandement le temps de se rassasier et de se divertir, et puisqu'on leur prêtait tant des imperfections et des besoins physiques des simples mortels, ils devaient avoir, comme eux, surtout après une soirée aussi agitée, celui du repos.

Je regagnai, de mon côté, ma demeure, enchanté d'avoir pu assister à une cérémonie aussi curieuse dans son esprit que dans sa forme et qui m'avait fourni l'occasion d'apprendre bien des détails intéressants sur les croyances populaires des Chinois, au sujet de la vie future.

La fête eut le lendemain une sorte de queue, il y eut encore un simulacre de cérémonie. C'était une fiche de consolation donnée aux esprits retardataires, à ceux qui, prévenus trop tard ou retardés par les accidents de la route, n'avaient pu arriver à temps pour la grande cérémonie, ou à ceux qui, par suite de maladie ou d'infirmités physiques, n'auraient pu voyager aussi vite que les autres, à ceux enfin qui, ayant déjà assisté à la cérémonie de la veille, n'en seraient pas encore satisfaits. Mais cette seconde édition de la solennité n'est qu'un pâle reflet de l'original et on se dépêche de l'expédier au plus vite. Après cette *offrande supplémentaire*, on distribue aux pauvres gens des

alentours les restes du festin, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

C'est ainsi que les grands malheurs qui menaçaient de fondre sur l'Arsenal furent écartés; les esprits se montrèrent satisfaits et reconnaissants des grands frais que l'on avait faits à leur intention, et nous pûmes reprendre paisiblement le cours de nos travaux.

CHAPITRE VII

SHANG-HAÏ

La politique extérieure de la Chine. — L'initiative d'un vice-roi. — De Fou-Tchéou à Shang-Haï. — Abordage d'une jonque. — L'embouchure du Yang-Tze-Kiang. — Le Rouang-Pou. — Shang-Haï. — Les origines de Shang-Haï. — La concession Anglaise. — La concession Française. — Période de prospérité. — La concurrence commerciale. — Les Anglais hors de chez eux. — Ressources de Shang-Haï. — Les domestiques chinois. — Les quartiers chinois des concessions. — Une cause célèbre.

Les grandes crises politiques mettent presque toujours en relief des hommes remarquables que les circonstances font sortir de la foule. C'est ainsi que la grande rébellion des Tchang-Mao qui, pendant plus de dix ans, ravagea plus des trois-quarts de la Chine, mit en lumière les talents et l'énergie de trois hauts fonctionnaires : Tseng-Kouo-Fan, Tso-Tsong-Tang et Li-Rong-Tchang. Chargés, après avoir dispersé les insurgés, de relever de leurs ruines les provinces qu'ils venaient de pacifier, ils déployèrent dans l'administration des qualités aussi brillantes qu'ils avaient montré de fermeté et de courage dans la conduite des opérations militaires. Mais la crise que venait de traverser la Chine et à laquelle elle n'avait échappé qu'à grand'peine, menacée qu'elle était à la fois, à l'intérieur

par l'insurrection, à l'extérieur par l'expédition anglo-française, leur avait ouvert les yeux. Plus intelligents et plus prévoyants que la plupart de leurs compatriotes, ils avaient compris que, si la Chine avait pu, cette fois encore, échapper à la destruction, elle devait, pour parer au retour de semblables périls, se préoccuper d'améliorer ses moyens de défense et d'introduire dans son organisation certaines réformes indispensables. Ils prirent dès lors l'initiative d'un mouvement progressiste, et commencèrent à lutter avec toute l'énergie d'un patriotisme éclairé contre les résistances et les suspicions que leurs conseils ne manquèrent pas de soulever.

Mais ces luttes politiques, renfermées dans le cercle restreint des fonctionnaires de l'empire, et principalement dans les bureaux du gouvernement à Péking, firent peu de bruit. Le peuple, en Chine, satisfait de la liberté individuelle dont il jouit, ne fait pas de politique, et se laisse gouverner facilement tant que les exactions des mandarins ou de leurs agents ne le poussent pas à quelque acte de sédition et de violence. Il se forma donc dans les sphères officielles deux partis, celui de la résistance à toute modification, et celui du progrès, qui n'avait rien de bien effrayant. Il ne faudrait pas, en effet, s'imaginer que les progressistes fussent des radicaux, des utopistes pressés de tout renverser d'abord, pour reconstruire plus tard à leur gré ; ils n'étaient rien moins qu'enthousiastes de la civilisation européenne, et s'ils voulaient lui faire quelques emprunts qu'ils jugeaient inoffensifs pour leur état social, c'était bien plus pour se mettre en état de lui résister que pour lui ouvrir toutes grandes les portes de leur pays. Un sentiment commun, en effet, unissait les deux partis, un grand patriotisme; chez les intransigeants exaltés, il pouvait parfois revêtir le caractère d'une haine impla-

cable contre les étrangers; chez les progressistes, plus modérés par raison et par tempérament, il se traduisait par la volonté nettement exprimée de conserver à leur civilisation tout ce qui en fait l'originalité et la force. En somme le but poursuivi par les deux partis était le même, avec plus de passion par l'un, avec plus de raison par l'autre; ils ne se trouvaient en désaccord que sur le choix des moyens. Ce que les progressistes proposaient en effet au gouvernement d'emprunter à l'Europe, c'étaient ses armes perfectionnées, son instruction scientifique et son organisation militaire, ses navires de guerre, ses engins de défense de toutes sortes. C'était bien là un pas fait dans la voie du progrès, si l'on veut, mais dans une direction tout opposée à celle que la plupart des résidents européens en Chine auraient désiré voir suivre à son gouvernement; si les progressistes paraissaient vouloir céder un instant, c'était pour pouvoir mieux résister par la suite. En se plaçant au point de vue du patriotisme chinois, on ne saurait méconnaître la prudence et la sagesse de ces hauts fonctionnaires. Malgré les résistances contre lesquelles ils eurent à lutter jusques et surtout dans l'entourage même de l'empereur, ils finirent par l'emporter, grâce à l'appui influent du prince de Kong et de quelques sages conseillers de la couronne, tels que Ouen-Siang.

Tso-Tsong-Tang fut l'un des premiers à passer de la période de discussion à la phase d'exécution. Après avoir, comme gouverneur du Tche-Kiang, chassé de cette belle province les rebelles qui avaient fait de ses plus riches districts une solitude désolée, il avait été nommé, en reconnaissance de ses services, vice-roi du Fou-Kien et du Tche-Kiang. La campagne qu'il avait faite dans le nord de cette dernière province contre les rebelles Tchang-Mao n'avait pas été perdue pour lui. Afin de réduire plus

vite l'insurrection, il avait déjà eu recours à l'emploi de corps de troupes formés de soldats chinois commandés par des instructeurs et des officiers français; ces corps avaient, pour cette raison, reçu le nom de corps franco-chinois. Le vice-roi Tso avait pu, en les voyant agir sous ses yeux, apprécier leurs services auxquels il avait dû de remporter une série de succès brillants et répétés, et juger plus directement des mérites de l'instruction et de l'armement européens. Là aussi il avait été en contact avec les commandants de ces corps, hommes distingués, pleins d'intelligence et d'ardeur; il s'était formé une haute idée de leur courage et de leur dévouement, en voyant, sur quatre officiers qui prirent succesivement le commandement, deux tomber mortellement blessés, MM. Le Brethon et Tardif de Moidray, un troisième, M. Giquel, grièvement atteint. Aussi résolut-il de mettre plus utilement à profit les services de ceux qui restaient encore. Il avait été surtout frappé de la puissance de notre marine, et jugeant, par l'immense développement des côtes chinoises, de l'utilité qu'il y aurait pour son pays de posséder une flotte de guerre capable d'en surveiller les abords, il demanda en 1864, à MM. Giquel et d'Aiguebelle, tous deux lieutenants de vaisseau de la marine française, un devis pour la création d'un grand établissement de construction de navires de guerre à vapeur. Deux ans après, en 1866, il soumettait à l'approbation de l'empereur le plan qui lui avait été remis et il signait, après y avoir été autorisé, avec les deux officiers auxquels il s'était adressé, un contrat dont les principaux points se résumaient ainsi :

1° Création d'ateliers et de chantiers propres à construire des navires et leurs machines.

2° Création d'écoles destinées à former des contre-maî-

tres pour la construction, des capitaines et des mécaniciens pour la conduite des navires.

3° Engagement d un personnel européen suffisant pour conduire les travaux et instruire les Chinois.

La durée de l'engagement du personnel européen était fixée à cinq ans, et durant cette période il devait être construit quinze navires à vapeur de différents tonnages.

C'était chose bien nouvelle pour la Chine qu'une pareille initiative, et il y avait un certain courage à en prendre la responsabilité. Le gouvernement central a, en effet, pour principe de ne jamais se découvrir dans aucune affaire; il se contente de rejeter ou d'approuver les projets qu'on lui propose, laissant à la charge de leurs auteurs toute la responsabilité de l'exécution. Il est bien rare, s'ils réussissent, qu'ils puissent en recueillir les fruits; la jalousie de leurs rivaux, éveillée par le succès, emploie tous les moyens pour les empêcher d'en retirer aucun bénéfice; s'ils échouent, au contraire, ils peuvent voir leur carrière brisée, leur fortune anéantie, lorsque leur vie elle-même n'est pas directement menacée. Il faut donc savoir grand gré au vice-roi Tso de la hardiesse patriotique qu'il montra en cette circonstance, et à défaut d'autres, cet acte d'initiative intelligente suffirait pour lui assurer une place importante dans l'histoire moderne de la Chine.

Il avait fait nommer pour l'aider dans la direction de cette vaste entreprise un mandarin d'une grande valeur, Chen-Pao-Tchen, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler.

L'installation de l'Arsenal fit en peu de temps de rapides progrès. Le vice-roi Tso commençait à recevoir la récompense de ses efforts; les grands travaux qui devaient assurer la réalisation de ses projets se développaient à

vue d'œil, lorsqu'il fut tout à coup relevé des fonctions qu'il remplissait dans le Fou-Kien et le Tche-Kiang, et envoyé, en qualité de vice-roi du Chen-Si et du Kan-Sou, combattre l'insurrection des musulmans révoltés à l'autre extrémité de la Chine. Les talents militaires, l'énergie dont il avait fait preuve dans la campagne du Tche-Kiang, semblaient l'avoir officiellement désigné pour rendre à l'empereur de nouveaux services du même genre; peut-être aussi la méfiance du gouvernement, la jalousie de quelques envieux, trouvèrent-elles leur compte à éloigner un mandarin déjà populaire d'un établissement qui allait encore augmenter son prestige en mettant à sa disposition des engins de guerre puissants. Désolé d'une décision qui, lui enlevant, par suite de l'éloignement, toute influence immédiate sur la direction de l'Arsenal, lui en laissait du moins supporter toute la responsabilité, le vice-roi Tso dut se résigner et se consoler de sa disgrâce en pensant qu'il avait placé à la tête de ce grand établissement l'homme de Chine le plus capable, après lui, de le faire prospérer.

Six ans après, le 12 février 1874, grâce au zèle d'un nombreux personnel européen, aux efforts énergiques et persévérants et à l'habile direction de M. Giquel, resté depuis quatre ans seul chargé de l'entreprise, grâce aussi à la force de volonté inébranlable de Chen-Pao-Tchen, malgré des difficultés nombreuses, des obstacles de toute nature, les prévisions du contrat étaient non-seulement réalisées, mais encore dépassées sur plusieurs points. Les résultats acquis étaient, sans contredit, très-remarquables; de vastes ateliers pourvus de tout un outillage européen et occupant un personnel considérable d'ouvriers indigènes étaient en plein fonctionnement; quinze beaux navires complétement armés témoignaient hautement de l'activité qui avait été déployée; les écoles aussi pouvaient

être fières de leurs élèves qui, en moins de cinq ans, avaient parcouru un cours complet d'études scientifiques, dont ils avaient trouvé à faire avec succès l'application immédiate dans les bureaux de dessin ou dans les ateliers de construction[1]. Plusieurs visiteurs illustres s'étaient succédé pendant les dernières années à l'Arsenal et n'avaient pu cacher l'étonnement que leur causaient

[1] On me permettra de citer, à l'appui de cette assertion, qui pourrait paraître intéressée, un extrait d'un rapport adressé à notre ministre de la marine par un membre du génie maritime qu'il avait délégué pour lui rendre compte des travaux accomplis à l'arsenal de Fou-Tchéou :

« Il y a cependant, dans l'œuvre de M. Giquel, tout un autre côté dont le succès paraît plus surprenant encore. On peut, en effet, se rendre compte, même à distance, qu'étant donné les moyens d'action, on soit arrivé à créer de toutes pièces un établissement de cette importance, à façonner au travail manuel toute une population d'ouvriers et à construire une flotte entière. Mais on comprend qu'il était autrement difficile d'ouvrir des intelligences fermées à la science, aux idées abstraites qu'elle comporte, et qui semblaient devoir demeurer incompréhensibles à des gens qui n'ont même pas dans leur langue de mots pour les exprimer. Ce résultat a, pourtant, été atteint, et j'estime que, dans l'instruction du personnel chinois, M. Giquel a rempli, au delà de ce qu'on pouvait attendre, les promesses de son programme.

« Dans ma visite des écoles installées par ses soins, et qui ont été l'objet de sa constante sollicitude, j'ai été très-vivement surpris des résultats qu'il a obtenus.

« J'ai visité successivement l'école française, destinée à former des ingénieurs, et l'école navale anglaise. Dans l'une et l'autre, les études sont poussées très-loin. Les élèves de l'école française reçoivent même les premières notions du calcul différentiel et intégral.

« Les professeurs de cette école ont apporté, dans l'accomplissement de cette tâche si difficile, une patience et un dévouement admirables. Leurs efforts ne sont pas demeurés inutiles, et j'ai pu m'assurer, par les interrogations faites en ma présence, que l'instruction donnée était généralement comprise. Je joins à cette lettre quelques-unes des compositions des élèves appartenant aux quatre divisions de l'école française. Vous pourrez juger, Monsieur le Ministre, par ces compositions, prises au hasard parmi celles qui ont servi à arrêter le dernier classement, du degré d'instruction auquel les jeunes gens sont parvenus. »

les résultats qu'ils avaient sous les yeux; le grand-duc Alexis de Russie, les ministres, les amiraux de toutes les nations qui s'étaient rendus à Fou-Tchéou, avaient été unanimes dans leur témoignage.

Si les résultats acquis étaient considérables, les autorités chinoises de l'Arsenal ne se dissimulaient cependant pas que, pendant longtemps encore, surtout pour l'instruction, le concours des Européens leur serait indispensable. Malheureusement, il fallait compter avec le gouvernement de Péking. Le contrat stipulait qu'un certain programme devait être accompli; malgré les preuves matérielles de son exécution, avouer qu'on sentait encore le besoin de conserver des Européens, c'était avouer implicitement une faiblesse, c'était prêter le flanc aux attaques du parti rétrograde; c'était compromettre celui qui avait été l'initiateur de l'entreprise et ceux qui avaient été chargés de la conduire. Mieux valait dire que, les engagements ayant été remplis avec une scrupuleuse exactitude, les Chinois se déclaraient satisfaits et qu'il n'y avait pas lieu de conserver plus longtemps le personnel européen qui avait coopéré à l'œuvre, sauf à proposer plus tard un programme plus complet et à greffer une nouvelle entreprise sur l'ancienne. Tout défectueux que fût ce procédé, c'était, en somme, le seul qui permît de satisfaire les exigences contraires qu'il s'agissait de concilier, celui, en un mot, qui s'accordait le mieux avec les fâcheuses traditions administratives de la Chine.

En conséquence, au mois de janvier 1874, Chen-Pao-Tchen adressait à l'empereur un rapport dans lequel il lui annonçait que le programme d'enseignement de l'Arsenal ayant été bien rempli, il lui demandait de vouloir bien conférer aux membres du personnel européen qui s'étaient distingués par leurs services quelques

hauts témoignages de satisfaction, avant de les licencier.

Je fus honoré pour ma part du titre de mandarin du quatrième rang au bouton bleu, et de la décoration de l'Ordre du mérite de seconde classe.

Après cette distribution de récompenses, nous fûmes congédiés avec toutes les marques de la plus sympathique estime.

Ce n'est pas sans tristesse et sans regrets que l'on voit arriver le jour où il faudra abandonner un pays que l'on a habité pendant de longues années; je m'en étais presque fait une seconde patrie, et cette contrée montagneuse ne me parut jamais si belle que le jour de mon départ. J'y avais profondément souffert des atteintes du climat; l'installation défectueuse des premiers jours avait été pénible; mais peu à peu les ressources de tout genre avaient fini par affluer autour de l'Arsenal; la vie s'y était faite facile et agréable. Je m'étais créé dans la population indigène des relations que je me voyais obligé d'abandonner sans certitude de pouvoir les reprendre un jour. J'avais surtout un regret: celui de n'avoir guère vu la Chine que dans les ports, là où le contact des Européens en a plus ou moins dénaturé la vie apparente; j'aurais voulu pouvoir pénétrer dans l'intérieur de ce grand empire, parcourir quelques régions encore inconnues, et prendre dans ces provinces éloignées la vie chinoise sur le vif.

Ce fut dans ces dispositions que je pris passage le 20 février 1874 à bord du *Dragon*, un petit bateau à vapeur qui faisait le service entre Fou-Tchéou et Shang-Haï, en compagnie d'un de mes amis, mon ancien collègue à l'Arsenal, qui partageait les mêmes idées.

A l'époque où nous faisions cette traversée, c'est-à-dire vers la fin de la mousson de nord-est, le voyage de Fou-

Tchéou à Shang-Haï est une charmante promenade. Le navire ne s'éloignant de la côte que de quelques milles navigue continuellement au milieu d'archipels dont les nombreux îlots brisent les flots du large; seule, une houle longue et profonde berce mollement le navire sans causer aux voyageurs de fatigue ni de malaise. La traversée est d'ailleurs bien vite faite : trois jours suffisent pour franchir la distance qui sépare Fou-Tchéou de Shang-Haï. Le temps s'écoule avec une rapidité extraordinaire; les nombreux repas que l'on a l'habitude de faire à bord des bateaux anglais en occupent une bonne partie; la variété d'aspect des petites îles que l'on rencontre à chaque instant distrait l'esprit pendant les heures d'oisiveté et en abrége la durée; la plus grande partie de la soirée s'écoule dans les causeries auxquelles les Anglais aiment à se livrer, le dîner fini, autour d'une table sur laquelle circulent des flacons de porto et de sherry. Ces libations fréquentes et prolongées, dont l'habitude est invétérée chez les gens de mer, deviennent malheureusement trop souvent une cause d'insécurité pour les navires. L'attention alourdie des officiers n'est plus assez éveillée pour surveiller, pendant la nuit, la route que suit le bâtiment, et éviter des abordages dangereux.

Un soir, vers minuit, au moment de me coucher, j'entendis retentir le bruit du sifflet à vapeur; inquiet de ce signal inaccoutumé, je montai précipitamment sur le pont. Au moment où j'y mettais le pied, je ressentis une secousse, jentendis un craquement, puis aux clartés de la lune je vis passer rapidement le long du bord le mât et la voile d'une jonque de pêche chinoise dont le corps se trouvait encore plongé dans l'ombre du navire qui venait de l'aborder. On entendait sortir de cette obscurité des voix qui proféraient en chinois des imprécations

auxquelles les hommes du bord répondirent par des jurons anglais. La machine avait été arrêtée au premier signal, mais avant que le navire eût épuisé sa vitesse d'impulsion, nous étions déjà à plusieurs centaines de mètres de la malheureuse embarcation dont on distinguait encore vaguement les débris. Après s'être assuré qu'une autre barque de pêche était venue au secours des naufragés, le capitaine ordonna de reprendre la marche, sans s'inquiéter davantage de l'incident. La responsabilité en incombait sans doute, dans ce cas, aux pêcheurs chinois qui, avec une imprudente témérité dont ils donnent trop souvent l'exemple, avaient cru pouvoir devancer la marche du bateau à vapeur et passer devant lui. C'est encore la superstition qui les pousse à commettre ces imprudences où ils jouent follement leur fortune et leur vie ; ils croient que, s'ils sont obligés de changer de direction pour laisser passer devant eux un navire qui croise leur route, quelque malheur les menace, et pour éviter un danger imaginaire, ils affrontent de gaieté de cœur un péril bien plus réel.

La côte de Chine décrit, du golfe du Pe-Tche-Li au golfe du Tong-King, un grand arc de cercle dont l'embouchure du Yáng-Tze-Kiang marque à peu près le milieu ; de part et d'autre de cette embouchure, elle offre des aspects bien différents. Au sud, la mer vient baigner le pied des montagnes, et le rivage décrit une ligne sinueuse dentelée à l'infini par de profondes échancrures ; les abords de cette côte rocheuse sont parsemés d'îles et de récifs. Au nord, au contraire, la rive, formée d'alluvions, est plate et se prolonge au loin sous la mer par une pente insensible qui la rend redoutable aux navires ; elle n'offre pas un havre, pas un port où il soit possible d'aborder, à l'exception de la presqu'île de Chan-Tong, contrée montagneuse qui en rompt pour un instant la

ligne continue, et présente aux navigateurs quelques points de refuge.

Dès qu'on a dépassé l'archipel des Tchou-San, la mer change de couleur; elle prend une teinte jaune sale qui dénote le voisinage d'un grand fleuve; on se trouve, en effet, dans le Yang-Tze-Kiang, dont l'embouchure, si large qu'on y peut naviguer pendant plus de six heures sans en apercevoir les rives, est cependant tellement encombrée de bancs de vase, que la navigation y est très-difficile. C'est ce fleuve, aux eaux épaisses et jaunes, que les Européens nomment, je ne sais trop pourquoi, fleuve Bleu, et que les Chinois désignent par les noms de Kin-Cha-Kiang, fleuve au sable d'or, Ta-Kiang, grand fleuve, ou Yang-Tze-Kiang, fleuve fils de l'Océan.

C'est sur le Rouang-Pou, une petite rivière qui vient se jeter dans l'embouchure même du grand fleuve, que s'élève la ville de Shang-Haï. Au sortir du Yang-Tze-Kiang, le Rouang-Pou, qui a bien la largeur de la Seine, ne semble plus qu'un misérable ruisseau indigne de l'attention du voyageur; les campagnes qui le bordent de chaque côté sont fertiles et bien cultivées, mais la végétation y perd le caractère tropical qu'elle affectait dans les provinces du Midi. La petite rivière se dirige du sud au nord, et déjà l'on est tout près de Shang-Haï, que rien n'en peut faire soupçonner l'existence. Un coude brusque du cours d'eau, qui coule alors de l'ouest à l'est, vous met subitement en présence d'un quai magnifique bordé de palais; c'est la concession anglaise. Au devant, une quantité de navires, de tous genres, de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes nationalités, reposent sur leurs ancres au milieu du Rouang-Pou; à droite, s'étend le long de la rive une longue ligne de quais de débarquement où sont amarrés des navires que l'on charge ou

que l'on décharge; derrière ces *wharves* s'élèvent d'immenses *godowns* ou magasins, dans lesquels s'entassent caisses et ballots; c'est le quartier de Rong-Kiéou, ce qu'on nomme improprement la concession américaine.

Tous les quartiers habités de Shang-Haï se sont élevés sur la rive gauche de la rivière et se succèdent en la remontant dans l'ordre suivant : de l'est à l'ouest, la concession Américaine; du nord au sud, la concession Anglaise, la concession Française, la ville chinoise et ses faubourgs. Les concessions sont séparées les unes des autres par de petits ruisseaux dont les noms sont bien connus des résidents européens en Chine : le Yang-King-Pang entre les concessions française et anglaise, le Sou-Tchéou-Creek entre les concessions anglaise et américaine.

Il y a à peine une trentaine d'années, Shang-Haï était une petite sous-préfecture dont rien ne faisait présager l'importance ni le développement futurs. Désireux d'augmenter le nombre des ports ouverts à leur commerce, les Anglais jetèrent les yeux sur cette petite place; sa situation au centre d'un riche district qui produisait la soie en abondance, le voisinage de la ville renommée de Sou-Tchéou, enfin la proximité de la mer et du Yang-Tze-Kiang qui permettait d'y amener facilement tous les produits de l'intérieur de la Chine, les décidèrent à en imposer l'ouverture au gouvernement chinois. Le traité de Nan-King donna le droit à tous les négociants étrangers de s'établir à Shang-Haï, d'y louer des terrains aux indigènes et de s'y livrer au commerce, moyennant une rente annuelle payée par l'intermédiaire des consuls au gouvernement chinois, qui n'abandonnait aucun de ses droits sur les portions de terrain ainsi concédées. Le développement de la nouvelle colonie fut d'abord assez lent, et sans les événements politiques qui

y firent affluer la population et les affaires, elle n'eût sans doute jamais atteint l'état de prospérité où elle a pu arriver.

Elevée sur des rizières qu'il avait fallu remblayer, la nouvelle ville resta longtemps soumise à des influences délétères qui en rendaient le climat excessivement malsain, surtout pendant la saison des chaleurs. Peu à peu, cependant, le mouvement des affaires se développant, les résidents, dont le nombre augmentait en même temps, purent commencer des travaux d'assainissement et d'embellissement qui, continués avec régularité, ont fini par faire de la concession Anglaise de Shang-Haï l'une des villes les plus agréables et les plus saines de tout l'Orient. Je dis à dessein la concession Anglaise, parce que les deux autres, restées longtemps en dehors du mouvement qui assurait le développement régulier de la première, lui sont encore de beaucoup inférieures.

Cela tient à la différence de tempérament des nations appelées à coloniser dans ce nouveau port; les Anglais montrent partout où ils vont un admirable esprit d'organisation et d'économie administratives qui leur permet de prospérer, là où nous avons les plus grandes difficultés à nous établir; chez eux l'initiative individuelle, à l'exercice de laquelle les agents du gouvernement n'apportent aucune entrave restrictive, réalise dans l'intéret général des prodiges que l'on ne saurait trop admirer. A peine débarqués, les premiers arrivants se réunissent, nomment des délégués chargés de pourvoir aux premiers besoins de la colonie naissante et de jeter les bases d'une organisation municipale; dès lors, édilité, voirie, police, tout se trouve réglé et administré par ceux qui ont le plus grand intérêt à ce que tout se fasse avec ordre et économie. C'est ainsi que les choses se passèrent dans l'origine à Shang-Haï; et dès lors, sans qu'il

fût intervenu aucun arrangement officiel, et simplement par la force des choses, la colonie anglaise présenta ce spectacle étrange d'une ville libre élevée sur un territoire qui ne lui appartient pas, administrée par ses citoyens qui y entretiennent à leur solde un corps de police, y prélèvent des impôts et y exercent avec la plus grande indépendance tous les droits d'un pouvoir exécutif qui ne leur a pas été officiellement délégué, mais qui leur a été concédé tacitement. Dans cette ville cosmopolite où toutes les nations sont représentées, aucun agent d'un gouvernement quelconque n'exerce d'influence prépondérante ; le consul d'Angleterre lui-même n'y a pas plus de droits que ceux des autres pays. Si l'on doit juger par les résultats des mérites pratiques d'une organisation administrative, il faut reconnaître que celle-ci est la plus parfaite qu'il soit possible de rencontrer, et l'on ne saurait trouver de plus éloquent exemple de l'influence que peuvent exercer les libertés municipales, sagement comprises, sur la prospérité d'une ville, le maintien de l'ordre, la bonne administration et le bon emploi des deniers publics, tant au point de vue de l'utilité qu'à celui de l'agrément. La municipalité de la concession anglaise de Shang-Haï peut être fière de son œuvre et se glorifier d'avoir fondé une ville que l'on a pu justement appeler « la Colonie Modèle. »

Trois lots de terrains contigus avaient été désignés à l'origine par le gouvernement chinois aux nationaux des trois puissances qui avaient conclu des traités avec la Chine en 1842-44 : l'Angleterre, la France et les États-Unis. Il eût été à désirer que ces trois concessions fussent administrées en commun sur le même pied. Mais des divergences d'opinion s'opposèrent à l'exécution d'un projet qui eût fait également participer toutes les parties de la nouvelle colonie aux bienfaits d'une organi-

sation libérale et de l'initiative individuelle. Les consuls de France et des Etats-Unis exprimèrent le désir de voir administrer par des conseils différents les territoires attribués à leurs nationaux. Enfin, les errements d'indépendance mis en pratique par les Anglais sur leur territoire étaient trop différents des théories administratives qui avaient alors cours en France pour pouvoir être appliqués sur la concession Française. Le consul y retint tous les droits d'un pouvoir souverain sans limites et sans contrôle. Cependant, pour atténuer ce que pouvait avoir d'abusif ce pouvoir discrétionnaire, une commission municipale avait le droit de voter les recettes et d'approuver les dépenses décrétées par l'autorité consulaire. Un corps de police entretenu par la municipalité, mais placé directement sous les ordres du consul, devait faire respecter l'ordre sur la concession et s'opposer au besoin aux velléités d'opposition de la commission municipale qui, certain jour, trouva la salle de ses séances occupée militairement. De pareils procédés frappaient d'étonnement et de stupeur nos voisins de la concession Anglaise, qui ne comprenaient rien à ce qui se passait chez nous et qui, croyant qu'un tel régime de compression était nécessité par l'esprit d'insubordination de la population, avaient fini par avoir de la concession Française et de ses habitants l'opinion la plus détestable et par la considérer comme un quartier mal famé.

Un pareil jugement était certainement rempli d'exagération, sans manquer tout à fait de fondement ; le système d'administration adopté sur la concession Française en avait éloigné tous les étrangers, et même ceux de nos nationaux qui, n'y ayant encore aucun intérêt engagé, préféraient aller s'installer sur la concession Anglaise où ils trouvaient plus de commodités, d'agréments, et aussi un régime plus conforme à leurs sentiments libé-

raux[1]. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il n'y eût sur la concession Française des personnes respectables; quelques négociants qui y avaient acquis dès le début des intérêts considérables, et qui s'y trouvaient dès lors retenus, formaient un petit noyau d'hommes intelligents et honorables sur lesquels on eût pu compter pour donner à notre concession, si on leur eût laissé plus d'indépendance, le développement que les Anglais donnaient à la leur; malheureusement ils étaient peu nombreux, et ils étaient les premiers à gémir et à souffrir du régime exceptionnel qui pesait sur eux. Le reste de la population se composait pour la majeure partie de matelots et de cuisiniers de toutes les nationalités, débarqués par les navires de commerce. Pour toutes ces raisons la concession Française resta longtemps très-pauvre, et les maigres revenus qu'elle tirait de ses habitants suffisaient à peine à entretenir le corps de police destiné à assurer le maintien de l'ordre au milieu d'une population flottante, grossière et turbulente, et à exécuter les travaux de première nécessité.

Au contraire, tous les grands établissements de commerce et de crédit affluaient sur la concession Anglaise, et contribuaient à augmenter considérablement la prospérité de ses finances.

Le quartier de Hong-Kiéou resta longtemps presque désert et ne servit tout d'abord qu'à l'établissement de quelques docks pour les réparations des navires et de quelques magasins. La constitution américaine, qui ne reconnaît pas l'adjonction de colonies en pays étrangers, n'autorisait point le consul à accepter au nom des Etats-Unis une concession même temporaire en Chine. Il n'y

[1] L'agence du Comptoir d'escompte, à Shang-Haï, notamment, est installée sur la concession Anglaise.

eut donc pas lieu de créer une commission municipale américaine pour administrer une concession qui n'existait pas, et en 1863 le territoire de Rong-Kiéou fut réuni pour l'administration municipale à la concession Anglaise.

Toutes ces circonstances contribuèrent à donner à chacune des trois parties de la ville européenne de Shang-Haï un aspect bien différent. La concession Anglaise avec ses rues bien tracées et bien entretenues, ses maisons spacieuses et monumentales entourées de grands jardins, habitées par les plus hauts représentants du commerce et de la banque, devint la ville aristocratique, la ville par excellence; Rong-Kiéou resta le quartier maritime, animé durant le jour par le mouvement des marchandises, désert et dangereux dès que la nuit était tombée; la concession Française formait le bas quartier, le faubourg de Shang-Haï, mal construit, mal entretenu, hanté par une population hétérogène, d'apparence et de mœurs suspectes, qu'y attiraient les bouges, les tripots et les lieux mal famés qui s'y étaient établis.

Le développement de la colonie de Shang-Haï fut d'abord progressif et régulier comme celui de son commerce, jusqu'à l'époque où les rebelles Tchang-Mao, s'étant emparés de Nan-King et de Sou-Tchéou, commencèrent à se rapprocher du Rouang-Pou. Les populations qui fuyaient devant les bandes indisciplinées de l'empereur Taè-Ping vinrent demander un refuge et une protection aux étrangers; la ville chinoise où les rebelles pénétrèrent deux fois ne leur offrait pas un asile assez sûr. Alors commença pour la colonie européenne de Shang-Haï une période d'agio, période fiévreuse et malsaine où l'on vit des fortunes s'édifier en quelques heures, où une spéculation effrénée attira de toute part une foule d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Pour loger l'énorme affluence des fugitifs

chinois, il fallut élever à la hâte des quartiers entiers; dès lors, la spéculation sur les terrains, sur les maisons, sur les matériaux de construction, prit un développement extraordinaire. Pendant que les particuliers réalisaient à ce jeu des fortunes considérables, les concessions y gagnaient un accroissement notable de revenus; la concession Française y trouva des ressources suffisantes pour exécuter les travaux nécessaires et utiles qu'elle avait été, faute de fonds, obligée d'ajourner jusque-là.

Mais ce n'était pas à cela seulement que se bornait le bénéfice que Shang-Haï retirait de la rébellion; les insurgés s'étant emparés de Nan-King étaient devenus les maîtres de la navigation du Yang-Tze-Kiang et s'emparaient de toutes les jonques de commerce qui essayaient d'en remonter ou d'en redescendre le cours.

L'interruption du commerce avait fait élever, dans l'intérieur de la Chine, le cours des denrées de première nécessité, comme le sel, à des prix fabuleux. Certains commerçants chinois de Shang-Haï voulurent, avec l'aide des Européens, profiter de cette hausse des prix qui leur assurait des bénéfices facilement réalisables. Les rebelles ménageaient les puissances européennes avec lesquelles ils essayaient d'entrer en négociations pour conclure des traités d'amitié et de commerce; ils avaient reconnu à leurs navires de guerre et à leurs navires marchands le droit de naviguer librement sur le Fleuve bleu. Profitant de cette circonstance, les négociants chinois faisaient remorquer devant Nan-King leurs convois de jonques par des navires à vapeur, et les rebelles, n'osant commettre un acte d'hostilité qui eût immédiatement armé l'Angleterre, la France et les États-Unis contre eux, laissaient paisiblement passer sous le feu de leurs batteries ces convois pesamment chargés. Arrivés au delà des lignes

des rebelles, les navires à vapeur abandonnaient les jonques qui continuaient désormais le voyage à leurs risques et périls et revenaient en chercher d'autres pour recommencer la même manœuvre. Chacun de ces voyages rapportait aux propriétaires des bateaux à vapeur des bénéfices inouïs. Il y avait encore le commerce des armes et des munitions de guerre; on en vendait aux impériaux, on en vendait aux rebelles. Tous les vieux stocks d'armes de tous calibres et de tous modèles de l'Europe trouvèrent en ce moment à Shang-Haï un débouché avantageux.

De 1860 à 1863, la colonie traversa une période de fièvre et d'agitation sans pareille. C'est principalement à cette époque que la concession anglaise prit ce caractère monumental qu'elle a conservé depuis lors. On vit s'élever sur le quai de cette portion de la ville des habitations somptueuses, véritables palais que se faisaient construire à grands frais ces négociants enrichis, arrivés quelques années auparavant presque sans fortune et devenus si opulents qu'on pouvait leur décerner le titre de : « Princes du commerce. »

Mais tout cela n'eut qu'un temps; lorsqu'après la prise de Nan-King par les troupes impériales, la rébellion étant définitivement vaincue, tout rentra dans l'ordre de choses régulier, le commerce reprit son allure normale. Cela ne faisait pas l'affaire de tout le monde; on avait pris goût à ces gros bénéfices si facilement gagnés ; plus d'un qui n'avait pas eu la prévoyance, pendant les jours de prospérité, de faire quelques réserves pour l'avenir, et qui la veille encore roulait carrosse, était bien heureux, le lendemain, de trouver pour coucher une botte de paille dans une écurie ou un sac de toile dans un magasin. Les plus grandes maisons elles-mêmes regrettaient le bon temps où elles voyaient le Pactole couler dans

leurs caisses et trouvaient dur de limiter leurs gains à ceux que leur assurait un des plus grands mouvements commerciaux du monde entier. La facilité avec laquelle les plus grosses fortunes s'étaient réalisées en peu de temps avait attiré à Shang-Haï de nouveaux négociants, et la concurrence, augmentant de jour en jour, diminua l'importance des bénéfices réalisés par chacun ; on regrettait les beaux jours et on en souhaitait le retour. Plus tard, les négociants chinois, sortant à la fin de leur timide réserve, se mirent eux-mêmes de la partie et firent concurrence aux Européens sur leur propre terrain et avec leurs propres armes. On n'osa pas s'en prendre directement à ceux qui nous empruntaient ainsi les procédés de notre civilisation alors qu'on s'était pendant si longtemps donné pour modèle. Mais il ne fut pas de mauvaise chicane qu'on ne cherchât au gouvernement chinois ; tout était prétexte à récriminations. Il fallait tout au moins réviser les traités et arracher au gouvernement de Péking les concessions les plus exorbitantes sans lui rien abandonner en retour ; les temps étaient devenus si difficiles ! Les impatients allaient jusqu'à accuser de mollesse, presque de trahison, les ministres qui n'épousaient pas avec assez de chaleur les regrets et les impatiences de leurs compatriotes. Il s'est produit simplement à Shang-Haï ce qui arrive partout lorsque l'ordre succède au désordre, lorsqu'il faut faire rentrer dans le calme et dans les conditions d'une vie régulière des appétits enfiévrés et désordonnés. Ministres et gouvernements ne se sont pas préoccupés outre mesure de toutes ces clameurs ; ils ont eu raison : céder à l'entraînement passionné de la population de Shang-Haï eût été commettre un acte d'injustice et d'oppression.

Malgré toutes les plaintes, le commerce n'en continue pas moins son train régulier ; la prospérité de la colonie

européenne de Shang-Haï n'a pas cessé d'aller en progressant, et s'il ne s'y commet plus de folles extravagances comme celles que l'on pouvait se permettre aux beaux jours de la spéculation, on ne s'y refuse cependant rien de ce qui peut contribuer à rendre l'existence plus douce et plus confortable. La vie y est très-large et, ce qui en fait le principal charme, c'est qu'on y jouit de l'indépendance individuelle la plus complète. Les Anglais y ont apporté avec eux leurs défauts et aussi toutes leurs qualités. L'une des plus estimables est sans contredit le respect absolu qu'ils professent scrupuleusement pour la liberté de chacun. Stricts et corrects, méthodiques et réguliers, ils apportent un grand esprit d'ordre dans tous les actes de leur vie; dans leurs établissements, où rien n'est laissé à l'imprévu, chacun a sa besogne déterminée et ses heures de travail bien réglées; les affaires s'expédient dès lors couramment, sans tiraillement ni difficultés; le chef de la maison sait qu'il peut compter sur ses employés, et ceux-ci savent de leur côté qu'ils n'auront pas à souffrir des caprices ou du bon plaisir de leur patron. En dehors du service toute subordination disparaît, et supérieurs et inférieurs redeviennent les uns et les autres citoyens de la ville de Shang-Haï, ayant entre eux les relations courtoises de gens bien élevés, sans hauteur ni familiarité déplacée de la part des uns, sans platitude de la part des autres.

A ces avantages la ville de Shang-Haï joint encore ceux que peut présenter une grande ville européenne; les ressources de toute nature y abondent; des marchés vastes et bien approvisionnés, des magasins pourvus de toutes les denrées que l'on est habitué à rencontrer dans nos climats fournissent à la vie matérielle tout ce que l'on peut désirer; des lieux de réunion, des clubs, des jeux de paume, des salles de concert, un

théâtre, une bibliothèque, offrent à ses habitants des distractions intelligentes ; un champ de courses ouvert dans le voisinage de la concession Anglaise, des rues nombreuses et bien entretenues, des routes bordées de villas et s'étendant jusqu'à une distance de quelques kilomètres dans l'intérieur du pays, permettent de faire vers le déclin du jour une promenade agréable et de prendre l'exercice que le climat rend si nécessaire ; enfin, les nombreux arroyos qui sillonnent ce pays et des bateaux très-confortablement installés donnent toutes facilités de faire aux environs de Shang-Haï de longues excursions et de se rendre à des parties de chasse qui dégénèrent le plus souvent, vu l'abondance du gibier, en véritables scènes de carnage.

Les maisons de Shang-Haï, adaptées tout à la fois aux exigences du climat et aux habitudes du confort européen, ont une physionomie à elles et qui ne manque pas d'originalité. De larges vérandhas abritent les appartements intérieurs contre l'ardeur du soleil ; dans les pièces hautes et spacieuses, l'air pénètre par de nombreuses ouvertures, et l'on supplée à l'absence trop fréquente de la brise par la ventilation artificielle produite au moyen des *pancas ;* ce sont des espèces de grands éventails suspendus au plafond, pouvant osciller d'un bout de la chambre à l'autre, et mis en mouvement à l'aide d'une corde par un *coolie* placé au dehors de l'appartement.

Le service y est fait par un nombreux domestique dont les membres ont chacun leurs attributions spéciales. La plupart du temps on y trouve d'abord un *butler* ou *number one boy*, sorte d'intendant chargé de veiller à tout le service intérieur, investi de la confiance du maître et qui a la haute main sur tout le reste de la domesticité ; il a dans ses attributions la cave, l'office aux conserves et l'achat des provisions, qui n'est

pas sans lui rapporter quelques petits profits; les domestiques chinois savent faire danser l'anse du panier tout comme les cuisinières les plus expertes des pays civilisés. On trouve ensuite un *number two boy* qui est plus spécialement affecté au service particulier de son maître; c'est une sorte de valet de chambre et de valet de pied; c'est lui qui a soin du linge et de la garde-robe; il sert son maître à table, et, lorsque celui-ci va dîner en ville, il le suit chez l'amphitryon; dans ces réunions quelquefois nombreuses, chaque convive a le sien qui s'occupe spécialement de lui, le sert et ne le laisse manquer de rien; le service se fait sans bruit, promptement, et présente cet énorme avantage qu'il est fait par des gens trop peu familiarisés avec le langage de leurs maîtres pour pouvoir comprendre la conversation. Le troisième personnage de la domesticité est le cuisinier; les Chinois ont une aptitude toute spéciale pour la cuisine, et avec une simplicité de moyens invraisemblable ils arrivent à des résultats dont la perfection pourrait à bon droit exciter la jalousie de leurs confrères européens. A ces trois principaux personnages il faut ajouter un nombreux personnel de *coolies* pour faire les gros ouvrages, de porteurs de chaise, de *ma-fou* ou palefreniers, de portiers, de veilleurs de nuit, etc....

La plupart du temps les boys, numéros un et deux, sont des Cantonais; grands, bien faits, de belle race, d'une propreté méticuleuse, ils se rompent plus facilement que les indigènes des autres province aux exigences des habitudes anglaises; le reste du domestique se recrute plus généralement parmi les habitants de la localité. Le boy chinois a des qualités précieuses: l'activité et la promptitude dans le service, l'exactitude, la régularité et la propreté; les attentions qu'il a souvent pour son maître, dont l'habitude lui a révélé assez le caractère

pour lui permettre de prévenir ses désirs, rendent ses services inestimables pour l'Européen qui l'emploie.

Le domestique chinois est intelligent et économe, de bonne tenue; mais, sans éducation, il manque dans la vie privée de sens moral; laborieux et actif pour son service, il redevient, dès que ses fonctions sont remplies, paresseux et oisif; il perd facilement au contact des Européens les qualités morales de sa race et n'en conserve que les défauts auxquels il ajoute les vices séduisants qu'il emprunte à notre civilisation; ses principaux passe-temps sont le jeu et la débauche. Il acquiert facilement et emploie à merveille ce jargon bizarre, nommé *pidgin english*, langue hétérogène et barbare, sorte de compromis entre les idiomes de l'Europe et ceux de l'extrême Orient, à laquelle ont donné naissance l'indifférence dédaigneuse professée par les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des résidents européens pour le langage du pays et la facilité un peu superficielle des individus à demi dégrossis appelés à remplir près d'eux le rôle de serviteurs et les fonctions d'interprètes.

Le boy cantonais ne passe en général que quelques années dans la domesticité; il en profite pour y acquérir un usage assez familier du *pidgin-english* et, ce qui est plus précieux, une connaissance approfondie du caractère européen, et surtout de ses faiblesses. Lorsqu'il sent que sa période d'apprentissage est complète, il élève d'un rang sa condition sociale et devient courtier d'affaires; intelligence souple, inventive et peu scrupuleuse, il sait mettre à profit les études et les observations qu'il a faites chez ses anciens maîtres. Si la fortune lui sourit quelque peu, ce qui arrive presque toujours, ce parasite inutile, qui vit tout à la fois aux dépens du producteur et du consommateur, appelle près de lui ses parents et ses amis, à chacun desquels il attribue une part dans

l'exploitation qu'il fait de ses compatriotes et des étrangers. C'est ainsi qu'il s'est formé sur les concessions européennes de Shang-Haï, et principalement sur la concession Anglaise, une ville chinoise d'un caractère tout particulier et qui n'a d'analogue nulle part ailleurs. Son développement et sa prospérité ont été singulièrement favorisés par l'extension de la rébellion des Tchang-Mao, et grâce à ces circonstances, elle n'a pas tardé à suppplanter sa voisine et sa rivale, la célèbre ville de Sou-Tchéou, que la jeunesse dorée avait autrefois surnommée Meï-Jen, Sou-Tchéou la Belle fille.

Cette dernière était, avant l'insurrection des Taè-Ping, le paradis de la galanterie; sa renommée était universelle; c'était l'asile du suprême bon goût et de la parfaite élégance; ses tissus précieux primaient tous les autres; la société raffinée de l'endroit cultivait les arts; les dames peignaient sur la soie avec l'aiguille ou le pinceau; les poëtes chantaient les louanges de cette Venise lacustre, et tout ce qu'il y avait de jeune, de beau, d'intelligent et d'élégant dans l'empire, s'y donnait rendez-vous. « Pour être heureux sur terre, disait un proverbe chinois, il faut naître à Sou-Tchéou, vivre à Canton et mourir à Liao-Tchéou », parce que dans la première sont les plus belles créatures, dans la seconde, les plus riches magnificences, et dans la troisième, les meilleurs cercueils.

L'origine des habitants du quartier chinois des concessions de Shang-Haï, la vanité que leur inspire une fortune facilement et rapidement faite, l'appétit de jouissance qui les possède, la facilité avec laquelle ils sèment l'argent autour d'eux, donnent à cette population un caractère assez dissolu. Au contact des Européens, les vieilles traditions sociales de la Chine y ont subi des atteintes mortelles. Les femmes y jouissent d'une quasi-

liberté qui ne tourne guère au profit de la morale publique. Les personnes du demi-monde qui avaient valu à Sou-Tchéou son antique réputation y ont trouvé des conditions bien plus favorables à leur complet épanouissement et y étalent les insolences de leur beauté et du luxe d'une vie fastueuse. Les femmes mariées elles-mêmes subissent l'influence de ce milieu corrompu et donnent quelquefois prise à la malignité publique par des inconséquences ou des scandales que leur eussent épargnés les vieilles traditions de réserve de la bonne société. Un fait de ce genre, qui est à lui seul tout un petit roman, venait de mettre Shang-Haï en émoi au moment où nous y arrivâmes.

Pour juger les délits commis sur sa concession par les sujets chinois, l'Angleterre a, de concert avec le gouvernement de Péking, installé une cour mixte, où elle est représentée et qui est présidée par un mandarin. Son prétoire, où l'on n'appelle d'ordinaire que les causes du plus médiocre intérêt, est peu fréquenté. Un spectacle étrange attira cependant la foule, vers la fin du mois de décembre 1873, dans la direction des bâtiments où siége ce tribunal. Une jeune fille d'une beauté fraîche et délicate, assise sur une brouette et revêtue des vêtements rouges d'une jeune mariée, venait en avant d'un groupe d'agents de police qui entraînaient au milieu d'eux un jeune homme de bonne mine et qui était lui-même d'une beauté remarquable. Un groupe de riches Cantonais, habitants de la concession, dont les sentiments paraissaient violemment surexcités, le poursuivaient de leurs injures et de leurs malédictions jusque dans la salle d'audience de la cour mixte, où ils pénétrèrent avec les deux précédents personnages.

Yang-yé-lin, ainsi s'appelait le jeune homme, était acteur de profession, et son intelligence, sa souplesse,

mais surtout sa beauté, lui avaient valu une réputation méritée. Les dames chinoises de Shang-Haï, disait-on, ne pouvaient le voir une fois sans se retirer profondément impressionnées, et l'on parlait complaisamment des passions qu'il avait inspirées en nombre, disaient les amateurs de scandale, véritablement prodigieux. Car, contrairement aux habitudes de retenue des autres villes de la Chine, les mœurs faciles de la société chinoise de Shang-Haï permettent aux dames de cette ville de se rendre au théâtre. Or, parmi les nombreuses victimes qui portaient dans leur cœur la blessure qu'y avait faite la vue du trop séduisant acteur, se trouvait, paraît-il, une dame cantonaise qui avait une fille, non pas sa propre fille, mais une enfant qu'elle avait achetée dans sa jeunesse et qu'elle avait élevée près d'elle. Mère et fille étaient dévorées du même mal : l'amour du beau comédien. Mais la seconde, qui avait pour elle la jeunesse et la beauté, pouvait conserver l'espoir de toucher quelque jour le cœur du Don Juan chinois, tandis que la première, dont les charmes portaient déjà les traces de l'âge, ne pouvait guère entretenir raisonnablement un aussi doux espoir. Elle imagina alors une combinaison machiavélique qui devait lui permettre de réaliser ses espérances coupables. Profitant d'une absence qu'avait été obligé de faire son mari, un riche courtier d'affaires cantonais, elle entra en relation avec Yang-yé-lin et lui offrit sa fille en mariage; il est probable que dans ce marché elle était mue, comme le dit un journal anglais de Shang-Haï, « par tout autre chose que par ses sentiments maternels, et que la jeunesse de la fille devait faire la compensation des défectuosités de la mère. » Yang-yé-lin eut le tort grave de consentir à un pareil compromis, sachant bien qu'en Chine encore bien moins qu'ailleurs un mariage ne peut se conclure sans l'assentiment du chef de la

famille. Néanmoins, on passa outre, sans se préoccuper d'une pareille violation de la loi et des usages, et la mère et la fille, affolées toutes deux par une passion coupable, transportèrent leur domicile dans la maison de l'acteur, au mépris de toutes les convenances et de leurs relations sociales. Les acteurs chinois sont, en effet, considérés, non sans raison, par leurs compatriotes, comme des êtres dégradés avec lesquels ce serait se déshonorer que d'avoir le moindre rapport. Quel scandale ne devait dès lors pas produire un mariage conclu dans ces conditions! La colonie cantonaise s'émut, en effet, de cet événement, et résolut, en se sentant ainsi atteinte elle-même dans sa propre dignité, de prendre en mains l'affaire et de sauvegarder les droits du chef de famille absent. Plainte avait été portée devant la cour mixte, et un mandat d'amener lancé contre Yang-yé-lin et sa jeune femme. C'est l'exécution de cet ordre qui avait révélé à la population de Shang-Haï la gravité de l'affaire et ému sa curiosité. Jusque-là il n'y avait rien que de très-correct dans l'attitude de la société cantonaise et des autorités chinoises, et les journaux anglais étaient malvenus à crier à l'arbitraire lorsqu'il y avait violation flagrante de la loi et des usages, violation préméditée et exécutée par surprise. Je ne sais si le scandale eût été moins grand de voir la fille mineure d'un riche négociant de quelqu'une de nos cités profiter d'une absence de son père pour aller se jeter dans les bras d'un cabotin. Mais quand il s'agit de Chinois, beaucoup ne se croient obligés de respecter ni la logique ni l'équité.

Amenés devant la cour mixte, les prévenus furent d'abord condamnés à recevoir, Yang-yé-lin, cent coups de bambou pour avoir violé la loi, la jeune femme, cent coups d'une latte de cuir sur les joues, pour avoir manqué au respect qu'elle devait au chef de sa famille. Puis le

magistrat chinois, jugeant que l'affaire avait une trop haute gravité, la renvoya devant le tribunal du Tse-sien ou sous-préfet de la ville chinoise de Shang-Haï. Il se trouva malheureusement que ce fonctionnaire était Cantonais, et, ressentant lui-même profondément l'injure que cette affaire avait fait rejaillir sur ses compatriotes, il se laissa sans doute emporter par son irritation personnelle à des actes que devait répudier l'impartialité d'un juge. Le malheureux Yang-yé-lin fut, dit-on, torturé dans son yamen au point d'exciter la compassion des Chinois eux-mêmes. La presse anglaise de Shang-Haï s'était emparée de ces faits et, grossissant encore des rapports sans doute déjà exagérés, et dans tous les cas dénués de certitude, elle entra en campagne contre la justice chinoise, contre les mœurs chinoises et contre la colonie cantonaise; bien plus, on fit insérer dans un petit journal publié en chinois sous le patronage de quelques missionnaires protestants, le *Chouen-Pao*, des articles d'une violence extrême dirigés contre les Cantonais. Cette polémique souleva une immense émotion, et ceux qui étaient ainsi visés, déjà fort excités, ne songèrent à rien moins qu'à brûler les presses du journal qui les avait si grossièrement insultés. Ils furent cependant détournés de leur dessein, et peu à peu, la polémique s'éteignit faute d'aliments; l'acteur Yang-yé-lin avait été renvoyé dans son pays, le Pé-Tche-Li, et la jeune fille séquestrée; quant à la mère, la plus coupable en toute cette affaire, on n'en entendit plus parler, le mari ayant sans doute désiré, à son retour, voir étouffer ce scandale.

L'émotion commençait à se calmer au moment où nous arrivâmes à Shang-Haï, mais on en parlait cependant encore assez pour que nous ayons pu saisir l'impression des uns et des autres. Ce fait nous avait frappé parce qu'il nous avait donné la mesure de la désorganisation

morale qui se produit chez les peuples orientaux au contact des Européens ; il nous avait fait toucher du doigt l'illusion profonde de ceux qui croient que la civilisation européenne ne peut qu'améliorer tout ce qu'elle touche, qu'elle ne peut engendrer que le bien. C'est une erreur. Là où elle rencontre des peuples de même race, de même tempérament, doués d'une civilisation moins avancée, mais cependant dirigée dans le même sens, fondée sur les mêmes bases, oui, l'action de la civilisation européenne peut être féconde, oui, elle peut produire de bons résultats. Mais lorsqu'elle se trouve en présence d'une civilisation toute différente, entraînée par un courant d'idées tout différent, fondée sur des principes qui n'ont rien de commun avec ceux sur lesquels elle s'appuie, alors, au lieu de féconder, elle ruine. Dans son action révolutionnaire elle commence par détruire sans savoir si elle pourra réédifier, et pour mener plus rapidement son œuvre de destruction, c'est à la base qu'elle s'attaque tout d'abord et contre laquelle elle porte ses premiers coups ; entre elle et sa rivale il ne peut y avoir de compromis, car elle est absolue et intolérante dans son essence ; elle a adopté à son profit la vieille formule ecclésiastique : « En dehors de moi point de salut » ; et, comme elle veut sauver ou dominer à tout prix, elle engage la lutte, lutte ardente, lutte dévastatrice où tous les coups portent, lutte sans quartier ni merci, d'où ne peuvent sortir que l'affaiblissement et la ruine, jusqu'au jour où son adversaire, épuisé et meurtri, succombe définitivement et la laisse seule maîtresse du champ de bataille. Combien d'exemples n'en avons-nous pas eu déjà ? Que sont devenus les Incas, les Peaux-Rouges, les Hindous et les Turcs ?

CHAPITRE VIII

RAN-KEOU

Les bateaux à vapeur du Yang-Tze-Kiang. — Campagnes du Kiang-Sou. — Tchen-Kiang-Fou. — L'île d'Argent. — Gnan-King-Fou. — Ran-Kéou. — Une ville chinoise. — La cité. — Le faubourg. — Concession européenne de Ran-Kéou. — Son importance commerciale.

De Shang-Haï à Ran-Kéou, le trajet s'accomplit facilement à l'aide des grands bateaux à vapeur américains, véritables hôtels flottants, qui font le service du Yang-Tze. On franchit ainsi en soixante-six heures une distance de cinq cent quatre-vingt-deux milles géographiques, en passant rapidement devant un certain nombre de villes importantes ou célèbres.

Ayant quitté Shang-Haï au milieu de la nuit, nous traversâmes d'abord une nappe d'eau immense dont les rivages allaient se perdre à l'horizon comme deux lignes imperceptibles d'une teinte plus sombre. Nous étions dans le Yang-Tze; ayant déjà dépassé sur notre droite la grande île basse de Tsong-Ming, nous n'avions plus pour nous guider que les feux du phare de Ou-Song que nous laissions derrière nous et ceux du bateau-phare de Lang-chan sur lequel nous nous dirigions. Ce passage désigné

par les Anglais sous le nom de « Lang-chan crossing » est un de ceux qui présentent le plus de difficultés pour la navigation. Le Yang-Tze-Kiang roule dans ses eaux une quantité énorme de débris de toute sorte qu'il laisse déposer près de son embouchure sous l'action de la marée : ainsi se forment des bancs considérables sujets à des déplacements assez fréquents; mais leur position est souvent relevée et indiquée par des bouées pendant le jour, et par un bateau-phare pendant la nuit.

Le lendemain, la scène avait bien changé d'aspect. Le Yang-Tze, quoique encore fort large, s'était cependant réduit à des dimensions plus compatibles avec l'idée qu'on se fait généralement d'un fleuve. Nous pouvions très-distinctement apercevoir ses deux rives : celle du nord, plate, mais bien cultivée, couverte d'arbres et d'habitations; celle du sud, légèrement escarpée, formée de petites collines d'une faible élévation. Nous prîmes plaisir à voir défiler devant nous, pendant toute la journée, ces campagnes si fraîches, passant d'une rive à l'autre suivant les sinuosités capricieuses du chenal, et nous en approchant quelquefois de si près qu'il nous semblait presque y pouvoir toucher. A voir ces champs en plein rapport, ces plantations de mûriers si bien aménagées, les groupes de maisons qui s'abritaient sous leur ombre, aux alentours desquels s'agitait tout un monde d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux domestiques, nous avions peine à nous figurer qu'une dizaine d'années auparavant ces campagnes avaient servi de théâtre à des scènes de dévastation terribles; c'est dans ces contrées, en effet, que la lutte des Impériaux et des Tchang-Mao a pris un caractère de cruauté et d'acharnement épouvantables, lutte dont les habitants, victimes tour à tour des uns et des autres, ont eu plus que partout ailleurs à souffrir.

Nous naviguions entre des îles ou des rives basses et plates, depuis que nous avions perdu de vue les petites collines derrière lesquelles s'abrite la ville de Kiang-Yin. Bientôt nous pûmes voir droit devant nous la fameuse île « d'Argent. » Cette île, nommée en chinois Tsiao-Chan et que les Européens ont décorée à tort du nom d'une colline qui s'élève sur la rive droite du fleuve, partage exactement en deux parties égales le lit du Yang-Tze-Kiang, notablement rétréci en cet endroit. Le soleil près de se coucher ne l'éclairait plus que de cette lueur pâle et fugitive qui, dans les pays voisins des tropiques, où le crépuscule n'existe pas, annonce la tombée prochaine de la nuit. Fouillant du regard ses bords couverts d'une abondante végétation, nous apercevions les toits relevés aux angles, et les clochetons des petits temples bouddhiques dont le corps se dérobait dans les buissons. Cette île est très-pittoresque et vaut bien la réputation dont elle jouit parmi les Chinois; mais, si le voyageur ne peut l'imaginer mieux située pour le plaisir des yeux, le marin, plus positif, la ferait disparaître, s'il le pouvait, le plus volontiers du monde. Par sa position même, elle constitue, en effet, une gêne sérieuse, disons même un danger réel pour la navigation; les eaux du fleuve resserrées par cette espèce de barrage naturel s'écoulent de chaque côté avec une grande vitesse et opposent un obstacle considérable à la marche des navires; enfin l'île se prolonge sous l'eau de manière à former une ligne d'écueils sur lesquels se perdit naguère un bâtiment de la marine anglaise, le *Furious*.

Peu après, Tchen-Kiang-Fou nous montre ses murailles crénelées qui, suivant la coutume chinoise, après avoir longé la rive, s'élèvent ensuite jusque sur le sommet des collines. De la ville, nous ne vîmes que son enceinte fortifiée, car c'est aujourd'hui tout ce qui en reste; à l'in-

térieur, une herbe épaisse et drue cache aux regards des amas de décombres et de ruines.

Placée au point d'intersection du grand canal avec le Fleuve Bleu, elle a, au point de vue stratégique, une importance qui la désignait aux coups de l'armée anglaise, en 1842. En effet, le 22 juillet, elle était enlevée malgré la résistance désespérée de la garnison tartare-mandchoue. Quand le vainqueur pénétra dans l'intérieur de son enceinte, il n'y trouva plus un être vivant; ceux de ses défenseurs qui n'étaient pas morts aux remparts avaient égorgé dans les maisons les femmes et les enfants, et s'étaient tués à leur tour pour sauver leur honneur et celui de leur pays.

A peine avait-elle achevé de relever ses ruines, la pauvre ville fut prise de nouveau le 1er avril 1853 par les Tchang-Mao et elle est restée depuis dans l'état où les rebelles la laissèrent au moment de l'évacuation en 1857. Hors des murs, de l'autre côté du grand canal, un faubourg s'est cependant élevé du côté de l'ouest. C'est là que se trouve actuellement toute la population chinoise de Tchen-Kiang. En avant de ce faubourg et sur la rive du Yang-Tze, quelques habitations européennes adossées à de hautes collines qui entourent la ville vers le sud forment la concession Européenne.

On passe ensuite devant Ou-Rou, assez grosse ville qui se cache derrière les collines de la rive droite, mais dont les faubourgs s'étendent jusqu'au bord de l'eau. Au milieu de ce faubourg s'élève une tour ruinée d'un très-joli effet, tandis que de l'autre côté du fleuve on peut distinguer un vieux temple placé dans un site pittoresque.

Plus loin, on aperçoit, sur la rive gauche, une tour à étages fort élevée et qui paraît dans un état de conservation peu ordinaire. A une assez grande distance, le vent

apporte à l'oreille des sons argentins, qui sont produits par une multitude de petites clochettes attachées au sommet de cette tour et que la brise met en mouvement. Elle s'élève dans l'enceinte d'un grand temple construit dans les faubourgs de Gnan-King-Fou, capitale de la province de Gnan-Roui. Des pêcheurs, des industriels de toute espèce ont construit en dehors des murs des huttes légères en bambou sur la berge du fleuve.

A peu de distance, au-dessus du village de Ou-Sué, où se trouve, je crois, une mission protestante, on aperçoit la ville fortifiée de Ki-Tchéou, ainsi nommée d'un gros rocher de forme bizarre qui surplombe en cet endroit et que les Chinois appellent Ki-Téou, la tête de coq.

C'est l'une des dernières villes que l'on rencontre avant d'arriver à Ran-Kéou où le navire ne tarde pas à jeter l'ancre.

La ville de Ran-Kéou, qui était, à cette époque, le terme extrême de la navigation européenne à l'intérieur de la Chine, mérite de nous arrêter quelques instants. Elle est située au confluent de deux grands cours d'eau, le Yang-Tze-Kiang et le Ran-Kiang, qui la mettent en communications faciles avec toutes les provinces de l'intérieur de l'empire. Trois villes distinctes se sont groupées en cet endroit, et il est facile d'en indiquer la situation respective.

Figurez-vous un T renversé ⊥. La ligne horizontale représente le Fleuve Bleu et la verticale le Ran-Kiang. Dans l'angle de droite se trouve la ville de Ran-Kéou, dans celui de gauche la ville de Ran-Yang-Fou, et au-dessous du trait horizontal, juste en face de la ligne verticale, la ville de Ou-Tchang-Fou, capitale de la province de Rou-Pé et résidence du vice-roi.

La ville de Ran-Kéou n'a d'importance qu'au point de

vue commercial; au point de vue administratif elle n'est considérée, par les Chinois, que comme un faubourg de la préfecture de Ran-Yang-Fou située de l'autre côté du Ran.

Dans toute ville chinoise d'une certaine importance, il y a une distinction remarquable à faire entre la ville proprement dite ou ville fortifiée et ses faubourgs. La ville, ce qu'on appelle en chinois *tcheng*, en anglais *town* et ce que nous nommerions mieux en français *cité*, sert d'habitation aux représentants de l'autorité et à la bourgeoisie lettrée; le commerce n'y est représenté que par quelques industries de luxe et un petit nombre de boutiques où se débitent les objets de première nécessité. Le gros commerce avec tous ses accessoires bruyants et gênants s'est établi en dehors des murs, dans des faubourgs souvent plus considérables que la cité dont ils portent le nom; de cette façon, le négoce, affranchi des restrictions qui forment le régime de toute ville forte, peut s'exercer à toute heure de jour ou de nuit, sans être gêné par aucune entrave; en revanche, il ne jouit pas d'une aussi grande sécurité que s'il était placé dans la zone où s'exerce, en temps de troubles, l'action protectrice de l'autorité; mais il paraît que les avantages d'une pareille situation en compensent bien les inconvénients puisque l'usage se perpétue.

De là il résulte que toute ville chinoise se divise en deux portions qui présentent une physionomie bien distincte.

La cité est froide et comme déserte; les rues sont larges ; mais l'herbe qui pousse entre les dalles indique que la circulation n'y est jamais très-active; à peine une ou deux des artères principales dans lesquelles sont groupées les boutiques où se débitent les marchandises de luxe présentent-elles un aspect un peu plus animé; le

reste de la ville est mort; mais en revanche tout y est fort propre et on y respire je ne sais quel air de calme et de distinction. Les maisons sont clairsemées au milieu de grands jardins dont les arbres laissent passer leurs rameaux par-dessus les murs qui bordent les rues, de chaque côté. On sent bien que quelqu'un vit autour de soi sans qu'on puisse le voir; la vie est là, derrière ces murs sans fenêtres, mais on comprend qu'elle est timide, qu'elle se défie du monde, et que, dans sa chasteté pudique, elle met tous ses soins à se dérober aux regards du public; elle défend de toute atteinte ce foyer domestique calme et pur, au delà duquel il n'y a pas de vrai bonheur; elle préfère les joies intimes de la famille à ces enivrements passagers que procure le monde, brillants et séduisants, mais souvent mortels, comme ces fleurs et ces fruits qui, sous les couleurs les plus éclatantes et les parfums les plus pénétrants, cachent les poisons les plus subtils.

Dans les faubourgs, au contraire, c'est la vie qui déborde et qui trahit son exubérance sous toutes les formes. Là, pas de jardins, pas de place perdue; des maisons petites et entassées les unes sur les autres; des rues étroites et remplies d'une foule qui va, qui vient, qui se bouscule, qui s'injurie; les mœurs populacières s'y montrent dans toute leur crudité. Que nous sommes loin du calme et de la distinction de la cité! C'est la vie, c'est la liberté, c'est vrai, mais avec tout un cortége qui la rend peu attrayante. Le bruit, les disputes, les rixes, la malpropreté, les mauvaises odeurs, le jeu, la débauche, rien n'y manque. Toute cette population est grossière, non pas qu'elle ne se laisse guider que par l'instinct; elle est intelligente et souvent même fort intelligente; mais l'influence du milieu matériel où elle vit, pour et par lequel elle vit, a détruit en elle toute élévation

d'âme ; tout pour ces gens-là se traduit par une question de gros sous, et lorsqu'ils ont satisfait tous les appétits de la brute, ils n'imaginent pas qu'il puisse y avoir en ce monde de bonheur plus parfait.

Ce qui reste aujourd'hui de la préfecture, ruinée en janvier 1853 par les rebelles Taè-Ping, constitue la cité ; mais le voisinage de la capitale provinciale dont nous aurons occasion de parler plus tard, enlève à cette ville toute importance, et si elle n'était, par suite de l'organisation administrative, la résidence obligée d'un préfet, elle n'aurait pas de raison d'être. Elle est cachée derrière quelques collines basses situées sur la rive droite du Ran, lesquelles, avec quelques monticules qu'on remarque aux environs de la ville de Ou-Tchang-Fou, sont les seules hauteurs qui se détachent sur la surface de cette immense plaine marécageuse.

Ran-Kéou est le faubourg, et après ce que nous venons de dire, on comprendra que le séjour peut en être très-profitable pour ceux dont les intérêts sont engagés dans le négoce, mais qu'il laisse tout à désirer au point de vue de l'agrément. Lors du traité de 1861, les Européens se firent concéder un vaste terrain qui s'étend à l'extrémité du faubourg chinois, le long de la rive gauche du Yang-Tze-Kiang. En cet endroit, ils sont à proximité des gens avec qui ils ont affaire, et ils en sont assez éloignés, cependant, pour n'avoir pas trop à souffrir de leur voisinage. A force de patience, de soins et de travaux, ils ont fini par faire sortir de ce marais une petite ville fort coquette. Les rues sont larges, bien entretenues et partagées en deux séries qui se coupent à angles droits ; elles divisent le terrain en rectangles dans lesquels s'élèvent des maisons confortables, élégantes même, et entourées de beaux jardins. Celui du consulat anglais est particulièrement remarquable. Un quai ma-

gnifique s'étend tout le long du Yang-Tze; pour protéger la rive contre les empiétements du fleuve, on a dû construire un mur immense en pierres de grès qui a coûté des sommes considérables. Une belle allée de grands arbres fait de ce *bund* ou quai, une promenade fort agréable.

Il a fallu faire des travaux importants pour surélever le sol de la concession, et le mettre ainsi à l'abri des inondations qui résultent des crues annuelles du fleuve Bleu. La différence de niveau entre les hautes et les basses eaux y est énorme; elle est en moyenne de quarante à cinquante pieds, et quelquefois davantage. La plus forte inondation a eu lieu, si je ne me trompe, en 1870. Pendant ces périodes de crues qui arrivent en général subitement en mars et avril, la ville chinoise est complétement inondée et la concession européenne elle-même n'est pas toujours à l'abri du fléau. Pendant tout le temps que dure la crue, c'est-à-dire un ou deux mois, la plaine est transformée, à plusieurs lieues à la ronde, en un immense lac du sein duquel émergent, de distance en distance, de petits monticules artificiels au sommet desquels sont construits les villages.

La situation de Ran-Kéou au confluent du Ran-Kiang et du fleuve Bleu en fait, surtout pour les Chinois, un centre de commerce fort important. Les routes les plus fréquentées qui vont du nord au sud ou à l'ouest de la Chine, et réciproquement, passent par cette ville. Les Européens n'ont cependant pas trouvé, à s'y établir, tout le profit qu'ils en espéraient.

C'est la position même de Ran-Kéou qui est la principale cause de ces mécomptes. Cette ville est trop éloignée de la mer pour qu'il soit facile aux navires de long cours d'y venir chercher directement les marchandises destinées à l'Europe ou à l'Amérique; d'un autre côté elle n'en est pas assez éloignée, car les mar-

chandises européennes ont encore à parcourir une route longue et difficile avant de parvenir jusque dans les provinces du nord, du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest de la Chine.

Le chiffre des importations est donc relativement faible à Ran-Kéou et pour y solder le surplus des exportations, on est obligé d'y apporter de l'argent. Le cours de ce métal y est en conséquence plus élevé qu'à Shang-Haï et atteint son maximum pendant la saison des thés, c'est-à-dire au moment où les besoins d'argent se font le plus vivement sentir.

A l'époque de la conclusion du traité qui ouvrait le port de Ran-Kéou au commerce européen, la spéculation avait fondé les plus grandes espérances sur ce nouveau marché, et avait, en conséquence, fait de grands frais qu'elle s'attendait à voir amplement couverts. On s'était lancé un peu à la légère; les obstacles dont nous venons de parler et la concurrence qui vint s'y joindre ne tardèrent pas à refroidir les plus enthousiastes et à détruire toutes les illusions. Aussi Ran-Kéou n'a-t-il guère tardé à descendre au rang d'une place de second ordre, bien que l'importance de l'établissement européen semble, au premier abord, indiquer un marché plus considérable.

Les nouveaux arrivants y trouvaient, du reste, la place déjà prise pour le commerce d'importation, et une concurrence sérieuse pour l'exportation des thés. Depuis longtemps, les draps russes parvenaient à travers toutes les provinces du nord et du nord-ouest de la Chine jusqu'à Ran-Kéou. Dès l'ouverture du port, les négociants moscovites vinrent s'y installer, et plus soucieux des intérêts de leur négoce que de sauvegarder une vaine supériorité en affectant un dédain ridicule pour tout ce qui était indigène, ils se familiarisèrent avec la langue, les usages et les mœurs du pays et se mirent en rapport direct avec les produc-

teurs. Ils y trouvèrent un avantage considérable sur leurs concurrents anglais ou américains qui, fièrement drapés dans une dignité superbe et d'une rigidité toute britannique, restaient à la merci des *compradores* ou intermédiaires chinois, et ceux-ci, on le conçoit, en profitèrent pour leur faire chèrement payer l'impuissance à laquelle les condamnait leur morgue hautaine et ignorante. Les Russes firent ainsi de Ran-Kéou l'un des plus grands centres de leur commerce en Chine. Installés à peu de frais, ne faisant pas grand bruit, ils forment, à Ran-Kéou, une société particulière qui fraye peu avec le reste de la colonie européenne, et qui, s'occupant plus de ses affaires que de ses plaisirs, dissimule sous une apparence modeste une importance commerciale et politique considérable.

Dans un autre ordre d'idées, Ran-Kéou présente encore un intérêt tout particulier. C'est le centre des relations d'un grand nombre de missions catholiques de l'intérieur de la Chine avec l'Europe. Les franciscains italiens établis dans la province de Rou-Pé y ont fondé une procure qui sert d'intermédiaire à toutes les missions situées au delà. La maison, construite sur la concession anglaise, est très-belle et bien aménagée ; on y peut loger confortablement, pendant leur séjour, les missionnaires qui traversent Ran-Kéou. Près de cette maison, se trouve un asile placé sous la direction de religieuses italiennes.

Nous n'avons parlé que de la concession anglaise ; il y a bien aussi à Ran-Kéou une concession française ; mais jusqu'à ce jour la France n'y est représentée que par son consul, dont la résidence s'élève seule au milieu d'une grande plaine nue et marécageuse que les résidents anglais ont transformée en un champ de courses. Un seul négociant français, M. Dupuis, établi sur la rive droite du Ran, presque sous les murs de Ran-Yang-Fou,

depuis plusieurs années, personnifiait les intérêts français dans cette partie de la Chine. C'est lui qui, dans le but d'augmenter la part de la France dans le commerce de l'extrême Orient, a pris l'initiative d'une entreprise, couronnée d'abord du succès le plus complet et le plus surprenant, mais qui a été malheureusement entravée par les hésitations de notre politique orientale. Nous voulons parler de l'affaire du Tong-King.

Comme tous les faubourgs des villes chinoises, Ran-Kéou est resté pendant longtemps ville ouverte et sans défense; mais en 1863, la crainte d'une attaque des rebelles Nien-Féï décida les mandarins à élever sur le côté du nord, entre le fleuve Bleu et le Ran-Kiang, un mur en pierres de treize pieds de haut et d'un peu plus d'une lieue de long.

Ran-Kéou ne pourra réaliser les espérances que le commerce européen avait fondées sur un établissement commercial situé au cœur même de la Chine, que le jour où les navires à vapeur, diminuant les frais de transport en proportion de la rapidité de leur marche, et exemptés des droits à payer aux douanes intérieures, pourront remonter le fleuve Bleu et le Ran-Kiang aussi loin que le leur permettront leur tirant d'eau et la navigabilité de ces voies fluviales (1). Or des navires de guerre ont pu, à plusieurs reprises, remonter le fleuve Bleu jusqu'à I-Tchang-Fou à plus de trois cents milles de Ran-Kéou, et l'on s'est assuré que des navires à vapeur spécialement construits pourraient remonter encore plus haut. Quant au Ran-Kiang, les différents voyageurs qui l'ont exploré

1 Depuis que ces lignes ont été écrites, la convention de Tche-Fou a ouvert au commerce étranger les ports de I-Tchang-Fou et de Tchong-King-Fou, situés sur le fleuve Bleu au-dessus de Ran-Kéou. Mais le fait est encore trop récent pour que le commerce ait pu en tirer déjà des avantages appréciables.

ont reconnu qu'il serait navigable, au moins pendant la saison des hautes eaux, pour des navires à vapeur, jusqu'à Siang-Yang-Fou, à cent vingt lieues de Ran-Kéou, et peut-être même trente lieues plus haut, jusqu'à Lao-Ro-Kéou.

CHAPITRE IX

LES PRÉPARATIFS D'UN VOYAGE

Diverses routes de Ran-Kéou à Si-Gnan-Fou. — Différents modes de transport.— Brouettes. — Les maisons riveraines de Ran-Kéou. — Le port. — Les bateaux. — Les jours fastes et néfastes. — Système monétaire chinois. — Sapèques. — Billets de banque. — Lingots d'argent. — Taël.

Pour satisfaire notre désir de voir la Chine mieux que nous ne l'avions pu faire dans les ports ouverts au commerce étranger, nous avions résolu de la traverser de part en part et de nous rendre dans la province de Kan-Sou, où se trouvait la nouvelle résidence du vice-roi Tsô, le créateur de l'arsenal de Fou-Tchéou, près duquel nous étions assurés de trouver bon accueil.

La distance totale qui sépare Ran-Kéou de Lan-Tchéou-Fou le but de notre voyage est, à vol d'oiseau, d'environ quatre cents lieues, auxquelles il nous fallait bien ajouter une centaine de lieues pour les détours que la route nous obligerait à faire. C'était en réalité un voyage d'à peu près mille lieues, aller et retour, que nous entreprenions dans un pays où nous ne devions pas rencontrer d'autres Européens que les missionnaires italiens établis près de Si-Gnan-Fou. Cette ville, située à peu près aux deux tiers de la distance à partir de Ran-Kéou, divisait

notre voyage en deux parties bien distinctes. Ceci posé, restait le choix de la route et des moyens de transport.

Nous avions à nous décider entre le voyage par eau, plus confortable et moins fatigant, mais aussi plus long, et le voyage par terre. Ce dernier présente incontestablement des avantages inappréciables ; il permet de mieux voir le pays et crée un contact plus intime avec les habitants ; s'il n'est pas toujours très-agréable, il est au moins très-profitable parce qu'il fournit l'occasion d'observer plus facilement le caractère et les mœurs des populations. Néanmoins, dans un pays tel que celui qui forme toute la partie inférieure de la vallée du Ran, un voyage par terre est hérissé de difficultés. D'abord il n'est pas dans les usages de la population, obstacle presque insurmontable ; ensuite, dans un pays marécageux, coupé de nombreux cours d'eau et parsemé de lacs ou de marais, il n'y a pas de routes ; il n'y a que de mauvais sentiers, sur lesquelles ne peuvent guère circuler que des brouettes. C'est dans un pareil véhicule que nous hésitions un peu, on le comprendra sans peine, à faire deux cent dix lieues. Sans être très-confortable, ni très-commode, la brouette chinoise sert cependant souvent, faute de mieux, pour les transports d'hommes ou de marchandises à grande distance. Construite très-légèrement, elle se compose d'un cadre à claire-voie horizontal, supporté par une roue unique d'un grand diamètre, placée presque au milieu de l'appareil. Il en résulte que la brouette est ainsi divisée dans le sens de la longeur en deux parties égales qui vont en se rétrécissant vers la partie antérieure et qui sont séparées par la roue ; les charges étant bien réparties de chaque côté, le poids porte presque tout entier sur celle-ci sans exiger grand effort de la part du conducteur qui conserve ainsi la liberté de ses mouvements pour diriger le véhicule. Lorsqu'on fait un voyage en brouette,

on étend sur l'un des côtés les objets de literie dont on ne se sépare jamais et sur lesquels on se place, tandis qu'une autre personne s'installe de la même manière de l'autre côté pour faire équilibre ; à défaut de compagnon de route, on se sert des bagages comme de contre-poids.

Outre l'incommodité d'un pareil mode de transport, une autre considération devait nous décider à en rechercher un moins dispendieux. En Chine, plus que partout ailleurs, on ne peut se passer en voyage d'une suite plus ou moins nombreuse; nous avions cependant réduit le personnel de la nôtre au plus strict nécessaire : un cuisinier et une sorte de *factotum*, spécialement chargé de toutes les transactions avec les bateliers, hôteliers, muletiers et conducteurs de voitures auxquels nous devions avoir affaire, le long de la route. Ce dernier, du nom de Lou-Kouei-Tang, avait fait la campagne du Tche-Kiang contre les rebelles Tchang-Mao dans le corps franco-chinois. Il avait été ensuite appelé à servir dans l'armée impériale qui opérait au nord de Ran-Kéou, dans les provinces du Rou-Pé et du Ro-Nan contre les rebelles Nien-Feï. Ses services lui avaient valu, dans l'ordre militaire, le bouton bleu avec le titre de Tou-Sze ou major. A l'expiration de la campagne, il avait été licencié avec les troupes devenues dès lors inutiles, et il était venu mettre à profit à l'arsenal de Fou-Tchéou les quelques mots français qu'il avait appris dans le corps franco-chinois, en servant d'interprète entre les contre-maîtres européens et les ouvriers indigènes. Comme la plupart des Chinois qui ont vécu au contact des étrangers, ce garçon avait été gâté; et, n'eût été son titre de mandarin militaire qui imposait parfois aux récalcitrants, ses services nous auraient donné plus d'embarras que d'aide.

Nous l'envoyâmes immédiatement à la recherche d'un bateau suffisamment confortable, dans lequel nous puis-

sions remonter le cours du Ran. Malgré le bon accueil que nous avions trouvé près de M. Blancheton, vice-consul de France, nous étions assez pressés de quitter Ran-Kéou. Le séjour en était pour le moment fort peu agréable. Nous y étions, en effet, arrivés au plus fort de la saison des pluies, et sur ce terrain plat et argileux, l'eau ne trouvant pas d'écoulement, s'accumulait dans les dépressions du sol, et transformait les rues et les abords de la concession en un véritable marécage. Chaque nuit n'y était qu'un orage perpétuel; les éclairs se succédaient sans discontinuité à quelques secondes d'intervalle depuis la tombée de la nuit jusqu'à la naissance du jour, et, quelque peu nerveux que l'on soit, la tension électrique continuelle d'une pareille atmosphère finit par produire un malaise auquel on est impatient de se soustraire.

Enfin, Lou-Kouei-Tang nous apporta le contrat qu'il venait de conclure avec le patron d'un bateau, en même temps qu'il nous annonçait l'engagement d'un cuisinier. Le premier promettait de nous transporter, nous et nos bagages, en treize jours à Fan-Tcheng, moyennant trente-quatre *tiao* (cent soixante-dix francs) payés d'avance. En outre, nous devions faire les frais d'un sacrifice propitiatoire destiné à disposer favorablement les esprits du fleuve et nous nous engagions à prendre à notre charge les réclamations que les douanes pourraient élever sur notre passage; de plus, enfin, nous devions payer soixante sapèques (environ 30 centimes) par jour et par personne, pour le riz que le patron du bateau devait nous livrer à chaque repas tout cuit et prêt à être mangé.

Quant au cuisinier, c'était un individu originaire du Rou-Nan, province dont la population ne jouit point en Chine d'une bonne renommée, et qu'on accuse de fournir de nombreuses recrues aux bandes de vagabonds et de voleurs qui infestent certaines localités. Ce garçon ne

rachetait pas même ce défaut d'origine par son talent culinaire; mais il fallut bien nous en contenter. Les Chinois ne sont pas voyageurs par goût, et on aurait difficilement trouvé un domestique présentant de plus solides garanties et des qualités plus réelles, pour faire un aussi long voyage, surtout dans une contrée qui venait d'être le théâtre de luttes acharnées, et où la paix n'était rétablie que depuis trop peu de temps pour avoir pu y ramener déjà, avec la population, l'ordre, la sécurité et l'abondance. Lou-Kouei-Tang avait, du reste, proportionné son salaire en conséquence; nous ne devions à notre cuisinier que la nourriture et sept piastres, c'est-à-dire trente-cinq francs par mois pendant toute la durée du voyage.

Étant désormais assurés d'un bateau, nous nous hâtâmes d'aller en prendre possession et d'y transporter nos bagages. Il se trouvait à l'ancre dans le Ran-Kiang; nous aurions pu nous y rendre par terre; mais, voulant éviter les ruelles de la ville chinoise que des pluies continuelles avaient rendues tout à fait impraticables, nous résolûmes d'y aller en barque. Le trajet était long; il fallait d'abord suivre le Yang-Tze jusqu'à l'embouchure du Ran, et remonter ce dernier sur une distance de deux à trois kilomètres. Mais cette promenade ne fut pas perdue pour nous, car elle nous fit traverser le quartier le plus curieux de Ran-Kéou, je veux dire le port. Après avoir dépassé les grands pontons amarrés le long des quais de la concession européenne et les énormes bateaux à vapeur du Yang-Tze auxquels ils servent de débarcadère, nous avions longé la portion du faubourg chinois qui avoisine le grand fleuve. Sur notre droite un flot pressé de maisons perchées au-dessus de l'eau sur de hauts pilotis, alors découverts, — nous étions à l'époque des basses eaux, — sur une hauteur de plus de sept à huit mètres, témoi-

gnait du soin que les Chinois mettent à ne perdre aucune parcelle de terrain habitable dans les endroits où le commerce promet quelques profits. Il faut vraiment une hardiesse qui ne doute de rien pour jeter des constructions aussi légères et aussi peu solides au-dessus d'un fleuve dont les flots viennent quelquefois gronder à quelques pouces du plancher, et une audace plus grande encore pour confier à ces habitations branlantes, sa fortune, sa famille et sa vie; mais l'amour du gain produit chez le Chinois ce phénomène de lui faire affronter avec insouciance les plus grands dangers et de lui faire perdre souvent la prudence naturelle à son caractère. Je ne doute pas que dans les grandes crues, bon nombre de ces maisons soient emportées avec leurs habitants par la violence du courant. N'importe! aussitôt le fleuve rentré dans son lit, on peut être sûr qu'une nouvelle maison construite de la même manière s'élèvera à la même place jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe l'emporte à son tour. Et il ne faut pas croire qu'en pareil cas, les voisins s'émeuvent de l'accident, et considèrent le malheur de leur compatriote comme un avertissement d'avoir à prendre les plus simples précautions pour se mettre eux-mêmes à l'abri d'une semblable infortune; non, ils considèrent aujourd'hui avec impassibilité, avec indifférence même, le sort de ceux qui vivaient paisiblement hier à côté d'eux, et qu'ils partageront peut-être demain.

Le Yang-Tze-Kiang s'étendait sur notre gauche en nappe d'eau majestueuse, large en cet endroit de près d'un kilomètre; sur l'autre rive nous apercevions les murailles crénelées de Ou-Tchang-Fou, avec leur portes surmontées d'élégants pavillons aux toits de tuiles gracieusement relevés aux angles. Bientôt nous étions à l'embouchure du Ran et, laissant sur notre gauche les petites hauteurs de Ran-Yang-Fou, notre léger esquif qu'un unique batelier,

placé debout à l'arrière, dirigeait à l'aide de deux rames croisées, s'engageait au milieu des innombrables bateaux du port de Ran-Kéou. L'embouchure du Ran a été, en effet, choisie comme le meilleur endroit pour l'établissement d'un port ; la faiblesse du courant, la hauteur des rives et les sinuosités du chenal assurent aux navires un mouillage commode et bien abrité des coups de vent. Toute l'importance commerciale de l'endroit se révèle dès qu'on entre dans la rivière. Une forêt de mâts pressés les uns contre les autres, des centaines de bateaux de toutes formes et de toutes grandeurs, alignés et rangés côte à côte, sont un indice assuré de l'existence d'un trafic considérable. On pourrait faire là une curieuse étude de l'architecture navale des Chinois ; tous les types de bateaux s'y trouvent réunis dans un petit espace.

Voici les Ma-Tze-Tchouan, aux formes basses et allongées, surmontés sur les trois quarts de leur longueur d'une construction en bois qui en fait de véritables maisons flottantes et dont l'intérieur est divisé en appartements. Leur aménagement les rend tout à fait impropres aux transports de marchandises et ils ne sont guère employés que par les personnages officiels ou les particuliers riches qui voyagent avec leurs familles. Il faut d'ailleurs n'être pas pressé pour s'en servir, car leur allure est très-lente. Quelques-uns, ornés avec luxe, sont installés à poste fixe dans le port, et ont été transformés en lieux de plaisir.

A côté, nous voyons de grandes jonques de commerce encore toutes bondées de marchandises ; l'une d'elles qui n'a sans doute pas de consignataire à Ran-Kéou, porte suspendus à son mat, en guise d'enseigne, des échantillons des produits qu'elle contient. Ici, nous passons à côté des Tchiéou-tze-tchouan, petits bateaux aux formes effilées, construits spécialement pour le passage des rapides ; leur proue recourbée s'incline sur le côté en décri-

vant une sorte de spirale, qui leur donne, vus de loin, une désinvolture très-légère et très-coquette. Là, ce sont les grands bateaux construits grossièrement dans le Sze-Tchouan avec des planches de pin minces et raboteuses, et qui, destinés à ne faire qu'un seul voyage, sont voués à la démolition dès leur arrivée à Han-Kéou. Il paraît qu'il y a avantage à opérer de cette manière ; on évite ainsi les frais considérables qu'il faudrait faire pour ramener ces bateaux à leur point de départ en remontant le cours du Yang-Tze, sans être assuré d'un frêt de retour suffisant. Sur tous ces bateaux et au milieu d'eux, règne l'animation la plus grande ; ceux qui arrivent et qui partent, les petites barques qui vont et viennent, les bateliers qui embarquent ou débarquent les caisses et les ballots en réglant leurs mouvements sur un chant monotone mais bien rhythmé, les allées et venues des courtiers et des marchands, la foule des portefaix qui se bousculent aux abords de la rivière, donnent à ce quartier de Han-Kéou une physionomie particulière pleine de vie et d'activité. Que de scènes curieuses se déroulent sous vos yeux où l'on voit percer jusque dans les plus petits détails l'aptitude extraordinaire des Chinois pour le commerce ! On ne se lasse pas d'admirer l'adresse merveilleuse des bateliers qui réussissent à guider leurs embarcations grandes ou petites au milieu de cette confusion, sans les heurter.

Nous arrivons enfin, à notre bateau : c'est un Siang-pien-tze, c'est-à-dire un bateau du pays de Siang-Yang-Fou. L'avant carré est légèrement relevé et son bordage décrit une courbe concave qui va en s'abaissant vers le milieu pour se relever à l'arrière à une grande hauteur au-dessus de l'eau ; le tout est recouvert, sauf l'avant, d'une construction en bois au toit plat qui nous servira d'habitation. A notre arrivée, nous y trouvons le commis

de l'entrepreneur qui s'est engagé vis-à-vis de nous ; il est venu pour nous faire les honneurs de notre nouvelle demeure. Près de lui se tient le patron de la barque qui nous examine curieusement de la tête aux pieds ; il a une bonne figure. L'intérieur de son bateau n'est pas bien luxueux, mais nous y serons du moins confortablement. Notre logement se compose de quatre pièces, prenant vue sur l'extérieur par des portes garnies à la mode chinoise de découpures en bois; mais comme la saison est encore froide, nous y faisons placer des vitres. L'une d'elle nous servira de salle à manger; une autre servira de chambre à coucher à Lou-Kouei-Tang; nous réservons la plus grande, celle du milieu, pour nous-mêmes, et nous décidons d'affecter au logement du cuisinier et de ses provisions celle qui vient ensuite. Après celle-là, se trouve un espace qui, le jour, sert de chambre de timonerie, et la nuit, de chambre à coucher au patron et à sa famille, qui est tout entière à bord; tout à l'arrière enfin, est reléguée la cuisine.

Tout cela nous convient, et les conditions étant arrêtées d'avance, notre assentiment conclut définitivement le marché. Mais au moment de fixer l'instant précis du départ, on nous fit observer qu'il était indispensable de choisir un jour heureux. C'est, pour les Chinois, affaire de grande importance ; un voyage commencé sous de mauvais auspices, serait pour eux malheureux nécessairement, et quand le hasard ne se chargerait pas de leur donner raison, l'imagination frappée de gens supertitieux suffirait pour être, à elle seule, la cause d'accidents qui viendraient comme autant de preuves à l'appui de la croyance générale. Aussi cette matière est-elle traitée avec toute la gravité à laquelle lui donnent droit les idées reçues et les usages: des almanachs volumineux indiquent, pour tous les jours de l'année, les dates fastes ou néfastes

et les catégories d'actions qui peuvent ou ne peuvent pas se faire. Car le même jour n'est pas également favorable ou défavorable pour toutes les entreprises sans distinction; tel où la science des géomanciens a décidé qu'un voyage pouvait être entrepris, peut très-bien être défavorable à la conclusion d'un mariage et réciproquement. Après avoir bien cherché, on finit par trouver que le vendredi 13 mars était, parmi les jours les plus proches, celui qui promettait le plus heureux succès à notre voyage. A la seule idée d'une pareille date, un vendredi et un treize, combien n'y aurait-il pas d'Européens qui seraient Chinois à leur manière! Cependant, pressés de partir le plus tôt possible, nous acceptâmes, nous gardant bien de faire observer que si nous avions sacrifié aux préjugés de notre civilisation comme nos bateliers le faisaient aux leurs, le susdit jour aurait dû être rejeté comme l'un des plus néfastes qu'il fût possible de choisir.

Il y avait pour nous dans les derniers préparatifs une question assez embarrassante à résoudre: c'était de savoir sous quelle forme nous emporterions les fonds qui, pour le voyage comme pour la guerre, sont la condition la plus indispensable du succès.

Le système monétaire chinois est si imparfait qu'il constitue un des plus grands obstacles au développement des relations et des échanges à grande distance. Il est même extraordinaire de voir l'aisance avec laquelle les commerçants du pays se tirent de toutes les difficultés que doit soulever l'emploi, dans chaque province, de mesures et d'unités monétaires différentes.

En Chine, il n'y a pas d'autre monnaie monnayée qu'une pièce de cuivre que les Chinois appellent *tchien* et les Européens *sapèque;* elle est percée en son centre d'un trou carré. La composition et par suite la valeur intrinsèque de cette pièce de cuivre est extrêmement variable.

Suivant les besoins plus ou moins grands des autorités provinciales qui, seules, ont le droit de la fondre, car elle est fondue et non frappée, la proportion de cuivre qui entre dans l'alliage augmente, ou ce qui arrive le plus fréquemment, diminue, pour faire place à des quantités équivalentes de plomb, d'étain, de zinc, de fer ou même simplement de terre. De même que la composition de cette monnaie, le poids et les dimensions n'en sont pas davantage uniformes. Dans les temps de troubles et de rébellion, les autorités provinciales, pour augmenter l'importance de leurs revenus, se sont cru autorisées à réduire l'épaisseur et le diamètre des sapèques; les faux-monayeurs, genre d'industriels dont la Chine n'est pas plus exempte que les autres pays policés,ont profité de ces précédents officiels pour jeter dans la circulation de faux sapèques qui valaient encore moins, s'il était possible, que ceux du gouvernement. De là résulte une confusion dont il serait difficile de se faire une idée. Néanmoins, le commerce à qui cela importait fort, a fait une étude des différentes espèces de sapèques et les a classés en catégories dont le nom indique en même temps la valeur relative. C'est là certainement un moyen ingénieux de remédier à un inconvénient grave, mais qui exige une étude spéciale dont les résultats tournent peut-être au profit des banquiers et des commerçants, à coup sûr, au détriment de la grande masse de la population et des étrangers qui ne peuvent se reconnaître dans un pareil chaos.

Les sapèques sont enfilés à l'aide d'une ficelle passée au travers de leur trou central; réunis ainsi en chapelet, ils portent le nom de *Tiao* et forment l'un des multiples les plus usités de la division monétaire en usage. Mais le *Tiao* n'est pas non plus une quantité fixe; tantôt il se compose de mille sapèques séparés au moyen de nœuds

par paquets de cent ; d'autres fois il n'en comprend que huit ou cinq cents, quelquefois quatre cents ou même encore moins. Cependant le *Tiao* le plus fréquemment usité est celui de mille sapèques. Mais nous l'avons déjà fait remarquer, la composition en est très-variable. L'usage admet l'intercalation entre les pièces de bon aloi d'une certaine quantité de sapèques de moindre valeur. Cette tolérance est la source de disputes sans nombre, où s'exerce sans contrainte l'esprit de chicane de la race chinoise. Outre l'introduction de monnaies dépréciées dans la composition du *tiao,* les habitudes commerciales de certains lieux, autorisent les banquiers à prélever sur la totalité un nombre plus ou moins grand de sapèques pour leurs frais et leur commission; ainsi, il m'est arrivé fréquemment de soupçonner à tort, notre cuisinier d'avoir un peu trop fait danser l'anse du panier, parce que j'ignorais l'usage d'après lequel il ne m'apportait que neuf cent quatre-vingt-dix sapèques, quelquefois encore moins, pour mille.

A défaut d'étalon monétaire, toute valeur subit en Chine des fluctuations fréquentes qui obligent à faire à chaque instant des calculs fastidieux. Ainsi tandis que la piastre mexicaine vaut quelquefois onze cents sapèques et plus, on la verra quelquefois descendre jusqu'à mille quarante ou même mille vingt. Quoi qu'il en soit, on peut prendre pour valeur équivalente moyenne du *tiao* de mille sapèques, cinq francs de notre monnaie, ce qui réduit le sapèque à un demi centime. Mais si l'on songe que le *tiao* pèse de un à deux kilogrammes, on voit tout de suite l'embarras dans lequel on doit se trouver pour peu que l'on ait à transporter une somme de quelque importance. Ayant à nous munir pour la durée de notre voyage d'environ huit à dix mille francs, nous ne pouvions songer un instant à nous embarrasser d'un poids

de plus de trois mille kilogrammes de monnaie de cuivre, bagage encombrant et incommode qui aurait considérablement augmenté nos frais de transport, et sur lequel nous n'aurions jamais pu exercer une surveillance assez active pour nous mettre à l'abri des vols.

En l'absence de monnaie d'argent et de monnaie d'or, notre embarras était donc fort grand. Nous ne pouvions non plus avoir recours aux billets de banque. Les Chinois connaissent, cependant, depuis fort longtemps, la circulation fiduciaire et le nombre des banques particulières est considérable; chacune d'elles a, de plus, le droit d'émettre du papier, et celà, sans autres limites que celles que la confiance du public peut apporter à l'émission; mais tous ces billets de banque n'ont qu'une valeur locale, et à part, peut-être, de très-rares exceptions qui ne se rencontrent que dans les ports fréquentés par les Européens, ils n'ont pas cours dans d'autres endroits que ceux où ils ont été émis. Les Chinois connaissent aussi la lettre de crédit et la lettre de change; mais comme les banques sont toutes locales et n'ont point de ramifications à l'intérieur du pays, ces dernières variétés de l'instrument de crédit se trouvent concentrées exclusivement entre les mains de quelques gros commerçants qui délivrent des bons à ordre sur ceux de leurs agents ou de leurs correspondants qui sont établis dans les villes où l'on se rend; n'ayant à redouter en ce genre d'affaires aucune espèce de concurrence, et jouissant par suite, d'une sorte de monopole, ils abusent de leur situation en prélevant d'énormes commissions. Ajoutez à cela les risques que l'on court en se mettant ainsi dans la dépendance des opérations d'un établissement commercial, et vous comprendrez que nous ayons hésité à courir la chance de nous voir, au milieu de notre voyage, pris au dépourvu, en pays inconnu, par le non-payement de nos lettres de crédit.

Il n'y a en Chine ni monnaie d'or ni monnaie d'argent. L'un et l'autre métal peuvent cependant servir d'intermédiaire pour les échanges, mais ils sont alors considérés comme une marchandise ordinaire et sont sujets aux fluctuations du cours. Nous aurions pu, si nous l'avions voulu, acheter à Ran-Kéou une certaine quantité d'or en feuilles, — c'est sous cette forme qu'on est le plus sûr de l'avoir pur, — et réduire ainsi sous un petit volume facile à transporter, la totalité de la somme que nous voulions avoir avec nous; mais ayant été prévenus que le change sur l'or était toujours très-défavorable, nous dûmes renoncer à cette combinaison, qui assurément eût été la plus commode.

Restait l'argent. Nos préférences eussent été pour la piastre mexicaine, qui jouit d'un cours à peu près établi dans tous les ports ouverts au commerce européen. Mais nous savions que dans l'intérieur, les Chinois attachés à leurs habitudes séculaires, la refuseraient certainement, et que si nous nous en chargions, nous nous trouverions avoir entre les mains une valeur dont il nous serait impossible de nous défaire à moins de subir une dépréciation désastreuse.

Nous n'avions donc d'autre ressource que d'employer les lingots d'argent utilisés par les Chinois dans le règlement de leurs comptes. Ces lingots, grands ou petits affectent tous la forme d'une barque et portent, comme garantie, le poinçon de la maison où ils ont été fondus; n'ayant pas de valeur monétaire légale, ils ne valent que par le poids d'argent dont ils sont formés. Il en résulte que pour effectuer des payements à leur aide, il est nécessaire de les peser. A cet effet, les Chinois ont adopté un poids particulier qu'ils nomment *Liang* et les Européens *Taël;* ce poids équivaut à peu près à trente-sept grammes et demi. Je dis à peu près, car là encore les habitudes

locales ont triomphé des tendances centralisatrices du gouvernement, et chaque province a conservé ses poids et ses mesures, sans se soucier de se mettre d'accord sur cet objet important avec les provinces voisines. Pour ma part, je connais huit ou dix *taëls* différents en Chine; et il y en a bien davantage; on pourrait presque dire, sans sortir de la vérité, qu'il y en a autant que de grandes villes de commerce. De là encore naissent des contestations sans fin, sur la graduation de la balance que l'on emploie — la balance chinoise est une espèce de romaine — sur la valeur du *taël*, etc... Mais il paraît que cette confusion même peut être une source de bénéfices pour ceux qui manient l'argent, car, loin de protester contre un état de choses aussi peu en harmonie avec les usages de l'Europe, les négociants et les banquiers Européens ont non-seulement adopté dans leurs rapports avec les Chinois, — peut-être dans l'impossibilité de faire autrement, — les usages qu'ils trouvaient établis dans le pays, mais encore ils les ont introduits dans leurs relations avec les Européens eux-mêmes. Ainsi, on voit à Shang-Haï, à Ran-Kéou, et dans les ports du nord, ce phénomène singulier de comptes basés sur une monnaie variable fictive et dont il serait impossible de trouver la représentation, tandis que toutes les transactions au comptant se font en piastres mexicaines; par exemple, quand on entre dans un magasin on fait le prix du marché en *taëls* et on le paie en piastres. C'est un *imbroglio* au milieu duquel il est fort difficile de se reconnaître et une source d'erreurs et de complications dont le gros public paie tous les frais. Bien qu'on m'ait souvent assuré qu'il y avait des époques où le change était très-favorable et où l'on pouvait par certaines opérations de banque réaliser des bénéfices importants, j'ai toujours eu la mauvaise chance de tomber sur les cours les plus défavorables. Je ne puis m'empêcher

de croire néanmoins, à certains indices, que la banque et le commerce européens y trouvent leur profit ; il est remarquable que parmi les réclamations sans nombre qu'ils ont élevées constamment contre le gouvernement et les usages chinois, les Européens n'aient jamais mentionné la confusion du système monétaire, et que parmi les réformes demandées, ils n'aient jamais fait figurer l'unification de ce système.

Quels que fussent les inconvénients de ce mode de procéder, il ne nous restait qu'à nous résigner ; c'était, en définitive, le plus praticable de tous et nous dûmes nous charger de cinquante kilogrammes d'argent, en lingots dont les poids variaient de deux mille à deux cents grammes, les appoints étant faits au moyen de petits fragments de lingots coupés au ciseau et pesés avec soin.

Munis, enfin, de ce viatique nécessaire, et de passe-ports rédigés en français et en chinois, nous prîmes congé de nos amis de Ran-Kéou, dont l'affectueux accueil nous a laissé le meilleur souvenir.

LIVRE DEUXIÈME

LA CHINE SEPTENTRIONALE

CHAPITRE X

LE RAN-KIANG

L'équipage d'un Siang-Pien-Tze. — Le cours du Ran. — Un voyageur officiel. — Les agents du fisc. — Les Li-Kin ou douanes intérieures. — La police nocturne. — Les voleurs et les veilleurs de nuit. — Les digues du Ran. — Une petite émeute. — Une grosse insulte. — Arrêtés par la tempête. — Gnan-Lo-Fou. — Travaux hydrauliques. — Montagnes fortifiées. — Le petit couteau des Nien-Féï. — Les chercheurs d'or.

Le 13 mars, au matin, à l'heure indiquée par le calendrier chinois comme la plus favorable, nous donnâmes à l'équipage du bateau le signal du départ. Il y avait en tout cinq hommes et le patron sans compter sa famille, à savoir sa femme, une jeune fille de quatorze à quinze ans et deux ou trois autres enfants plus petits. L'un des bateliers, homme assez jeune encore et qui aimait à s'enrouler autour de la tête une bande d'étoffe de coton noir de manière à simuler un turban, coiffure qu'il n'est du reste pas rare de rencontrer dans plusieurs provinces

de la Chine, avait été soldat, et je le soupçonnai même d'avoir été quelque peu rebelle à son heure.

Dans ces provinces où les Tchang-Mao ont été maîtres pendant si longtemps, il serait peut-être difficile de trouver un Chinois qui, pendant quelque temps au moins, n'ait éprouvé de la sympathie pour la rébellion. La dynastie actuelle est Tartare-Mandchoue, et bien que les vainqueurs aient adopté tous les usages de la race conquise, ils n'en sont pas moins restés très-impopulaires; pour les Chinois, ce sont toujours des étrangers. Aussi toute révolte qui, s'inspirant du sentiment national, proclamerait hautement son dessein d'expulser les Mandchous et de restaurer ou d'inaugurer une dynastie purement chinoise, serait-elle sûre de rencontrer dans la population une vive sympathie, sinon toujours effective, au moins morale. Si les Tchang-Mao avaient été plus politiques, si les chefs avaient pu davantage faire respecter leur autorité par les bandes qu'ils menaient à leur suite, s'ils avaient pu épargner aux populations les scènes de pillage et de dévastation où ces bandits donnaient libre cours dans des actes d'une atrocité révoltante, à leurs instincts sauvages, leur entreprise aurait été presque assurée du succès. S'ils ont échoué après avoir approché aussi près du but, cela tient bien plus au vide que leur politique avait fait autour d'eux qu'à la valeur militaire des généraux impériaux ou à la bravoure de leurs soldats.

Qu'il eût été ou non rebelle, ce brave garçon n'en était pas moins l'un des hommes de l'équipage dont la bonne volonté et la physionomie franche et ouverte appelaient le plus la sympathie. Les autres, bateliers de profession, déjà pour la plupart assez âgés, n'avaient pas une physionomie bien attrayante ; leur masque sillonné de rides profondes creusées par le travail et la fatigue

dans une peau épaisse et bronzée par le soleil, immobile et sans expression, dénotait une absence presque absolue d'intelligence et de sentiments. Les pauvres gens n'étaient pas bien gênants. Aussitôt la nuit venue, ils soulevaient l'un des panneaux du pont et s'introduisaient l'un après l'autre dans une espèce de cale comprise entre deux cloisons étanches et qui ne mesurait certainement guère plus de deux mètres cubes. Les malheureux au nombre de cinq, se couchaient côte à côte dans cet affreux réduit, refermaient le panneau au-dessus de leurs têtes, et ne tardaient guère à se trouver plongés dans le plus profond sommeil. Comment ils n'étaient pas étouffés dans cette atmosphère chaude, imprégnée des odeurs les plus repoussantes, épaissie par les fumées du tabac; je n'ai jamais pu le comprendre. Le patron, mieux partagé, trouvait avec sa famille un logement confortable, dans la petite pièce qui avoisinait la cuisine.

Il nous fallut un temps infini pour sortir du port de Ran-Kéou; il s'étend tellement loin que l'on peut naviguer des heures entières sur le Ran, au milieu d'une quadruple ou quintuple rangée de bateaux se touchant bout à bout, qui embarquent ou débarquent des marchandises.

La direction générale du cours du Ran est assez facile à se représenter. Qu'on se figure un grand Z. Prenant sa source dans les hautes régions du Chen-Si qui avoisinent les provinces de Sze-Tchouan et de Rou-Pé, le Ran coule d'abord de l'ouest à l'est, resserré entre les parois abruptes de longues chaînes de collines; c'est la partie supérieure de son cours, obstruée de rapides nombreux et dangereux. Dans la partie moyenne, longue d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-cinq lieues, il coule du nord au sud dans une vallée qui va constamment en s'élargissant et dont la pente est peu sensible. Dans

la partie inférieure longue d'environ trente-cinq lieues, il reprend sa direction primitive de l'ouest à l'est et coule lentement dans une plaine basse et marécageuse au-dessus de laquelle d'abondants dépôts d'alluvions élèvent graduellement le fond de son lit. Bien qu'elles charrient une quantité considérable de débris de toute espèce, les eaux du Ran ne sont pas boueuses; elles sont dans tous les cas beaucoup moins impures que celles des rivières du littoral de la Chine méridionale, qui sont épaissies par des masses de vase argileuse.

Nous avions à peine laissé derrière nous les dernières maisons qui terminent la ligne longue et sans épaisseur sur laquelle se développe le quartier commerçant de Ran-Kéou sur la rive gauche du Ran, que nous fûmes rejoints par un bateau semblable au nôtre; il était accompagné d'une petite barque armée à l'avant d'une pièce de canon et conduite par un équipage de soldats de marine; c'est ce que les Chinois appellent un Pao-Tchouan, et ce que nous ne pouvons mieux désigner en français que par le terme de canonnière. Un peu intrigués d'abord par ce voisinage insolite, nous ne tardâmes pas à en avoir l'explication, en jetant les yeux sur une grande banderole d'étoffe fixée au mât du grand bateau, et sur laquelle s'étalaient en larges caractères noirs et rouges les titres et qualités du personnage officiel qui voyageait à son ombre. C'était le préfet de Siang-Yang-Fou, préfecture dont le siége est situé justement au coude supérieur du Ran, à l'endroit où commence son cours moyen.

Bien que voyageant dans un équipage plus modeste, nous ne manquions pas, nous aussi, d'avoir notre banderole qui se balançait mollement tout en haut de notre mât. Malgré notre désir de voyager aussi simplement que possible, nous avions été forcés de céder aux représen-

tations du patron qui nous avait remontré toute l'inconvenance qu'il y aurait de notre part à nous soustraire à cet usage. Pour nous débarrasser de ses importunités nous lui avions enfin donné l'autorisation de faire confectionner un drapeau et de grandes lanternes qu'il avait perchées au bout de deux bâtons, tout à fait à l'arrière et à l'extérieur de son bateau. Avait-il cédé en cette circonstance à un sentiment de vanité mal placée, ou bien, comme j'eus raison de le supposer plus tard en voyant la voile toute rapiécée à l'aide de vieux drapeaux, son esprit pratique avait-il eu dans ses remontrances plus en vue le bénéfice qui pourrait lui en revenir que le désir de se conformer aux exigences de l'étiquette chinoise ? C'est ce qu'il serait difficile de démêler. Dans tous les cas, si la précaution ne nous fit pas de bien, elle ne nous fit pas de mal, ainsi que nous en eûmes bientôt la preuve.

Nous n'avions pas quitté Ran-Kéou depuis une heure qu'un canot vint accoster le long de notre bord. Il était monté par deux individus qu'aucun signe extérieur ne distinguait du commun des mortels, mais qu'à leur air d'autorité et d'insolence dédaigneuse on devinait être des mandataires de la puissance publique. De longs pourparlers s'étaient engagés entre les gens de l'équipage et les nouveaux venus ; enfin le patron finit par venir dire quelques mots à Lou-Kouei-Tang. Celui-ci nous informa que les individus en question n'étaient autres que des employés de la douane qui venaient pour visiter le bateau.

La Chine est parsemée d'une infinité de petits bureaux d'octroi échelonnés le long des voies commerciales ; les Chinois les nomment Li-Kin. C'est la source la plus sûre et la plus productive des revenus du trésor public. Quand je dis trésor public, c'est une manière de parler, car la chose que désigne ce nom, n'existe à vrai dire pas en Chine. Il y a bien à Péking un ministère des finances, mais il

ne centralise pas les revenus de l'empire. Chaque province doit se suffire à elle-même, prenant soin de prélever ses propres impôts par des moyens et suivant des régles qui sont cependant agréées par le gouvernement central, et d'assurer le fonctionnement de tous ses services à l'aide de ses propres ressources; elle n'est tenue qu'à faire parvenir à Péking une certaine redevance en nature et en espèces qui est surtout destinée à assurer l'approvisionnement de la capitale et à suffire à l'entretien de la maison impériale et des grands fonctionnaires de l'empire. Le commerce étant une profession absolument libre en Chine, et n'étant pas assujetti au paiement de la patente, le seul moyen de le faire participer aux charges de l'État, était de l'atteindre par les impôts indirects; de là la création de bureaux de douane, et pour rendre la fraude plus difficile et la perception des droits, d'ailleurs très-faible, plus fructueuse, les Chinois ont été amenés à les multiplier à l'infini. L'institution n'est ni très-commode dans la pratique, ni très-lucrative par suite de l'énorme quantité d'employés qu'exige son fonctionnement.

Mais si les autorités se sont ingéniées à placer leurs bureaux de douane dans tous les endroits les mieux situés pour atteindre toutes les marchandises en transit, les bateliers et les marchands ne s'ingénient pas moins pour imaginer toute espèce de moyens de s'affranchir du paiement des droits. Tout leur est bon pour atteindre leur but, et il n'est pas de subterfuge qu'ils n'emploient pour tromper les agents du fisc; ils ne craignent pas de faire servir les choses les plus respectables et les plus respectées à l'accomplissement de leurs desseins. Les insignes extérieurs de l'autorité sont vénérés par les Chinois avec une crainte respectueuse, justifiée du reste par la rigueur des châtiments dont sont punis ceux qui osent en mésuser;

néamoins, il arrive fréquemment que des bateliers ne craignent pas d'arborer les couleurs de quelque haut mandarin pour faire passer en contrebande les marchandises qu'ils transportent ; le plus souvent, comme cela avait eu lieu pour nous, les douaniers sont partagés entre le sentiment du devoir et la crainte d'importuner un haut fonctionnaire; ils se contentent alors de demander sa carte, et grâce à la vénalité, qui est à tous les degrés la maladie dominante du fonctionnarisme chinois, une gratification convenable achève de leur fermer les yeux sur les circonstances qui pourraient leur faire soupçonner une fraude. Mais si le contrebandier a négligé de faire la part assez belle aux employés de la douane, alors ceux-ci ne négligent aucun moyen de le surprendre et de le livrer à toutes les rigueurs de la justice.

La nuit n'était pas encore tombée que nous jetions l'ancre devant un petit village du nom de Tcha-Tien. Les Chinois ne voyagent jamais la nuit; il y a à cela plusieurs raisons dont la principale est la crainte des voleurs. C'est par le même motif que jamais un bateau ne s'arrête pour passer la nuit dans un endroit isolé, mais toujours devant une ville ou un village, et à proximité d'autres embarcations.

Nous nous étions arrêtés à très-petite distance du bateau monté par le préfet de Siang-Yang-Fou. Dès que le soleil eût disparu à l'horizon, un coup de canon tiré par la canonnière qui l'accompagnait, nous avertit que la nuit était officiellement commencée. A partir de ce moment, et jusqu'au lever du soleil, le bruit de coups frappés à intervalles réguliers sur un tam-tam et sur un tambour nous permit de constater que les hommes de quart de la canonnière apportaient une vigilance scrupuleuse à informer tous les alentours de la présence d'un bateau de guerre. Serait-ce là, comme on pour-

rait le supposer un procédé charitable pour aviser les voleurs de ne point venir se jeter tête baissée dans le piége? Ou bien, comme je serais plus tenté de le croire, serait-ce plutôt un moyen ingénieux employé par les soldats chinois pour éviter des rencontres au moins aussi désagréables aux uns qu'aux autres? En Chine, le défaut de sécurité sur les voies publiques commence avec la chute du jour; que ce soit sur les routes ou sur les rivières, on n'y voyage jamais de nuit, par crainte des voleurs; dans les villes même, on se renferme chez soi dès que le soleil a disparu sous l'horizon, et l'on n'oserait sortir dans la rue, même pour les motifs les plus graves. Ce n'est pas qu'il n'y ait point de police dans les villes chinoises; mais elle n'inspire que peu de confiance, soit que l'on doute de la bravoure et du dévouement des agents, soit ce qui est plus grave, que leur probité et leur loyauté mêmes soient suspectées. Je me rappelle qu'un jour, ayant exprimé devant un chinois mon étonnement de voir que personne ne sortait plus dans les rues dès que la nuit était faite, bien qu'il y eût des rondes de police organisées pour protéger les habitants contre les agressions nocturnes, il me répondit :

— On a trop peur des voleurs.

— Il y a cependant des gardes de police, des soldats qui doivent accourir dès qu'ils entendent du bruit et poursuivre les malfaiteurs.

— Oh! non, me répondit mon interlocuteur, les voleurs ont des couteaux! »

De sorte que par suite de la crainte respectueuse que les voleurs et leurs couteaux inspirent aux soldats de police, ceux-ci laissent à ceux-là le champ libre, jusqu'au moment où prévenus d'avance qu'un petit groupe de ces misérables se trouve en certain lieu, ils les entourent en nombre considérable et les surprennent. Dans ce cas,

les voleurs n'essaient généralement pas de faire la moindre résistance, car, connaissant bien les habitudes de la police chinoise, ils savent que, lorsqu'ils sont attaqués, c'est par des forces tellement supérieures qu'ils seraient nécessairement écrasés.

Nous étions donc mouillés sous la protection du tam-tam de la canonnière chinoise, protection bien plus efficace que celle de son canon, car l'un écartait, à coup sûr, le danger d'une agression dont n'aurait peut-être pas triomphé l'autre. Nous ne pouvions donc nous plaindre de ce voisinage bruyant et incommode ; nous avions, du reste, dans la soirée, fait connaissance avec une autre institution similaire des ports fluviaux de la Chine. Un homme monté dans une petite barque était venu réclamer de nous le paiement de la quote-part que lui devait chaque embarcation; c'était, je crois, trente ou quarante sapèques. Ce brave homme était veilleur de nuit de son métier, et passait tout son temps à se promener dans une petite barque au milieu des bateaux à l'ancre, en frappant à intervalles réguliers sur un morceau de bambou creux et sonore. C'est l'instrument employé par tous les veilleurs de nuit en Chine pour indiquer qu'ils s'acquittent de leur mission. Le plus grand effet que j'y reconnaisse, c'est qu'il permet aux voleurs de n'être jamais surpris, car ils peuvent suivre de loin, rien qu'à l'ouïe, tous les mouvements du gardien, et c'est probablement aussi le but que celui-ci se propose, afin d'éviter des rencontres dont il serait assurément le plus marri.

Cette campagne du Rou-Pé, dans les environs de Ran-Kéou, est charmante. Les rives sont bordées de maisons qui se succèdent à peu près sans intervalle et qui sont entourées de bouquets de saules et de bambous. Le saule est dans cette partie de la Chine l'arbre le plus répandu.

Jusqu'à Gnan-Lo-Fou, c'est-à-dire jusqu'à la moitié à peu près du cours moyen du Ran, le voyage est assez monotone. Le fleuve est encaissé entre deux hautes banquettes de terre élevées par les riverains pour protéger les campagnes environnantes contre les inondations. De nombreux bancs de sable obligent le marinier à suivre un chenal dont les détours allongent considérablement la route. Ce sont ces ensablements qui, élevant progressivement le lit de la rivière, ont rendu son endiguement nécessaire. Les campagnes riveraines se trouvent, en effet, maintenant à un niveau inférieur au niveau moyen des eaux du Ran, de telle sorte que du sommet des berges on jouit d'un coup d'œil semblable à celui qu'offrent les parties basses de la Hollande. Au milieu d'une plaine immense bien cultivée et plantée de jeunes saules, on voit se dérouler le long ruban du fleuve sur lequel circulent des embarcations qui semblent flotter dans l'air, tant elles sont élevées au-dessus des objets environnants. La plupart des villages sont construits au pied des digues du côté de la campagne, de telle sorte que du bateau on ne peut les apercevoir; quelques-uns cependant se sont élevés sur des plateaux artificiels annexés aux banquettes. L'un d'eux, le village de Che-Ma-Kéou, nous avait agréablement surpris par sa situation pittoresque et le riant aspect de ses maisons blanchies à la chaux; il est si rare en Chine, au moins dans le midi, de voir des villages qui ne soient pas tout en bois, que le moindre groupe de maisons construites en maçonnerie décèle immédiatement l'existence d'une aisance et d'un bien-être dont il est trop rare de rencontrer des marques.

Jusque-là, notre voyage s'était effectué le plus paisiblement du monde sans entraves ni embarras d'aucune sorte; les habitants témoignaient bien à notre vue quelque

étonnement et quelque curiosité, mais jamais un mot ou un geste malsonnant n'avait attiré notre attention. Le 17 mars, j'étais descendu à terre avec mon fusil, pour voir le pays et prendre un peu d'exercice; sur mon passage, les gens sortaient de leurs maisons et accouraient pour me voir, échangeant entre eux les réflexions que leur inspiraient les différentes parties de mon costume. Celle qui les frappait le plus vivement était la chaussure, et depuis, j'ai toujours remarqué que c'était sur elle que se portait d'abord le regard de ceux qui nous voyaient pour la première fois. A un coude que formait le Ran, à peu de distance d'un gros village dont j'apercevais les premières maisons, le batelier qui m'accompagnait me prévint qu'il était nécessaire de regagner le bateau, parce que, le chenal se dirigeant vers l'autre rive, nous allions être obligés d'y passer également. Comme nous avions pris un peu d'avance, je descendis sur la grève pour attendre l'arrivée de l'embarcation qui devait me ramener à bord. Pendant ce temps, la foule s'était amassée autour de moi; de crainte d'accident, j'avais retiré les cartouches de mon fusil. Le mécanisme de l'arme avait fort intrigué quelques-uns des hommes qui se trouvaient près de moi; j'avais répondu amicalement à leurs questions et nous nous quittâmes en fort bons termes. Quelques instants après, pendant que nous passions devant le gros village dont je viens de parler, la population se porta en foule sur la grève en poussant les cris de *Yang-Kouei-Tze! Yang-Kouei-Tze!* terme de mépris qui signifie *diable étranger*, et par lequel les Chinois désignent les Européens. Au milieu de la foule, un homme mieux vêtu que les autres se distinguait aussi par l'animation de sa physionomie et de ses gestes, et, trouvant sans doute la distance qui le séparait de nous encore trop considérable, il sauta sur les bateaux amarrés au rivage, passa

de l'un à l'autre jusqu'au dernier et, parvenu là, il se mit à nous apostropher avec véhémence, nous traitant de *Yang-Po-Tze*, expression que la canaille restée à terre répétait en chœur. Je n'ai jamais pu savoir quelle était exactement la valeur de cette insulte insolite, l'expression *Yang-Po-Tze* signifiant en chinois *vielle femme étrangère*. En même temps, il adressait à Lou-Kouei-Tang les invectives les plus violentes. Celui-ci, qui les comprenait mieux que nous, en fut beaucoup plus affecté. Une insulte particulièrement lui avait été droit au cœur, il avait été traité de Cantonnais. Or, malgré l'unité nationale de la Chine, les différences de caractère et de race qui distinguent les habitants des diverses provinces ne se sont jamais fondues, et ils affectent, les uns à l'égard des autres, le plus souverain mépris. Pour la plupart des Chinois, les Cantonnais, qui ont le privilége de fournir les meilleurs domestiques aux Européens, sont des êtres méprisables dont le nom devient dès lors une sanglante insulte. Aussi ne fûmes-nous pas surpris de la déconvenue de Lou-Kouei-Tang, qui était originaire du Kiang-Sou, en s'entendant apostropher de la sorte. Il en conserva un amer souvenir longtemps encore après que nous nous fûmes éloignés du lieu où s'était passée cette étrange scène. Je n'ai jamais pu découvrir le motif de cette algarade ; cependant, je ne serais pas étonné que le meneur de cette petite échauffourée eût habité quelque temps l'un des ports ouverts aux Européens, et eût acquis à leur service, soit comme domestique, soit comme courtier d'affaires, l'aisance qui lui permettait de se montrer en public dans une tenue plus soignée que celle de ses concitoyens. Ce sont ceux qui ont le plus profité du séjour des Européens en Chine qui leur sont, en général, le plus hostiles et qui répandent contre eux dans l'intérieur du pays ces sentiments de défiance et d'hostilité que les po-

pulations paisibles des campagnes, livrées à leur propre inspiration seraient, incapables de concevoir.

Le lendemain, un vent violent s'était élevé et retardait tellement notre marche qu'il devint nécessaire de nous arrêter une heure ou deux pour laisser passer le plus fort de la tempête. Avec elle, le froid était revenu assez vif, et nous n'avions pas trop de nos couvertures et de nos vêtements d'hiver pour nous garantir contre tous les vents coulis que laissaient passer entre eux les ais mal joints de notre maison de bois.

Le patron voulut, pour apaiser les esprits du fleuve et de l'air, leur offrir un sacrifice propitiatoire dont nous devions, d'après les conventions, faire tous les frais. C'était affaire d'importance ; la cérémonie fut célébrée avec toute la solennité voulue, les papiers brûlés, les bâtons d'encens allumés, et les génuflexions prescrites accomplies au son étourdissant du tam-tam. Mais ce fut en vain ; le vent redoubla de violence pendant la nuit; il soufflait avec rage contre notre pauvre baraque dont nous avions peine à tenir les fenêtres closes, et poussait devant lui une sorte de neige fondue ou de pluie glacée qui suintait à travers tous les interstices des minces cloisons qui nous protégeaient seules contre les éléments déchaînés et venait inonder nos lits. Ce fut une triste nuit. La tempête continua toute la journée du lendemain et, malgré notre ennui, nous dûmes nous résigner à rester en place.

Enfin, le patron, pour lequel ce retard était fort préjudiciable, le prix de notre passage ayant été traité à forfait, vit exaucer ses prières; le vent finit par tomber, et, le 24 mars à quatre heures du soir, nous arrivions à la hauteur de Gnan-Lo-Fou. C'est la résidence d'un préfet et la première ville de cette importance que nous eussions rencontrée depuis Ran-Kéou, sur un parcours de quatre-vingt-dix lieues environ. La ville étant située à une cer-

taine distance dans l'intérieur des terres, comme toutes les villes riveraines du Ran, nous ne pûmes la voir. Elle n'était représentée sur le bord du fleuve que par quelques huttes de marchands légèrement construites, et par les bâtiments de la douane.

Au-dessus de Gnan-Lo-Fou, l'aspect du pays se modifie beaucoup. A mesure qu'on se rapproche du cours supérieur du Ran, la contrée devient de plus en plus montagneuse; des rangées de hautes collines se profilent de droite et de gauche aux derniers plans, à demi perdues dans les vapeurs du lointain. Le lit du fleuve, qui cesse d'être encaissé par de hautes berges artificielles, s'élargit énormément, mais, en même temps, sa profondeur diminue et les bancs de sable augmentent de nombre et d'étendue. A l'inspection des rives, on reconnaît que le fleuve se déplace, se creuse un nouveau lit dans les alluvions qui ont autrefois comblé le fond de la vallée, et ce déplacement s'effectue de l'orient à l'occident. Ainsi, tandis que la rive droite, c'est-à-dire la rive occidentale du fleuve, est formée par une berge à pic que ronge constamment le courant, dont toute la violence se porte de ce côté, la rive gauche ou la rive orientale, au contraire, émerge presque insensiblement en une pente douce, formée par des dépôts sablonneux, et doit être couverte à une distance considérable à l'époque des crues. Le terrain et la culture changent en même temps de nature. Tandis que dans la portion inférieure de la vallée du Ran les terres basses et marécageuses sont admirablement disposées pour la culture du riz, les terrains plus élevés et la terre plus friable de la partie supérieure se prêtent mieux à la culture du blé, du coton et du chanvre.

En même temps que le terrain et la culture, le régime alimentaire des habitants subit une modification

profonde ; nous quittons la région du riz pour entrer dans celle du blé. Désormais, le riz devient l'apanage de la classe aisée, même riche, de la population ; le reste se nourrit de farine de blé sous toutes les formes. La première notion de ce changement nous fut donnée à quelque distance au-dessus de Gnan-Lo-Fou, par des enfants qui, venus d'un village voisin, apportaient dans leurs paniers des petites galettes dorées à la mine fort appétissante et d'un bon marché extraordinaire. Malheureusement ces gâteaux étaient plus agréables à la vue qu'au goût ; c'est une sorte de pain sans levain ; néanmoins, lorsqu'il vient d'être cuit, c'est un aliment qui ne manque pas d'un certain charme.

A cinquante lis à peu près au-dessus de Gnan-Lo-Fou, un groupe de montagnes assez élevées se dessina sur la rive droite du fleuve. Vu de loin, le sommet offrait à l'œil un aspect étrange ; quelque chose comme une sorte de couronnement crénelé. A mesure que nous nous rapprochions davantage, ce détail s'accusait de plus en plus, et bientôt il n'y eut plus de doutes à avoir ; c'étaient bien des fortifications qui ceignaient toute la crête de ce massif. Elles remontent à une époque fort ancienne ; elles ont été élevées sous la dynastie des Ming par les populations de la vallée qui allaient avec leurs familles y chercher un refuge à peu près inaccessible pendant les époques de rébellion. Ces contrées ont été, en effet, ravagées plus d'une fois par les rebelles. Les grandes plaines que nous traversions rappelaient à Lou-Kouei-Tang plus d'un souvenir de sa vie militaire : c'était là, au pied des montagnes qui s'étendent derrière Gnan-Lo-Fou, qu'il avait combattu les rebelles Nien-Féï. Au milieu du récit de ses campagnes, il nous révéla un fait que je trouve assez curieux pour le noter ici.

Le supplice de la décapitation constitue pour les Chi-

*

nois une peine infamante au premier chef et sa gravité s'accroît encore de toute l'étendue de leurs croyances superstitieuses. Ils supposent que les défunts se retrouvent dans le monde des esprits tels qu'ils ont quitté le monde mortel; or, celui qui perd sa tête ici-bas ne la retrouve pas au bord des *neuf fontaines*, ce qui doit être assurément fort désagréable : aussi, lorsqu'un Chinois est condamné à la décapitation, n'y a-t-il pas de sacrifice que lui ou les siens ne soient disposés à faire, pour obtenir par faveur la substitution d'un genre de mort qui permette au supplicié de se retrouver au complet dans l'autre monde. Les Taë-Ping ou Tchang-Mao, qui affectaient un souverain mépris pour les doctrines religieuses de leurs compatriotes, décapitaient leurs prisonniers. Les Nien-Féï, plus respectueux des croyances et des préjugés de la population, achevaient les leurs à l'aide d'un petit couteau avec lequel ils leur ouvraient la carotide; simple affaire de nuance.

Le pays que nous traversions continuait à devenir de plus en plus montagneux et la vallée de moins en moins large. La roche dominante était du grès rouge; mais la présence de fours à chaux disséminés de distance en distance nous indiquait le voisinage de terrains calcaires. Le lit du Ran, toujours très-large, continuait à être encombré de bancs de sable qui faisaient décrire au chenal une multitude de sinuosités. Sur l'un d'eux, nous vîmes trois ou quatre pauvres diables occupés à laver dans une sébille en bois le sable de la rivière : c'étaient des chercheurs d'or. D'après les renseignements que l'on nous donna, ils pouvaient bien recueillir chacun en travaillant assidûment trois *fen*, un peu plus d'un gramme de poudre d'or par jour.

Le 27 mars au soir, malgré la rapidité du courant qui retardait de plus en plus notre marche, nous nous arrê-

tions pour passer la nuit à la hauteur de I-Tcheng-Sien, petite ville qui sert de résidence à un sous-préfet, à cent lis, dix lieues à peine de Fan-Tcheng.

Le 28 mars, à sept heures du soir, par un beau clair de lune, nous passions devant l'embouchure d'un affluent du Ran, le Pé-Ro, à quinze lis, une lieue et demie de Fan-Tcheng.

Nous avions mis quinze jours à parcourir depuis Ran-Kéou une distance d'environ cent vingt lieues ; il est vrai que le mauvais temps nous avait fait perdre deux bonnes journées.

CHAPITRE XI

LA PROVINCE DU RO-NAN

Fan-Tcheng. — Les voitures chinoises. — Les agréments des voitures. — La campagne de Fan-Tcheng. — Une auberge de village. — La voiture embourbée. — Aide-toi, les hommes ne t'aideront pas. — Sauvetage de la voiture. — Un bac sur le Pé-Ro. — Ro et Kiang. — Les deux régions. — Les mules et les conducteurs de voitures. — Les monuments commémoratifs. — Les brouettes à voiles. — Les routes. — Les Kang. — Un fumeur d'opium. — Un pèlerinage. — Le mirage.

A l'endroit où commence ce que j'ai appelé le cours moyen du Ran, c'est-à-dire où, après avoir coulé jusque-là de l'ouest à l'est, il fait brusquement un coude à angle droit, pour diriger sa course du nord au sud, se trouvent situées sur la rive gauche la ville commerçante de Fan-Tcheng, et juste en face, sur la rive droite, la ville fortifiée de Siang-Yang-Fou, dont la première n'est à vrai dire que le faubourg. Siang-Yang-Fou est la résidence du Tse-Fou ou préfet, celui-là même dont nous avions rencontré l'équipage sur le Ran, au moment où nous quittions Ran-Kéou. De cette ville nous n'apercevions, de l'endroit où nous étions, que les vieux murs crénelés situés tout au bord du fleuve; elle ne nous parut pas très-grande. Quant à Fan-Tcheng, c'est une ville de commerce, et c'est

tout dire. Sa situation à la tête de la navigation du Ran lui donne, on le conçoit, une grande importance. Elle n'a pas à proprement parler de fortifications; néanmoins, à peu de distance de l'endroit où nous étions arrêtés, nous pouvions apercevoir les ouvrages en terre dont étaient entourés plusieurs petits camps retranchés, occupés pour le moment par quelques bataillons de troupes armées et instruites à l'européenne. C'est à ce voisinage que nous avions dû d'entendre le matin, à notre grande surprise, une sonnerie de clairon qui nous avait reportés, pour un instant, à bien des milliers de lieues vers l'Occident.

A Fan-Tcheng nous avions, pour nous rendre à Si-Gnan-Fou, à choisir entre plusieurs routes différentes. Le bassin du Ran-Kiang est séparé de celui du Ouei-Ro, où se trouve située la capitale du Chen-Si, par une haute barrière de montagnes, sorte de contre-fort que projettent vers la Chine occidentale les hauts sommets du Koko-Nor et du Thibet oriental. Il existe dans cette chaîne de montagnes deux passes fréquentées: celle de Ran-Tchong-Fou à l'ouest, qui fait communiquer les parties supérieures des deux bassins; l'autre, plus généralement pratiquée par les marchands qui se rendent de Si-Gnan-Fou à Ran-Kéou, s'ouvre vers le milieu de la chaîne et met en communication le bassin du Ouei avec celui du Tan-Kiang, petit affluent torrentiel du Ran qu'il vient rejoindre à une trentaine de lieues au-dessus de Fan-Tcheng. Il existe encore une autre route qui permet, en faisant un coude vers l'Orient, de tourner les derniers échelons de la chaîne des Tsing-ling, et de passer ainsi plus facilement du bassin du Ran dans celui du Rouang-ro, et de là dans la vallée du Ouei-ro, son affluent.

De ces trois routes, la plus courte en distance est la seconde; mais la troisième est beaucoup plus facile et abrège les lenteurs inévitables d'un voyage par eau sur

des torrents dont il faut péniblement remonter le cours impétueux et difficile. C'est sur elle que se reportèrent nos préférences.

La voiture chinoise dans laquelle nous allions désormais voyager est une sorte de petite charrette montée sur deux roues et repose directement sur l'essieu; le tout est construit de la manière la plus économique, en bois, presque sans le secours de la moindre ferrure. Les roues, très-minces par rapport à leur diamètre, sont cerclées en fer, et pour prévenir l'usure trop rapide des deux joues de la jante par leur frottement dans les ornières, on les a garnies de plusieurs rangées de gros clous de fer dont les têtes arrondies décrivent à leurs surfaces des dessins bizarres. La charrette est surmontée d'une légère charpente hémi-cylindrique qui, recouverte d'une grosse toile dont les pans recouvrent également les cotés, la transforme en une sorte de voiture fermée, protégée de la pluie et du soleil, où l'on ne peut se tenir autrement que couché et dont l'unique et étroite ouverture est placéee sur le devant. En avant et en arrière de cette espèce de boîte, le châssis de la voiture se prolonge quelque peu. Sur la saillie d'arrière on attache les bagages, qui sont ainsi exposés à toutes les intempéries; sur l'autre s'assoit le conducteur, les jambes pendantes au dehors. Quant à l'attelage, il se compose de deux mules dont l'une est attelée entre les brancards, tandis que l'autre tire, non pas en flèche, mais sur le coté droit du véhicule où viennent s'attacher les traits.

Si peu confortables et si peu rapides que fussent ces mauvais chariots, nous dûmes cependant les louer à un taux exorbitant. L'élévation inusitée des prix était justifiée, paraît-il, par l'affluence des voyageurs. Nous étions, en effet, arrivés à Fan-Tcheng justement à l'époque où les licenciés de l'empire, candidats au doctorat, se ren-

daient à Péking pour y subir ce dernier examen. Discuter eût été inutile ; il fallut nous soumettre et payer 94 taëls, c'est-à-dire 750 francs pour quatre voitures et neuf mules. D'après les clauses du contrat, le voyage, d'une longueur totale de 1,800 *lis* ou 180 lieues, devait s'effectuer en 18 jours; et pour ne pas être livré complétement à la merci de nos conducteurs, qui eussent pu nous causer les plus grands ennuis, et s'affranchir même de leurs obligations, s'ils eussent été payés d'avance, nous ne devions leur remettre les sommes qui leur revenaient que dans le courant du voyage, en quatre fois. Seulement, pour éviter toute contestation, nous dûmes payer immédiatement le prix convenu à l'entrepreneur de transports avec lequel nous avions traité. Après avoir prélevé sa commission, il divisa le reste en un certain nombre de petits paquets soigneusement pesés, étiquetés et scellés, qu'il nous rendit. Chacun d'eux portait lisiblement écrit, le nom de la ville où nous devions le remettre au conducteur dès que nous y serions arrivés. Nous restions donc détenteurs du salaire de nos voituriers, mais nous devions leur remettre intacts les paquets d'argent, tels qu'ils nous avaient été remis par la maison avec laquelle nous avions traité, et dont la responsabilité dégageait la nôtre, au cas où le poids d'argent qu'ils contenaient ne se fût pas trouvé exact. Tout barbare que puisse paraître ce procédé, il est, en définitive, le plus commode et le plus pratique, le seul enfin qui soit une garantie, pour le voyageur, de la fidélité de ses guides, et pour le conducteur, du paiement intégral de son salaire.

A l'heure indiquée, tout était prêt et nous prenions chacun possession de la voiture qui nous était destinée. Ce n'est pas sans un peu de peine que nous étions parvenus à nous y glisser par l'étroite ouverture diminuée encore de toute l'épaisseur de nos objets de literie qu'on avait étendus dans le fond de la charrette pour notre

plus grande commodité. La précaution n'était pas inutile, ainsi que nous eûmes bientôt l'occasion de nous en apercevoir. Le premier coup d'œil jeté à l'intérieur de notre carriole nous avait mis en bonne humeur; l'équipage nous paraissait assez drôle; nous étions fatigués du bateau, et nous éprouvions un certain plaisir à ce changement qui avait pour nous tout l'attrait de la nouveauté.

Enfin, la caravane s'ébranle et nous nous mettons en route. Mais je n'avais pas eu le temps de crier d'arrêter que déjà deux ou trois cahots m'avaient envoyé me heurter la tête et le front d'une paroi sur l'autre. Du coup, le charme avait disparu; les qualités imaginaires dont je m'étais plu à doter ma voiture s'évanouissaient pour faire place aux plus affreux défauts. Arc-bouté des deux mains contre les montants des parois, je m'épuisais en efforts surhumains pour résister aux chocs incessants qui, si je n'y eusse pris garde, eussent fini par me mettre la tête en pièces. Mon conducteur me regardait sournoisement et riait sous cape de ma mine déconfite et de mes efforts inexpérimentés.

Peu à peu, je finis par m'habituer à ces violentes secousses, et je m'y accoutumai si bien que vers la fin du voyage il m'arriva plus d'une fois de m'endormir en voiture.

Après avoir longé pendant quelque temps les quartiers extérieurs de Fan-Tcheng, nous eûmes bientôt regagné la grande route de Péking. C'est cette route que nous devions suivre jusqu'à la ville de Siang-Tcheng-Sien, sur le Jou-Ro. Jusque-là le pays, sinon la route même que nous allions suivre, avait été déjà traversé par plusieurs voyageurs européens.

Mais, au delà de Siang-Tcheng-Sien, la portion de route inclinée du sud-est au nord-ouest, que nous allions

parcourir jusqu'à Chen-Tchéou sur le Rouang-Ro, n'avait encore été suivie par personne.

Au moment de notre départ de Fan-Tcheng, le temps était assez beau. Cependant quelques gros nuages qui paraissaient à l'horizon m'avaient causé une certaine inquiétude; nous n'étions pas encore très-éloignés que le temps était tout à fait pris et qu'une petite pluie fine et persistante se mettait à tomber; la terre détrempée cédait sous les roues étroites de nos voitures, qui, à chaque instant, prenaient, selon la profondeur des ornières, des inclinaisons inquiétantes. En certains endroits, la route était tellement défoncée que nos conducteurs, peu soucieux de s'embourber, jugèrent plus prudent de passer au travers des champs qui la bordaient des deux côtés. Ce n'est pas sans un certain étonnement que je les vis empiéter aussi facilement sur des propriétés privées; mais à regarder leur air insouciant et naturel et les traces encore fraîches laissées par ceux qui nous avaient précédés, je dus me convaincre que c'était un usage établi et que ç'aurait été perdre mon temps de leur faire sur le respect dû à la propriété la moindre observation.

Les difficultés du trajet avaient jeté un certain désarroi dans l'ordre de marche de notre petite colonne; la distance qui séparait l'une de l'autre chaque voiture avait fini par s'accroître insensiblement et bientôt même nous avions perdu de vue, bien loin derrière nous, la grande voiture à trois mulets qui portait, avec le cuisinier, la plus grande partie de nos bagages. Les trois autres, moins lourdement chargées, se rejoignirent à une heure et demie, à l'entrée d'un petit village situé à trente *lis* de Fan-Tcheng, et les conducteurs, après s'être consultés et trouvant le temps trop mauvais, se décidèrent à s'y arrêter sans pousser plus loin pour ce jour-là, bien que nous n'eussions pas encore atteint le terme de l'étape régle-

mentaire. Après avoir bien cherché, on finit par découvrir une auberge dans laquelle on nous fit entrer; mais quelle auberge! grands dieux! Au fond d'une cour dont la pluie avait achevé de transformer le terrain fangeux en mare infecte, s'élevait une grande halle, sorte de grange ouverte à tous les vents, au sol de terre battue et dont l'ameublement se composait d'une table boiteuse, couverte d'une poussière vénérable, et de deux bancs de bois. De chaque côté s'ouvraient deux réduits obscurs où l'on apercevait quelques cadres de lits vermoulus. Encore étions-nous bien heureux d'avoir trouvé cet abri. Sur l'un des côtés de la cour, un hangar garni de quelques mangeoires devait servir d'écurie à nos bêtes de trait; tout à côté une petite cabane où se trouvaient deux ou trois bottes de paille de *sorgho* et un hache-paille servait de grenier à fourrages. Le bâtiment du devant au milieu duquel s'ouvrait la porte d'entrée comprenait d'un côté le logement du maître de l'auberge, de l'autre, la cuisine.

Un peu inquiets du sort de notre grande voiture dont on ne nous signalait point l'arrivée, nous résolûmes de l'attendre en cet endroit, quitte, lorsqu'elle nous aurait rejoints, et si le temps s'améliorait un peu, à obliger nos gens d'aller chercher un meilleur gîte un peu plus loin. Pendant ce temps, nos conducteurs, qui avaient été trempés par la pluie, avaient allumé dans un coin de la halle où nous étions réfugiés un grand feu de bois humide devant lequel ils se mirent en devoir de faire sécher leurs hardes toutes mouillées. Il en résulta une fumée si épaisse que nous en étions presque suffoqués; l'un d'eux, pour faire sécher le fond de son pantalon, dont il ne pouvait se dépouiller sans manquer aux lois de la décence, avait imaginé de se mettre à cheval au-dessus de la flamme qui venait lui lécher les reins, dans une posture si grotesque, que, malgré notre ennui, nous ne pûmes nous empêcher

d'en rire. Le maître de l'auberge, vieillard de plus de soixante ans, un peu cassé, mais encore actif, allait et venait, portant ici du bois, hachant la paille, ou mesurant le grain pour les mules, et trottant pieds nus, malgré le froid qu'il faisait, dans la boue visqueuse de la cour, tandis que son fils, espèce de géant à l'air bonasse et nonchalant, âgé d'une trentaine d'années à peine, se prélassait auprès du feu, en compagnie de nos voituriers avec lesquels il avait entamé une petite conversation.

En attendant, le temps passait, trop lentement au gré de notre impatience, et nous ne voyions rien venir. Enfin vers trois heures, le conducteur de la grande voiture arriva seul, trempé jusqu'aux os et l'air navré. Pressé de questions, il nous apprit que, moins heureux ou moins adroit que ses camarades, il avait laissé embourber sa charrette dans une fondrière d'où tous ses efforts n'avaient pu la retirer; son attelage était épuisé, et laissant le tout à la garde du cuisinier, il était venu jusqu'au village pour demander de l'aide. Ses camarades écoutèrent ce récit d'un air indifférent et restèrent sourds à ses prières; malgré notre intervention personnelle ils conservèrent leur impassibilité et refusèrent de se déranger. Nous n'avions aucun moyen de les contraindre; chacun d'eux n'était lié que pour son propre compte indépendamment des autres, de telle sorte que nous ne pouvions près d'eux faire appel qu'à un mouvement de générosité spontanée, sentiment qui paraît absolument inconnu aux basses classes de la société chinoise. Voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, le malheureux charretier embourbé se décida à se mettre en quête d'aide dans le village; il réussit à trouver une paire de bœufs de renfort qu'on lui louait pour mille sapèques.

Désormais, l'heure était trop avancée pour pouvoir songer à continuer notre route le même jour; il était, de plus,

vraisemblable que la grande voiture arriverait trop tard pour que nous pussions mettre à contribution en temps utile les talents de notre cuisinier. Aussi, faisant contre fortune bon cœur, nous résignâmes-nous, en attendant, à tâter de ceux du cuisinier de l'auberge où nous avait fait échouer notre mauvaise étoile. Nous demandâmes au vieillard dont j'ai déjà parlé de nous faire servir du riz et quelque autre chose à manger. Mais de riz, il n'y en avait pas dans le pays. Nous l'avions, en effet, oublié, nous n'étions plus dans la région du riz, mais dans celle du blé. Enquête faite, ce brave homme d'aubergiste n'avait à nous offrir qu'une espèce de grandes crêpes épaisses et indigestes assaisonnées à l'ail, quelques œufs durs, des pains cuits à la vapeur ou une sorte de pâtes assez semblables aux nouilles, cuites à l'eau. Tandis que nous essayions de calmer à l'aide de cette maigre pitance les tiraillements de nos estomacs, j'enviais l'appétit de nos conducteurs qui mangeaient à pleines bouches ce que nous avions, nous, tant de peine à avaler. L'inquiétude contribuait peut-être un peu aussi à nous serrer l'estomac; la nuit allait bientôt venir et nous n'entendions pas parler de notre quatrième voiture.

A cinq heures et demie, les bœufs revinrent seuls et le récit que nous fit le bouvier était bien de nature à augmenter notre anxiété. Tous les efforts étaient restés vains; le vent et la pluie redoublaient de violence et la situation s'aggravait d'instant en instant, à mesure que la journée s'avançait; désespérés et effrayés de la position critique dans laquelle ils se trouvaient, le cuisinier et le conducteur perdaient la tête; le premier pleurait et poussait des lamentations à attendrir les pierres; le second faisait le *ko-téou* sur la route devant les paysans, c'est-à-dire qu'il se prosternait la tête dans la boue, pour implorer leur aide. Il n'y avait pas de temps à perdre; nous ne pouvions

laisser nos bagages abandonnés pendant toute une nuit, sur une grande route, au risque de les voir pillés par les habitants du voisinage. Une nouvelle tentative près de nos conducteurs pour les décider à envoyer l'une de leurs voitures vide pour aider à décharger la grande ayant échoué comme les précédentes, nous nous le tînmes pour dit, bien résolus, cependant, à nous souvenir de leur mauvaise volonté lors du règlement définitif des comptes. Puis nous fîmes chercher dans le village dix hommes de bonne volonté qui, moyennant salaire, consentissent à aller tirer notre équipage du mauvais cas dans lequel il s'était mis.

Ce ne fut qu'à dix heures du soir que nous vîmes le terme de nos inquiétudes. Après avoir entièrement déchargé la voiture, les dix paysans l'avaient retirée de la fondrière; mais comme il eût été trop long de l'amener jusqu'à l'endroit où nous étions, et comme d'ailleurs le conducteur, rebuté par un si malheureux début, aimait mieux perdre l'avance d'argent qui lui avait été faite à Fan-Tcheng et renoncer à continuer le voyage, on s'était contenté de la remiser provisoirement avec son contenu, toujours placé sous la garde du pauvre cuisinier, dans un hameau voisin du lieu de l'accident.

Le lendemain matin, Lou-Kouei-Tang loua un cheval dans le village et partit pour aller chercher une autre voiture à Fan-Tcheng ; à son retour, il nous apprit que le charretier embourbé n'ayant pu rendre l'avance d'argent qui lui avait été faite, l'entrepreneur de transports avait impitoyablement fait vendre, pour se rembourser, un de ses mulets.

Le surlendemain le soleil se levait à peine que nous étions déjà au bord du Pé-Ho, attendant l'arrivée du bac qui devait nous transporter, nous et nos voitures, sur l'autre rive. Le passage se fait très-facilement ; la rivière peu

profonde et d'une très-faible largeur en cet endroit n'a presque pas de courant.

Le bac est une espèce de grande barge carrée sur les bordages de laquelle on a placé côte à côte une rangée de forts madriers ; c'est sur cette manière de plancher qu'on amène les voitures et les mules préalablement dételées. Deux hommes suffisent à la manœuvre, et se contentent d'une très-modique rétribution; qu'on en juge : ils ne nous demandèrent que vingt-quatre sous pour le passage de quatre voitures, de huit mules et de huit personnes ; encore faut-il tenir compte de ce que, nous ayant reconnus pour étrangers et nous voyant voyager en si nombreux équipage, ils avaient dû élever leurs prétentions bien au-dessus de l'ordinaire.

Depuis la veille le temps s'était remis définitivement au beau et la chaleur commençait à se faire sentir peut-être un peu plus que nous ne l'eussions désiré ; le soleil n'avait pas de peine à faire disparaître les dernières traces de l'orage sur des terres légères aussi promptes à s'assécher qu'à se détremper, et nous avancions rapidement sur les routes redevenues carrossables. Peu après avoir passé le Pé-Ro, nous apercevions les murs de briques crénelés de Sin-Yé-Sien, petite sous-préfecture assez proprette où nous ne fîmes que nous arrêter pour déjeuner. C'était la première ville de quelque importance que nous rencontrions depuis que nous étions entrés dans la province du Ro-Nan; depuis la veille, en effet, nous avions quitté la province du Rou-Pé, à travers laquelle nous avions constamment voyagé depuis notre départ de Ran-Kéou. Le nom de la province du Ro-Nan, qu'il ne faut pas confondre avec celle du Rou-Nan, signifie le midi du fleuve; le fleuve, ici, c'est le Rouang-Ro ou fleuve Jaune. Ro et Kiang sont les deux termes qui en chinois servent à désigner indistinctement les fleuves

et les rivières; mais leur emploi semble dépendre d'une certaine localisation géographique sur les confins de laquelle nous étions arrivés : ainsi, tandis que dans le midi et le centre de la Chine la plupart des fleuves et rivières portent le nom de Kiang, témoin le Ta-Kiang, le Ran-Kiang, le Tche-Kiang, etc., dans le nord, au contraire, on ne retrouve plus guère que le terme de Ro : ainsi le Rouang-Ro, le Pé-Ro, le Ouei-Ro, etc....

Il y a ici un phénomène fort remarquable et qui mérite, je crois, de fixer l'attention. Au point de vue géologique en général, la Chine peut être partagée en deux régions bien distinctes : l'une, celle du midi et du centre, où les roches dominantes appartiennent aux terrains d'origine plutonienne ou à ceux de l'époque carbonifère; l'autre, celle du nord, où ces mêmes terrains sont presque partout recouverts en couches épaisses d'un diluvium récent, d'une nature toute spéciale, que les Chinois nomment *Rouang-tou*, terre jaune. Ces deux régions peuvent être délimitées par une ligne idéale qui, partant du Ko-Ko-Noor, suivrait d'abord la chaîne de montagnes qui sépare les tributaires du Rouang-Ro de ceux du Ta-Kiang jusqu'à Fan-Tcheng, et s'étendrait diagonalement de cette dernière ville jusqu'à l'embouchure du Yang-Tze-Kiang.

Et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce n'est pas seulement la nature des terrains qui différencie ces deux régions; tout subit en passant de l'une à l'autre de profondes modifications. Le climat, la culture, l'alimentation, le mode d'habitation, les moyens de locomotion, jusqu'aux termes mêmes de la langue usuelle, portent l'empreinte de ce changement. Si dans l'une de ces régions l'humidité persistante, le faible écart des termes extrêmes de la température, et l'existence d'une saison de pluies abondantes, caractérisent le climat, dans l'autre,

le régime le plus habituel est celui d'une sécheresse presque continue et d'écarts énormes entre les températures de l'été et de l'hiver. Tandis qu'au midi le riz forme l'élément dominant de la culture et de l'alimentation, au nord il est remplacé par le blé, le maïs et le millet ; au sud, l'abondance du bois fait exclure à peu près tous les autres matériaux de construction ; dans le nord, au contraire, le bois est rare et les habitations sont presque toutes construites en terre. Si d'un côté, grâce à la douceur du climat, l'usage des appareils de chauffage est inconnu, de l'autre, la rigueur des hivers a rendu nécessaire l'emploi des *kang*, sorte de poêles de terre sur lesquels on couche. Les Chinois du midi jugent inutile d'entourer leurs villages d'aucun ouvrage défensif ; ceux du nord les abritent tous, quelque petits qu'ils soient, derrière un terrassement. Ici tous les transports se font par eau ; là, ils se font par terre. J'ai montré tout à l'heure que ce qui s'appelait Kiang dans le midi se nommait Ro dans le nord. Il n'est pas jusqu'au terme même par lequel on désigne le patron d'un bateau ou d'une auberge qu'il ne soit nécessaire de modifier. Dans le midi on fait usage de l'expression Lao-Pan, *vieil administrateur* (l'épithète de vieux est en Chine la marque du respect) ; au nord, pareille désignation serait presque considérée comme une injure, et il faut lui substituer celle de Tchang-Kouei-Ti, *caissier*, qui, paraît-il, est regardée comme plus honorable.

Il semble donc que la qualité du sol ait réagi sur les mœurs, les usages, jusque sur le langage : n'est-ce point un exemple curieux de l'influence que telle ou telle nature de terrain peut exercer sur les populations qui vivent à sa surface ?

Pour hâter le terme de notre voyage, nous avions décidé nos conducteurs à doubler, de fois à autre, les

étapes, moyennant une gratification supplémentaire. En raison du long trajet que nous avions à faire, nous partions de très-bonne heure. Après six lieues parcourues d'une traite, nous nous arrêtions d'ordinaire, vers neuf heures du matin, pour déjeuner et laisser un peu souffler nos mules. Les pauvres bêtes font un rude métier et une maigre chère. Marchant tous les jours sans arrêt, elles n'ont pour manger et se reposer que la durée de la nuit. Les Chinois n'ont pas encore inventé pour les particuliers les relais de poste, et ce sont les mêmes bêtes qui vous conduisent d'une extrémité à l'autre de la route que vous avez à parcourir; elles n'ont pour se refaire que de la paille de Kao-Liang ([1]), quelquefois un peu de son ou, lorsque l'on veut en obtenir un surcroît de travail, une petite quantité d'une graine qui ressemble à la vesce. Afin de pourvoir aux besoins de leurs bêtes, les conducteurs sont obligés de se relever deux ou trois fois dans la nuit; cette obligation avait inspiré à l'un des nôtres, vieux roué qui avait blanchi sous la poussière des grandes routes, un nouveau moyen de nous exploiter. Chaque soir nous le voyions arriver vers nous en répétant le mot « La-Tchou » (chandelle); la première fois, croyant que sa provision était épuisée et qu'il n'avait pu la renouveler dans le pays, nous lui en fîmes donner quelques-unes par notre cuisinier. Encouragé par ce premier succès, il était revenu à la charge, et, reconnaissant que nous subirions plus d'ennuis en essayant de résister qu'en cédant à cette nouvelle exigence, nous avions pris le parti d'en rire en baptisant son auteur du nom de « vieux La-Tchou, » autrement dit « le père chandelle. »

Dans la cour d'une auberge où nous nous étions arrêtés

[1] C'est le *sorgho*.

pour déjeuner, nous fîmes, un jour, la rencontre d'une grande voiture au-dessus de laquelle se déployait un petit drapeau d'étoffe jaune. Le contenu de cette charrette, qui cheminait sous la conduite et sous la responsabilité officielle d'un soldat, était envoyé par le Ping-Pou ou ministère de la guerre de Péking jusque dans le Yün-Nan; il avait encore, avant d'arriver à destination, pour deux ou trois mois de voyage.

A mesure que nous avancions, le pays s'élevait par une pente presque insensible et l'on commençait à distinguer, vers l'ouest, quelques chaînes de montagnes encore assez éloignées. De distance en distance, le long de la route, on apercevait des monuments en pierre soigneusement construits, sorte de portiques dans les niches desquels se trouvaient encastrés de grands blocs de marbre noir bien poli, sur lesquels étaient gravées de longues inscriptions relatant quelque événement mémorable ou les actions méritoires de quelque personnage illustre. A un certain endroit nous fûmes arrêtés par un long convoi de chariots traînés par des bœufs et chargés de houille. Ce charbon provenait, à ce que l'on nous dit, des montagnes que nous voyions poindre à l'horizon et coûtait un sapèque la livre, pris à la mine.

Un peu plus loin, mon conducteur s'arrêta un instant devant l'étalage d'un marchand forain pour faire emplette d'un bracelet de marbre. Il y avait là une foule de petits objets travaillés avec soin, en marbre blanc ou teinté de rose ou de vert; des bouts de pipes, des anneaux, des bracelets, etc.... Les Chinois excellent dans tous ces petits travaux qui exigent plus de patience et d'adresse que d'invention. La présence de ces objets dont les matériaux étaient évidemment fournis par les localités du voisinage était pour nous une indication certaine de la nature des roches qui constituaient le massif des Fou-Nieou-

Chan, dont nous nous rapprochions à chaque instant.

Le pays que nous traversions en ce moment avait l'air plus peuplé ou du moins plus vivant et plus animé. Des paysans plus nombreux occupés dans la plaine aux travaux de l'agriculture ; une campagne plus accidentée ; les villages plus rapprochés ; des bouquets de cyprès dont le feuillage sombre couvre les sépultures en tumulus répandues par petits groupes au milieu des champs ; les monuments commémoratifs élevés de distance en distance sur le revers du chemin ; les convois de chariots pesamment chargés ; les voitures que nous rencontrons plus fréquemment ; des voyageurs qui, le paquet sur l'épaule, suivent allégrement à pied le sentier frayé sur le bord de la route ; de robustes campagnardes aux traits hâlés par le soleil, à la coiffure savamment échafaudée, qui vaquent en plein air, aux abords des villages, à leurs occupations rustiques : tels sont les traits saillants du tableau dont les scènes variées se déroulent sous nos yeux. De temps à autre, un grincement sonore nous révèle l'approche d'une brouette, et nous ne tardons pas à apercevoir l'appareil surchargé de fardeaux et péniblement poussé par un malheureux qui applique toute son attention à le maintenir en équilibre. Quelquefois ce pauvre homme profite d'un vent favorable pour se procurer quelque allégement à son rude labeur ; il plante deux petites perches sur sa brouette et tend entre les deux une pièce d'étoffe grande comme une serviette ; le vent gonfle cette espèce de voile et l'aide à pousser en avant l'incommode machine. De distance en distance, s'élève sur le bord du chemin quelque poste militaire dont la présence est signalée de loin par trois petits cônes de maçonnerie, recouverts d'un enduit de chaux qui leur donne l'apparence d'énormes pains de sucre ; en face s'élève une tour à signaux dont la forme est celle d'une pyramide tronquée.

Jusqu'alors, les routes, sans être bonnes, n'avaient pas opposé d'obstacles sérieux à notre trajet ; les roues, engagées dans de profondes ornières séchées et durcies par le soleil, se trouvaient guidées dans une sorte de rail creux où elles roulaient sans difficulté. Ce jour-là nos mules éprouvèrent une résistance à laquelle elles n'étaient pas habituées et notre marche s'en trouva ralentie. La raison de cette résistance était bien naturelle : on venait de réparer la route. Les paysans convoqués par corvée pour ce travail se répartissent de chaque côté du chemin par escouades avec pioches et pelles, y creusent un fossé et en rejettent la terre qu'ils égalisent à la surface de la chaussée. On conçoit qu'un pareil procédé de réparation transforme sur-le-champ une route passable en une affreuse terre labourée où la marche est vingt fois plus pénible ; si le temps se fût mis à la pluie, toute cette terre meuble, détrempée par l'humidité, se serait changée en un vaste bourbier d'où nous ne serions certainement pas sortis. A l'endroit où nous étions parvenus, on semblait mettre une grande activité à l'exécution de ce travail public ; nous fîmes même la rencontre d'un mandarin qui s'était fait porter jusque-là dans sa chaise officielle pour inspecter les travaux. Il paraît qu'on attendait sous peu quelque haut fonctionnaire envoyé par le ministère des travaux publics de Péking pour rendre compte de l'état des routes dans cette partie de l'empire ; c'était là le seul motif de tout ce mouvement.

Les routes chinoises ont une physionomie toute particulière qui tient à leur mode même de construction ; comme elles ne sont pas empierrées, la terre qui en forme le sol est facilement broyée par les roues et réduite en une fine poussière fort incommode pour le voyageur et que le moindre vent emporte au loin. Peu à peu, elles ont ainsi fini par se creuser et présentent l'aspect d'un large fossé flanqué

de deux talus. Dans les endroits où la terre plus meuble est de moindre résistance, cette dépression atteint des proportions considérables.

Le 3 avril, à sept heures du soir, après avoir fait cent cinquante lis, nous nous arrêtions enfin dans un petit village du nom de Tsang-Ho-Tien. Le bâtiment principal de l'auberge étant déjà occupé, nous dûmes nous contenter d'un misérable logement qui ressemblait plus à une écurie qu'à une chambre. Pour coucher nous n'avions point de lits, mais un *kang* de terre sur lequel on avait étendu une couche de paille recouverte de nattes grossières. Le *kang*, que nous voyions pour la première fois, et qui est commun à toute la région du nord, est une sorte de grand poêle qui occupe la plus grande partie de la pièce; il tient lieu à la fois de siége et de lit; le plus souvent construit de terre ou de briques, il se compose quelquefois simplement d'un mur bas où viennent s'appuyer les extrémités de planches mal jointes sur lesquelles on étend des nattes.

Au moment de nous coucher, nous reçûmes la visite du personnage qui occupait le bâtiment principal. C'était un homme d'un certain âge, mandarin d'ordre inférieur, qui était, pour le moment, chargé de surveiller la réparation d'une partie de la route. Sa visite était quelque peu intéressée; le malheureux avait contracté la funeste habitude de fumer l'opium, et sentant bien tous les ravages que la pernicieuse drogue exerçait sur sa santé, il avait le plus vif désir de rompre avec elle. Mais l'opium a ceci de particulièrement pernicieux que, lorsqu'on s'y est accoutumé, il est plus dangereux d'en cesser l'usage que de le continuer. Ce pauvre homme avait entendu dire que les Européens possédaient un médicament qui atténuait les fâcheux effets d'un changement de régime et il venait nous prier de lui en octroyer si peu que ce fût. Ce

n'était pas la première fois que nous entendions dire que les missionnaires protestants distribuaient dans les ports, aux fumeurs invétérés, des pilules auxquelles ils attribuaient cette propriété bienfaisante; nous n'en avions pas avec nous; il nous fut impossible de satisfaire au désir de notre visiteur. Ce fut avec regret, car ce malheureux nous avait vivement impressionnés; originaire du Kiang-Sou, il habitait près de Nan-King; un jour les rebelles Tchang-Mao lui avaient enlevé son fils, et depuis il ne l'avait jamais revu; pour chasser le chagrin que lui causait cette perte irréparable il s'était adonné à l'opium, cette absinthe de l'Orient, et, miné à la fois par sa douleur et par le poison, il voyait chaque jour décliner ses forces et s'acheminait rapidement vers le tombeau.

Le jour suivant nous étions en route à trois heures du matin. A la fraîcheur d'abord un peu vive de la nuit succéda bientôt après le lever du soleil, une chaleur accablante, rendue plus insupportable encore par la fine poussière que soulevaient les pieds des mules. Nous eûmes à traverser les lits desséchés ou presque taris de plusieurs petites rivières; nous étions alors aux sources des petits ruisseaux dont la réunion forme le Tang-Ro, le principal affluent du Pé-Ro. Dès que le jour fut venu, nous rencontrâmes sur la route des groupes de plus en plus nombreux de paysannes endimanchées qui suivaient toutes la même direction, celle que nous suivions nous-mêmes. Elles portaient en général à la main des paquets de petits papiers dorés, pliés en forme de bateaux; il n'y avait pas à s'y tromper, ces femmes se rendaient à quelque solennité religieuse; la plupart allaient à pied; quelques-unes se faisaient voiturer dans de petites charrettes traînées par un âne qu'un homme conduisait à la main. Dans ce long défilé nous vîmes beaucoup de femmes, très-peu d'hommes; en quelque pays que l'on soit

les premières attachent aux pratiques religieuses une importance beaucoup plus grande que les seconds.

Il était encore de bonne heure quand nous traversâmes la ville de Yü-Tchéou, préfecture de second ordre. Elle présentait, en ce moment, une animation extraordinaire ; c'était le but du pèlerinage et toutes les rues étaient encombrées d'une foule de femmes ; elles se pressaient surtout aux abords d'un temple qui, paraît-il, jouit d'une grande célébrité dans le pays. Pressés de continuer notre route, nous ne fîmes que traverser Yü-Tchéou, sans nous y attarder davantage à prendre de plus longues informations.

Peu de temps après en être sortis, nous rencontrâmes encore un convoi de huit ou dix charrettes chargées de paysannes en habits de fête qui se rendaient à la ville précédées de drapeaux et de parasols, aux sons criards de quelques instruments de musique.

La chaleur nous rendit encore témoins, ce même jour, d'un phénomène atmosphérique qu'il est rare de contempler en pays habité : je veux parler du mirage.

Divers paysages d'une transparence, d'une fluidité singulières, apparurent successivement devant nous et s'évanouirent quelques instants après pour nous laisser apercevoir des réalités d'un aspect tout différent.

C'est là un fait trop rarement constaté pour qu'il ne mérite pas de trouver une place ici.

CHAPITRE XII

LA PROVINCE DU RO-NAN

Un brouillard minéral. — Siang-Tcheng. — Les arcs de Kia-Sien. — Les femmes chinoises et les Paé-Léou. — La vallée du I-ro. — Une exhibition forcée. — Les commis-voyageurs en bibles. — Un ivrogne. — Le *lœss*. — Les tranchées du *lœss*. — Les routes encaissées. — Les éboulements du *lœss*. — Le Lo-Ro. — Le sel. — Un conducteur négligent. — Les monts de l'oreille de l'ours. — Un embarras de voitures. — Le chagrin de la Chine. — Un sacrifice au dieu du Fleuve. — Les bords du Fleuve jaune. — Une amazone chinoise. — Les marais salants du Fleuve jaune. — L'extraction du sel au Chan-Si. — Un conflit.

Le 5 avril, jour de Pâques, nous étions partis d'assez bonne heure et nous avions traversé vers huit heures du matin la sous-préfecture de Yé-Sien. Nous avions ensuite rencontré, sur notre chemin, le lit presque desséché d'une ou deux petites rivières; les ondulations du terrain s'accentuaient un peu plus, mais en même temps la poussière de la route devenait beaucoup plus abondante. Nous nous étions arrêtés pour déjeuner dans le village de Jou-Ouen-Kiao, sur les bords du Cha-Ro, dont nous avions traversé le mince filet d'eau sur un ponceau de circonstance construit de branchages et de terre; quand nous en repartîmes, le vent s'était élevé et soulevait en épais tourbillons une poussière d'une

finesse extrême. Cette poussière, d'un blanc jaunâtre, réduite à un état de ténuité excessive, flottait dans l'air comme une substance impondérable; elle pénétrait partout, s'attachait à tout ce qu'elle touchait; en un clin d'œil, nous étions devenus méconnaissables; ainsi poudrés, les cheveux et la barbe paraissaient complétement blancs; le visage était recouvert comme d'un masque, et la couleur des vêtements disparaissait sous une couche de matière impalpable. Les conducteurs, gris de la tête aux pieds, et dont les paupières irritées par l'âcre poussière montraient leurs bords avivés et rougis, avaient un aspect étrange et fantastique. Le vent soufflait toujours plus violent et la tourmente augmentait; le nuage qui obscurcissait l'atmosphère continuait à aller en s'épaississant et finit bientôt par devenir assez opaque pour nous dérober la vue des objets placés à moins de cent mètres de distance; en plein midi, l'œil pouvait contempler sans fatigue, au travers de ce brouillard minéral, le disque du soleil dépourvu d'éclat. Bien que n'étant pas encore complétement entrés sur son domaine, nous faisions ainsi connaissance avec le *lœss*, et cette journée nous donnait un avant-goût de ce qui nous attendait pendant toute la suite de ce voyage.

La sous-préfecture de Siang-Tcheng, dont nous ne fîmes que longer extérieurement les murs, le lendemain matin, est située sur la rive gauche du Jou-Ro. Cette rivière, d'un débit fort peu considérable à cette époque de l'année, est, en cet endroit, assez encaissée; la nouvelle route que nous avions prise côtoie d'abord la rivière, puis s'en éloigne assez pour la perdre de vue, tout en lui restant parallèle.

Kia-Sien est une petite sous-préfecture située à six ou sept lieues à l'ouest de Siang-Tcheng-Sien. Elle est l'un des rares endroits en Chine où nous ayons pu constater

l'existence de monuments portant tous les caractères d'une haute antiquité. Les Chinois ne construisent pas solidement, et dans un laps de temps relativement court toutes leurs constructions disparaissent pour faire place à d'autres. L'absence presque totale de monuments anciens est remarquable chez un peuple qui est, historiquement, le plus vieux qui existe à la surface de la terre. Les *Paè-léou*, ou arcs commémoratifs bâtis en pierre, sont les seules constructions qui offrent quelque résistance à l'action destructive du temps. Ce sont des portes élevées en travers des rues ou sur le bord des routes, pour perpétuer le souvenir de quelques personnages remarquables pour leur vertu ; de pareils monuments sont souvent consacrés à célébrer les mérites des femmes dont la fidélité conjugale s'est distinguée par quelque acte exemplaire. Un peuple qui a de pareilles traditions peut-il, à bon droit, être regardé comme un peuple arriéré et barbare ? Les Chinois croient aux vertus domestiques de la femme et honorent dans leurs épouses le sacrifice qu'elles font de leur indépendance à l'honneur et à la tranquillité du foyer conjugal. Ne peut-elle être fière de sa civilisation, la nation qui honore assez les principes sur lesquels elle s'appuie pour élever un arc commémoratif à une femme qui, veuve de bonne heure, a su consacrer le reste de sa vie à la mémoire de son époux et lui garder, mort, la foi qu'elle lui avait jurée, vivant ? C'est par de tels exemples que les Chinois ont su conserver intacte, pendant le cours des siècles, l'une des institutions qui fait plus que toute autre la force d'une nation : la famille. Ils pensent que, pour n'être pas directe, l'influence de la femme sur la société n'en est que plus bienfaisante lorsqu'elle n'a d'autres intermédiaires que ses fils et son mari. Ils ne croient pas nécessaire de la mettre aux prises avec ces passions où se plaisent les tempéraments nerveux, et

redoutent de l'exposer à des combats inutiles où quelque forte qu'elle soit, l'âme perd toujours de sa sérénité. Pour eux, la femme est l'ange du foyer beaucoup plus que l'ornement des fêtes, et c'est en prenant au sérieux son rôle d'épouse et de mère qu'ils l'honorent. Ils considèrent le mariage comme un engagement solennel, et non point seulement, comme un moyen détourné donné à la femme de conquérir son indépendance et d'échapper à la surveillance inquiète d'une mère ou d'une gouvernante.

Combien ne plaint-on pas, chez nous, les femmes chinoises de la vie retirée qu'elles mènent? La petitesse de leurs pieds les prive du plaisir de la danse! La barbarie de leurs époux leur enlève la distraction des réunions élégantes et joyeuses! Elles n'ont d'autre société que celle de leur mari ou de leurs enfants! Elles doivent s'ennuyer à périr. Encore, si elles sortaient! Mais elles ne vont jamais à pied; et si la porte de leur prison s'ouvre quelquefois pour elles, ce n'est que dans une chaise à porteurs, rigoureusement fermée, qu'elles vont rendre visite à de rares amies ou à leurs parentes.

La femme chinoise ne se trouve point tant à plaindre. Pour elle, la maison de son mari n'est point une prison, et le soin de l'administrer l'occupe assez pour qu'elle ne trouve pas le temps d'y mourir d'ennui.

Elle sait qu'elle a à remplir une grande et noble mission: celle d'élever ses enfants, et elle s'y consacre sans arrière-pensée. Les joies intimes de la famille, le sentiment du devoir accompli, l'estime de son époux et le respect de tous les siens, sont, à ses yeux, la récompense suffisante de son dévouement.

L'hommage public rendu aux vertus exceptionnelles de quelques-unes honore le sexe tout entier, et la haute considération dont est environné l'accomplissement du devoir entretient chez les femmes une émulation salutaire.

Il suffit de vivre un certain temps dans l'intimité de quelques membres de la bourgeoisie, pour reconnaître la fausseté de ce vieux cliché qui représente la femme chinoise comme une malheureuse esclave, que son maître considère et traite tout au plus comme un meuble sans âme et sans intelligence. N'y aurait-il pas une contradiction flagrante entre une telle abjection d'un côté, et d'autre part, les honneurs publics dont il vient d'être question? Les Chinois sont trop amis de la logique pour qu'elle ait jamais pu exister. Ils ont compris le noble rôle que le Créateur a assigné à la compagne de l'homme. Ils lui ont fait une place, sa vraie place, large, honorable, au foyer domestique, et pour n'avoir pas à la mépriser dans sa chute, ils écartent de son chemin les obstacles qui pourraient la faire tomber. Qu'un individu jette un tison flambant sur un tas de paille et que, tout ébahi de la voir s'enflammer, il se sauve en criant : Au feu! vous direz : c'est un fou ou un imbécile. Les Chinois ne sont ni l'un ni l'autre ; ils savent que la paille est inflammable ; ils la mettent à l'abri du feu.

Depuis Jou-Tchéou, l'inclinaison du terrain était devenue beaucoup plus sensible ; la route s'élevait, par degrés, sur les flancs de petites collines calcaires qui formaient, vers le sud, les derniers échelons d'un groupe de montagnes très-élevées, les Siong-Chan ou montagnes de l'Ours qu'on apercevait au loin dans le nord. La route était plus fréquentée ; de nombreux convois de chariots traînés par des bœufs et chargés de houille nous barraient souvent le passage. Ces chariots sont très-bas et montés sur des roues de fonte coulées d'une seule fois ; ces pièces témoignent d'une industrie assez avancée ; quant au charbon de terre qui paraît assez abondant dans le pays et dont nous avions pu voir plusieurs dépôts depuis la veille, il provient, d'après les renseignements

qui nous furent donnés, de la chaîne des Siong-Chan. Son exploitation donne lieu, à un trafic assez actif et les auberges du pays sont fréquentées par un grand nombre de rouliers, gens grossiers qui couvrent leurs murs d'inscriptions plus ou moins séantes. J'en avais remarqué plusieurs dans l'endroit où nous nous étions arrêtés pour déjeuner; une particulièrement m'avait frappé d'étonnement; elle témoignait d'un manque de respect inqualifiable envers l'impératrice. C'est la première et la seule fois que j'aie trouvé en Chine pareille trace publique de sentiments irrespectueux à l'égard de l'empereur ou des membres de sa famille.

Le petit village de Neué-Pou où nous arrivâmes le soir est pittoresquement assis sur le flanc d'un coteau verdoyant et bien cultivé. La grande cour de l'auberge où l'on nous fit descendre portait des traces du passage récent d'une bande de chameaux; le fait est que nous en avions rencontré six ou huit, peu de temps avant d'arriver à Neué-Pou. Attachés l'un à la suite de l'autre, ces grands animaux marchaient d'un pas lent et lourd, et tournaient vers nous leurs yeux étonnés et défiants, comme s'ils eussent senti que nous appartenions à une race inconnue. Ces chameaux, originaires des grands plateaux de la Mongolie où ils rendent d'inestimables services, sont assez fréquemment employés dans le nord de la Chine; ils résistent bien au froid; mais au contraire de leurs congénères des déserts de l'Afrique, ils souffrent de la chaleur.

En cet endroit, se révélait à nous pour la première fois, un caractère commun à tous les cours d'eau que nous devions rencontrer par la suite dans la région du *lœss*. Leurs eaux sans profondeur s'étalent sur le fond plat des vallées, et couvrent un espace qui atteint souvent une largeur énorme. Les rivières étant presque partout

guéables, les ponts sont inconnus dans ce pays; là où il y a trop d'eau, des bacs les remplacent.

Le 8 avril, nous n'avions pas eu une très-grande distance à parcourir, de sorte que nous étions arrivés à quatre heures à Pé-Yang-Tchen, village où nous devions passer la nuit. A peine étions-nous entrés dans la cour de l'auberge, que tous les habitants du lieu prévenus, je ne sais comment, de notre arrivée, y affluaient de toute part. Fatigués, couverts de poussière, nous n'aspirions qu'à pouvoir nous rafraîchir et prendre quelque repos; cette foule curieuse choisissait donc fort mal son temps et nous n'étions, pour l'instant, nullement disposés à servir de spectacle à ces villageois indiscrets. Nous étions donc rentrés dans l'appartement qui nous était réservé et nous en avions fait fermer les portes. Mais cela ne faisait pas le compte des curieux, et ils commencèrent à crever les carreaux de papier de la devanture et à exercer sur les portes des pesées sous lesquelles ils espéraient les voir céder. Mais s'apercevant que nous les avions barricadées et consolidées à l'intérieur avec des bancs ou des cadres de lit, ils eurent recours à des moyens plus énergiques; ramassant dans la cour de forts morceaux de bois, ils les introduisirent dans les fentes des portes qu'ils essayèrent de forcer à l'aide de ces leviers improvisés, au grand désespoir du maître de l'auberge. La situation devenait aussi embarrassante pour nous; si les portes qui ne pouvaient résister longtemps à de pareils efforts venaient à être enfoncées, au désagrément que nous cherchions à éviter viendrait s'ajouter l'humiliation d'une défaite. Le mieux n'était-il pas encore, puisque nous n'étions pas les plus forts, et qu'il n'y avait dans le village aucune autorité à laquelle nous pussions avoir recours, de devancer ce terme fatal et d'avoir l'air d'accorder de bonne grâce ce qu'on nous aurait arraché un peu plus tard par force? Lou-

Kouei-Tang entra donc en pourparler avec eux; il fut convenu que les portes seraient rouvertes, et qu'ils pourraient nous considérer à loisir sans toutefois pénétrer dans l'appartement; mais qu'une fois leur curiosité satisfaite, ils se retireraient paisiblement. Le sacrifice accepté, il nous fallut en subir l'exécution et vider le calice amer de l'exhibition publique. Heureusement une bonne contenance et quelques mots relevés avec à-propos eurent vite fait de mettre les rieurs de notre côté, et profitant de ce changement d'attitude, nous pûmes bientôt, avec l'aide de nos gens et de ceux de l'auberge que l'envahissement de leur immeuble finissait par gêner, renvoyer tout ce monde. Une fois, le dernier curieux parti, l'aubergiste s'empressa de fermer la porte de la cour et de la verrouiller avec soin pour prévenir un retour de la population.

Nous eûmes, le soir même, l'explication de cet accès d'indiscrétion qui ne s'était encore jamais manifesté au même degré sur notre passage. Deux ou trois jours auparavant, il était passé par le même endroit un voyageur qui traversait le pays dans des conditions bien faites pour exciter la curiosité des habitants. Revêtu du costume européen, il menait à sa suite deux voitures bourrées de petits livres imprimés en langue chinoise. Dans tous les endroits où il s'arrêtait, il attendait que la foule se fût rassemblée autour de lui, puis, lorsqu'il se voyait entouré d'un auditoire suffisamment nombreux, il lui adressait en chinois un petit discours sur l'excellence de la religion de Yé-Sou[1], et engageait ceux qui auraient le désir de posséder des éclaircissements sur ce sujet à lui acheter quelques-uns des petits livres qu'il avait rangés en tas derrière lui. La modicité du prix les mettait, du reste, à la portée de toutes les bourses; il y en avait de deux

[1] C'est la prononciation chinoise du nom de *Jésus*.

formats: les plus grands coûtaient soixante-cinq sapèques chaque, les plus petits vingt sapèques seulement. Il n'y avait pas à douter un seul instant que ce personnage ne fût un missionnaire protestant, et que les petits livres qu'il colportait ainsi de bourgade en bourgade ne fussent des extraits de la Bible traduits en chinois. On comprend l'effet que peut produire sur un peuple si peu au courant des nouveautés de la civilisation, ce procédé de propagande à l'américaine. Transformer un missionnaire en une sorte de Mengin voyageur, et lui faire débiter des morceaux des Écritures saintes au prix modique de deux sous, comme d'autres feraient de crayons merveilleux ou de flacons d'eau de rose du levant, ce sont là de ces coups du progrès qui nous passent et les Chinois encore bien plus que nous. Néanmoins, à voir la faveur dont jouit ce mode de propagande parmi les missionnaires protestants, il faut croire qu'ils comptent beaucoup sur ses bons résultats. Il y a certainement bien des illusions dans cet espoir; je ne sais si la vente du Révérend avait été fructueuse à Pé-Yang-Tchen; mais, si les habitants avaient conservé un souvenir très-vif et très-gai de son passage, ils n'en n'avaient pas agi de la même façon avec les petits livres, dont il me fut impossible, malgré mon désir, de me faire présenter un seul. L'affluence des curieux était donc simplement le résultat d'une méprise. Avertis de l'arrivée d'étrangers, et croyant avoir encore la bonne fortune d'un petit *speech* en plein air, les villageois étaient accourus dans l'auberge, et s'autorisant des précédents, ils avaient voulu nous arracher par l'obsession le spectacle qu'ils se croyaient légitimement dû.

Le lendemain nous dîmes adieu sans trop de regrets au village de Pé-Yang-Tchen. Nous avions toutes les raisons du monde de ne pas en conserver un très-bon sou-

venir. Outre le petit ennui que nous avait causé l'indiscrétion de la population, la veille au soir, nous avions encore eu, le matin même, une nouvelle alerte. Au moment de partir, l'un de nos conducteurs s'était pris de querelle avec le garçon de l'auberge. Ce charretier que nous avions appelé le « grêlé » et qui l'était, s'il m'est permis d'employer cette image, au moins autant au moral qu'au physique, était certainement l'être le plus désagréable du monde. Il nous avait révélé le mauvais esprit dont il était animé en plus d'une circonstance, et il n'était encore un peu retenu que par la crainte des châtiments dont nous avions menacé de le faire punir à notre arrivée à Si-Gnan-Fou, si nous avions par trop à nous plaindre de lui. Il était, ce qui est rare en Chine, adonné à l'ivrognerie; à chaque station il avalait une petite tasse d'eau-de-vie de Kao-Liang, espèce d'eau-de-vie de grain, dont nous faisions usage comme d'esprit de vin à brûler; il s'entretenait ainsi dans un état d'ébriété latente qui ne contribuait pas peu à augmenter les défauts de son caractère. Ce jour-là, la fraîcheur du matin l'avait sans doute engagé à forcer la dose habituelle, et sous l'influence de cet excitant, il trouva trop élevée la note qu'on lui présentait pour la nourriture de ses mules; de là, contestation, gros mots, injures et voies de fait. Tout cela s'était passé en moins de temps que je n'en mets à le dire. Attirés dans la cour par le bruit et les vociférations, nous arrivâmes juste au moment où dans le paroxysme de la fureur, les deux champions venaient de s'emparer l'un d'une énorme trique qu'il avait trouvée près de lui, l'autre d'une fourche en fer dont il menaçait vilainement son adversaire. Nous ne pouvions laisser continuer ce combat, dont l'issue tragique eut pu nous créer des ennuis et des complications déplorables; nous allions intervenir;

mais Lou-Kouei-Tang, embrassant la scène d'un coup d'œil nous avait prévenus, et s'élançant entre les combattants, il les avait séparés; il nous rendit, en cette circonstance, un grand service.

Pé-Yang-Tchen marque, en outre, pour nous, le commencement de la vraie région du *lœss*, et lorsqu'on en aura vu la description, on comprendra que ce point de départ ne nous ait pas laissé de souvenirs fort agréables.

Le *lœss* est une formation géologique singulière qui semble toute spéciale au nord de la Chine, et particulièrement au bassin du Rouang-Ro. Ce n'est plus de la terre, ce n'est pas encore une roche; c'est si l'on veut me permettre cette expression, une pierre en voie de formation, ou pour mieux dire une pierre qui n'a pas eu le temps de se durcir, de se solidifier. Il en a déjà l'homogénéité, la cohésion; il n'en a pas encore la densité ni la dureté; friable et tendre, il se laisse entamer par l'outil ou réduire en poussière avec la plus grande facilité. Il est si léger qu'il se laisse labourer le plus aisément du monde, et sa fertilité exceptionnelle permet de recueillir sans peine d'abondantes moissons. Il s'étend en couche d'épaisseur variable sur les roches de calcaire carbonifère qui forment toute la charpente de cette région; les ondulations du sol primitif ont disparu noyées sous ce dépôt qui a nivelé collines et vallées, et là où existait autrefois un terrain accidenté, on ne voit plus aujourd'hui qu'une immense plaine légèrement concave; seuls, les hauts sommets élèvent encore au-dessus d'elle leurs têtes dénudées qui montrent à découvert les roches dont ils sont formés. Les ruisseaux et les rivières ont facilement entamé cette couche sans résistance, et leurs eaux, entraînant avec elles ses particules facilement desagrégées, ont creusé dans sa masse de profonds sillons, ne s'arrêtant dans leur travail d'érosion que lorsqu'elles ont ren-

contré le sol plus résistant du terrain primitif. La plaine de *lœss* est donc entrecoupée en tous sens par de nombreuses et profondes crevasses à parois verticales qui n'apparaissent guère que lorsqu'on arrive sur le bord.

C'est cette disposition naturelle qui a fait naître, sans doute, le système particulier adopté par les Chinois pour le tracé de leurs routes dans cette partie de la Chine. Celles-ci, au lieu de se développer à la surface du sol, s'allongent au fond de tranchées pratiquées dans l'épaisseur de la couche de *lœss*. Larges de deux à cinq mètres au plus, à peine la largeur d'une voiture, elles sont encaissées entre deux murailles verticales qui surplombent quelquefois à de grandes hauteurs et dont l'étroit intervalle ne laisse apercevoir qu'une bande, un filament de la voûte céleste; et cela pendant des lieues et encore des lieues. Au fond de ces longues galeries, la chaleur est étouffante et l'air ne vient pas en tempérer l'ardeur. Le sol, couvert d'une épaisse couche de *lœss* broyé par les roues des voitures et réduit à un état de ténuité extrême, semble manquer de solidité, tant on y enfonce; soulevée sous les pieds des mules, cette fine poussière flotte dans l'air et s'attache à tout ce qu'elle touche: tout en est couvert et chacun des objets qui vous entourent porte la livrée uniforme que le *lœss* impose à tout ce qui pénètre dans son domaine. Rien ne saurait peindre la tristesse et la fatigue que l'aspect de ces longs couloirs produit sur l'esprit du voyageur; errant désespérés sur les parois régulières de ces grands murs impénétrables, partout semblables à eux-mêmes, ses regards cherchent en vain quelque objet nouveau qui puisse distraire son imagination languissante; il lui semble être le jouet de quelque hallucination, de quelque perversion du sens de la vue, tant il est étrange de voir toutes les couleurs, l'azur même du ciel, s'effacer

solidité, les habitants du pays, véritables Troglodytes, ont imaginé ce moyen d'épargner les frais de construction.

Au-delà de Ran-Tcheng-Tchen où nous avions couché, nous retrouvâmes nos monotones tranchées des jours précédents. Je n'en reparlerai pas davantage. Le terrain continuait d'aller en s'abaissant et, dans certains endroits, la route bordée d'un côté par une muraille verticale, côtoyait de l'autre, de profonds précipices dont elle n'était plus séparée par aucun obstacle. J'étais arrivé déjà depuis quelque temps dans le village de Pé-Fou, que l'une de nos voitures se faisait encore attendre. Je ne savais que penser de ce retard. Après une attente assez longue, je finis par la voir venir; un accident qui n'avait heureusement pas eu de suites fâcheuses, l'avait arrêtée dans cet endroit de la route dont je viens de parler. Son conducteur, « le grêlé », dont j'ai déjà mentionné la passion pour l'eau-de-vie, apportait la plus grande négligence dans l'exercice de ses fonctions; assis sur le siége de sa voiture, il s'y endormait fréquemment, laissant à l'instinct routinier de ses mules le soin de conduire l'équipage. Il était, ce jour-là, plongé dans le plus profond sommeil, lorsqu'un obstacle, pierre ou racine, qui se trouvait sur la route, fit verser le véhicule presque au bord du précipice. Personne heureusement ne fut blessé, pas même le conducteur qui ne méritait vraiment pas tant de bonheur; il en fut quitte pour relever en grommelant sa charrette, et rétablir l'équilibre des bagages parmi lesquels la chute avait jeté quelque désordre.

Ces pauvres bagages avaient eu bien à souffrir depuis le commencement du voyage. Les secousses incessantes de ces voitures non suspendues avaient bouleversé tous les objets qu'ils contenaient. Nous avions mis dans nos

malles les lingots d'argent dont nous avions été obligés de nous munir. Sous l'action de cahots répétés, ces lourds morceaux de métal avaient voyagé dans l'intérieur des caisses, foulant tout, comprimant tout, et pour comble de malheur, les aspérités de leurs surfaces rugueuses qui avaient moulé avec trop d'exactitude tous les petits défauts des creusets où ils avaient été fondus, les avaient transformés en autant de râpes qui avaient lacéré tous les vêtements avec lesquels ils s'étaient trouvés en contact. On peut juger de notre stupeur, lorsqu'en ouvrant nos caisses où nous avions mis au départ l'ordre et l'harmonie, nous ne vîmes plus qu'un fouillis informe de linges en lambeaux et jaunis par une abondante poussière ; le *lœss* avait été impitoyable et n'avait rien épargné. Instruits par l'expérience, nous nous empressâmes d'envelopper les lingots pour éviter de plus grands dégats.

Au sortir de Pé-Fou, nous nous trouvâmes en présence d'un massif montagneux d'une grande hauteur qui nous barrait la route. C'était le groupe des Siong-Eul-Chan, c'est-à-dire des monts de *l'oreille de l'Ours*. Arrivés à peu près à mi-hauteur, nous nous arrêtâmes un instant dans un pauvre petit village de montagnards où nous fûmes obligés d'engager quatre hommes pour aider dans les passages difficiles que nous allions avoir à franchir. Autant pour alléger le fardeau des pauvres mules et faciliter l'ascension que par agrément, nous étions descendus de voiture et nous gravissions à pied la pente de la montagne. Au-dessus du petit village dont je viens de parler, le *lœss* avait complétement disparu et nous nous trouvions alors sur de hautes crêtes dénudées dont les flancs déchirés laissaient voir les bandes stratifiées du calcaire ; c'était avec un plaisir infini que nous nous sentions débarrassés pour quel-

ques instants de cette détestable poussière qui nons avait tant incommodés; aussi nous ne nous lassions point de humer, avec délices, l'air pur et frais de ces régions élevées, et de savourer du regard les beautés de ce site sauvage.

Nous avions pris les devants et nous avions vite fait de traverser l'étroit plateau qui nous séparait de l'autre versant de la montagne. Lorsque nous y arrivâmes, nous vîmes la route encombrée par une longue file de voitures et de chariots pesamment chargés de sel. Les difficultés de la montée avaient mis beaucoup de désordre dans cet encombrement; à chaque instant, de nouveaux équipages arrivaient et, forcés de s'arrêter derrière les autres, rétrécissaient de plus en plus l'espace resté libre. La route était trop étroite pour permettre à deux voitures de passer de front; de telle sorte qu'il fallait, pour le moment, attendre la fin du courant ascendant avant de pouvoir songer à continuer la route. Nous fûmes obligés de patienter pendant quatre heures en cet endroit, et nous vîmes passer devant nous près de deux cents charrettes avant de pouvoir saisir l'instant favorable pour faire descendre les nôtres.

Après avoir franchi le groupe des Siong-Eul-Chan, nous nous trouvions définitivement dans la vallée du Rouang-Ro.

Un peu au-delà de la ville de Chen-Tchéou, ce célèbre fleuve que nous désirions depuis si longtemps contempler, nous apparut pour la première fois. Nous l'avions enfin sous les yeux ce « chagrin de la Chine », épithète que lui ont value ses fréquents débordements, autrement terribles et dévastateurs que ceux du Rhône ou de la Loire. Je me demandais comment ce cours lent et majestueux avait pu inspirer aux hommes la plus affreuse et la plus cruelle des superstitions, et comment, pendant des années, ces eaux calmes et paisibles

avaient pu se refermer sur de belles et jeunes vierges, pauvres victimes offertes en holocauste au dieu du fleuve. En le regardant, l'horrible histoire me revenait à la mémoire avec tous ses détails, vivante, animée, comme si je la voyais se dérouler devant moi. C'était aussi par une belle journée; le soleil inondait tout de sa lumière dorée comme en un jour de fête et semblait convier la nature entière à goûter en paix le bonheur de vivre. Mais voici que s'avance sur la rive une longue procession; des prêtres, des prêtresses ouvrent la marche; une musique joyeuse se fait entendre; un nombreux cortége chargé de riches offrandes entoure un palanquin élégammen orné. C'est un mariage; la fiancée est là, parée de ses plus charmants atours, belle, jeune surtout; elle naît à peine à la vie : heureux l'époux qui lui est destiné; la foule fait retentir les airs de ses cris d'allégresse. Tout à coup le cortége s'arrête sur le bord du fleuve; les prêtres récitent quelques incantations, puis sur un signe, quelques robustes gaillards s'emparent de la jeune fiancée, la balancent un instant dans le vide et la précipitent dans le fleuve où elle va recevoir les embrassements du dieu. Je pousse un cri, je veux m'élancer; mais je ne vois plus devant moi qu'un grand mur de terre : le Rouang-ro a disparu. En rentrant dans les chemins creux, la vision s'est évanouie comme par enchantement; j'ai rêvé; il y a deux mille trois cents ans que l'odieuse coutume a été abolie.

Quatre cents ans avant notre ère, un vertueux gouverneur du nom de Si-men-Pao, fit un beau jour empoigner et précipiter dans le fleuve prêtres et prêtresses qui durent être désagréablement surpris de voir ainsi intervertir les rôles, et qui, au lieu du dieu auquel ils avaient sacrifié tant de pauvres victimes, ne durent rencontrer au fond du fleuve que leurs ossements blanchis.

Le lendemain comme nous traversions un petit cours d'eau, près de son confluent avec le Fleuve jaune, nous rencontrâmes sur la route un groupe composé d'un homme, d'un cheval et d'une femme. L'homme conduisait par la bride son cheval sur lequel la femme était assise à califourchon. C'était, sans doute, une villageoise aisée qui se rendait en visite chez ses parents dans un bourg du voisinage. Ses vêtements très-propres et très-coquets dénotaient une certaine aisance; mais ce qu'il y avait de plus singulier dans son costume, c'était un voile épais de soie noire qui lui couvrait toute la figure; il servait évidemment à double fin, et protégeait le visage de la dame tout à la fois contre la poussière de la route et contre les regards indiscrets des passants.

Un peu après avoir dépassé Ouen-Siang, nous descendîmes, sans doute pour raccourcir la distance, dans le lit même du Fleuve Jaune; il y avait là un grand banc de sable complétement sec sur lequel était tracé un chemin de traverse. C'est alors que nous pûmes juger de l'étendue du lit du Rouang-ro; il avait certainement en cet endroit plus d'un kilomètre de large; un calme solennel régnait sur cet immense espace; il nous fut impossible de découvrir une seule embarcation sur ses eaux. Sur la gauche, un grand mur de *lœss* bornait la vue du côté du Ro-Nan; à droite, sur la rive du Chan-si, au contraire, des rangées de montagnes se succédaient en étages jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

Sur le sol, à côté du chemin que nous suivions, se trouvaient figurés et séparés les uns des autres par de petites digues de sable, une série d'espaces rectangulaires tout à fait semblables à ceux des marais salants; et pour compléter la ressemblance, le sol était couvert d'efflorescences salines blanches comme de la neige. La rencontre était étrange et piquait fortement notre curiosité; des marais

salants sur le bord d'un fleuve d'eau douce à plus de deux cents lieues de la mer! Nous n'y pouvions pas croire, et cependant l'analogie n'était pas si éloignée qu'on pourrait le penser. Il paraît que le *lœss* du voisinage était imprégné d'une forte proportion de sel; les habitants le recueillaient, le lavaient et faisaient évaporer cette eau dans les petits marais dont je viens de parler; ils finissaient la concentration et la purification sous des hangars situés non loin de là, dans des marmites de fonte chauffées sur un feu de houille. C'était l'une des fabriques de ce sel dont nous avions vu transporter de si grandes quantités au passage des Siong-Eul-Chan. La présence du sel dans ces contrées a, depuis longtemps été signalée; on sait déjà que non loin de là, dans le Chan-si, se trouve un lac d'eau salée, nommé en chinois, Yen-Tche, l'étang de sel, qui est de la part des habitants du voisinage l'objet d'une exploitation très-active.

Le lendemain nous retrouvâmes les interminables galeries de *lœss* qui semblaient augmenter de profondeur, à mesure que nous avancions. Retardé par je ne sais quel accident, je m'étais trouvé distancé et j'avais perdu de vue les autres voitures qui avaient pris sur la mienne une assez grande avance. Dans l'un des endroits les plus étroits de la galerie, nous rencontrâmes une grande charrette, remplie de soldats, qui venait en sens inverse. C'étaient des militaires licenciés, qui s'en retournaient soit dans leur pays, soit reprendre du service dans une autre province, soit encore, ce qui n'arrive que trop souvent, exercer le brigandage dans quelque autre partie de la Chine. Les soldats licenciés, insolents, pillards et voleurs, sont un objet de terreur pour tous les pays par lesquels ils passent. Nous nous trouvions donc arrêtés, face à face, attendant que l'une des deux voitures se dérangeât pour faire place à l'autre. Il y avait là, on le

comprend, une question d'amour-propre qui devait nécessairement amener une dispute; elle s'engagea d'abord entre les deux charretiers; puis les soldats s'en mêlèrent, et l'un deux, descendant de voiture, vint prendre par la bride l'une de nos mules pour la faire ranger sur le côté de la route, tandis qu'un autre faisait mine d'atteindre l'une des grandes lances attachées sur le toit de leur charrette. J'avais, pendant ce temps, et pour me tenir prêt à tout événement, glissé deux cartouches dans mon fusil que j'avais toujours laissé accroché à l'intérieur de ma voiture. Malgré la résistance de mon conducteur, le soldat avait réussi à nous faire sortir un peu de la voie tracée; mais le premier, qui ne se tenait pas pour battu, cingla les mules de la soldatesque d'un si vigoureux coup de fouet que les pauvres bêtes firent un écart et entraînèrent à leur suite la charrette à laquelle elles étaient attelées; de la sorte, les deux voitures purent passer côte à côte, sans que l'une d'elles pût prétendre avoir remporté la victoire sur l'autre. Nous pûmes alors continuer notre route, poursuivis par un torrent d'injures vomi contre nous par les soldats, mais, en somme, assez heureux que l'aventure n'eût pas pris une tournure plus sérieuse.

Peu de temps après, nous apercevions, en travers du long couloir dans lequel nous étions engagés une grande muraille crénelée, percée d'une porte et gardée par un poste militaire. C'était l'un des ouvrages extérieurs de la forteresse de Tong-Kouan, et la barrière qui séparait la province du Ro-Nan de celle du Chen-Si.

CHAPITRE XIII

LA PROVINCE DU CHEN-SI

La forteresse de Tong-Kouan. — Organisation militaire des Chinois. — Armée permanente. — Armée flottante. — Responsabilité des mandarins. — Les places fortes. — La vallée du Ouei-ro. — Roua-yin-miao. — Les chanteuses de Roua-yin-miao. — La tentation d'un missionnaire. — Le réalisme des Chinois. — Une fumerie d'opium. — Les effets pernicieux de l'opium. — Les ruines. — Roua-Tchéou. — Les origines de la rébellion des musulmans. — L'explosion de la révolte. — Cruauté des rebelles. — Les ruines de Roua-Tchéou. — Arrivée à Si-gnan-Fou.

Tong-Kouan, n'est le centre d'aucune des grandes divisions administratives de la Chine; elle n'en n'est cependant pas moins une ville de la plus grande importance. Le terme de ville est peut-être ici impropre; bien qu'elle abrite derrière ses hautes murailles une population assez considérable, son caractère militaire devrait plutôt lui faire donner le nom de forteresse. Elle occupe une position stratégique qui en fait une place de guerre de premier ordre. Un rapide coup d'œil d'ensemble jeté sur les pays environnants suffira pour en faire juger.

Au sortir des plaines sablonneuses du pays des Ordos dans lesquelles il s'est perdu sur une grande étendue, le Rouang-Ro coule du nord au sud, suivant presque

exactement un méridien, entre deux hautes barrières rocheuses, et forme entre les provinces de Chen-Si à l'ouest et de Chan-si à l'est, une frontière naturelle infranchissable. Vers le trente-cinquième degré de latitude, il trouve devant lui, dirigée de l'ouest à l'est, l'une des ramifications les plus importantes de la chaîne des Tsing-Ling. Forcé par cet obstacle de changer de direction, il se précipite par l'étroite ouverture que laissent entre elles les dernières ramifications de la chaîne des Taé-Roua-Chan au sud et des Fong-Rouang-Chan au nord; c'est Tong Kouan, la barrière ou la passe de Tong. Au delà, le Rouang-Ro prend définitivement son cours de l'ouest à l'est entre les collines du Ro-Nan et celles du Chan-Si. C'est, donc, vers le point même où le fleuve Jaune décrit ce grand coude qui le fait passer d'une direction à une autre exactement perpendiculaire à la première, que convergent toutes les ramifications montagneuses des contrées voisines. De part et d'autre de cet étranglement, à l'orient et à l'occident, les chaînes de montagnes s'écartent et les vallées s'élargissent de manière à simuler deux entonnoirs réunis par leur sommet. Toutes les routes qui vont du nord-ouest, dans l'est et dans le centre de la Chine passent donc nécessairement par Tong-Kouan. Il y a bien une ou deux exceptions dont j'ai déjà parlé; mais ces routes secondaires, tracées dans des gorges sauvages et difficiles, ne sont pas carrossables, et ne sont à aucun degré des routes militaires. Il en résulte que les maîtres de la forteresse de Tong-Kouang peuvent, à leur gré, intercepter toute communication entre le nord-ouest et le reste de l'empire. Les Chinois ne s'y sont pas trompés et ont mis tous leurs soins à rendre aussi complètes que possible les défenses de ce point que la nature avait déjà rendu si fort.

On se rappelle que nous avions trouvé en travers de la

tranchée suivie par la route qui du Ro-Nan conduit à Tong-Kouan, une grande muraille crénelée percée d'une porte. C'est vers l'orient, le premier des ouvrages de défense de la forteresse. Placée au point culminant de la route, elle s'élève jusqu'au niveau de la plaine environnante; cette position est excessivement forte. Après l'avoir franchie, la route redescend vers le lit du Rouang-Ro qu'elle côtoie pendant quelques instants et vient enfin aboutir à la porte de la place. Je restai saisi d'admiration à la vue de ces magnifiques murailles entretenues dans un parfait état de conservation. L'enceinte, à l'endroit des portes, est double et quatre postes militaires échelonnés de distance en distance en surveillent les approches. La province de Chen-Si où nous venions de pénétrer étant encore en état de siége, les précautions les plus minutieuses étaient observées à l'entrée de la place. A chacun des quatre postes il fallut nous arrêter, montrer nos passeports, et remettre nos cartes; au dernier, nous dûmes attendre que le commandant de place, auquel on était allé rendre compte de notre arrivée, eût donné l'autorisation de nous laisser pénétrer. Enfin, délivrés de ces formalités ennuyeuses, nous pûmes nous acheminer vers un hôtel où nous nous arrêtâmes le temps de déjeuner.

Tong-Kouan n'est pas une ville de commerce; la propreté de ses rues, les grands espaces vides qu'on y rencontre suffisent pour l'indiquer; c'est une ville de garnison. Mais l'analogie des mots n'implique pas l'analogie des choses; rien ne ressemble moins à une ville de garnison française qu'une ville de garnison chinoise. La raison en est toute simple; en Chine, les soldats auxquels est confiée la garde des places fortes sont tous Tartares-Mandchous, et généralement mariés; chaque homme y possède une petite maison où il vit avec sa famille, sans

jamais être appelé à servir hors de la ville où presque toujours il est né, où ses ancêtres ont vécu, où se trouvent réunis pour lui tous les intérêts qu'un homme peut avoir sur la terre. La dynastie Tartare-Mandchoue trouve à cela un grand avantage; ayant placé la garde de tous les points stratégiques importants entre les mains d'hommes sur la fidélité desquels elle peut compter, elle réussit, avec un nombre de troupes très-réduit, à assurer son autorité sur un territoire immense; outre la bravoure naturelle à leur race, un intérêt tout personnel, celui de la défense de leurs foyers et de leurs familles vient accroître encore la force de résistance que ces soldats peuvent opposer à l'ennemi.

Bien que les Chinois aient, à certaines époques de leur histoire nationale fait preuve des qualités militaires les plus brillantes, et qu'ils aient souvent cultivé avec fruit l'art de la guerre, sur lequel des auteurs restés célèbres ont écrit des ouvrages estimables, ils ont, à ce point de vue, bien dégénéré et leur organisation militaire actuelle est vraiment déplorable.

Il n'y a pas, à proprement parler, d'armée permanente en Chine; les corps de troupes forment deux catégories aussi distinctes par leur origine que par leur organisation.

La première, la moins nombreuse mais la plus solide, est exclusivement composée de Tartares et se divise en deux contingents, le contingent régulier et le contingent irrégulier. Le contingent régulier, celui qui se rapproche le plus exactement de notre armée permanente, comprend tous les hommes valides de race Tartare-Mandchoue; c'est à lui qu'est confiée la garde de toutes les places fortes; il n'est appelé à tenir la campagne qu'à la dernière extrémité et quand le gouvernement n'a plus d'autres ressources; il reçoit une solde régulière, partie en espèces, partie en nature; il est commandé par des généraux spéciaux, de race Tartare-Mand-

choue, qui portent le titre de Tchiang-Kün. Le contingent irrégulier est composé de Tartares-Mongols; ces bandes, placées sous les ordres des petits princes plus ou moins dépendants qui se partagent les vastes steppes de la Mongolie sont réparties entre huit bannières; vivant en temps ordinaire, retirées dans leur patrie, elles ne viennent prendre leur place de bataille sous les murs de la capitale que sur l'appel de l'empereur. Sans faire un service actif permanent, cette armée comprend un nombre d'hommes à peu près régulier, elle a une composition et une organisation fixes, c'est enfin un noyau sur lequel, en tout temps et en tout état de cause, la dynastie Tartare-Mandchoue peut absolument compter.

Il n'en est pas de même de la seconde catégorie que, par opposition à la première, nous apellerions volontiers l'*armée flottante*. Composée de volontaires chinois, recrutés un peu partout, surtout dans les bas-fonds de la société, elle n'a pas d'existence régulière. Répartie entre les dix-huit provinces de la Chine proprement dite, au sein desquelles elle a pour mission d'assurer le maintien de l'ordre et la répression des révoltes, elle manque complétement d'unité. Son effectif, augmenté ou diminué suivant les besoins locaux, est excessivement variable; la composition de ses cadres, livrée aux caprices des gouverneurs de province ou de leurs subalternes, est essentiellement précaire. Tel, licencié après avoir rempli les fonctions de colonel ou même de général, pourra ne trouver à reprendre de service que comme capitaine ou chef de bataillon; la réciproque est également vraie. Le bouton qui est, en Chine, la marque distinctive du rang ou de la fonction, perd dans l'ordre militaire, presque toute signification; cette confusion est la conséquence inévitable des promotions qui ont été faites en nombre disproportionné pendant les dernières années de

guerre qu'a traversées la Chine. Licenciés dans une province, réengagés dans une autre, suivant les besoins du moment, les cadres et les effectifs passent de l'une à l'autre, subissant des fluctuations mortelles pour la discipline et l'instruction militaires. Exercés ici à l'européenne, là suivant les règles de la vieille tactique chinoise, les soldats changent le fusil à mèche contre le fusil à aiguille, ou réciproquement, suivant les fantaisies de leurs chefs; dispersés le plus souvent, au moment où ils commencent à prendre quelque cohésion, on comprend que ces corps de troupes, malgré la bravoure individuelle de chacun de leurs membres, ne présentent en face de l'ennemi aucune solidité. Le mépris de la mort qui anime assez généralement le soldat Chinois ne saurait prévaloir contre le manque de confiance dans les chefs ou dans les camarades de combat; aussi le plus léger incident suffit-il pour jeter la panique dans les rangs et pour disperser en un clin d'œil les bataillons les plus nombreux.

La force de cette armée est, enfin, plus nominale que réelle, la plupart des officiers ayant l'habitude de porter sur les rôles des hommes dont ils touchent la paie, mais qui ne figurent point dans le rang.

Les autorités provinciales recrutent, équipent et soldent suivant les nécessités auxquelles elles doivent satisfaire, les troupes de leur province. Mais elles exercent ces prérogatives, sous le contrôle et sous la surveillance jalouse du gouvernement central; s'il leur laisse, en apparence, une assez grande liberté d'exécution, il les épie cependant avec défiance, et se tient toujours prêt à sévir contre celles qui lui inspireraient le moindre soupçon. Si l'autorité des vice-rois et gouverneurs de province est grande, leur responsabilité est excessive et doit être souvent pour eux, un fardeau bien lourd à porter; responsables des désordres qui pourraient surgir dans leur

gouvernement et obligés d'entretenir les forces nécessaires pour les réprimer, ils doivent en même temps se préoccuper de désarmer les susceptibilités du pouvoir central près duquel ils ont à lutter contre les accusations de rivaux envieux, ou contre les dépositions autrement redoutables de l'espion que la dynastie Tartare-Mandchoue a placé près d'eux dans la personne du Tchiang-Kün. Celui-ci n'exerce pas, en général, d'autorité sur les troupes Chinoises, excepté dans des cas particuliers très-rares où elles sont placées sous son commandement direct; elles obéissent à des généraux de même race qu'elles qui ne sont eux-mêmes que les lieutenants des autorités provinciales. Ce sont celles-ci, qui malgré leur caractère purement civil, exercent le commandement de fait et qui se placent à la tête des troupes, lorsqu'elles ont à faire campagne à l'intérieur pour combattre quelque insurrection. Si elle s'étend sur plusieurs provinces, comme cela a eu lieu pendant la rébellion des Tchang-Mao, chaque vice-roi opère pour son propre compte sur le territoire soumis à sa juridiction, sans se soucier des faits et gestes de ses voisins.

C'est en Chine qu'il faut aller pour étudier les effets pratiques produits par la décentralisation. La Chine présente, en effet, ce phénomène singulier, d'avoir un gouvernement de monarchie absolue, de droit divin, et de jouir en même temps, sans être une féodalité, de la décentralisation la plus grande. Nous en avons déjà vu un exemple dans le domaine des finances; nous en trouvons un second dans celui de l'armée; il faut convenir que ni l'un ni l'autre ne sont encourageants; le fait le plus clair qui en ressorte, c'est que c'est le désordre organisé. Trop peu nombreux pour pouvoir prétendre exercer sur un aussi vaste territoire une autorité plus effective, les conquérants Tartares-Mandchoux ont dû se contenter d'entourer les auto-

rités auxquelles ils étaient obligés d'abandonner la plus grande part de leur pouvoir, de la surveillance la plus étroite et d'assurer leur soumission, en punissant les moindres écarts de leur conduite, des pénalités les plus excessives. A ne considérer que les divergences de caractère et de type qui s'accusent d'une province à l'autre, et l'indépendance, je dirais presque la rivalité des diverses portions de l'empire, on serait tenté de regarder la Chine comme une confédération de provinces entre lesquelles n'existent que les liens d'une unité politique et nationale artificielle; la seule force qui maintienne réunis ces membres mal soudés et qui ait jusqu'à présent résisté victorieusement à tous les assauts, c'est une grande unité morale et sociale. C'est la gloire de Confucius d'avoir fondé sur des principes philosophiques cette œuvre colossale, dont la durée prodigieuse fait mieux que tout le reste, l'éloge.

Tong-Kouan possède une vieille pagode dont les constructions révèlent le goût artistique le plus séduisant. Elle est couverte de tuiles émaillées; le fond de la décoration est vert, les bordures et les ornements jaunes; sur le mur de façade se trouve également une grande plaque de poterie vernissée sur laquelle se dessine en relief un dragon; tout cela est parfaitement harmonieux et produit sur l'œil l'effet le plus agréable.

A l'ouest de la forteresse, au sortir de laquelle nous retrouvâmes échelonnés comme à l'autre porte, des postes militaires que nous pûmes traverser sans difficultés, nous vîmes s'ouvrir devant nous une large vallée; à peu de distance, le Ouei-Ro montrait son lit qui se confondait bientôt au loin avec celui du Rouang-Ro.

En même temps que le *lœss* disparaît, la végétation arborescente fait sa réapparition. Avec quel plaisir le voyageur ne se voit-il pas plongé comme au sein d'un océan

de verdure, au sortir de ces flots de poussière! La vallée du Ouei-Ro lui semble être un paradis; les routes sont bordées d'arbres; les campagnes verdoyantes plantées d'arbres fruitiers de toute espèce, surtout de pommiers; de frais et clairs ruisseaux coupent à tout instant la route en murmurant sur un lit de cailloux; les chemins empierrés par la nature, deviennent presque carrossables; et si le type et le costume des habitants du pays ne rappelaient pas qu'on est ici en plein Orient, on pourrait parfois se croire dans quelque coin de la Normandie. Le voisinage des montagnes concourt aussi à l'effet général; cette longue chaîne aux pentes abruptes, aux pics acérés, dont la crête déchirée va se perdre dans les brumes bleuâtres du lointain, est célèbre dans l'empire; l'un des principaux sommets, celui dont la forme étrange frappe tout d'abord les regards, est le fameux Taè-Roua-Chan, l'une des cinq montagnes sacrées de la Chine.

La journée n'était pas encore très-avancée lorsque nous entrâmes dans le petit bourg de Roua-Yin-Miao. Est-ce bien un bourg que la réunion d'une dizaine d'hôtels autour d'un temple dont le renom attire constamment en cet endroit un grand nombre de visiteurs et de pèlerins? De fait, il n'y a là que les industries que peut faire vivre une importante circulation de voyageurs. Le temple, pour ne pas dire la pagode, terme qu'il faut réserver si l'on veut se conformer à son étymologie, pour désigner les tours, élevées souvent du reste dans le voisinage ou dans l'enceinte des temples, s'offrit le premier à nos regards. Il est tout nouvellement construit et couvert comme celui de Tong-Kouan de tuiles émaillées vertes et jaunes; l'aspect en est fort agréable; il tire son importance religieuse du voisinage de la montagne sainte dont il n'est distant que d'à peine une lieue.

Nous venions d'entrer dans la grande et unique rue de

cette bourgade, lorsque nos regards furent surpris par la vue de trois femmes, aux vêtements élégants, le visage couvert de fard, les cheveux savamment échafaudés et entremêlés de fleurs, qui se promenaient tranquillement en se tenant par la main ; leur démarche ondulante trahissait visiblement ce dandinement, non sans grâce, particulier aux femmes à petits pieds. La claustration des femmes n'est pas imposée par la loi, mais n'est en Chine que le résultat d'une coutume, et ne s'applique pas à celles dont le travail est nécessaire pour contribuer aux besoins ou au bien-être de la famille ; elle n'est donc observée que dans la classe aisée ; les femmes du peuple ont toute liberté pour aller et venir hors du logis sans que personne s'en étonne. Il est de bon ton pour une femme qui n'a pas besoin de travailler pour vivre et qui se respecte, de ne pas se montrer hors de sa famille ; on se conforme à cet usage, à cette contrainte, si l'on veut, sans y rien trouver d'extraordinaire ; et, en somme, cette coutume ne devrait pas nous paraître plus étrange que ne peut sembler ridicule aux Américains la tutelle à laquelle sont soumises jusqu'au jour de leur mariage, les jeunes filles en France. Les Chinois jugent utile que la femme mariée observe la même réserve que nous trouvons à propos chez nous d'imposer à celle qui ne l'est pas encore ; c'est pure affaire de sentiment et de convenance.

L'éclat des parures dont étaient revêtues les trois femmes que nous venions de rencontrer, montrait assez qu'elles n'appartenaient pas à la classe laborieuse ; leur présence dans la rue suffisait seule pour indiquer la catégorie dans laquelle il fallait les ranger. Encore, cette exhibition publique avait-elle de quoi nous étonner ; jamais, dans le midi de la Chine, celles qui ont quelques prétentions, ne se montreraient ainsi au dehors ; il paraît que dans le nord, les mœurs sont un peu différentes.

C'est sous l'impression d'étonnement que nous avait causée cette rencontre étrange et si peu prévue, que nons pénétrâmes dans un hôtel de médiocre apparence. Chaque côté de la cour était bordé de constructions divisées en plusieurs appartements. Nous ne fûmes pas peu surpris, en passant, d'apercevoir au travers des stores de bambou baissés au-devant des portes, des vêtements de femmes tout semblables à ceux que nous venions de voir dans la rue. Nous étions assez indécis de ce que nous devions faire; rester dans cet hôtel, n'était-ce pas manquer aux convenances, et nous exposer à voir diminuer le respect que l'on nous devait? N'y pas rester, après y être entrés, n'était-ce pas nous rendre ridicules par une affectation de pruderie puérile? Lou-Kouei-Tang vint mettre un terme à notre irrésolution, en nous apprenant que tous les hôtels du bourg ressemblaient à celui où nous nous trouvions; les femmes que nous avions vues étaient des chanteuses, dont les voyageurs ou les pèlerins qui traversaient le village, mettaient souvent à contribution les talents musicaux pour distraire et abréger les heures de la soirée.

Sans être fréquente ni rare, semblable chose se retrouve sur plusieurs des grandes routes de Chine. On nous a raconté une singulière aventure de ce genre. C'était à une époque où les missionnaires poursuivis par le gouvernement chinois ne pouvaient voyager dans l'intérieur de l'empire qu'à la faveur des précautions les plus grandes et à la condition de garder l'incognito le plus absolu. Arrivé un soir dans une auberge du Chan-Tong, le héros de cette histoire, un vicaire apostolique, si je ne me trompe, vit au bout de quelques instants, le maître d'hôtel s'approcher de lui, et lui remettre une carte de visite, en lui disant qu'une demoiselle l'avait chargé de lui présenter ses respectueuses salutations et lui de-

mandait la faveur d'être reçue par lui dans la soirée. Croyant avoir affaire à quelque chrétienne secrètement avertie de son arrivée et qui pouvait avoir besoin de ses secours spirituels, il consentit sans défiance à accorder l'audience sollicitée. Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant entrer dans sa chambre, une ou deux heures après, une jeune femme élégamment attifée, armée d'un instrument de musique, qui, après lui avoir décoché ses sourires les plus séduisants, se mit à lui chanter les chansons les plus..... grivoises. Pour le coup, la surprise se changea en malaise; mais s'apercevant trop tard de sa méprise et de la perfection de son déguisement qui l'avait fait prendre pour un chinois, et ne voulant pas trahir son incognito, le pauvre homme dut contenir son indignation, et subir malgré lui cette nouvelle tentation de saint Antoine.

Il eût été bien étonnant que dans l'endroit où nous étions, on ne nous fît pas semblable ouverture. Les chanteuses ne tardèrent pas à être introduites avec un accompagnateur qui, les doigts armés de grands ongles d'ivoire, devait suivre la mélodie sur une sorte de longue guitare. Je ne redirai pas ici les chansons que nous entendîmes successivement. Tout en me bornant à celles dont j'ai pu garder le souvenir, le rôle de traducteur se heurterait à trop de difficultés. La langue chinoise qui ne possède que quatre cent quatorze sons différents pour exprimer plus de quarante mille mots, se prête merveilleusement aux calembours et aux jeux de mots, choses qui sont absolument intraduisibles; enfin dans leur poésie lyrique, les Chinois, usent d'une liberté d'images et d'une crudité d'expressions qu'il ne serait pas permis de reproduire, ni même d'imiter dans notre langue.

Il ne faudrait cependant pas induire de ma réserve plus de mal qu'il n'y en a en réalité; nous avons chez nous des

chansons tout aussi légères que celles auxquelles je fais allusion ; mais pas plus en Chine qu'en Europe, elles ne sont admises dans la bonne compagnie. Les Chinois ont moins de pudeur dans les paroles que dans les actes ; il y a, à cet égard, dans leurs mœurs, un contraste singulier. Il serait honteux pour un homme d'être rencontré en public dans la compagnie d'une femme, fût-ce sa mère ou son épouse ; leurs vêtements amples et flottants dissimulent soigneusement les contours du corps ; c'est la cause d'un profond scandale pour eux que nos vêtements collants qui loin de dissimuler, accusent au contraire et font souvent ressortir ce qu'ils prennent tant de soin de cacher ; ils ne comprennent pas que l'on puisse s'embrasser, même entre parents ; c'est pour eux une manifestation de l'affection exclusivement réservée aux mystères de l'intimité la plus étroite. En revanche, ils sont en paroles, d'une liberté, non pas grossière, parce qu'ils ont de l'esprit, mais tout au moins sans préjugés ; comme les hommes ne sont jamais réunis qu'entre eux, ils ne sentent point la nécessité de ces délicatesses de langage, de ces euphémismes qui permettent de gazer les récits et de dire sans rougir des choses qu'on serait révolté d'entendre exprimer naturellement. Adonnés à la poésie par tempérament et par goût, mais en même temps rationalistes froids et gens pratiques avant tout, ils n'ont pas su, comme les peuples de l'Occident, à l'imagination spiritualiste, séparer les sentiments des sensations et idéaliser les facultés de l'âme en brisant les liens qui la rattachent à la nature matérielle. Faire de l'amour deux parts distinctes, l'une toute poétique et idéale, l'autre toute prosaïque et réaliste, faire abstraction de la cause pour ne considérer que l'effet, leur paraît chose aussi peu logique et réalisable que d'imaginer un fleuve sans eau ou de la pluie sans nuage. Aussi leurs chants d'amour ne

sont-ils que la peinture fidèle des passions humaines dans leurs phases successives; elles sont realistes, elles ne sont pas, au moins généralement, immorales; l'immoralité naît des déréglements de l'imagination; or en poésie, comme en tout autre chose, les Chinois peignent, imitent ou copient, ils n'inventent point. Cependant, le danger de ces peintures ne leur a pas échappé, car ils les ont sévèrement exclues du sein de la famille et avec elles, la musique dont elles sont le motif nécessaire. L'étude et la pratique des arts musicaux sont, en Chine, l'apanage exclusif d'une catégorie de femmes, qui occupent une position spéciale et déconsidérée au bas de l'échelle sociale, ou des acteurs qui ne sont pas tenus en plus haute estime. Un nouveau marié serait très-désagréablement surpris de découvrir, chez sa femme, des connaissances musicales qui sont soigneusement écartées de l'éducation des jeunes filles de la bonne société.

Les chanteuses du bourg de Roua-Yin-Miao ont toutes de petits pieds, et sont vêtues, suivant leurs ressources, avec élégance souvent, avec goût toujours. Elles partagent avec la population de ces provinces du nord-ouest, un défaut que nous déplorâmes de voir répandu à ce point : la passion de l'opium. On vient chez elles, non-seulement pour entendre chanter, mais encore pour fumer l'affreuse drogue ; elles ont dans ce but une installation toute spéciale et de nature à offrir au fumeur tout le confortable désirable. Sur le *kang* est étendue une couverture rouge; au milieu est placé un plateau laqué sur lequel sont disposés tous les ustensiles nécessaires à l'opération ; de chaque côté se trouvent deux énormes oreillers sur lesquels les fumeurs peuvent reposer la tête. La pipe est composée d'un gros tuyau de bois noir garni souvent d'ornements d'argent et terminé à l'une de ses extrémités par un cylindre de jade ou d'ivoire percé d'un trou central; à

l'extrémité de ce tube qui ressemble exactement à une flûte un peu courte, le fourneau se place en saillie sur le côté; il a la forme d'un oignon et ne se trouve percé que d'un trou central très-petit. Le fumeur s'étend sur l'un des côtés du *Kang*, tandis que de l'autre côté du plateau, se place la personne qui doit préparer l'opium. Elle plonge dans une petite boîte qui contient la drogue à l'état de matière sirupeuse, l'extrémité d'une sorte d'aiguille à tricoter et en recueille une petite quantité; puis elle l'expose à l'action de la flamme de la lampe qui est posée sur le plateau. L'extrait d'opium se boursoufle, se concentre, et en même temps s'épaissit jusqu'à prendre la consistance de la cire molle; en roulant cette matière pâteuse dans la main on la rend compacte, et on lui fait prendre la forme d'un petit cône traversé par l'aiguille et dont le sommet est tourné vers son extrémité. Lorsque la pâte opiacée est suffisamment desséchée, on chauffe légèrement l'orifice du fourneau de la pipe et avant qu'il n'ait eu le temps de se refroidir, on y applique le sommet du petit cône d'opium; on l'y maintient quelque temps pour qu'il puisse s'y souder, puis le retenant d'une main dans cette position, on retire avec précaution l'aiguille qui le traverse et qui y laisse subsister un vide central. A ce moment, la préparation est terminée et le rôle du fumeur commence. Il appuie le gros bout du tuyau contre ses lèvres et amène le fourneau, en l'inclinant, au-dessus de la flamme de la petite lampe; l'opium s'enflamme, et en deux ou trois aspirations successives tous les produits de la volatilisation sont absorbés.

Les aspirations du fumeur d'opium sont profondes, de manière à faire pénétrer dans l'intérieur des organes, la fumée qu'il ne rejette que quelques instants après. Une seule pipe ne le satisfait généralement pas; il en fume, suivant ses ressources pécuniaires, son degré d'habitude et

son tempérament, deux, trois, quatre, même quelquefois davantage. Chez le fumeur invétéré, l'effet toxique n'est pas immédiat; l'ébranlement nerveux ne se propage plus que lentement, et au lieu de ce sommeil morbide qui a, paraît-il, tant de charme pour ces malheureux, il n'y a plus qu'une sorte d'hébêtement permanent dont le spectacle inspire pour ceux qui en sont atteints, une profonde compassion; quant à ceux qui succombent au sommeil opiacé, ils tombent dans une espèce de torpeur léthargique qui en fait temporairement de véritables cadavres. Je ne connais rien de plus affreux que cet état d'insensibilité cataleptique, dans lequel les yeux retournés ne montrent plus que des globes blancs sans expression, où la physionomie perd toute animation et où les menbres gisent inertes.

Ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est la passion poussée presque jusqu'à la frénésie qu'inspire ce vice; une fois l'habitude de l'opium prise, le fumeur perd le goût et la faculté du travail; en même temps que ses ressources diminuent de ce fait, sa passion augmente et pour la satisfaire, il se dépouille successivement de tout ce qu'il possède; il se passera même de manger, s'il le faut, pour pouvoir fumer; réduit à la misère enfin, il ne craint pas d'aller demander à la mendicité les moyens de prolonger de quelques jours cette existence dégradée, dont le terme arrivera fatalement lorsqu'il ne pourra plus se procurer le poison qui le tue, et sans lequel, pourtant, il ne peut plus vivre.

Ils sont bien coupables ceux-là qui, dans un but de vil mercantilisme ont encouragé la propagation de cette odieuse coutume. A quoi sert de faire sonner si haut les services que l'on rend à l'humanité en supprimant l'esclavage, lorsque d'un autre côté on empoisonne sciemment des nations entières? A qui donc espère-t-on faire illusion? Car à tout prendre, le mobile de tous ces

actes, de ceux qui ont l'apparence de la générosité comme des autres, est l'égoïsme, et le plus triste de tous, l'égoïsme mercantile. Qu'importe de savoir à qui incombe la responsabilité d'avoir le premier apporté l'opium en Chine? Triste argument, en vérité, que celui qui consiste à s'excuser de faire le mal, sous ce prétexte que d'autres le feraient, si on ne le faisait soi-même!

La question n'est pas là; elle est dans ceci, qu'on a fait la guerre à la Chine pour la forcer à recevoir l'opium dont elle ne voulait pas; la vérité c'est qu'en 1798, la Compagnie des Indes importait en Chine quatre mille cent soixante-dix caisses d'opium d'une valeur de 4 327 850 fr.; en 1833, pendant la dernière année de son privilége, elle importait dix mille huit cent soixante-quatre caisses d'une valeur de 30 883 905 francs; en 1840, à la veille de la guerre, l'importation a presque doublé; elle est de dix-huit mille six cent quatre-vingt-quatorze caisses qui valent 56 millions de francs. En 1845, au lendemain du traité de Nanking, l'Angleterre abusant de sa force, importe en Chine quarante mille caisses d'une valeur de 100 000 000; en 1855, elle en importe pour 191 000 000; en 1877 pour 207 millions de francs. Et tandis que les traités imposés à la Chine ne lui permettent pas de prélever plus de 6 p. 100 comme droit de douane à l'entrée du poison dans ses ports, l'Angleterre tire de sa production dans l'Inde un revenu qui s'élève à *trois cents* pour cent de sa valeur! Si jamais chiffres ont eu de l'éloquence, ce sont certes bien ceux-là. Pour ceux qui ont pu voir de près les ravages produits par l'opium, la guerre de 1841 est un crime commis contre l'humanité.

Dans la soirée, un Tao-Se, prêtre de la secte de Tao ou de la Raison, qui n'a de raisonnable que le nom, était venu nous offrir quelques images du temple de Roua-Yin-Miao et de la Montagne-Sainte. Ces lithogra-

phies tirées sur des pierres extrêmement anciennes, servent de prétexte à l'importunité et à la mendicité de ces religieux, et fournissent au voyageur l'occasion d'exercer sa générosité en faveur de la religion. Le temple neuf, que nous avions remarqué en entrant dans le bourg, avait été reconstruit sur le plan et sur l'emplacement de l'ancien, détruit par les rebelles mahométans. Nous commencions à atteindre en effet, les parties du pays sur lesquelles s'étaient exercés les ravages de la rébellion. Roua-Yin-Miao, en fut de ce côté, pour ainsi dire, le poste avancé, car, intimidés par le voisinage de Tong-Kouan trop bien défendu pour qu'ils pussent espérer de s'en rendre maîtres, les rebelles ne s'avancèrent jamais fort au delà vers l'est.

Un ou deux kilomètres, à peine, séparent le bourg de Roua-Yin-Miao de la sous-préfecture de Roua-Yin. Cette petite ville, dont les murailles sont encore debout, a dû à leur solidité et au voisinage de Tong-Kouan, d'échapper au sort des villages voisins. Tout autour, en effet, on n'aperçoit plus que des ruines amoncelées dans la campagne; et cependant, il y a déjà cinq ans que ce pays, reconquis sur les Mahométans par les troupes impériales, a vu revenir les paysans chinois si prompts à faire disparaître les traces de leurs désastres. Les champs sont verdoyants et bien cultivés; la vue des terres en plein rapport fait naître l'idée de l'abondance et de la prospérité; mais l'aspect des villages tout nouvellement reconstruits, indique suffisamment qu'il n'y a que bien peu de temps que la paix et la sécurité ont rappelé dans ce pays la population laborieuse, et les ruines des temples marquent encore les étapes lugubres de la rébellion. Le voisinage d'un sanctuaire vénéré dont le renom remontait à une antiquité reculée, avait fait multiplier dans tous les environs les autels et les reposoirs. Aucun d'eux n'est resté debout; les

murs éventrés laissent entrevoir les statues mutilées des dieux et des déesses qui jonchent le sol de leurs débris, ou gisent piteusement sur la terre, à demi enfouies sous des touffes de plantes sauvages et vigoureuses qui ont envahi ces lieux abandonnés. Si ce spectacle ne rappelait des calamités épouvantables, on serait tenté de rire de la mine grotesque que fait quelque vieux bouddha tout dédoré et décoloré sur lequel une main pieuse a étendu, pour le protéger contre les intempéries, un morceau de natte tout déchiré; de grandes cloches brisées ou des fragments de vases de bronze disséminés épars autour de ces ruines, sont les derniers débris des richesses artistiques accumulées depuis un temps immémorial dans ces sanctuaires, par la superstition humaine. Combien d'années faudra-t-il pour relever tous ces temples? Bien longtemps encore, si l'on songe que c'est à l'aumône et à la charité individuelles qu'il faut demander les ressources nécessaires. Devant chaque ruine se dresse, sur le bord de la route, une petite table sur laquelle on a placé quelque statuette ou quelques vases miraculeusement échappés à la destruction; tout auprès, se tient un bonze, quelquefois une bonzesse ou un Tao-Se. A l'approche d'un voyageur, il frappe sur l'un des vases de bronze pour attirer son attention et vient lui présenter un plateau pour recueillir son offrande; elle est presque toujours bien modeste; n'importe, ces braves gens sont persévérants, et nul doute que la charité et la piété publiques aidant, ils parviennent tôt ou tard à relever leurs temples abattus.

C'est dans cette journée que j'aperçus pour la première fois un champ de pavots; il était enclavé entre des pièces de blé et ne leur était en rien inférieur au point de vue de la culture. Quelle ironique contradiction! le poison à côté de l'aliment par excellence! ce qui tue à côté

de ce qui fait vivre! Qui se douterait d'ailleurs, à voir ces fleurs si gracieuses, si charmantes de forme et de couleur, que le fruit qu'elles entourent d'une si brillante enveloppe est la cause d'un si grand fléau pour l'humanité? Pourquoi tant de fraîcheur et d'éclat si, au lieu de la santé dont elles semblent être l'emblème, elles ne répandent que la maladie et la mort, marquées en traits indélébiles sur les visages hâves et décharnés qu'on voit en trop grand nombre autour d'elles? Ce pauvre pays mettra bien du temps à se relever des ravages causés par ces deux fléaux : l'opium et la rébellion.

La ville de Roua-Tchéou dont nous aperçûmes les murs vers le milieu de la journée, avait pour nous un intérêt particulier ; c'est là qu'a éclaté, pour la première fois en 1860, la rébellion dont nous venions de voir tant de déplorables traces.

L'origine de cette insurrection est assez obscure et l'incident le plus futile, en apparence, a pu servir de prétexte à une rupture violente entre deux parties de la population, animées l'une vis-à-vis de l'autre de sentiments d'animosité qui n'avaient fait que devenir plus profonds pendant le cours des siècles. Il n'est peut-être pas inutile, de retracer brièvement les principaux événements qui ont amené cet état de choses.

Il y a douze cents ans, la dynastie des Tang qui gouvernait alors la Chine, avait fait de la riante vallée du Ouei son lieu de prédilection, et fixé le siége de sa résidence dans la ville de Tchang-Gnan, qui s'appelle aujourd'hui Si-gnan-Fou. Les différents empereurs de cette dynastie y avaient tour à tour, suivant leurs goûts ou leur caractère, accumulé toutes les magnificences de l'art et de la littérature; ils y avaient réuni de toute part, tout ce qui peut flatter l'orgueil et l'amour-propre, ou tout ce qui peut contribuer à entretenir le luxe, les plaisirs, ou

le confort de la vie. Le spectacle d'une si éclatante prospérité et d'une si grande richesse devait nécessairement exciter les convoitises des peuplades barbares qui vivaient misérablement sur les confins de cette terre fortunée, dans les immenses steppes qui environnent la Chine au nord et à l'ouest. Bien des fois, les armées des Tang eurent à repousser les attaques de l'une des plus belliqueuses de ces dangereuses voisines, de la peuplade Thibétaine. De 627 à 650, l'empereur Taè-Tsong, profitant des divisions qui s'étaient élevées entre plusieurs tribus du pays de Kachgar, avait porté les armes victorieuses de la Chine jusque dans l'Asie centrale. Mais cette domination ne fut pas si bien établie qu'elle ne pût être facilement renversée sous ses faibles successeurs, plus adonnés aux plaisirs qu'aux soins du gouvernement. Après avoir successivement perdu toutes les conquêtes de leurs ancêtres, voyant le territoire même de l'empire ravagé tour à tour par les invasions étrangères ou par les insurrections militaires, leur capitale enfin, Tchang-Gnan, prise et saccagée par les Thibétains, les derniers empereurs de la dynastie des Tang appelèrent à leur secours leurs vaincus d'autrefois, leurs vainqueurs d'hier, les tribus du Turkestan, dans lesquelles ils trouvèrent momentanément des auxiliaires précieux. En récompense des services que leur avaient rendus leurs alliés, les empereurs leur accordèrent des titres honorifiques et leur permirent de se fixer dans la partie occidentale du Chen-Si et du Kan-Sou. La principale des tribus turcomanes, qui se trouvaient ainsi incorporées à l'empire chinois était celle des Ouigours, appelés par les Chinois Roui-Tze ou plus vulgairement Roui-Roui. Les nouveaux venus ne tardèrent pas à s'établir sur les terres qui leur avaient été concédées, à y élever des villes prospères, et s'assimilant les habitudes et les procédés de la civilisation chinoise, ils se mêlèrent

au mouvement commercial, agricole et industriel de la population indigène. D'une race forte, énergique et intelligente, ils ne restèrent en rien inférieurs aux Chinois de vieille race, à ceux qui s'appellent par orgueil national les « Ran-Jen ». Grâce à un développement rapide, les Roui-Tze ne tardèrent pas à se répandre sur toute l'étendue des provinces de Chen-Si et de Kan-Sou, et il n'y eut bientôt pas, dans ces deux provinces, de ville importante où ils ne comptassent un certain nombre de coreligionnaires.

Néanmoins, tout en prenant la plupart des habitudes extérieures, le langage même de la race chinoise, les Roui-Tze conservèrent toujours leur religion propre, sans jamais consentir à l'abandonner pour le Bouddhisme ; ils sont restés comme ils l'étaient lors de leur arrivée, Mahométans. Cette différence de religion fut la principale cause de l'animosité sourde qui s'éleva entre les deux parties de la population. Par suite de leurs coutumes nationales et religieuses, les Chinois ne mangent guère que de la viande de porc; les Mahométans, au contraire, considèrent cette viande comme impure. Ce fait, seul, suffit pour établir une ligne de démarcation infranchissable entre les Ran-Jen, les mangeurs de porc, d'un côté, et les Roui-Tze, les étrangers, les barbares, de l'autre; tout mélange de race devint dès lors impossible, les Roui-Tze ne voulant consentir à s'allier avec des êtres impurs, et pour lesquels ils ne cachaient pas leur mépris, les Chinois, qui se sentaient en nombre, affichant hautement leur aversion pour ces étrangers orgueilleux et insolents dont les mœurs étaient si différentes des leurs. L'animadversion alla en croissant avec le temps; des rixes locales éclataient souvent entre les deux races antagonistes; mais il n'y avait encore jamais eu de tentative de révolte, lorsqu'en 1860, les rebelles

Tchang-Mao, firent une courte apparition dans la partie méridionale de la province de Chen-Si. Ce voisinage répandit une certaine émotion parmi la population surprise. Dans ces temps de troubles où l'on se trouve pris au dépourvu, il est rare que l'on n'éprouve pas pour ses voisins un sentiment de défiance ; les Roui-Tze furent naturellement accusés par les Chinois de sympathie pour les Tchang-Mao ; les Roui-Tze à leur tour, reprochèrent aux Chinois d'avoir répandu des placards incendiaires excitant la population à l'extermination des Mahométans. Les récriminations étaient devenues si violentes de part et d'autre, que l'incident le plus léger devait suffire pour mettre le feu aux poudres. L'incident prit place à Roua-Tchéou, et voici le récit qu'en font les habitants du pays.

Un riche propriétaire de cette ville, nommé Lin, auquel l'annonce de l'approche des Tchang-Mao avait inspiré quelque inquiétude pour la sécurité de celles de ses propriétés qui ne se trouvaient point abritées sous les murs de la ville, engagea à son service un corps de trois cents braves Mahométans. Ceux-ci remplirent fidèlement leur devoir; mais, après le départ des Tchang-Mao, Lin usant de mauvaise foi à l'égard de ces mercenaires et s'autorisant de je ne sais quel mauvais prétexte, ne leur remit point intégralement le salaire convenu. Les Roui-Tze mécontents, commirent pour se venger, quelques dégâts dans une plantation de bambous qui faisait partie du domaine de la ville; les habitants chinois leur cherchèrent querelle pour ce fait, et il y eut quelques désordres. Les mandarins, sous le coup de l'émotion que leur avait causée le voisinage récent des Tchang-Mao, et pensant que des actes de sévérité pouvaient seuls rétablir l'ordre un instant compromis, firent saisir et exécuter sommairement quelques-uns des pertubateurs. Les

autres, tout remplis d'indignation, se rendirent au Kan-Sou où se trouvaient les plus grands centres de population mahométane, y firent un récit emflammé des actes qui venaient de se passer à Roua-Tchéou, et décidèrent un certain nombre de leurs coreligionnaires à leur prêter secours pour les aider à se venger de l'injustice dont ils venaient d'être les victimes. Rentrant isolément et sans bruit à Roua-Tchéou, ils attendirent en silence d'y être réunis en nombre suffisant; puis, le moment venu, ils mirent, pendant la nuit, le feu en plusieurs endroits, et surprenant la population chinoise au milieu de son sommeil, ils massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. La pauvre ville fut détruite de fond en comble et c'est à peine si quelques habitants, échappés à la faveur de la nuit, purent aller répandre l'alarme et jeter l'effroi dans toutes les campagnes environnantes, en annonçant la terrible nouvelle.

L'incendie allumé à Roua-Tchéou se propagea de proche en proche avec une rapidité étonnante. Les autorités prises au dépourvu et manquant de ressources, se contentèrent de concentrer leurs troupes dans les principales places fortes pour s'en assurer la possession, et écrivirent à Péking pour demander des renforts. Mais le gouvernement qui avait lui-même à faire tête, à la fois, aux forces alliées de France et d'Angleterre dans le Pe-Tche-Li, aux Nien-Feï dans le Chan-Tong et le Ro-Nan, et aux Tchang-Mao dans le Gnan-Roui et le Kiang-Sou, se trouvait réduit à l'impuissance; et se résignant, pour le moment, à faire la part du feu, il se borna à circonscrire l'insurrection dans le Chen-Si et le Kan-Sou, en faisant occuper les passages qui lui auraient permis de s'étendre dans le Chan-Si et de se rapprocher ainsi de la capitale ou de donner la main aux Nien Feï. Pendant ce temps, la rage et la cruauté des Roui-Tze se donnaient

libre carrière dans les malheureuses provinces abandonnées à leur merci. Ils firent à la population chinoise une guerre acharnée, guerre de race et guerre de religion tout à la fois, c'est-à-dire sans quartier; rien ne trouvait grâce devant eux, ni l'enfant à la mamelle, ni le vieillard au pas chancelant. La terreur qu'ils répandaient autour d'eux était si grande que l'on vit la population de villages entiers se sauver à l'approche de deux ou trois de ces misérables. Désertant leurs champs et leurs foyers, les paysans chinois allaient chercher un refuge dans les anfractuosités des chaînes de montagnes; mais ceux qui, trop éloignés de ces asiles protecteurs, habitaient au milieu de la plaine, devenaient les victimes d'un épouvantable massacre; c'est par centaines de mille disent les habitants du pays, qu'il faut les compter. La campagne était saccagée, les villages et les villes dont les rebelles parvenaient à s'emparer, étaient détruits ou brûlés de fond en comble.

Braves et décidés à tout, comme ils l'étaient, les Mahométans auraient pu faire encore bien plus de mal à l'empire chinois, s'ils avaient eu une organisation et des chefs intelligents. Mais d'organisation ils n'en eurent jamais; de chef on ne leur en connut point; ils ne furent qu'un ramassis de bandes sauvages qui n'eurent jamais qu'une pensée commune, une haine farouche des infidèles, un but commun, l'extermination totale de la race chinoise, pour devenir seules propriétaires du sol à sa place. Excellents cavaliers, ils pouvaient facilement répandre la ruine et la désolation dans les campagnes et dans les villes ouvertes; mais leur flot dévastateur venait se briser impuissant devant les murs des places fortes; ils n'avaient point de canons pour y faire brèche, et n'étaient pas assez nombreux ni assez disciplinés pour en faire le siége régulier. C'est ce qui explique comment au milieu de cette désolation

générale, les principales villes fortes à l'exception de celles qui furent enlevées par surprise, purent être sauvées de la destruction. Émerveillés d'échapper à tous les dangers qui les entouraient, les habitants qui connaissaient la faiblesse de leurs moyens de défense et dont la terreur exagérait la force de leurs adversaires, purent croire qu'ils ne devaient leur salut qu'à la protection miraculeuse des dieux. Aussi vit-on, longtemps après, les mandarins demander à l'empereur d'ordonner des prières officielles, pour remercier tel ou tel dieu de la protection qu'il avait accordée à telle ou telle cité attaquée par les Roui-Tze.

L'ombre protectrice de la montagne vénérée n'avait cependant pu sauver des horreurs de la destruction la ville qui était placée sous son invocation directe. Les rebelles avaient détruit Roua-Tchéou de fond en comble; et sans les murs qui en marquaient encore l'enceinte, le voyageur eût pu passer sur son emplacement sans se douter que quelques années auparavant s'élevait en cet endroit une ville populeuse et florissante. De l'extérieur, rien ne peut faire supposer un pareil désastre; les murs n'ont point de brèches; seuls, les parapets ont disparu; les portes sont béantes et les ais massifs qui en fermaient l'entrée ont été réduits en cendre; mais les voûtes qui y donnent accès sont encore solides. Sitôt qu'on a franchi ce seuil, on peut juger d'un coup d'œil de l'étendue des ravages qu'y ont commis ces forcenés. Dans un grand espace limité de tous côtés par l'enceinte fortifiée, et que traverse la route, seul vestige de l'ancienne rue principale qui reliait les portes de l'est et de l'ouest, on n'aperçoit plus une maison debout. Les rares survivants de cette catastrophe ont mis en culture les terres fertilisées par les cendres de leurs habitations, et des champs en plein rapport, couverts de moissons,

ont remplacé les groupes de maisons disparues. Le long de la route, on voit cependant encore s'élever, de place en place, d'élégantes colonnettes de fonte, élancées, servant de prétexte et de support à des motifs d'ornementation artistique tels que des dragons enroulés tout autour, et menaçant de leurs gueules hideusement béantes un globe brillant qui figure le soleil ; elles marquaient autrefois l'emplacement de sanctuaires vénérés.

Singulier sentiment que celui qui s'empare de l'âme du voyageur lorsqu'il traverse cette solitude ! Il ne sait ce dont il doit le plus s'étonner, ou de l'étendue même des excès de cette fureur barbare qui a détruit jusqu'aux moindres vestiges d'une grande ville, ou de l'activité laborieuse et féconde de cette race extraordinaire qui, sans émoi, presque avec indifférence, fait sortir des moissons de ruines encore fumantes. Le contraste est encore plus saisissant lorsqu'après avoir franchi la porte de l'ouest, on se trouve tout à coup dans un grand faubourg construit tout nouvellement d'hier, en dehors des murailles de la ville maudite. Là se trouve le marché où les habitants des campagnes environnantes viennent échanger les produits de leurs cultures ; là aussi, sont les auberges où s'arrêtent les voyageurs et les rouliers plus nombreux à mesure que l'on approche de Si-gnan-Fou. C'était pour nous un exemple de plus d'un phénomène qui se représente souvent quel que soit le pays où on l'observe, c'est-à-dire la tendance, que présentent les villes ou les agglomérations de population à se développer principalement en s'étendant vers l'ouest. Est-ce un simple effet du hasard et des circonstances locales, ou y a-t-il là, une corrélation avec le phénomène souvent signalé dans la géographie physique du déplacement des rivières dans le même sens ?

Plusieurs fois nous avions croisé des individus vêtus

misérablement de haillons sordides rouges et jaunes ; leur type différent du type chinois les désignait à nos regards pour des étrangers ; leur tête est complétement rasée comme celle des bonzes. Ce sont des lamas qui viennent du Thibet ou de la Mongolie dont nous ne sommes plus guère éloignés, et qui se rendent à Péking. Ces gens sont sales et d'un aspect repoussant ; ils vivent d'aumônes tout le long de la route et se reposent dans les temples ou monastères où ils sont toujours sûrs de trouver un asile.

A peu de distance de Lin-Tong-Sien nous rencontrons une rivière de quelque importance, en travers de notre route ; c'est le Lan-Choui, un affluent du Ouei-Ro, qui prend sa source au col même qui sépare le groupe des monts Mong-Ling de celui des Fong-Ling. C'est par ce col que passe la route de montagne qui conduit de la vallée du Tan-Kiang dans celle du Ouei-Ro.

La rive orientale sur laquelle nous nous trouvons, s'étend en pente insensible pendant plusieurs centaines de mètres jusqu'au bord même de la rivière dont les eaux sont, en ce moment, assez basses. L'autre rive, la rive occidentale, au contraire, s'élève verticalement sur une hauteur de huit à dix mètres. Ici, nous retrouvons le *lœss* ; la rivière s'est creusé son lit dans la couche qui recouvre le fond de la vallée. On franchit le Lan-Choui sur un joli pont orné à ses deux extrémités de portes triomphales en bois. Sur l'autre bord, la route qui rejoint en cet endroit celle qui vient de la vallée du Tan-Kiang, s'élève sur le sommet de la berge par une tranchée pratiquée dans la falaise de *lœss*. Là, on se trouve sur un grand plateau qui se développe comme un immense cirque de plusieurs lieues de diamètre entre les montagnes qui s'éloignent en cet endroit de toute part pour se rapprocher plus loin. Au milieu de cette

plaine on voit s'élever imposante la ville de Si-gnan-Fou. La muraille crénelée qui en forme l'enceinte entoure un espace rectangulaire, orienté suivant les quatre points cardinaux. Quatre grandes portes surmontées de hauts donjons percés de fenêtres que l'on découvre de très-loin, correspondent au milieu de chacune des faces de l'enceinte. Le spectacle est frappant ; c'est bien là, la plus ancienne capitale de la Chine, la résidence fameuse de la dynastie des Tang, toute pleine de souvenirs historiques. La terre que nous foulons aux pieds a servi de théâtre a plus d'un fait héroïque dont les anciens livres nous ont conservé le souvenir, et sans remonter aux âges antiques, elle porte encore tout autour de nous la trace navrante des dévastations de la rébellion. Cette plaine jadis chantée par les poëtes comme un jardin fleuri, nous paraît aujourd'hui aride et nue, et jusqu'au pied des murs, les ruines seules marquent encore la place des faubourgs populeux qui s'étendaient au-devant des portes.

CHAPITRE XIV

LA PROVINCE DU CHEN-SI

La ville de Si-gnan-Fou. — Son importance commerciale. — Une visite au Yamen. — Du lait! — — Les Mahométans. — Un cadeau chinois. — Les cartes de visite. — La forêt des tablettes. — La chaise à porteurs. — La chaise à mulets. — Les inscriptions chinoises. — L'inscription de Si-gnan-Fou. — Costumes militaires. — Un bac. — Sien-yang-Sien. — Les tumuli du Ouei-ro. — Les ophthalmies. — Les caves du Chen-si — Une cavalcade militaire. — L'armée de Li-rong-Tchang. — La mission du vice-roi Tso. — Le général Liéou. — La vallée du King-ro. — Le temple du grand Bouddha. — Tchang-ou-Sien.

Si-gnan-Fou est une place très-forte ; ses défenses sont assez redoutables pour qu'elle ait pu résister à toutes les attaques que, pendant près de dix ans, les rebelles ont dirigées contre elle. A chaque entrée, il y a trois portes successives, gardées par des postes militaires, et la ville, étant encore vu les circonstances, en état de siége, nous devons à chacun d'eux, montrer nos passe-ports et donner des explications sur le but de notre voyage. Au dernier, nous sommes obligés d'attendre le retour d'un officier qui doit nous rapporter de la préfecture l'autorisation d'entrer dans la ville. Toutes ces formalités remplies, nous nous remettons en marche et nous traversons d'abord le quartier mandchou.

La situation géographique de Si-gnan-Fou, vers l'extrémité nord-ouest de l'empire, lui donne une grande importance stratégique; cette ville a toujours été considérée comme le rempart de la Chine contre les hordes turbulentes de la Mongolie ou du Turkestan; aussi la dynastie actuelle y entretient-elle une nombreuse garnison Tartare-Mandchoue. Ces soldats se sont vaillamment comportés pendant la dernière guerre civile, et si les rebelles ont pu brûler les faubourgs jusqu'au pied des remparts, du moins n'ont-ils jamais pu entamer aucun point de l'enceinte même. Après le quartier Mandchou entouré lui aussi, d'un rempart intérieur, nous pénétrons dans la ville proprement dite. Au premier coup d'œil, on juge de son importance; c'est le grand *emporium* du commerce du nord-ouest de la Chine, où se nouent toutes les transactions commerciales avec l'Asie centrale et le Thibet. Nos voitures ont peine à fendre la foule affairée qui remplit les rues; nous sommes même obligés de faire un long détour pour éviter l'encombrement produit par les spectateurs d'un théâtre en plein air. Toutes les villes chinoises se ressemblent; les rues un peu plus ou moins sales, un peu plus ou moins étroites, sont toujours bordées de maisons basses et pressées les unes contre les autres qui forment, sur les côtés, deux rangées ininterrompues de boutiques. Partout où nous passons, c'est le même spectacle qui s'offre à nos yeux.

Notre arrivée dans une grande ville pleine de ressources, nous permit d'apporter dans notre régime des modifications nécessaires. Nous fûmes particulièrement sensibles à l'introduction du lait dans notre alimentation.

Les Chinois ne font pas usage de lait; soit, par manque de prairies, et, par suite, de bétail, soit, par un préjugé extrêmement répandu, cette boisson est complétement exclue de leur alimentation, en même temps que la viande

de bœuf. Ce n'est que quand ils sont malades, et comme médicament, qu'ils se résignent à avaler quelques gouttes de ce breuvage; encore n'est-ce point du lait de vache ni de brebis, mais du lait de femme. Dans les ports où sont établis les Européens, ce n'est qu'à grand'peine que l'on peut se procurer à des prix très-élevés du mauvais lait de buffle. Les Musulmans ne partagent point les préjugés des Chinois à l'égard du gros bétail, et Si-gnan-Fou étant le centre de leur plus important établissement, nous avions espéré y trouver plus facilement de bon lait de vache. Notre attente ne fut pas trompée; un beau vieillard à longue barbe blanche nous apporta des petits pots de terre vernissée, remplis d'un liquide blanc et crémeux comme il ne nous était pas arrivé d'en voir depuis que nous avions quitté la France.

A Si-gnan-Fou il y avait, et il y a encore une colonie musulmane assez nombreuse. On y compte environ quinze mille familles de cette religion. Au début de la rébellion, loin de les expulser de la ville, on leur fit défense de sortir, et on les soumit à une surveillance étroite, pour éviter toute trahison de leur part; on en fit des otages tout prêts à être sacrifiés en représaille des atrocités commises par leurs coreligionnaires. La capitale du Chen-Si ayant pu résister à toutes les attaques des rebelles, on ne songea pas à faire porter aux musulmans de Si-gnan-Fou la peine de crimes qu'ils n'avaient pas commis. Ils sont, cependant, tenus en défiance par les autorités et par le peuple, et ils affectent la plus grande humilité et la soumission la plus profonde, pour éviter les critiques malveillantes des idolâtres. On les a forcés de renoncer, en apparence, à l'exercice de leur culte. Il y a à Si-gnan-Fou, huit mosquées parmi lesquelles se trouvent les plus anciens monuments de ce genre qui aient été élevés en Chine; l'un d'eux a été construit il y a mille ans, sous la dynastie des

Tang. Les mandarins ont obligé les Musulmans à retirer les inscriptions qui se trouvaient au-dessus de ces édifices pour en indiquer la destination religieuse, et à les remplacer par d'autres dépouillées de ce caractère. Ainsi tandis qu'on laissait aux chrétiens la faculté de désigner leurs églises sous le nom de Li-Paė-Tang, salles de l'accomplissement des rites, on défendait aux Musulmans d'employer pour désigner leurs mosquées, le terme Li-Paė-Sse, temples de l'accomplissement des rites, et on les obligeait à y substituer l'expression I-Siao, école gratuite. On les força également à introduire dans ces édifices, les tablettes de l'empereur et de Confucius, devant lesquelles tous les Chinois, sans distinction de croyance, doivent accomplir des rites particuliers. A ces conditions, les musulmans de Si-gnan-Fou purent continuer à se réunir dans leurs mosquées et à y lire en commun le Coran. Malgré la défense qui leur était faite de quitter la ville, quelques-uns de leurs Akong les plus fervents et quelques fanatiques parvinrent à s'échapper et à rejoindre les rebelles. Les Chinois montrèrent, cependant, en présence de la guerre d'extermination qui leur était faite, une modération dont on doit leur tenir compte.

Nous avions trouvé à Si-gnan-Fou un hôte généreux et soucieux de notre bien-être et de notre sécurité dans la personne de Chen-Ta-Jen, l'un des intendants de l'armée du vice-roi Tso. L'une de nos premières préoccupations fut d'aller lui porter nos remercîments. Chen-Ta-Jen a le bouton bleu et le rang de Tao-Taï ; c'est un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie bonne et intelligente ; ses manières sont empreintes d'une politesse exquise et ce fut avec la meilleure grâce qu'il vint nous recevoir à la grande porte de son Ya-Men pour nous conduire dans son salon de réception. Les secrétaires et les domestiques se pressaient à la porte, et paraissaient tout

étonnés de nous voir au courant des usages de la politesse chinoise. Tous ces gens sont tellement habitués à voir les Européens affecter le plus profond dédain pour leurs coutumes, qu'ils les considèrent à leur tour, non pas comme des barbares, mais comme de grossiers personnages, et c'est pour eux un sujet d'étonnement lorsqu'ils en rencontrent qui observent, avec eux, les formes de leur étiquette.

Nous fûmes, pendant les premiers temps de notre séjour à Si-gnan-Fou, accablés de visites et de prévenances de toute sorte. Les secrétaires de Chen-Ta-Jen, leurs amis, ceux que Lou-Kouei-Tang avait retrouvés dans la capitale du Chen-Si, M. Fang, le lettré qui avait été mis à notre disposition, venaient fréquemment passer quelques instants en notre compagnie. Ce dernier, homme jeune encore et de manières distinguées, avait été sous-préfet de Sin-Yen-Sien dans le Ro-Nan et avait soutenu dans cette ville un siége de vingt-sept jours contre les rebelles Nien-Feï. Il était instruit et plein d'esprit: malheureusement, il avait contracté la funeste habitude de fumer l'opium, et il était devenu l'esclave de cette terrible passion à un tel point qu'il ne pouvait cacher son malaise lorsque, par hasard, nous l'avions retenu au delà de l'heure à laquelle il avait coutume de fumer.

Peu de jours après notre arrivée, Chen-Ta-Jen, nous fit la gracieuseté de nous envoyer un dîner qu'il s'excusait de ne pouvoir nous offrir dans son Ya-Men. Il était en effet, complétement absorbé par ses nombreuses et délicates occupations, et de plus, il était encore sous le coup de l'affliction profonde que lui causait la perte cruelle d'une fille qu'il aimait tendrement. Elle avait dix-neuf ans, elle était belle, nous dit-on, pleine de qualités et d'esprit, et la catastrophe la plus épouvantable avait anéanti subitement toutes les espérances qu'elle donnait

à ses parents. En jouant dans un jardin avec un jeune chat, elle avait fait un faux pas et était tombée dans un puits d'où l'on n'avait pu retirer qu'un corps inanimé. La douleur légitime et respectable de ce père éprouvé, rendait plus délicate encore l'attention qu'il nous témoignait. Sur un grand plateau suspendu à un bâton que deux hommes portaient sur l'épaule, se trouvaient deux canards rôtis, deux assiettes de gâteaux et un petit cochon de lait grillé ; le tout était accompagné du domestique de Chen-Ta-Jen, chargé de nous présenter de sa part, ses compliments, ses excuses et une carte dont la rédaction ne peut guère se traduire autrement que par « votre idiot de frère vous rend ses devoirs ».

La politesse chinoise, très-raffinée, a réglé avec un soin minutieux, que nous trouverions puéril, tout ce qui se rapporte aux relations de la vie commune. Les cartes de visite ordinaires sont des carrés oblongs de papier rouge qui mesurent environ vingt centimètres sur dix, et sur lesquels celui qui les envoie inscrit son nom en caractères plus ou moins gros, suivant la mode et selon son importance sociale. Mais lorsqu'on veut témoigner plus d'égards à celui auquel on s'adresse, on fait usage d'un cahier de papier à lettre rouge; au bas de la première page, on inscrit une formule consacrée par l'usage et dont l'humilité est en proportion de la considération que l'on veut témoigner. Enfin si l'on s'adresse à un personnage d'un rang infiniment supérieur au sien, on se contente d'inscrire sur la première page d'un cahier de papier à lettre rouge et en caractères microscopiques, une formule qui peut se traduire ainsi : « Un tel, puis les prénoms et les qualités, salue humblement. » Lorsque l'on invite quelqu'un à dîner, c'est au moyen d'une carte de format spécial dans laquelle on sollicite la faveur de ses instructions. Toutes ces

nuances dont nous ne saisissons pas bien dans nos sociétés démocratiques toutes les délicatesses, ont en Chine une grande importance; la consommation des cartes de visite y est considérable, et à l'occasion du jour de l'an surtout, elle prend des proportions incroyables.

Pour suivre en tout point les usages de la politesse chinoise, nous acceptâmes les deux canards et les deux assiettes de gâteaux, et nous refusâmes le petit cochon de lait rôti, en chargeant le domestique de Chen-Ta-Jen de lui dire, en lui reportant nos cartes et nos remercîments, que nous n'étions pas dignes d'un si grand honneur. Mais la politesse chinoise est cérémonieuse et aime que l'on fasse des façons; dix minutes après, le domestique revenait, rapportant le petit cochon de lait rôti que Chen-Ta-Jen nous pressait d'accepter. Les rites étaient accomplis; refuser de nouveau eût été de notre part commettre une grande impolitesse, ce que nous nous gardâmes bien de faire. Les domestiques et les porteurs reçurent en échange, toujours suivant l'usage, une gratification de [deux mille sapèques, proportionnée à la valeur du cadeau.

La ville de Si-gnan-Fou, l'une des plus anciennes de l'empire, renferme des antiquités fort curieuses. On montre encore dans le quartier Tartare-Mandchou, l'emplacement du palais des Tang. Mais ce qui surpasse tout le reste en intérêt, c'est un musée unique en son genre, désigné sous les noms de Paé-lin, la forêt des tablettes, ou Paé-Kong, le palais des tablettes, où se trouvent réunies une multitude de pierres gravées. C'est une collection inestimable d'inscriptions ou de dessins dont les plus anciens remontent à cent ans avant notre ère, et qui fournissent des documents curieux sur les dynasties des Ran, des Song, des Tang, des Yuen et des Ming. On tire à l'aide de ces pierres des épreuves sur papier qui sont recherchées des lettrés

dans tout l'empire, et dont nous avons pu nous procurer quelques-unes.

Après un repos d'une quinzaine de jours à Si-gnan-Fou, nous dûmes songer à continuer notre voyage et à nous assurer des moyens de transport. Nous étions décidés à user de quelque procédé que ce fût, à la condition de ne jamais rentrer dans une voiture. Le voyage à cheval, séduisant au premier abord, était en définitive trop fatigant pour être poursuivi pendant dix-huit jours consécutifs; d'ailleurs, cette manière de voyager n'est guère employé que par les mandarins militaires de grade inférieur, et n'inspire que peu de considération. Il nous restait dès lors à choisir entre la chaise à porteurs et la chaise à mulets. L'une et l'autre ont des avantages et des inconvénients. Que l'on se figure une guérite réduite d'un tiers de sa hauteur, construite en matériaux légers, et suspendue au milieu de deux longs bâtons flexibles unis par un bâtonnet placé en travers à chacune de leurs extrémités; que l'on place dans cette boîte un siége en forme de tabouret peu élevé, et l'on aura la chaise à porteurs. Lorsqu'on n'emploie que deux hommes pour manœuvrer cette machine, chacun d'eux se place à une extrémité des longs bâtons et pose sur ses épaules, en arrière de son cou, la petite barre transversale. Mais lorsqu'il y en a quatre, ce qui est le privilége des mandarins, on fixe à chacune de ces barres transversales un autre bâton dont chaque extrémité, entourée d'un bourrelet d'étoffe, repose sur l'épaule d'un des porteurs; de la sorte, il y en a deux devant et deux derrière; en imprimant à la chaise un mouvement d'oscillation régulier, ils facilitent leur marche; enfin, toutes les cinq ou six minutes, ils s'arrêtent pour changer le bâton d'épaule. Les porteurs font de la sorte de huit à dix lieues par jour, et vous conduisent d'un bout à l'autre de la distance que

vous avez à franchir. Ils marchent pieds nus, ou chaussés de sandales de paille qu'ils trouvent facilement à renouveler le long de la route lorsque les leurs sont usées. Ils mangent beaucoup; presque chaque fois qu'ils s'arrêtent, ils ne manquent pas d'acheter quelques pains, des œufs durs, un peu d'albumine végétale tirée des pois, assaisonnée avec du vinaigre, ou du vermicelle cuit à l'eau, et ils arrosent ce repas d'une petite tasse d'eau-de-vie de Kao-liang. Ils n'ont, pour la durée du voyage, d'autres vêtements que ceux qu'ils portent sur eux, et louent, dans chaque auberge, de mauvaises et sales couvertures pour se couvrir pendant la nuit.

La chaise à mulets est plus grande que la chaise à porteurs, mais l'on ne peut s'y tenir autrement qu'étendu, et au lieu d'hommes, ce sont des mulets qui supportent l'extrémité des longs bâtons auxquels la chaise est suspendue. L'allure de ces animaux lui imprime alors un mouvement ondulatoire, moitié tangage, moitié roulis, fort désagréable, et qui cause un malaise assez analogue au mal de mer. Cette considération nous fit reporter nos préférences sur la chaise à porteurs.

En sortant de Si-gnan-Fou par la porte de l'ouest, on traverse d'abord un grand espace où les ruines succèdent aux ruines; c'était le faubourg jadis le plus populeux et le plus florissant de la vieille capitale. Là, s'élevaient des temples renommés que la magnificence des empereurs s'était plu à parer des ornements les plus précieux, et que la piété des fidèles entourait d'un profond respect. C'est dans l'un deux que s'élevait, et c'est au milieu de ses ruines que s'élève encore aujourd'hui, la fameuse tablette nestorienne qui a été pendant si longtemps l'objet des discussions savantes des théologiens et des sinologues. Les Chinois ont contracté de bonne heure l'habitude de graver dans la pierre le récit des événements mémorables,

pour en perpétuer le souvenir. D'abord creusées simplement dans les rochers des montagnes, les plus anciennes de ces inscriptions laconiques exercent encore la sagacité des lettrés les plus renommés. Plus tard, les mœurs se polissant de plus en plus, les Chinois firent usage de tablettes de marbre ou de granit, qu'ils élevaient sur le bord des routes, à l'intérieur des temples, ou dans les palais impériaux. Le goût de ces inscriptions se répandit facilement dans une société polie et lettrée, et le nombre de ces documents qu'on retrouve dans le nord de la Chine est considérable. C'est ainsi que vers 1625, on découvrit à Si-gnan-Fou une grande tablette portant une longue inscription en tête de laquelle était gravée une croix. Il n'en fallait pas tant pour attirer l'attention des missionnaires catholiques qui venaient de s'établir en Chine et qui commençaient à y faire de rapides progrès. L'inscription fut copiée, étudiée avec soin et l'on y lut un décret de l'empereur Taé-Tsong, rendu en août 639 et conçu dans les termes suivants : « La religion n'a pas « de nom invariable. Les saints n'ont pas de forme « permanente. En quelque lieu qu'ils soient, ils instruisent et secourent les multitudes. O-lo-pen, un homme « d'une grande vertu, est venu du royaume de Judée « pour apporter dans notre capitale les Saintes Écritures « et les Saintes Images. En examinant le sens de son enseignement, nous avons reconnu qu'il était pur, mystérieux, et détaché du monde. En considérant son origine, « on voit qu'il a été fondé sur ce qui est essentiel à l'humanité. Son langage est simple, ses raisonnements séduisants, et il est plein de bienfaits pour la race humaine. « Qu'il soit publié, ainsi qu'il est juste dans tout l'empire. « Que le ministère que cela concerne élève une église judaïque dans la rue droite et sainte de notre capitale e « qu'il y installe vingt et un prêtres pour la desservir. »

Le reste de l'inscription contient l'exposé sommaire de la doctrine prêchée par O-lo-pen et ses disciples, et retrace l'historique des progrès rapides qu'ils firent sous les successeurs de Taè-Tsong. L'exposé présente une description frappante des dogmes essentiels du christianisme. L'authenticité de la tablette et de l'inscription n'était pas douteuse; la vérité des faits qui s'y trouvaient relatés était corroborée par la reproduction de mots syriaques au bas et sur les côtés du texte chinois. Cette inscription donna cependant lieu à de longues controverses : les uns l'attribuant à des missionnaires de la religion catholique romaine, d'autres y voulant voir l'œuvre de prêtres nestoriens. Il paraît prouvé aujourd'hui que cette dernière opinion est la mieux fondée. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant à quel point la passion de la controverse religieuse peut égarer certains esprits et leur faire perdre assez la notion du temps et de la vérité historique pour les amener à exploiter au profit de leur opinion les documents qui s'y rapportent le moins. Voici ce qu'un missionnaire protestant a écrit au sujet de cette tablette : « Non-seulement elle énonce les principales doc-
« trines de notre sainte religion, mais c'est encore un témoi-
« gnage important de notre croyance à opposer aux idolâ-
« tres et aux catholiques Romains, car elle montre que la
« forme protestante du christianisme ne date pas d'hier[1]. »

Cette tablette fut relevée et encadrée dans une niche en 1859, par un certain Ran-Taè-Roua de Ou-liu, qu'avaient séduit la pureté des caractères et la perfection des ornements. Depuis, le temple où elle s'élevait a été ruiné de fond en comble par les rebelles musulmans; seule, la tablette protégée par la maçonnerie qu'avait fait élever ce protecteur éclairé des lettres et des arts, s'élève encore au

1. *Journeys in North China*, par le R. Williamson.

milieu des débris que la guerre civile a semés autour d'elle.

Ce matin-là, les pans de murs et les amoncellements de décombres avaient presque un air de fête. Tout le long de la route, fort large en cet endroit, se trouvaient des détachements de troupes, drapeaux déployés; les soldats étendus par groupes sur l'herbe poussiéreuse du talus, détournaient curieusement la tête à notre passage; les courriers militaires allaient au trot de leurs petits chevaux porter les ordres de poste en poste. Il se préparait évidemment quelque solennité militaire dont nous n'avions pas la fatuité de nous attribuer les honneurs, mais dont nous profitions avec une curiosité bien naturelle. On attendait tout simplement le départ du Tchiang-Kün de Ning-Sia-Fou qui, sur l'ordre de l'empereur, allait rejoindre son poste, situé sur les confins de la Mongolie, dans le Kan-Sou, pour y prendre la place d'un de ses collègues, désigné pour commander l'un des corps d'armée dirigé au delà de Hami, à la poursuite des rebelles musulmans. Ce n'était pas la première fois que nous voyions des troupes sous les armes en Chine; nous n'avions, du moins, jamais vu, à la fois, une aussi grande variété de costumes.

L'uniforme du soldat chinois est de la plus grande simplicité, et les frais d'équipement ne doivent pas grever d'une bien lourde charge le trésor impérial. Il se compose d'un pantalon de coton bleu qui descend un peu au-dessous du genou, laissant le bas de la jambe à découvert; la plupart s'enroulent autour de la cheville une bande de coton qui, montant jusqu'au milieu du mollet, simule assez bien une sorte de guêtre ou de jambière; les pieds sont nus ou chaussés de sandales de paille tressée. Une jaquette flottante en coton bleu, boutonnée sur le côté et bordée d'une large bande d'étoffe de couleur différente complète l'uniforme. Devant et derrière, au milieu du dos et au

milieu de la poitrine, deux ronds de calicot blanc sont cousus sur la jaquette. C'est sur ces ronds que l'on inscrit au pinceau, en gros caractères, le nom du corps, le bataillon, la compagnie et le numéro matricule du soldat. Les différents corps se distinguent les uns des autres par la couleur de la bordure de la jaquette; elle est rouge, de plusieurs tons, jaune ou blanche. Les corps d'élite portent des jaquettes rouges ou orangées bordées de nuances différentes. Comme coiffure, les soldats chinois s'enroulent souvent autour de la tête une longue pièce de cotonnade d'un bleu foncé presque noir, à la manière d'un turban. Les sous-officiers seuls, et les soldats des corps d'élite portent en général des souliers. On avait envoyé pour faire la haie le long de la route des détachements de différents corps, si bien que les uniformes les plus divers s'y trouvaient mêlés pour la plus grande récréation des yeux; enfin, les soldats de la garde particulière du Tchiang-Kün, vêtus d'une jaquette entièrement rouge, galopaient sur leurs petits chevaux, au milieu de cet éblouissement, du poudroiement de la route et de l'étincellement des rayons du soleil; c'était une véritable débauche de couleurs.

Jusqu'à plus de deux lieues de Si-gnan-Fou, vers l'ouest, la route traverse un grand plateau bien cultivé, mais où il est impossible de découvrir un seul arbre. Les rebelles d'abord, les impériaux, ensuite, se sont chargés, pendant les hivers rigoureux de la guerre civile, de faire disparaître les épais ombrages chantés, jadis, par les poëtes. Les pommiers et les saules sont remplacés, aujourd'hui, par des tours à signaux que l'on voit s'aligner dans la plaine en files régulières, et qui forment à distance, autour de Si-gnan-Fou, une ligne d'avant-postes.

La route traverse les emplacements de plusieurs gros bourgs où il ne s'élève plus guère que quelques bara-

ques de débitants en plein vent, remplies ce jour-là de soldats et de gens de la campagne accourus pour voir passer le Tchiang-Kün. A mesure que nous nous éloignions, cependant, la végétation commençait à reparaître, et nous passâmes, à quatre lieues de Si-gnan-Fou, une délicieuse petite rivière dont le cours disparaissait presque sous l'épaisse ramure qui venait plonger jusque dans son onde pure. A partir de ce point, le pays nous parut être cultivé avec un soin extrême. Le sol formé d'un *humus* noir, d'apparence très-riche, était livré à la culture maraîchère la plus minutieuse; des chevaux attelés à des manéges de construction très-simple, élevaient, à l'aide de chaînes à godets, l'eau de puits peu profonds. Un peu plus loin, nous atteignîmes le bord du Ouei-Ro, que nous devions traverser en bac en cet endroit, pour gagner la ville de Sien-Yang-Sien, située de l'autre côté.

Le bac, par sa construction, ressemblait assez à celui dont nous avions fait précédemment usage pour traverser le Pé-Ro. Seulement, il était manœuvré par trois hommes, *in naturalibus*, en raison, sans doute, des nécessités de leur travail, qui les oblige à se mettre fréquemment à l'eau. Je n'ai de ma vie, jamais rien vu de si laid que certain vieux marinier qui se montrait ainsi, sans embarras, dans ce costume, ou plutôt cette absence de costume toute primitive. Je ne sais si, suivant certaines théories savantes, l'homme est descendu du singe, mais ce que je sais bien, après avoir vu ce singulier spécimen de la nature agreste, c'est qu'il pourrait bien y retourner en droite ligne. Ces braves gens, heureusement pour eux, n'ont pas conscience de leur laideur ni de la grave atteinte qu'ils portent aux lois de la bienséance; les passagers eux-mêmes, hommes et femmes, ne s'en étonnent point non plus, et, la pudeur n'ayant rien à voir avec des êtres placés si près

de la limite qui sépare l'homme de l'animal, chacun les suit du regard dans l'exercice de leur rude labeur, dans ce simple appareil, sans y songer; le travail purifie tout.

Le Ouei-Ho est une rivière d'une médiocre largeur, au courant assez rapide ; elle a creusé son lit dans la couche de *lœss* qui forme le fond de cette vallée, et ses eaux chargées de ce limon jaunâtre, offrent aux yeux l'aspect d'une rivière de boue.

Les murs de Sien-Yang-Sien s'élèvent immédiatement sur la rive ; une porte latérale donne accès à l'intérieur de la ville qui a eu l'honneur de voir naître, deux cents ans avant Jésus-Christ, la fortune brillante mais éphémère de la dynastie des Tsin. Sien-Yang-Sien ayant échappé à la fureur des rebelles, présente encore tous les caractères d'une vieille et ancienne ville ; les rues sont étroites et les maisons petites et entassées les unes contre les autres.

Partis de Sien-Yang-Sien avant le jour, nous traversâmes le lendemain matin une grande plaine à peine ondulée et qui paraît n'avoir d'autres bornes que le ciel et quelques montagnes encore fort éloignées qui s'élèvent sur la droite. Dans cette plaine, il n'y a pas un arbre, pas un village ; rien que d'immenses *tumulus* élevés de place en place, et qui, pendant bien longtemps encore, serviront à rappeler les horreurs de la rébellion. Et, cependant, cette campagne est en pleine culture ; mais où habitent ceux qui la cultivent ainsi ? A défaut d'êtres vivants, dont on n'aperçoit aucune trace, on serait tenté de croire que les morts sortant de ces cités funèbres qui s'élèvent seules dans la plaine, viennent ensemencer cette terre qu'ils ont arrosée de leur sang. Si, de temps en temps, quelque village ruiné s'élève au-devant de nous, la route s'en détourne comme pour ne point traverser un lieu maudit. Cependant, de distance en distance, nous croisons quelques

voyageurs ou nous traversons, quelque petit hameau récemment reconstruit, où la misère semble avoir élu domicile. La maladie se joint à la pauvreté pour donner aux rares habitants de ce pays un aspect navrant ; presque tous sont aveugles ou borgnes ou atteints d'ophthalmies terribles. C'est que nous sommes rentrés en plein pays de *lœss*. Les routes sont de nouveau couvertes de cette fine poussière qui voltige au moindre souffle ; tous ces gens en sont couverts de la tête aux pieds, au point d'en être méconnaissables. Comme l'eau pure fait à peu près défaut dans cette plaine où les rivières semblent charrier du *lœss* liquide, les ablutions sont rares ; aussi l'irritation produite sur les paupières par l'âcre poussière qui pénètre dans les yeux, finit-elle par déterminer une inflammation du tissu conjonctif. Les paupières se gonflent, se rapprochent et finissent par se souder par leurs bords rougis et couverts de pus. Mais là ne se bornent pas les effets de la maladie ; les ligaments musculaires qui communiquent à l'œil ses différents mouvements, s'enflamment à leur tour, et finissent par éprouver des raccourcissements permanents ; de telle sorte que lorsque le malade parvient à guérir, il conserve une déviation de l'œil qui lui donne toute l'apparence d'un borgne ou d'un aveugle. Quelquefois même, enfin, le globe lui-même se trouve atteint, et la maladie se termine par la cécité complète et absolue.

A partir de Li-Sien-Sien, la plaine s'élève progressivement vers les montagnes dont nous nous rapprochons de plus en plus. La campagne est toujours admirablement cultivée ; le blé est la céréale la plus répandue. Par endroits la route s'élève jusqu'au sommet de petites collines d'où l'on découvre la plaine environnante sur une grande étendue Au pied de ces hauteurs, on aperçoit la ville de Kien-Tchéou, entourée de petits camps retranchés, dans

lesquels sont cantonnés des détachements de troupes assez considérables. Suivant toujours la crête d'un pli de terrain qui sépare les ravins au fond desquels coulent deux petits affluents du Ouei-ro, la route nous amène enfin au bourg de Mong-Kūn-Tchouan.

L'auberge dans laquelle on nous fait entrer possède une cour immense conquise sur une éminence de *lœss* de quinze à vingt mètres de hauteur, à laquelle elle est adossée. La colline a été largement éventrée pour fournir une surface plane assez vaste pour recevoir des convois entiers de voitures ou de chameaux. Au fond de cet espace s'élève, comme un mur, la paroi de la colline ; enfin, le *lœss* se prêtant avec une complaisance admirable, à toutes les fantaisies architectoniques de l'homme, on y a creusé des logements souterrains dont les voûtes en ogive sont aussi solides que si elles étaient faites du granit le plus résistant. Nous eûmes alors la clef d'un mystère que nous n'avions pu encore pénétrer : je veux dire la rareté des maisons et des villages dans un pays qui paraissait, cependant, si bien cultivé; la plupart des habitants demeurent sous terre. Si le *lœss* présente bien des inconvénients, il offre aussi, en revanche, des avantages précieux. Le sol friable et léger n'oppose aucune résistance au labour ; imprégné en abondance de sels alcalins, il fournit aux plantes une alimentation assez riche pour qu'il soit possible d'y récolter des moissons abondantes presque sans addition d'engrais. Le *lœss* est poreux, mais il contient assez d'argile pour n'être pas perméable ; il retient à sa surface l'eau de la pluie ; son homogénité et sa cohésion sont assez grandes pour qu'on y puisse creuser des cavités qui sont aussi sûres que si elles avaient été pratiquées dans la pierre. Les Chinois qui ne négligent rien de ce qu'ils peuvent utiliser ont tiré profit de toutes ces propriétés

du sol qu'ils habitent. A quelque distance de Mong-Kün-Tchouan, des villages entiers taillés dans les flancs des collines s'étagent ainsi les uns au-dessus des autres sur les bords d'un petit ravin. Il est évident que ce mode d'habitation remonte, dans ce pays, à la plus haute antiquité, et l'on pourrait, sans doute, par des fouilles habilement dirigées, faire, dans cette patrie des Troglodytes, des trouvailles précieuses pour les sciences préhistoriques.

En quittant Pin-Tchéou, deux jours après, nous fûmes surpris, à un détour de la route, par une cavalcade militaire qui se dirigeait du côté de la ville. Nous vîmes défiler deux ou trois escadrons de beaux hommes, bien montés, bien vêtus, bien armés, dont l'apparence martiale était une nouveauté pour nous. A quelque distance de là, la route traversait deux camps retranchés d'où venait le détachement que nous avions rencontré, et qui se portait à la rencontre du Tchiang-Kün. Ces soldats appartenaient à l'armée de Li-Rong-Tchang, et bien que cantonnés dans le Chen-Si, province soumise à l'autorité du vice roi Tso, ils ne prenaient leurs ordres que du vice-roi du Pe-Tche-Li. Cette anomalie trouvait son explication dans la rivalité bien connue des deux plus puissants vice-rois de l'empire Chinois.

Depuis plusieurs années, Li-Rong-Tchang, appelé au gouvernement du Pe-Tche-Li, avait appliqué tous ses soins à la formation d'une armée solide. Il avait consacré à l'armement et à l'équipement de ses troupes de grosses sommes d'argent et avait appelé pour diriger leur instruction militaire des officiers européens. Les souvenirs de la guerre de 1860, et la nécessité de couvrir la capitale de l'empire par une armée suffisante pour repousser une nouvelle agression, lui permirent de réaliser ses projets sans éveiller les susceptibilités de la cour. Mais

en même temps qu'il profitait de cette occasion pour accroître et consolider son influence, il ne négligeait rien pour diminuer celle de ses rivaux. L'un de ceux dont la réputation pouvait le plus balancer la sienne, était le vice-roi Tso qui s'appliquait, dans son gouvernement, à faire subir à la marine la transformation qu'il faisait, dans le sien, subir à l'armée. Tso ne tarda pas à être éloigné de l'établissement maritime important dont il surveillait les développements avec la sollicitude d'un père, et fut envoyé dans le Chen-Si et le Kan-Sou, pour y combattre les Roui-Tze, toujours maîtres de ces deux provinces. C'était de la part de ses adversaires un coup habilement porté. L'empire était depuis longtemps menacé par une rébellion toujours victorieuse; le gouvernement y avait usé déjà ses meilleures troupes et ses meilleurs généraux; un homme seul était capable de réparer tous ces désastres, et cet homme que désignaient à l'empereur, sa popularité, ses talents militaires éprouvés, son caractère et son énergie, c'était Tso; c'était une mission de confiance dont l'empereur l'honorait. Tel était le langage flatteur sous lequel on dissimulait la profonde disgrâce dans laquelle était tombé celui qu'on voulait perdre. Mais cela ne trompait personne, Tso moins que pas un; et pour être couvert de fleurs, l'exil qu'on lui préparait n'en était pas moins un exil. Ses ennemis y trouvaient plus d'un avantage; on l'éloignait d'abord d'un établissement dont le développement eût augmenté son influence et qu'on espérait voir péricliter en le privant de son chef naturel; on le reléguait au fond de la Chine, loin des Européens qui avaient appris à estimer son caractère et à le considérer comme l'un des membres les plus éminents du gouvernement Chinois, dans l'espoir qu'il y serait bientôt oublié des uns et des autres; on le lançait enfin, dans des conditions déplorables, dans

une aventure où l'on comptait bien qu'il userait sa santé, sa fortune politique et sa réputation.

Avec un dévouement et une grandeur d'âme bien remarquables, Tso accepta le sacrifice qui lui était imposé, et se montra au-dessus des épreuves sous lesquelles on aurait voulu le voir succomber. La tâche dont il se trouvait chargé, était périlleuse; tout était à faire. Le général dont il venait prendre la place, avait été tué dans une bataille, ses troupes débandées; les rebelles regagnaient le terrain qu'on était parvenu à grand peine à reconquérir sur eux. Tso avait tout à créer à la fois : une armée, des ressources pour l'équiper et la faire vivre, des lieutetants pour le seconder dans sa tâche ingrate. Abreuvé d'amertume et de dégoût, il lui fallut une énergie peu commune pour vaincre toutes les résistances et tous les obstacles qu'il rencontrait; il se mit cependant résolument à l'œuvre, et commença la campagne avec des troupes, composées pour la plupart de recrues, encore mal armées, sans cohésion et trop peu nombreuses. Il avançait pourtant, mais trop lentement au gré des impatiences envieuses de ses ennemis. Pour lui porter le dernier coup, la cour imagina de charger Li-Rong-Tchang d'accomplir avec ses soldats la tâche que Tso n'avait pu achever plus vite. Déjà les premiers bataillons de l'armée du Pe-Tche-Li avaient pénétré dans le Chen-Si, déjà le vice-roi Li, lui-même, allait se mettre à leur tête et remporter sur son rival un triomphe facile, lorsqu'un événement imprévu fit échouer toutes ces combinaisons. Des bandits, menés par quelques fanatiques de la pire espèce, venaient de massacrer les membres de la colonie française de Tien-Tsin; cet attentat menaçait d'attirer sur la Chine les vengeances de l'Europe, ou tout au moins de la France. La cour rappela en toute hâte Li-Rong-Tchang; il ramena aussitôt avec lui ceux de ses bataillons

qui n'avaient pas encore atteint le Chen-Si, laissant les autres sous la conduite d'un de ses lieutenants, le général Liéou. Celui-ci fidèle à l'esprit, sinon à la lettre des instructions de son chef direct, loin de prêter à Tso, le secours d'une troupe bien armée et bien instruite, agit toujours indépendamment de lui, et se borna à cantonner ses troupes dans le Chen-Si, en affectant pour les embarras du vice-roi Tso dans le Kan-Sou, une indifférence d'un exemple fatal pour la discipline militaire.

Nous venions de traverser le poste le plus avancé d'une armée qui, dans toute cette campagne, avait fait plus de bruit que de besogne. Ce campement était établi dans l'un des endroits les plus frais et les plus charmants de la vallée. Un petit ruisseau le bordait, et de l'autre côté, s'étendait un grand quinconce d'arbres fruitiers, pommiers, pruniers, etc..., et plus loin, des champs remplis de chanvre ou de pavots.

La vallée du King-ro présente l'aspect d'un grand fossé de deux à trois kilomètres de largeur; les parois en sont verticales et continues; le fond, légèrement concave, est formé de terre arable, bien cultivée et sillonnée par les sinuosités du King-ro, petit cours d'eau torrentueux à l'eau limpide.

Les habitants ont profité de la conformation des parois de la vallée, pour s'y creuser des habitations économiques. Les bancs de grès rouge sont percés d'une multitude d'ouvertures qui leur donnent toute l'apparence d'une ruche.

A la halte de Ta-Fo-Sse, le temple du grand Bouddha, le banc de grès rouge prend une épaisseur de plus de cinquante mètres, et présente une texture plus compacte et plus homogène. Un village entier était creusé dans cette masse rocheuse, avec des fenêtres, des portes et des escaliers aériens pour faire communiquer entre eux les

différents étages. Ce mode d'habitation singulière n'offre pas toutes les conditions de sécurité désirable; l'éboulement d'un gros bloc détaché de la masse principale avait éventré toute une partie du village; il gisait maintenant sur le sol, curieusement percé de couloirs et d'excavations désormais sans utilité. Le long de cette même paroi, des ouvriers travaillaient à élever une construction en maçonnerie. Une longue voûte donnait accès dans une grande salle hémi-circulaire creusée dans le grès et faiblement éclairée par le haut; trois énormes statues de Bouddha, sculptées dans la masse même de la montagne, en occupent le fond et les côtés; la plus grande qui fait face à l'entrée, mesure quatre-vingt-cinq pieds de haut. Le dieu est représenté dans son attitude habituelle : les jambes croisées, les mains posées sur les genoux, et la figure exprimant le recueillement le plus profond. Tout autour de la salle, les parois sont criblées de niches dans chacune desquelles se trouve une petite statuette de Bouddha; on peut aisément en compter plus de trois-cénts. Cette construction porte la marque évidente des procédés de décoration et de sculpture de l'Inde. Elevée sous la dynastie des Tang, au VII[e] siècle de notre ère, elle porte encore la marque du grand élan religieux qui à cette époque, entraîna la Chine à la suite de Hiouen-Thsang, vers les doctrines métaphysiques de l'Inde. Saccagée par les Roui-Tze qui font une guerre acharnée et sans merci aux idolâtres, elle est relevée aux frais du vice roi Tso et du général Liéou. C'est un monument historique qu'il faut leur savoir gré de transmettre aux générations à venir. Dans l'origine, la teinte rouge du grès était masquée par un enduit sur lequel on avait appliqué des peintures et des dorures destinées à donner plus d'éclat à la figure du dieu; les musulmans n'en ont rien laissé subsister; mais tout sera réparé et remis

dans l'état où se trouvait le sanctuaire avant la rébellion.

Après avoir payé à cette relique du passé un juste tribut de curiosité, nous abandonnâmes la vallée du King-ro, pour nous diriger vers la ville de Tchang-ou-sien, située à quelque distance sur le plateau. Nous retrouvâmes encore les routes logées au fond de tranchées creusées dans le *lœss;* seulement ici, bordées de caves pratiquées dans l'épaisseur du sol, elles ressemblaient plutôt à des rues. Les crevasses, dont est sillonné le plateau, obligent à faire de longs détours et ce ne fut qu'à une heure avancée que nous fîmes notre entrée dans le Kong-Kouan[1] du ya-men de Tchang-ou-sien. Nous y fûmes reçus par le sous-préfet, un mandarin à bouton de cristal, originaire de la province du Rou-Nan, dont la curiosité avait peine à se dissimuler sous les dehors de la politesse. La ville de Tchang-ou-sien assiégée par les Roui-Tze en 1868, fut, selon la tradition locale, miraculeusement sauvée par le dieu Taè-pe, celui que symbolise la planète Vénus. Le souvenir en est conservé par une tablette rédigée sur l'ordre de l'empereur par l'Académie des Ran-lin et placée dans le temple du dieu. Le sous-préfet qui paraissait enchanté de trouver une occasion de parler, nous donna avec empressement tous les renseignements que nous lui demandions. Les rebelles ont fait, aux environs de la ville un carnage épouvantable, et le district de Tchang-ou ne se relève qu'à grand-peine de ce désastre. Il n'y a guère que les abords de la route qui soient cultivés; les terres plus éloignées sur le plateau restent en friche, faute de bras pour les mettre en cultture.

[1] Le Kong-Kouan est l'hôtel, entretenu dans toutes les grandes villes aux frais du gouvernement, où logent tous les fonctionnaires en voyage. C'est par une faveur gracieuse que depuis Si-gnan-fou, nous étions traités sur le même pied que les personnages officiels.

Tchang-ou-sien marquait le terme de notre dernière étape dans le Chen-si. Le lendemain, après avoir traversé un grand plateau fissuré de crevasses en tous sens, et repris le cours de nos pérégrinations au fond des chemins creux, nous atteignions King-Tchéou, dans la province de Kan-sou.

CHAPITRE XV

LA PROVINCE DE KAN-SOU

Le prefet de King-Tchéou. — Les barbiers et le massage. -- Ping-liang-Fou. — Le camp retranché de Oua-Ting. — La chaine des Ou-chan. — Long-Te-sien. — Un mandarin persécuté. — La vallée du Tien-choui-ro. — Un convoi d'argent. — Un festin. — La vallée du Siang-choui. — Les monuments funèbres de Roui-ning. — Misère! — Les ruines de Tche-Tao-ling. — Famine! — Encore le Fleuve jaune. — Arrivée à Lan-Tchéou-Fou.

Comme Pin-Tchéou, la ville de King-Tchéou, se trouve située dans la vallée du King-Ro qui lui a emprunté son nom, au pied d'une falaise de *lœss*. Jusque-là, obligés de nous loger comme nous le pouvions dans les petits villages que nous avions traversés, nous avions, du moins, toujours été bien reçus dans les grandes villes, où nous avions trouvé, à notre arrivée, logement et repas tout prêts. A King-Tchéou rien n'avait été préparé, pour nous recevoir et nous eûmes toutes les peines du monde à découvrir un misérable gîte dans une infecte auberge du faubourg. Lou-Kouei-Tang qui, en sa qualité de chinois, était plus méticuleux que nous sur la qualité des honneurs qui nous étaient rendus et dont il profitait, était outré du manque de procédés dont avait fait preuve le

mandarin de King-Tchéou. Il sortit pour prendre ses renseignements et nous rapporta sur son compte une poignée de commérages dont nous nous amusâmes de bon cœur, surtout au ton indigné du narrateur. Le préfet de King-Tchéou, nous dit-il, (je regrette d'en avoir oublié le nom,) profite de ce qu'il est allié plus ou moins proche du vice-roi Tso, pour en faire à sa guise et se dispenser de presque toutes les obligations de sa place ; mais il en profite aussi pour abuser de tous les privilèges de sa position, et faire suer aux contribuables tout ce qu'il peut en tirer. Le district de King-Tchéou est d'un bon revenu, paraît-il, et voilà déjà trois ans qu'il y fait sa pelote. Aussi le peuple ne l'aime-t-il guère. Mais le plus beau de l'affaire, c'est qu'il est avare et jaloux. Jamais aucun domestique mâle, n'a pu pénétrer dans ses appartements intérieurs. Il y a des bornes à la jalousie, et même en Chine, il est ridicule de se montrer jaloux d'un domestique. Pour l'avarice, il serait difficile de trouver son pareil ; il donne tous les jours 500 sapèques(2 fr. 50) à son fils pour aller faire le marché, et, sans souci de son rang, ni de sa dignité, il oblige sa femme à faire la cuisine. Il y a, partout, des gens qui restent au-dessous de leur condition, et qui, malgré les plus grandes qualités et dans les plus hautes situations, trahissent toujours par quelque mesquinerie disparate un défaut d'origine ou d'éducation. Il n'y à point à rougir d'une naissance obscure, lorsqu'on a su s'élever par ses talents et son travail ; il y a du mérite à conserver dans la richesse une simplicité naturelle ; mais il est ridicule de rester petit dans les grandeurs. Quelques bonnes épigrammes inspirées par le commérage de Lou-Kouei-Tang nous vengèrent innocemment du manque d'hospitalité du préfet de King-Tchéou.

Avant de connaître les conditions de notre séjour dans

cette ville, nous nous étions décidés à y prendre quelque repos. L'un de nos porteurs avait, depuis quelques jours mal au pied; c'était une raison urgente pour donner à notre équipage une journée de répit. Ce surcroît de séjour dans notre mauvaise auberge nous valût un spectacle assez réjouissant. Juste en face de nous, de l'autre côté de la rue, il y avait une boutique de barbier. Dès le lever du soleil, nous fûmes réveillés par un bruit étrange; c'était comme un battement de mains cadencé. Un garçon-barbier, tout en procédant à la toilette d'un client, s'interrompait de temps à autre pour se livrer à un petit intermède de massage; mais un massage sonore qui participait du pugilat, de la main chaude et d'une foule d'autres exercices que, jusque-là, j'avais cru absolumeut étrangers à la profession de barbier. Après avoir frappé quatre ou cinq grands coups avec la paume des mains dans le dos ou sur la poitrine du patient, à l'imitation des lavandières lorsqu'elles battent leur linge, il applaudissait à trois ou quatre reprises, comme pour se féliciter de la perfection de son procédé opératoire; puis il recommençait de plus belle à enfoncer les côtes de son malheureux client beaucoup moins ému que moi de ce traitement barbare. Ce dernier se laissait faire avec une tranquillité béate qui tenait de l'abrutissement ou de l'extase. Lorsqu'il eut bien défoncé le dos, la poitrine et le ventre de son homme, le garçon barbier le prit délicatement par le cou et par la ceinture, le coucha sur son banc et lui appuyant les reins sur son genou plié, fit le mouvement d'un homme qui va casser un morceau de bois. Il le replaça ensuite aussi délicatement qu'il l'avait pris, sur son escabeau, et recommença à lui meurtrir en cadence les bras et les jambes, en se félicitant plus bruyamment que jamais de la vigueur qu'il déployait dans cette opération.

Puis il lui tirailla les membres dans tous les sens, me faisant assurément beaucoup plus souffrir que celui qui était l'objet de ce singulier massage. Après un assez longtemps, ce dernier, que je croyais à demi désarticulé, se leva, paya son dû et partit évidemment satisfait d'un traitement qui était, à mon avis, plutôt fait pour estropier que pour assouplir les membres, et qui lui avait procuré un bonheur que je ne lui enviais pas.

Ce spectacle, plusieurs fois renouvelé dans le courant de la journée, eut, au moins pour moi, l'avantage beaucoup plus appréciable de me faire paraître moins long le temps que nous avions à passer dans cette ville peu hospitalière.

Deux jours après, nous atteignions la ville de Ping-Liang-Fou qui commande la partie supérieure de la vallée du King-Ro, comme King-Tchéou en commande la partie moyenne et Pin-Tchéou, la partie inférieure. Elle s'annonce de loin par une grande tour, une pagode à neuf étages, bien conservée, ou plutôt nouvellement réparée et très-élégante. Elle est située dans l'enceinte d'un temple, à l'entrée d'un grand faubourg jadis considérable, aujourd'hui presque complètement ruiné. La ville défendue par des murs formidables a pu résister aux rebelles; mais tout le district qui en dépendait, centre d'une colonie musulmane assez importante, a été saccagé. Malgré ce fâcheux précédent, le vice-roi Tso y a renvoyé plus de vingt mille musulmans choisis parmi ses prisonniers, pour y cultiver la terre sous la surveillance des troupes qui y sont cantonnées. C'est assez dire que tout le pays est encore en état de siége et que les lois militaires d'exception y priment, pour l'instant, les lois ordinaires.

Les champs y deviennent moins nombreux et ne sont plus guère cultivés que par des corvées de soldats. A mesure que l'on avance, la vallée devient plus étroite, le pays plus sauvage et les précautions militaires plus multipliées.

A six ou sept lieues au-dessus de Ping-Liang-Fou, la vallée se resserre extrêmement. Cette gorge a, au point de vue stratégique une grande importance; c'est l'un des passages, sinon le principal, qui mettent en communication les parties hautes et basses du Kan-Sou et du Chen-Si; aussi est-elle gardée avec un soin méticuleux. La vallée est étroite et bordée de montagnes aux flancs rapides.

Nous sommes en plein défilé; la route et la rivière passent par une coupure naturelle de quelques mètres de largeur qui s'est produite dans une masse de calcaire compacte d'un gris bleu foncé veiné de blanc. Le site est sauvage et le paysage imposant. C'est Ro-Chang-Pou, la propriété des bonzes, car, avec leur instinct naturel pour la mise en scène pittorresque, ils ont élevé un temple en cet endroit. Enfin, à un détour de la route nous apercevons Oua-Ting, ancien bourg important, transformé pour le moment en camp retranché.

Le commandant de la place a voulu nous faire les honneurs de ce poste. Un détachement de soldats, bannières déployées, fait la haie sur les côtés de la route aux abords du village où nous faisons notre entrée, au bruit des salves de mousqueterie. Les troupes nous font escorte jusqu'au Kong-Kouan qui a été préparé pour nous recevoir, et où deux capitaines, délégués par le commandant, viennent nous souhaiter en son nom la bienvenue; conformément aux usages chinois, et avant que nous ayons pu deviner leur intention et les dispenser de cet hommage humiliant, ils se prosternent jusqu'à terre pour mieux marquer l'honneur qu'ils ont mission de nous rendre. Le lendemain, nouvelle mousqueterie, nouvelle sonnerie de trompettes, au moment de notre départ de Oua-Ting que nous quittons accompagnés d'une nombreuse escorte de soldats qui se renouvelle de poste en poste, le long de la route, pendant toute la jourée. C'est au milieu

de ces démonstrations inattendues, et assurément fort gênantes pour des gens qui désirent voyager à leur aise, que nous gagnons les montagnes qui s'élèvent, à quelque distance, en travers de la route.

Le groupe des Ou-Chan qui sépare en ce point, le bassin du King-Ro de celui du Kou-Choui-Tchouan, un autre affluent du Ouei-Ro, peut avoir au point où nous l'abordions une hauteur moyenne, au-dessus du fond de la vallée, de sept à huit cents mètres. La route gravit en lacets le flanc de la montagne dont le sol, composé des débris des roches qui la constituent, ne nourrit qu'une herbe sèche et dure et quelques buissons d'arbrisseaux épineux. L'ascension ne présente pas de difficultés; la route est bonne, et nous eûmes bientôt atteint le col que domine un petit fort construit sur le sommet le plus voisin. De ces hauteurs, nous pûmes jeter un coup d'œil sur le pays que nous venions de parcourir et sur celui qui s'ouvrait devant nous. De tous côtés, les montagnes se succèdent les unes aux autres à perte de vue; mais tandis que depuis Ping-Liang-Fou, le *lœss*, avait complètement disparu, toutes les montagnes situées de chaque côté de la vallée que nous avions devant nous, et beaucoup moins élevées il est vrai que le point où nous nous trouvions, en étaient couvertes jusqu'au sommet; le fond de la vallée aussi en était rempli. C'est à cette cause que nous dûmes attribuer la différence de profondeur des deux versants des Ou-Chan, différence qui pouvait bien atteindre deux cents mètres. Le trajet de la descente est, en effet, beaucoup moins long que celui de la montée. Tandis que nous descendions la pente assez inclinée où les hommes de renfort, que les mandarins nous avaient procurés à Oua-Ting, n'étaient plus d'aucune utilité, l'un deux, trouvant, sans doute, que la corvée était suffisante, bondit tout d'un coup par-dessus le parapet qui bordait la route.

et se mit à dévaler, avec une rapidité vertigineuse, le long d'un talus extrêmement rapide. Les soldats n'osèrent le poursuivre sur ce terrain dangereux; ils se bornèrent à lui lancer des pierres et à l'accabler d'invectives. Le pauvre diable ne parut pas plus touché des unes que des autres et disparut rapidement dans les replis de la montagne.

A midi, nous arrivions dans la petite sous-préfecture de Long-Te-Sien située au pied même du versant Occidental des Ou-Chan. Cette pauvre ville n'a pu résister aux attaques des Roui-Tze et, ruinée de fond en comble, elle présente encore aux regards l'aspect le plus attristant. On nous installe dans un Kong-Kouan délabré dont les ouvertures béantes livrent un libre passage aux oiseaux de jour et de nuit qui y ont fait élection de domicile et à la bise âpre des montagnes. Nous n'avons pas trop de nos vêtements les plus chauds pour nous garantir; la température s'est, en effet, abaissée brusquement et après avoir subi, quatre jours auparavant, une chaleur d'été des tropiques, nous voici maintenant en plein hiver.

Le mandarin du lieu a, cependant, voulu nous faire de son mieux les honneurs de ce triste logis. Par ses ordres, le gardien du bâtiment a mis, au moment de notre entrée, le feu à trois gros pétards, et peu de temps après, les domestiques du ya-men nous apportent un repas modeste, mais de mine et d'odeur fort appétissantes, en nous priant d'agréer les excuses de leur maître qui, vu le peu de ressources de l'endroit, ne peut nous traiter comme nous le méritons. Lou-Kouei-Tang qui a été aux informations, nous apprend l'histoire de ce brave homme. Il a soixante-dix ans; c'est l'unique soutien de sa vieille mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans et de son petit-fils, encore en bas-âge. Il vivait paisiblement dans le Kiang-Sou, son pays natal, jouissant avec orgueil des succès

d'un fils qu'il aimait tendrement et qui faisait la joie et la richesse de la maison; mais le malheur vint s'abattre sur cette honnête famille. Son fils fut enlevé par la maladie, et minée par le chagrin, sa belle-fille mourut peu de temps après. Obligé de pourvoir aux besoins de ceux qui lui restaient, il avait, malgré son grand âge, sollicité et obtenu une place de sous-préfet. Mais le pauvre homme, n'était pas assez riche pour se faire des amis, ni assez intrigant pour gagner la protection de personnages influents ; on l'avait relégué dans cette sous-préfecture ruinée, où les profits devaient être fort maigres ; encore ne demandait-il qu'à y vivre en paix, faisant le bien autour de lui, et cherchant à réparer les ruines que la rébellion avait semées dans le pays. Il comptait sans les envieux et les affamés qui convoitaient sa place ; il venait d'être méchamment accusé de je ne sais quelle faute administrative, et le Tao-Taï de Ping-Liang-Fou avait ouvert une enquête sur sa conduite. Émus de ce récit, nous fîmes porter nos compliments à ce respectable vieillard, souhaitant à part nous, de le voir sortir triomphant des embarras qui lui avaient été suscités.

Dans la cour qui précédait notre logis, se trouvaient déposés les instruments destinés à éprouver la force corporelle des candidats aux examens militaires. Il y avait d'abord une énorme hallebarde, tout en fer, pesant plus de quarante livres; c'est avec cette arme que les concurrents doivent exécuter les exercices compliqués de l'escrime Chinoise; enfin, ils doivent faire preuve de leur vigueur musculaire en soulevant un bloc de pierre carré, qui pèse plus de cent livres.

Le lendemain matin, tout était couvert de neige; malgré le froid très-vif, dont nos couvertures ne nous avaient qu'imparfaitement garantis pendant la nuit, dans ce hangar ouvert à tous les vents, nous partîmes de bonne

heure. La route suit tout du long le cours de la rivière d'eau douce, le Tien-Choui-Ro, qui décrit mille sinuosités au fond du lit profond d'une dizaine de mètres qu'elle s'est creusé dans la couche de *lœss*. Très-pure jusqu'à quelque distance de sa source, ce qui lui a valu son nom, l'eau de cette rivière est épaissie plus loin par le *lœss* qu'elle entraîne avec elle. La vallée, assez large, serait productive s'il y avait assez de bras pour la cultiver; à peine de loin en loin, quelques corvées de soldats défrichent des champs abandonnés. Après avoir franchi une gorge étroite qui étrangle la vallée, au milieu de masses de *lœss* couvertes d'efflorescences salines, nous apercevons devant nous, au point de réunion de plusieurs vallées, la ville de Tcheng-Ning-Tchéou. Un canal de dérivation pratiqué au sortir de la gorge, longe la route et amène, par une pente ménagée, l'eau jusqu'à des moulins construits auprès des faubourgs. La hauteur de chute n'étant pas considérable, on y a remplacé les roues verticales par des roues horizontales; l'eau en tombant vient heurter les palettes inclinées, et c'est par le choc, plutôt que par son poids, qu'elle met les machines en mouvement.

Comme d'habitude, le faubourg de Tcheng-Ning-Tchéou ne présente plus qu'un amas de décombres. La ville elle-même, grande et populeuse n'offre rien de remarquable. Notons cependant en passant qu'on nous y servit un plat singulier que je ne saurais mieux comparer qu'à une olla-podrida et qui porte en chinois le nom de i-ping-kou. Dans un grand plat creux d'étain, on a fait cuire ensemble un canard, du porc frais, différentes espèces de poissons ou de coquillages, du jambon, des champignons, et une foule d'autres ingrédients qui contribuent à donner à ce mets une saveur particulière.

Le lendemain nous fîmes la rencontre d'un convoi de mulets chargés d'argent. Les lingots sont renfermés dans

des troncs d'arbre creusés, dont les deux moitiés sont ajustées à l'aide de bandes de fer, fermées et scellées des sceaux de l'intendance; une escorte de soldats accompagne la longue caravane qui progresse lentement. Tout imparfait que présente ce mode de transport, il n'est cependant pas très-coûteux; un mulet pouvant porter environ cent vingt kilogrammees, c'est-à-dire, 24 000 francs d'argent, et les frais de louage, de Si-Gnan-Fou à Lan-Tchéou-Fou, ne s'élevant guère qu'à une centaine de francs, c'est de 1/2 pour 100 que se trouve grevée la somme ainsi transportée. Cette proportion n'a rien d'exagéré: elle ne dépasse pas le taux des commissions prélevées, en général, par les banques, sur les envois d'argent faits par leur intermédiaire.

Tout le pays que nous traversons est désert; nous n'y voyons pas la moindre trace d'hommes ni d'animaux; la végétation fait également défaut; il n'y a pas un arbre dans ce pays; nous n'en avons point rencontré un seul depuis que nous avons quitté la vallée du King-Ro à Ping-Liang-Fou. Je me trompe, il y en a un, un seul, non loin de Long-Te-Sien, et le fait a paru si prodigieux aux gens du pays, qu'ils ont donné au village qui s'est élevé à son ombre le nom de Tan-Chou-Pao, village de l'arbre unique. A peine un peu d'herbe couvre les croupes arrondies des collines de *lœss* sur lesquelles s'étalent de larges plaques d'efflorescences salines que l'on prend de loin pour de la neige.

Le hameau de Tching-Kia où nous passons la nuit, est dépourvu de ressources: c'est à peine si nous y trouvons une mauvaise masure à peine assez grande pour nous fournir un abri. Les gens du pays ouvrent de grands yeux étonnés quand nous leur demandons si l'on y peut trouver à manger autre chose que de la farine. Il faut recourir à notre éloquence la plus persuasive, à l'influence

toute puissante de nos soldats d'escorte, pour les décider à nous apporter une vieille poule étique, le seul volatile qu'il soit possible de trouver dans le hameau. Nos estomacs étaient fatigués de l'éternel bouilli de porc frais dont il fallait nous contenter à chaque repas; nous saisîmes avec enthousiasme cette occasion de faire un festin après lequel nous soupirions depuis longtemps; un brasier fut vite allumé dans une auge, une canne à épée nous fournit une broche magnifique, et nous savourions par avance le délicieux repas que nous allions faire en voyant la bête prendre au feu de beaux tons dorés et appétissants ; jamais, rôti ne nous parut meilleur.

Pendant la nuit, je fus réveillé en sursaut; j'entendais du bruit dans la cour et plusieurs hommes passèrent en courant et en criant : « Lang! lang! » « Au loup! au loup! » En un clin d'œil, je sautai sur mon fusil, et me trouvai dehors. Muletiers et soldats étaient en grand émoi; un loup, parait-il, était venu rôder autour de nos mulets, et l'un d'eux, effrayé du voisinage de ce dangereux ennemi, avait rompu ses liens et cherché à s'enfuir; c'est là ce qui avait réveillé notre monde, et causé tout ce vacarme; le loup se voyant découvert, n'avait pas attendu son reste et s'était hâté de déguerpir. Nous en fûmes quitte pour cette alerte assez fréquente, maintenant, dans ces pays, dont la guerre civile a fait un désert où les animaux sauvages ont pullulé.

Au delà de Tching-Kia, la route franchit quelques collines de *lœss* peu élevées, couvertes d'efflorescences salines, et descend ensuite dans le lit même que la rivière Siang-Choui s'est creusé au travers d'une couche de *lœss* épaisse de cinquante à quatre-vingt mètres. A peine nous sommes-nous engagés dans cette tranchée profonde et étroite qu'un vent froid et violent s'élève et, en un clin d'œil, remplit l'atmosphère de poussière. La lumière

du soleil s'obscurcit, et notre petite caravane disparaît au milieu d'un brouillard minéral épais. Nos hommes aveuglés par le sable ont peine à soutenir l'effort de la tempête, et pour ajouter à l'horreur de notre situation, nous apercevons, sur les parois verticales de la galerie, de longues fissures qui ont presque complétement séparé de la masse principale, d'énormes blocs prismatiques de *lœss* que nous tremblons de voir céder à la pression du vent et s'abattre sur nous. Nos craintes ne sont pas chimériques; les bords de la petite rivière sont jonchés de débris d'éboulements récents, et la perspective d'être ensevelis vivants au fond de ce couloir, ajoute médiocrement au charme du voyage. D'autant qu'en cas d'accident, nous ne pourrions compter sur aucun secours; nous n'avons rencontré âme qui vive depuis que nous voyageons ainsi dans les entrailles de la terre. C'est que la grande route, la voie carrossable suit les pentes supérieures de la vallée, et nos porteurs pour raccourcir la distance ou pour éviter des accidents de terrain trop pénibles, ont préféré prendre ce chemin de traverse, très-rarement fréquenté, et pour cause.

Vers la fin de la journée, nous quittons cependant le lit de la rivière; une tranchée pratiquée dans l'épaisseur de la muraille de *lœss* nous donne accès sur le plateau. Des deux côtés, la route est bordée de monuments funèbres d'un étrange aspect. Ce sont de grandes plaques de marbre noir, hautes et épaisses, plantées toutes droites sur le dos d'énormes tortues sculptées dans un bloc de même matière. Ces tablettes forment une longue avenue qui nous conduit jusqu'aux portes de la sous-préfecture de Roui-Ning où nous entrons au milieu des nuages de poussière soulevés par la tempête.

Roui-Ning-Sien est une petite ville fort proprette et nous y trouvons assez de confort pour oublier vite les

misères de la journée. Deux jeunes femmes, fort gentilles, les belles-filles de l'hôtesse, mettent avec un charitable empressement à la disposition de nos gens, leur cuisine et leurs ustensiles de ménage. L'une d'elles qui n'a que dix-neuf ans, est déjà fiancée à un enfant de quatorze ans que nous voyons encore jouer devant notre porte, tandis que sa future épouse pétrit elle-même la pâte de farine que l'on va faire cuire pour notre dîner. Toutes les femmes de ce pays, même celles de la classe laborieuse, ont les pieds déformés, et la semelle de leur soulier est si petite qu'elle entrerait facilement dans une tasse à café. Elles travaillent, cependant, sans en paraître génées ; j'en ai vu revenir des champs portant sur leurs épaules des fardeaux assez lourds ; à l'intérieur de la maison, pour éviter la fatigue d'une station prolongée, elles travaillent toujours à genoux ou assises.

Roui-Ning-Sien est situé sur un plateau de *lœss* profondément crevassé, que nous traversons le lendemain au milieu de la poussière soulevée par le vent de la veille, et qui n'est pas encore tombée. C'est dire qu'il nous est impossible de rien voir autour de nous, si ce n'est que nous franchissons de petites collines et que nous cotoyons des vallées auxquelles la teinte jaunâtre du *lœss* donne une uniformité d'apparence désespérante.

Après une journée fatigante et monotone nous arrivons, cependant, au misérable hameau de Si-Ko où il faut nous contenter du gîte le moins attrayant. Au fond d'une grande cour dont les côtés sont occupés par des auvents pour les bêtes de somme, s'élève un bâtiment bas qui n'a d'autre ouverture que la porte. On nous introduit dans une grande salle au fond de laquelle s'élève un *kang ;* une odeur âcre et repoussante nous prend à la gorge dès que nous y sommes entrés. Pour tiédir l'atmosphère de cette écurie, le propriétaire de l'auberge a imaginé de faire

brûler dans son *kang*, des excréments desséchés, et la fumée qui sort à travers les planches mal jointes, imprégne tout d'une puanteur nauséabonde. Il est impossible d'éteindre ce feu qui brûle sans flamme, et il y a une telle quantité de combustible dans le foyer qu'on ne peut songer à le retirer. Plutôt que de nous enfermer dans ce chenil, nous préférons rester en plein air; au moins nous y pouvons respirer à l'aise, en attendant que nous puissions nous rafraîchir; car il n'y a pas d'eau dans le pays et on est allé nous en chercher à plus d'un quart de lieue. Pour tromper notre impatience, nous regardons la femme du patron, encore jeune et accorte, préparer des conserves d'herbes sauvages.

Enfin, voici de l'eau! Hélas! non, c'est de la boue; c'est tout ce que l'on peut nous offrir. Nous tentons tant bien que mal d'éclaircir cet affreux liquide avec de l'alun et de le filtrer au travers d'un linge; le résultat est assez encourageant; au moins pouvons-nous faire nos ablutions; mais le cuisinier est désespéré; il faudra nous passer de manger aujourd'hui. L'eau a un goût de lessive; en vain nous la faisons bouillir avec du charbon, il est impossible de la débarrasser de cette horrible saveur que lui ont communiquée les sels dont le *lœss* est imprégné. Pour comble d'infortune, la nuit arrive très-fraiche, pour ne pas dire froide; il ne faut pas songer à rester dans nos chaises à porteurs, en plein air, comme nous en avions formé le projet. Il faut bon gré, malgré, rentrer dans l'infect taudis dont nous avons parlé, et pour ne pas nous étendre sur le sol jonché d'immondices, nous devons nous coucher sur les planches du *kang* au risque d'être asphyxiés par la fumée; la vermine s'en mêlant et nous empêchant de fermer l'œil, nous n'eûmes d'autre ressource que de passer la nuit sur le seuil, attendant, avec impatience, le lever du soleil, pour fuir cet affreux séjour.

De Long-Te-Sien à Si-Ko, nous n'avions guère changé d'altitude; mais dès les premiers pas que nous faisons, le lendemain, nous nous trouvons en présence d'une rangée de hautes collines couvertes de *lœss* qu'il nous faut gravir jusqu'au sommet et dont nous suivons la crête toute la journée; les efflorescences salines sont de plus en plus abondantes, et si l'air était plus froid, on pourrait croire, à voir leur blancheur éclatante, que l'on a atteint la région des neiges. Sur la gauche, on aperçoit dans le lointain quelques pics élevés; ce sont les Ouen-Tchuen-Chan, montagnes des sources chaudes, et les Chouang-Yü-Chan.

An-Ting-Sien, que nous atteignons dans la soirée, est situé au fond d'une grande vallée, celle du Min-Tchouan. La ville, qui a échappé à la destruction, est très-animée et paraît être un centre de commerce important. Le sous-préfet, encore un parent éloigné du vice-roi, a négligé de nous faciliter les moyens de nous loger. Comme nous y éprouvons quelques difficultés, nous envoyons Lou-Kouei-Tang le rappeler au sentiment des convenances. La démarche est couronnée de succès, et les gens du ya-men nous ont bientôt découvert un hôtel convenable. La vallée du Min-Tchouan est large et bien cultivée; nous nous retrouvons ici en pays habité; la route est égayée par un fréquent va-et-vient de voyageurs ou de marchands. La rivière s'est encore creusé un lit dans la couche de *lœss* où l'on distingue des stries horizontales dans les endroits assez fraîchement découverts pour que la pluie ne les ait pas encore recouverts d'un badigeon uniforme. A quelque distance d'An-Ting-Sien, la route quitte la vallée du Min-Tchouan pour suivre celle d'un affluent de médiocre importance. Là, on recommence à gravir des côtes escarpées et à suivre la crête d'une longue rangée de collines, nommées les Tche-Tao-Ling, d'où l'on aperçoit vers le sud, le groupe élevé des Rou-Ma-Ling. La nuit arrive avant que

nous ayons pu en redescendre, et nous sommes obligés de nous arrêter dans un endroit presque désert, auprès des ruines d'un grand village. Il y a dix ans, plus de cent familles habitaient en cet endroit; aujourd'hui, il n'y en a plus que quatre ou cinq, encore ne sont-elles pas du pays. Les rebelles ont dévasté cette région avec un acharnement impitoyable. Comme à Si-Ko, il faut nous priver des choses les plus nécessaires; l'eau y est encore plus rare; une heure et demie s'écoule avant le retour de celui qui est allé nous chercher deux seaux de boue saumâtre. Sans la farine qui est à peu près la seule ressource du pays, il faudrait nous coucher sans manger. Il est incroyable de voir à quel degré de simplicité peuvent se réduire les besoins de l'homme. Ceux qui vivent en cet endroit n'ont, pour se nourrir que de la farine, quelquefois des œufs, plus rarement de la viande de porc; comme dans tout le pays que nous venons de traverser, ils n'ont pas d'autre combustible que la paille; l'eau y fait presque absolument défaut, et lorsque nous avons l'air de les plaindre d'un pareil dénûment, ils nous citent l'exemple de pays peu éloignés, dans l'ouest du Kan-Sou, où l'eau est si rare qu'on la laisse déposer après s'y être lavé pour servir aux ablutions du lendemain. Quelle misère! et comme nous sommes loin des raffinements de la civilisation!

En face de nous, sur un sommet voisin, on a construit un fort qui domine tout ce passage. Le commandant nous envoie, à la nuit, deux soldats pour nous garder des voleurs; mais ils ont une mine si peu rassurante que nous préférons les éloigner de notre voisinage, et nous les chargeons de reporter à leur chef tous nos remerciements, en l'assurant que nos armes nous protégent suffisamment contre toute agression; et, pour leur ôter, s'ils l'avaient eue, toute envie de revenir nuitamment pour tâter nos

bagages, je leur fais voir et je leur explique le mécanisme de mon fusil qui paraît leur inspirer un certain respect.

Le lendemain, honorés d'une escorte envoyée par le commandant du fort, nous descendons les rampes des Tche-Tao-Ling jusque dans la vallée du Tching-Choui. Bordée de hautes montagnes couvertes de *lœss*, cette vallée est grande et bien cultivée; de nombreux canaux d'irrigation permettent d'inonder les champs où l'on cultive le riz et le millet. Les habitants ont abandonné leurs anciens villages, ruinés par les rebelles et en ont reconstruit de nouveaux qu'ils ont entourés de murs hauts et épais comme ceux d'un château-fort; sur les créneaux sont entassés des cailloux; ce sont des armes toutes prêtes pour repousser l'assaillant. A Kin-Kia-yé où nous nous arrêtons le soir, nous ne sommes plus qu'à six lieues de Lan-Tchéou-Fou. Une gorge étroite au fond de laquelle coule le Tching-Choui nous sépare seule encore du Fleuve jaune. Nous retrouvons ici ce grand cours d'eau, à deux cents lieues du point où nous l'avons quitté, sous un aspect bien différent. Si près de sa source, c'est un torrent étroitement encaissé dans un lit de marbre où ses flots au cours rapide se heurtent tumultueusement. Dès lors, la route remonte la vallée du Rouang-Ro, au fond des chemins creux, taillés parallèlement à son lit dans la couche de *lœss*, qui repose directement sur une profonde assise de marbre blanc rosé ou vert veiné de blanc et de rouge. Comme lorsque nous l'avons aperçu pour la première fois, près de Chen-Tchéou, notre patience est encore mise à l'épreuve par ces impénétrables murailles qui bornent la vue de tous côtés. Enfin, les montagnes s'écartent de la rive et forment un vaste cirque où débouche la route; au milieu, s'élève la ville de Lan-Tchéou-Fou, sur le bord du Rouang-Ro, et près de ses murs on aperçoit d'immenses roues hydrau-

liques, destinées à élever l'eau. Ici, le mouvement est très-actif; des chariots et des mulets chargés de charbon de terre ou de socs de charrue coulés en fonte, se croisent à chaque pas; dans la plaine, entre la route et le fleuve, s'élèvent encore quelques tronçons isolés, ruines de la grande muraille; au loin, enfin, on aperçoit les murs crénelés et les hauts donjons de la capitale du Kan-Sou.

CHAPITRE XVI

L'HOSPITALITÉ D'UN VICE-ROI

Le vice-roi Tso. — Une visite officielle. — Les mandarins et la politique européenne en Chine. — Un trompe-l'œil. — Le bassin public de Lan-Tchéou. — Le vice-roi s'amuse. — Un Hindou, officier d'artillerie. — L'arsenal militaire de Lan-Tchéou. — Les loisirs d'un Vice-roi. — Les collections archéologiques. — Les rebelles et leurs armes. — La séche resse et le jeûne. — Etymologie du mot Pagode. — La ville de Lan-Tchéou.

Tandis qu'un soldat prenait les devants pour annoncer notre arrivée, nous nous arrêtâmes daus une auberge des faubourgs pour y quitter nos vêtements de voyage et reprendre un costume moins poudreux. Quelques instants après, notre messager revenait nous dire que le Vice-roi voulant nous loger chez lui, dans son palais, nous devions nous rendre à l'instant au ya-men.

Une grande rue traverse la ville parallèlement au fleuve ; au milieu, s'étend une place sur laquelle sont plantés les quatre mâts qui indiquent l'entrée du ya-men de la plus haute autorité provinciale. Laissant nos chaises à porteurs à l'entrée, et guidés par un domestique qui nous attendait, nous pénétrons dans le palais; après avoir traversé plusieurs cours où nous voyons rangés sous les porches une quantité de petits canons de montagne en acier, nous arrivons enfin dans le

jardin intérieur qui précède immédiatement les appartements de réception. Des officiers de la maison nous font entrer dans un petit salon pour attendre que les mandarins qui sont en ce moment en visite chez le Vice-roi, en soient sortis. Au bout de quelques instants, en effet, nous voyons plusieurs personnages en costume officiel traverser le jardin, accompagnés par le Vice-roi qui les reconduit jusqu'à la porte; puis après avoir pris congé de ses visiteurs, il se retourne et semble attendre; on nous prévient que c'est le moment de nous présenter, et nous nous avançons à sa rencontre.

Le vice-roi Tso-Tsong-Tang, est petit, gros, âgé de soixante-cinq ans; il porte allègrement sa vieillesse qui ne se traduit guère aux regards que par les rides de son visage; il a la peau bronzée, et l'air de dignité un peu sévère répandu sur sa physionomie, lui donne l'apparence un peu dure et l'abord froid; il a, du reste, la réputation de n'être pas sensible et d'apporter dans l'exercice du commandement une fermeté rigide, impitoyable même, qui n'admet pas de tempéraments. Ses manières sont, cependant, empreintes de la plus grande courtoisie, et c'est avec l'urbanité la plus exquise qu'après les premiers saluts d'usage, il nous invite à passer devant lui pour rentrer dans le salon de réception. L'ameublement en est très-simple et offre la disposition traditionnelle des salons chinois; de chaque côté de la pièce, des fauteuils carrés recouverts de coussins rouges; entre eux, de petites tables à thé; au fond, une estrade à deux places et le long des murs des inscriptions sur papier rouge. Une fois entrés, nous nous tournons vers le vice-roi et le saluons en élevant les mains jointes à la hauteur du front. Cette preuve de civilité, venant de la part d'étrangers que les Chinois s'habituent à considérer comme des barbares, l'étonne et le touche :

— Ah! s'écrie-t-il, vous connaissez nos usages!

Puis se tournant vers l'un de ses secrétaires qui l'accompagne :

— Ces messieurs sont des lettrés. Ils ont fait un bien grand voyage pour venir me voir ; j'en suis bien content. Il faut en prendre grand soin.

Puis il nous invita à nous asseoir, et quittant son air solennel, il nous demanda avec bienveillance si le voyage nous avait fatigués. Il nous parla des routes et nous parut très-fier de celles qu'il avait fait établir dans son gouvernement. Vous devez bien penser, nous dit-il, que les rebelles ne les avaient guère entretenues, et lorsque nous les avons chassés du pays tout était à refaire. Cela nous a donné beaucoup de mal; il y a deux ans que nos soldats y travaillent; encore ne sont-elles point tout-à-fait achevées; je veux les faire planter d'arbres tout du long, pour donner un peu d'ombre aux voyageurs; mais il faudra encore du temps pour que tout soit fini. On ne peut maintenant, se faire une idée du travail que l'établissement de ces routes a coûté; elles ont été tracées dans des endroits où l'herbe était haute de plus de deux pieds; il a fallu combler des vallées, creuser des montagnes, pour racheter les différences de niveau.

Ce sujet l'amène à nous questionner sur la construction des routes en France, puis à nous parler des coutumes de chaque pays. Il a l'esprit vif, la parole facile et prend un grand plaisir à causer; c'est évidemment pour lui un délassement; il passe aisément d'un sujet à un autre, et aime les considérations philosophiques. C'est ainsi qu'il en vient à nous parler de la fameuse question de l'Audience si chaudement poursuivie par les ministres européens à Péking.

— Le peuple chez nous, dit-il, est habitué à certaines formes extérieures établies en Chine depuis l'époque la

plus reculée et qui sont à nos yeux intimement liées au prestige de l'autorité. Toute atteinte à ces coutumes entraînerait la déconsidération du pouvoir aux yeux de nos propres sujets et provoquerait peut-être des soulèvements que nous ne serions pas les maîtres de comprimer. Vos ministres ont tort de vouloir nous contraindre à adopter leurs coutumes. Qu'ils ne se soumettent pas aux nôtres, nous ne les y obligeons point ; mais pourquoi veulent-ils que sous une pression menaçante, nous abandonnions nos usages pour prendre les leurs? C'est une humiliation qu'ils nous font subir et dont ils ne tireront aucun avantage; de pareilles concessions considérées comme honteuses par nos compatriotes, ne feront qu'affaiblir l'autorité du gouvernement sur le pays et lui enlever les moyens de satisfaire aux nouvelles exigences de vos représentants.

La question de l'audience qui avait récemment soulevé à Péking des difficultés diplomatiques assez sérieuses, préoccupait le gouvernement de l'empereur, et le vice-roi Tso, avait été appelé par lui, à donner son avis sur ce sujet important. Depuis les temps les plus éloignés, l'empereur de la Chine n'avait eu d'autres relations extérieures que celles de suzerain à vassal ou de conquérant à peuple conquis. L'autorité impériale s'était dès lors trouvée entourée aux yeux du peuple d'un prestige qui devait être la source de bien des illusions et de bien des déboires. L'idée de supériorité de l'empereur qui excluait toute supposition d'égalité des souverains étrangers avait conduit à l'adoption de formes particulières et quelque peu humiliantes pour la réception des ambassades. L'arrivée des Européens, dont les Chinois ne soupçonnaient pas la puissance, jeta une profonde perturbation dans ces idées et dans cette organisation. Le gouvernement et ses agents s'aperçurent vite que l'empereur de Chine n'était plus le souverain par

excellence, celui devant lequel devaient s'incliner les trônes et les principautés; mais comme un pareil aveu aurait été pour le peuple chinois, une humiliation et une preuve de faiblesse qui aurait compromis leur autorité, ils affectèrent de fermer les yeux à l'évidence, et tandis qu'ils faisaient aux représentants de l'Europe les concessions qu'ils ne se sentaient pas assez forts pour leur refuser, ils continuaient à les assimiler dans les documents officiels aux agents subalternes et porteurs de tributs des vassaux de la Chine. Cependant, les représentants des puissances Européennes ayant refusé de se soumettre aux formes humiliantes de l'étiquette chinoise qui exige que tous ceux qui approchent de l'empereur se prosternent devant lui, n'avaient point, depuis bientôt dix ans que leurs résidences officielles avaient été fixées à Péking, été admis en sa présence. Vainement avaient-ils réclamé; on leur avait toujours répondu par un *non possumus* dont le vice-roi Tso venait de nous développer les motifs. Il fallut des circonstances toutes particulières, le massacre de Tien-Tsin, la mission de Tchong-réou en France, l'avénement du nouvel empereur, pour obtenir une des concessions qui, par sa nature, devait le plus coûter aux Chinois. En nous parlant, comme il le faisait, le vice-roi Tso n'avait point tort; seulement pour être tout à fait dans le vrai, il lui eût fallu généraliser davantage. La question de l'audience n'était qu'un de ces accidents multipliés qui doivent se renouveler, à chaque instant, dans les rapports de la Chine et de l'Occident, et dont chacun doit porter un coup fatal aux vieux liens de cette société branlante. La vérité c'est que, la lutte engagée et conduite, peut-être un peu légèrement, entre la Chine et l'Europe, ne peut aboutir qu'à l'anéantissement de la civilisation chinoise au milieu des secousses terribles qu'entraîne toujours la substitution radicale d'un ordre de

choses à un autre; à moins que, plus énergiques qu'on ne le supposait, les Chinois, se bornant à emprunter à notre civilisation les armes qui leur permettront de se défendre et de nous attaquer à leur tour, ne nous rendant œil pour œil, dent pour dent, ne nous fassent, quelque jour, courir un danger aussi pressant que celui dont ils s'effraient aujourd'hui.

Entraîné par son sujet, le Vice-roi avait parlé avec abondance; l'audience s'était prolongée plus que nous ne le pensions; cependant, il finit par nous inviter à prendre le thé; c'était le signal du départ. Il voulut nous reconduire lui-même jusqu'à la porte de l'appartement qui nous était destiné, tenant à s'assurer que ses ordres avaient éte bien exécutés, et que l'on ne nous laissait manquer de rien.

Dans une des cours latérales du ya-men, se trouvait un corps de logis composé d'un fort beau salon flanqué de deux chambres plus petites ; c'est là que nous devions habiter. Une petite cour dallée s'étendait au-devant de ce batiment et des ouvertures circulaires pratiquées dans les murs qui la limitaient, livraient passage dans des cours voisines. Deux espaces carrés, deux *squares* avaient été réservés dans le milieu de cette cour, et on y avait entassé de gros fragments bruts de ce beau marbre vert du lit du Rouang-Ro, pour y simuler un rocher naturel, dans les creux duquel poussaient différentes plantes d'ornement. De magnifiques acacias l'abritaient de leur ombre. La décoration intérieure du salon était fort curieuse. C'était une tenture de papier peint où l'artiste avait fait usage de ce procédé particulier qu'on apelle le trompe-l'œil. Le dessin simulait la disposition d'une bibliothèque Chinoise avec ses casiers remplis de livres ou d'étuis cylindriques renfermant des manuscrits. L'illusion était prodigieuse; je m'y laissai prendre au premier

abord, et ce n'est qu'en m'approchant pour feuilleter les volumes que je croyais voir à portée de ma main, que je reconnus mon erreur.

Deux ou trois heures après, au moment où nous commencions à nous installer, on vint nous dire que le Vice-roi, en faisant sa promenade quotidienne, allait passer devant notre appartement, et qu'il serait convenable de nous porter à sa rencontre. En effet, au bout de quelques instants, nous le vîmes arriver accompagné seulement de deux ou trois secrétaires et domestiques ; il avait quitté le costume officiel, et ne portait plus que la robe flottante en soie, commune à tous les bourgeois, et la calotte ; il tenait à la main une grande canne à bout de cuivre et à pomme d'argent, presque aussi haute que lui. C'est un privilège de la vieillesse, en Chine de pouvoir s'appuyer sur un baton, et S. Exc. Tso semblait y attacher un grand prix. Il parût enchanté de nous voir, et nous dit qu'il voulait nous montrer une œuvre dont il s'enorgueillit, un bassin qu'il a fait construire dans l'enceinte du palais, dans lequel il a fait amener l'eau du Rouang-Ro, et où la population de la ville peut venir puiser à toute heure du jour.

Chemin faisant, il nous fait remarquer le canal en briques dans lequel coule, limpide et pure, l'eau qui alimente le réservoir. Puis il nous conduit dans une cour où nous voyons se presser une foule d'hommes chargés de seaux. Des soldats maintiennent l'ordre dans cette cohue, et chacun à son tour descend les trois ou quatre marches de pierres qui conduisent au bassin où l'eau se déverse par une gargouille en forme de tête de dragon, gueule béante. Sur les trois autres côtés, règne une galerie dallée qui permet de circuler tout autour ; au fond, on a disposé des fauteuils et des tables à thé, et le Vice-roi nous invite à nous asseoir près de lui. Il est heureux

de se parer aux yeux du peuple de ses hôtes étrangers, et se montre fier de son œuvre dont il nous vante tous les mérites. Autrefois, les habitants de Lan-Tchéou, étaient obligés de sortir dans la campagne et d'aller à une assez grande distance puiser l'eau dans le fleuve. Le Vice-roi Tso a voulu leur épargner cette peine, en l'amenant au centre même de la ville. Pour élever le liquide destiné à remplir le bassin qu'il avait fait construire, il fit établir en dehors des murs, des roues élévatoires que trente hommes mettaient en mouvement. Pus tard, il a substitué à ce procédé imparfait, une pompe mue à l'aide d'un manège, par des bêtes de trait; il évalue à six mille seaux la quantité d'eau ainsi élevée chaque jour. Il aime à en faire admirer la limpidité; et pour que rien ne vienne en altérer la pureté, un homme est exclusivement occupé à écumer la surface du bassin avec un sac en toile, assez semblable à un filet à papillons, fixé à l'extrémité d'un long bâton. Cette eau est excellente, nous dit-il, et, chose singulière pour un Chinois, dont les compatriotes ne boivent jamais d'eau pure de peur de tomber malades, il ajoute que l'on peut en boire sans danger, et qu'elle jouit de vertus si bienfaisantes, qu'il suffit d'en goûter pour dissiper les indispositions dont on peut être atteint.

Tout en causant, le Vice-roi examine avec une curiosité bienveillante les gens du peuple qui viennent puiser au bassin : « Ce sont mes enfants, nous dit-il, et je dois avoir pour eux les soins d'un père. » Apercevant dans la foule un pauvre vieillard courbé par l'âge, il envoie un soldat lui remplir ses seaux pour lui épargner la peine de descendre et de remonter l'escalier. Puis, comme de petits enfants, accourus pour voir les étrangers, ouvrent curieusement de loin leurs grands yeux étonnés, le Vice-roi envoie chercher une corbeille de pains cuits à la vapeur et donne l'ordre de les laisser approcher. Les

pauvres petits s'avancent timidement et sur les conseils que les soldats leur donnent à voix basse, ils se prosternent devant Son Excellence qui les relève avec bonté et leur donne à chacun un gâteau ; un seul, le plus jeune, un petit garçon de cinq à six ans, à la mine éveillée et curieuse, n'a pas voulu suivre l'exemple de ses camarades, et comme l'un des soldats le gronde un peu rudement, la mine rieuse du pauvre petit s'assombrit subitement et ses yeux se voilent de larmes. Le Vice-roi l'attire à lui, le caresse avec bonté, et lui demande pourquoi il n'a pas voulu s'agenouiller comme les autres. — Parce qu'on ne m'a pas donné de gâteau, répond l'enfant en pleurant. — Eh ! bien, agenouille-toi et je t'en donnerai. — Je ne veux pas, fait-il avec un petit geste d'impatience mutine ; donnez-moi les gâteaux. — Et si je te les donne, tu voudras bien faire le Ko-Téou pour me remercier ? — Oui, je veux bien, dit-il en tendant vers lui ses deux petites mains. — Tso place dans chacune d'elles un des plus gros pains de la corbeille. L'enfant les presse contre sa poitrine, et tout radieux du superbe cadeau qu'on vient de lui faire, il se retourne et commence à se sauver à toutes jambes. Mais un soldat l'arrête au passage, et le ramène devant Son Excellence qui lui fait de grands yeux, et lui dit de sa plus grosse voix : « Tu ne veux donc plus faire le Ko-Téou ; alors, rends moi mes gâteaux. — Non non, dit vivement le petit rusé, je veux bien ; et du même coup, il se laisse tomber à genoux, puis se relève, et se sauve au milieu des éclats de rire de la galerie. Ce petit incident a égayé le Vice-roi qui nous dit en riant : « Ainsi sont les hommes ; quand il n'ont plus rien à attendre de vous, ils oublient à l'instant leurs serments ; on les attire par des promesses et des bienfaits ; on ne les retient dans l'accomplissement de leurs devoirs que par la crainte. »

S Exc. Tso vient souvent se promener au bassin ; il

aime particulièrement cet endroit où l'eau entretient pendant l'été une fraîcheur perpétuelle; c'est son œuvre et il se plaît au milieu de l'animation qui y règne. Plusieurs fois pendant notre séjour dans son palais, il nous demanda de l'y accompagner, ce que nous fîmes volontiers, prenant toujours plaisir à écouter la causerie vive et animée de cet homme intelligent auquel le moindre incident fournissait sans cesse de nouveaux sujets de conversation.

Parmi les officiers de sa suite, nous avions remarqué un homme au teint foncé qui n'avait point le type chinois; c'était un hindou, qui, resté en Chine après l'expédition Anglo-Française, avait pris du service dans l'armée chinoise en qualité d'instructeur et avait fini par échouer comme capitaine d'artillerie aux appointements de 125 fr. dans l'armée dirigée par le Vice-roi Tso à la poursuite des rebelles mahométans. Il avait failli arriver à cet aventurier une fort désagréable aventure dont il ne se vantait point, mais que l'on nous raconta. A la prise de l'une des places fortes du Kan-Sou, plus éloignée que Lan-Tchéou, la préfecture de Kan-Tchéou, il avait eu la mauvaise idée, pendant le sac de la ville, de soustraire à la brutalité des soldats Chinois, une femme Roui-Tze; cela était bien. Mais il eut l'idée plus malheureuse encore, le sauvetage accompli, de vouloir continuer à protéger malgré elle la prisonnière, qu'il faisait mine de vouloir traiter en province conquise. Le Vice-roi vint à apprendre la chose et entra dans une violente colère; son premier mouvement fut de lui faire appliquer les lois militaires dans toute leur sévère rigueur; il le condamna à avoir la tête coupée. Mais l'hindou avait su se faire quelques amis dans l'entourage du commandant en chef; on intercéda pour lui, et le terrible juge consentit à lui faire grâce pour cette fois. L'hindou en avait été quitte pour la peur; cette affaire lui avait cependant produit une profonde impression,

et bien qu'il la sût encore solidement attachée, il n'en sentait pas moins de temps à autre, sa tête branler entre ses deux épaules.

Il vint nous voir un peu plus tard, et nous n'eûmes pas de peine à démêler dans sa conversation l'ardent désir qu'il avait de quitter le Kan-Sou et de revoir son pays. Malheureusement, le voyage était long et coûteux et il n'avait pas le moyen d'en supporter la dépense.

Je ne sais si la qualité commune d'étrangers lui paraissait établir entre nous et lui une sorte de confraternité, mais il ne laissa presque pas passer de jours sans venir nous rendre visite, et sans nous amener avec lui quelqu'un des officiers chinois, ses compagnons d'armes. Il y en avait un qui était défiguré par la plus affreuse balafre qu'il soit possible d'imaginer. Un coup de sabre qu'il avait reçu en travers de la figure et cinq ou six autres blessures en différentes parties du corps, l'avaient fait laisser pour mort dans l'un des engagements de la dernière campagne. Il en était revenu assez à temps cependant pour assister à la prise de Sou-Tchéou. Il connaissait par conséquent très-bien l'extrémité occidentale du Kan-Sou, où l'eau, nous dit-il, fait encore bien plus défaut que dans la partie que nous avions traversée ; celle qu'on y trouve est tout-à-fait saumâtre, et repose dans des mares sur d'épaisses couches de sel.

Le Vice-roi nous avait vivement engagés à aller visiter l'Arsenal qu'il a créé à Lan-Tchéou. Il se fait évidemment beaucoup d'illusions sur la valeur de cet établissement dirigé par des Chinois, anciens ouvriers instruits à Shang-Haï ou à Fou-Tchéou, et qui ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Les obus qui y sont fondus sont très-mauvais; beaucoup éclatent au sortir du canon, tuant les servants de pièce, et au lieu de se briser en plusieurs morceaux, s'ouvrent seulement par le milieu comme une coquille

de noix. Les canons ne valent guère mieux; mal fondus ou mal forgés, ils se crevassent au bout de quelques coups et laissent sortir la flamme par la culasse. Que dire d'un Arsenal où à côté d'ateliers dans lesquels on a la prétention de fabriquer des canons rayés et se chargeant par la culasse sur le modèle des canons Krupp, il s'en trouve d'autres où l'on monte et où l'on répare encore des fusils à mèche !

Le jour suivant le Vice-roi nous invita à aller faire une promenade dans son jardin. Adossé aux murs de la ville qui longent la rive du fleuve, ce jardin est très-grand; on y remarque plusieurs bassins alimentés par l'eau du Rouang-Ro, çà et là des rocailles en cailloux de marbre vert ou blanc, de petits ponts, et, tout au fond, plusieurs pavillons élégants à demi-cachés par les arbres. Dans l'un d'eux, S. Exc. Tso nous fit voir une peinture représentant la partie intérieure du ya-men, accompagnée d'une pièce de vers faite par lui; comme tout ce que font les artistes chinois, cette œuvre manque absolument de perspective; elle lui servit de prétexte à une longue conversation sur le Rouang-Ro, et sur la géographie de la Chine et des autres pays. L'importance respective des différents états européens l'intéressait particulièrement. Il recommanda à ses secrétaires qui l'accompagnaient de prendre note des renseignements que nous lui donnions, et s'étendit longuement sur les bienfaits de l'instruction.— Moi aussi, nous dit-il, j'ai été professeur autrefois; et j'ai conservé pour ce noble métier le plus sincère attachement. L'étude est encore mon passe-temps favori; et tout vieux que je suis, je trouve encore à m'instruire et je ne néglige aucune occasion de le faire. J'aime les lettres et les lettrés qui sont les forces intelligentes d'un pays, et je veux pour vous remercier d'être venus de si loin me voir, vous donner à titre de souvenir une ins-

cription de ma main. — Nous le remerciâmes du grand honneur qu'il voulait bien nous faire; puis, tout en causant il nous conduisit à un second pavillon, où il nous fit voir une vieille inscription qui remontait, dit-il, à la dynastie des Ran[1]. A côté, il nous montra encore un dessin qu'il a fait faire d'un vieux vase de bronze de la dynastie des Tchéou[2]; cette relique lui a coûté cent taëls (800 fr.) et il l'a laissée au ya-men de Si-Gnan-Fou.

Comme tous les Chinois instruits, le Vice-roi Tso est amateur d'antiquités et très versé dans l'archéologie. Mais par suite du peu de durée des monuments, cette étude n'a guère en Chine d'autres bases que les inscriptions sur pierre et sur étoffes, et les vases de bronze ou de porcelaine; elle constitue néanmoins une science cultivée et sur laquelle il existe de nombreux et savants ouvrages. Le Vice-roi nous parla ensuite de sa campagne contre les Musulmans. La cruauté sauvage dont ils font preuve en brûlant vivants leurs prisonniers lui inspire une profonde horreur; ce n'est, pourtant, qu'avec une certaine considération qu'il parle de leurs qualités militaires. Ils sont, nous dit-il, très-braves et excellents cavaliers; ils sautent à terre pour tirer leur coup de fusil et s'élancent en selle pour se sauver immédiatement après. C'est un ennemi presque insaisissable en rase campagne, et d'une rare énergie lorsqu'il est abrité par des remparts; il a fallu, pour enlever bon nombre de places fortes, avoir recours à la ruse. Les engins de guerre les plus nouveaux manquent leur effet contre ces bandes dont la manière de combattre déroute les tacticiens les plus expérimentés. Les obus, nous dit-il, semaient autrefois la terreur dans les rangs, en éclatant; aujourd'hui, l'on n'y fait plus attention, on s'y est habitué. Nous pensons à part nous que

1. Deux siècles avant notre ère.
2. Dix siècles avant notre ère.

c'est peut-être depuis que les Chinois se servent d'obus fabriqués par eux, que l'ennemi ne les redoute plus ; nous faisons remarquer discrètement au Vice-roi que si ces projectiles ne produisent plus le même effet que par le passé, cela tient sans doute à ce qu'ils ne sont pas bons. Mais il est persuadé que les ingénieurs chinois de son Arsenal n'ont plus rien à apprendre, et que ses obus valent mieux que les obus européens. Il admet, cependant, que les rebelles ont de meilleurs fusils que ses soldats, et, pour nous en convaincre, ce qui n'est pas bien difficile, il fait apporter un de ceux dont se servaient certains chefs de l'insurrection qu'il a faits prisonniers. C'est un fusil long, en acier damassé, très-épais, qui a la plus grande analogie avec les armes des cavaliers arabes. Le bois en est enrichi par des ornements en argent ciselé et par des pierres fines, qui y sont enchassées ; une arme semblable vaut, parait-il, une centaine de Taëls. L'habileté avec laquelle les rebelles s'en servent a contribué à rendre ces fusils légendaires parmi ceux qui ont pu en apprécier les effets ; aussi, pour les Chinois, sont-ce là des armes merveilleuses douées des qualités les plus extraordinaires ; le Vice-roi nous affirme, et nous voulons, par politesse, respecter ses illusions, qu'elles portent plus loin que les fusils européens.

Tso, qui supporte vis-à-vis du gouvernement impérial toute la responsabilité des événements militaires, se montre très-préoccupé des questions d'armement. Il a dans son palais, une collection fort curieuse, depuis l'arc du soldat mandchou jusqu'aux fusils américain ou suisse à répétition, les plus nouveaux. Il n'a qu'une estime médiocre pour les armes à tir rapide qui font, suivant lui, plus de bruit que de mal, parce que les soldats brûlent leur poudre trop vite et sans viser.

Après la guerre, la paix. En revenant, le Vice-roi nous fait visiter son jardin en détail. Il se compose d'une mul-

titude de plates-bandes rectangulaires séparées par des chemins dallés ou battus. Il nous fait remarquer qu'on n'y cultive que des légumes; il en a fait arracher toutes les fleurs, préférant comme il nous le dit lui-même, l'utile à l'agréable. Il s'étonne que nous ne connaissions pas toutes les plantes potagères, étrangères aux climats de l'Europe, que nous passons successivement en revue, et, séance tenante, il nous invite à dîner avec lui pour nous les faire goûter.

Le Vice-roi Tso fait très-cordialement les honneurs de sa table; il mange bien et aime à voir manger ses convives qu'il invite fréquemment à lui faire raison le verre à la main. On n'attend pas que je fasse ici le relevé de tous les bols qui défilèrent l'un après l'autre sur la table; comme dans tous les dîners de ce genre, le nombre en est prodigieux, la variété et la recherche des mets sont dignes du raffinement le plus délicat; les nids d'hirondelles, les ailerons de requin, les lichens, les champignons, y tiennent une place honorable, sans parler des canards, ni des délicieux petits cochons de lait que les cuisiniers de Lan-Tchéou ont un art particulier pour faire rôtir; néanmoins ce qui nous fit le plus grand plaisir, ce furent les légumes frais qui nous avaient fait défaut pendant si longtemps.

Après les privations dont nous avions souffert pendant le voyage, Lan-Tchéou devait nous sembler un paradis; les ressources y étaient assez abondantes pour restaurer nos estomacs délabrés. Nous nous étions bercés là d'un fol espoir, car nous n'avions pas compté avec les circonstances; une sécheresse prolongée, — il y avait plus de sept mois qu'il n'avait plu, — arrêtait le développement des récoltes, et le temps de la moisson étant proche, on commençait à redouter la famine. Pour donner satisfaction aux plaintes des populations des campagnes, le Vice-roi

avait ordonné des prières publiques, que devait accompagner, en manière de pénitence, un jeûne forcé, jusqu'à ce que les puissances célestes eussent témoigné de leur apaisement en faisant tomber sur Lan-Tchéou et ses environs quelques goutes d'une pluie si désirée. Pour être sûres que le jeûne fut observé par tout le monde, les autorités de la ville avaient pris le parti de faire fermer toutes les boutiques de boucherie. Nous fûmes donc, bon gré, malgré, forcés de participer à cette pénitence jusqu'à la fin de notre séjour à Lan-Tchéou, et nous ne vîmes plus paraître sur notre table que du poisson salé ou des viandes fumées qui nous firent amèrement regretter la poule étique de Tching-Kia.

Nos premières journées furent consacrées à faire des visites de politesse aux principaux fonctionnaires du ya-men, aux conseillers du Vice-roi, aux officiers du palais qui se mirent avec la plus grande courtoisie à notre disposition pour nous rendre agréable le séjour de Lan-Tchéou. Nous en profitâmes pour courir un peu les environs et voir le pays. A l'extrémité Occidentale de la ville, on a jeté un pont de bateaux sur le Fleuve Jaune qui coule ici de l'Ouest à l'Est. Il n'a guère à cet endroit, plus de deux à trois-cents mètres de largeur, et son courant est extrêmement rapide. De l'autre côté de ce pont, se dresse une petite colline recouverte de *lœss* sur laquelle les bonzes avaient construit une pagode admirablement située, mais dont les rebelles n'ont laissé subsister que bien peu de chose. Il y a cependant, encore, une terrasse d'où l'on découvre d'un coup d'œil la ville et la vallée. Lan-Tchéou est entouré de murs hauts et en bon état qui viennent jusqu'au bord du fleuve; des tours rondes ou carrées en rompent de distance en distance la ligne uniforme; la ville est petite, mais les faubourgs qui l'entourent sur trois côtés et qui sont eux-mêmes protégés

par des murs, sont assez grands. Des montagnes élevées limitent la vallée au sud de Lan-Tchéou et délimitent un cirque assez étendu, au-delà duquel le Fleuve Jaune disparait dans des gorges étroites. Du côté du Nord, on n'aperçoit qu'une succession ininterrompue de montagnes.

Au sud de la ville, au pied même des montagnes s'élevait autrefois un temple qui dut être fort considérable, mais dont il ne reste plus que des ruines.

Nous trouvâmes, cependant à y faire une remarque étymologique qui nous parut assez curieuse, à propos du mot *Pagode*. Dans le voisinage du temple s'élevait une petite tour à plusieurs étages; sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte, on pouvait lire les trois caractères : *Pé-Kou-Ta*, ce qui signifie *tour des ossements blanchis*. Il paraît que quelques empereurs de la dynastie des Ran, firent recueillir les ossements disséminés dans les vallées du Chen-Si et du Kan-Sou, où s'étaient livrées tant de batailles depuis l'établissement de la monarchie chinoise; on les réunit dans le voisinage des temples, et pour en indiquer la place, on construisit au-dessus de l'endroit où ils avaient été déposés, de petites tours qu'on désigna sous le nom de *Pé-Kou-Ta*, tours des ossements blanchis. Au début, elles n'avaient donc que la valeur de monuments funéraires; plus tard, le souvenir de cette origine se perdit, et le peuple fut conduit à y substituer une signification religieuse tirée du voisinage des temples près desquels elles étaient élevées. A partir de ce moment, l'habitude de bâtir de semblables monuments se répandit dans toute la Chine, et tout en en conservant la forme extérieure et le nom, les habitants des provinces méridionales leur attribuèrent un caractère tout différent et qui rendait inexpliqué et inexplicable le terme par lequel on les désignait. De plus, le son même des mots subit diverses altérations suivant les dialectes des provinces

dans lesquelles cet usage s'était propagé. C'est ainsi qu'à Canton, où les Européens eurent leurs premiers établissements, on désigna ces tours sous le nom de *Pa-Kok-Ta*, transcription phonétique des mêmes caractères dans le dialecte de cette ville. Or, on reconnaîtra facilement que de *Pa-Kok-Ta* ou *Pa-Kô-Ta* à *Pagoda*, il n'y a qu'un pas, et comme Pagoda est le mot portugais d'où nous avons tiré le terme français Pagode, on voit de suite quelle est l'étymologie, jusqu'à présent ignorée ou méconnue de ce mot. On voit aussi que dans l'ignorance de son origine, les Européens l'ont détourné de sa véritable acception en l'appliquant aux temples. La pagode, en effet, est une tour, presque toujours, il est vrai, située dans l'enceinte d'un temple. Ce voisinage a pu créer facilement la confusion qne nous signalons; en effet, la pagode étant plus élevée que les bâtiments qui l'entourent, se distingue de plus loin, et les Européens qui la désignaient l'entendirent nommer Pa-Kô-Ta par les Chinois; mais en approchant, ils remarquèrent surtout le temple, qui seul est consacré au culte, et sans se renseigner davantage, ils généralisèrent faussement le terme de la partie en l'appliquant au tout; car les Chinois ont un mot particulier pour désigner les temples: celui de *Miao*.

Le terme *Pagode* a donc une origine Chinoise, et on pourrait, croyons-nous, le définir à peu près comme ceci : transcription phonétique altérée des trois mots Chinois *Pé-Kou-Ta* prononcés à Canton, *Pa-Kô-Ta*, qui signifient : Tour des Ossements blanchis. Ce terme désignait dans l'origine de petits monuments funéraires, élevés dans le voisinage des temples, qui, plus tard, ont perdu ce caractère pour prendre celui de monuments consacrés à la religion bouddhiste. Les Européens l'ont, par extension, appliqué aux temples eux-mêmes.

La ville de Lan-Tchéou est le point de réunion de

plusieurs routes commerciales importantes, entre autres, celles du Thibet et du Ko-Ko-nor qui n'en sont éloignés que de quelques journées de marche, une dizaine tout au plus; celles de la Mongolie occidentale, de la province d'Ili ou Dzoungarie et de la Kachgarie s'y réunissent également, et par suite, les caravanes qui se rendent dans le Turkestan occidental ou même dans l'Inde sont obligées de la traverser.

Nous avions l'intention de poursuivre plus loin notre voyage, de pousser au moins jusqu'au Ko-Ko-noı et d'aller visiter les abords de ce grand lac qui, sous le nom de Tching-Raé, mer d'azur, est si célèbre chez les Chinois. Mais le vice-roi Tso ne voulut point nous permettre de dépasser Lan-Tchéou; sa responsabilité, nous dit-il, y était engagée, et le soin de notre sécurité lui défendait de nous laisser nous aventurer dans un pays encore troublé. Les troupes impériales avaient bien chassé les rebelles au-delà de la grande muraille, mais elles n'occupaient solidement que quelques points stratégiques en dehors desquels l'autorité n'était pas encore suffisamment respectée. En somme, sous une forme courtoise et sans doute sincère, c'était un refus catégorique de nous laisser aller plus loin; il fallut, à notre grand regret, nous soumettre. Le Vice-roi avait d'ailleurs, bien. d'autres causes de souci qu'il ne tenait pas à augmenter. Il avait repris la ville de Sou-Tchéou, le poste le plus avancé de la Chine proprement dite, immédiatement situé sur les confins du désert de Gobi; mais ce succès, loin de diminuer sa tâche la compliquait encore; poursuivre au-délà du désert un ennemi insaisissable, rétablir l'autorité de l'empereur sur des pays soulevés depuis plus de dix ans, où avaient pu s'établir des gouvernements réguliers et forts, à plus de mille lieues de la capitale de l'empire, au risque de soulever de graves conflits avec de redoutables voisins,

l'Angleterre ou la Russie, c'était une perspective bien faite pour effrayer un homme de son âge. Aussi avait-il déjà demandé à être relevé de ses fonctions, et à rentrer dans la vie privée, pour donner à sa santé épuisée le repos et les soins qu'elle réclamait. Mais le gouvernement chinois ne libère pas ainsi les serviteurs sur lesquels il croit encore pouvoir compter. On lui avait répondu qu'on le dispensait de diriger les opérations actives, mais qu'il restait chargé de l'intendance de l'armée qui allait opérer au-delà du désert, sous les ordres de cinq Tchiang-Kün, tous indépendants les uns des autres et de lui-même. En réalité, on aggravait sa responsabilité, en lui retirant toute autorité sur la conduite de la guerre. Abreuvé de dégoûts et de fatigue, il n'aspirait plus qu'au bonheur de rentrer dans la vie privée. Il craignait, si quelque accident nous fût arrivé, de voir de nouvelles complications venir encore embarrasser sa situation déjà si difficile; il fallut renoncer à nos projets.

Il y avait déjà trois semaines que nous étions à Lan-Tchéou; nous dûmes songer au retour pour lequel le Vice-roi nous fit donner toutes les facilités désirables.

CHAPITRE XVII

D'ERMITAGE EN ERMITAGE

Une manifestation du ciel. — Cercueil et coq blanc. — La ville des jolies femmes. — Un moment critique. — Passage du Ouei-ro. — Une colonie européenne au fond de la Chine. — La résidence épiscopale. — Les missionnaires italiens du Chen-si. — La coiffure des prêtres catholiques. — Les fruits du Chen-Si. — Une Montagne légendaire. — Une ascension difficile. — Le bassin du Lo-ro.

A défaut d'autres routes praticables, nous fûmes obligés de reprendre le chemin que nous avions déjà suivi. Le voyage de retour devait donc nous sembler plus pénible, notre curiosité n'étant plus stimulée par l'attrait de la nouveauté. Les conditions atmosphériques dans lesquelles il s'effectua y vinrent encore ajouter un désagrément de plus.

La sécheresse avait persisté pendant tout le temps de notre séjour à Lan-Tchéou ; c'était en vain que les prêtres de toutes les sectes avait imploré leurs divinités et asssourdi de leurs chants nasillards les oreilles de leurs idoles ; c'est en vain que la population et nous-mêmes avions été privés, pendant près de trois semaines, de toute viande fraîche. Le ciel avait conservé une sérénité impitoyable ; pas un nuage n'avait fait tache dans cette immensité d'azur échauffée par les rayons du soleil. A peine étions nous partis, la pluie se mit à tomber. Cette coïncidence était tout au moins singulière ; plus d'un

dans la ville que nous venions de quitter, dût l'interpréter d'une manière peu favorable aux étrangers. Le ciel partageant les préjugés des populations, avait-il voulu protester contre notre présence dans le pays, en l'accablant d'une sécheresse prolongée, et pour mieux manifester ses sentiments, avait-il saisi l'instant de notre départ pour montrer qu'il n'avait pas de ressentiment contre un peuple innocent ? Il n'en faut pas davantage pour entretenir et enraciner plus profondément dans des esprits superstitieux, des préjugés déplorables. Peut-être si nous fussions rentrés dans la ville, nous eût-on prié d'en repartir au plus vite, dans la crainte que notre présence n'excitât de nouveau la colère des dieux et ne fit tarir les sources de la pluie bienfaisante qui commençait à tomber. Malgré l'ennui que nous éprouvions à voyager par ce temps gris et pluvieux, nous préférâmes n'en pas faire l'expérience. La pluie est rare dans ces régions voisines du désert et nous espérions la voir bientôt cesser ; notre espoir fut déçu, et presque jusqu'au dernier jour, nous fûmes accompagnés par une bruine fine et persistante qui rendait les chemins de *lœss* glissants comme de la glace, et nous pénétrait d'humidité. C'est sans doute à ces circonstances qu'il nous faut attribuer l'impression d'ennui et de tristesse que nous a laissée ce voyage de retour ; le pays nous parut plus désert encore, et le *lœss*, détrempé par la pluie, donnait aux montagnes l'apparence d'immenses amas de boue. Les efflorescences salines avaient complétement disparu ; les torrents grossis ne se laissaient plus franchir aussi facilement ; l'eau ne manquait plus dans les auberges; nous en trouvions partout en abondance ; en revanche, imprégnée qu'elle était des sels qui constellaient quelque temps auparavant toutes ces surfaces désséchées, elle était de moins en moins potable.

Nos porteurs traînaient la jambe, et les gens de notre

escorte qui s'était augmentée d'un capitaine et de deux soldats, chevauchaient mélancoliquement à notre suite. Lou-Kouei-Tang qui avait acheté fort cher à Si-Gnan-Fou un cheval qu'il avait espéré revendre encore plus cher à Lan-Tchéou, et dont la spéculation n'avait pas réussi, paraissait navré sur sa bête efflanquée, et cachait son chagrin dans les profondeurs d'un manteau de papier huilé dans lequel il s'enveloppait pour se garantir de la pluie.

A Roui-Ning-Sien où nous étions parvenus sans incidents, nous fûmes logés dans un hôtel dont nous dûmes partager la plus belle salle avec une vingtaine de poules; le voisinage de ces compagnons de chambrée d'une nouvelle espèce, nous fut cependant moins désagréable que celui d'un cercueil et d'un tas de fumier qui, avec le *kang* et une table bancale, formaient l'ameublement de la pièce.

Le rapprochement des poules et du cercueil nous remit en mémoire une singulière rencontre que nous avions faite deux ou trois jours auparavant. Deux mulets portaient un cercueil sur lequel se trouvait attaché un coq blanc, mais d'une blancheur immaculée, sans le moindre mélange d'aucune autre couleur. Le corps que l'on transportait ainsi, était celui d'un mandarin militaire mort à l'armée, et que l'on ramenait à Fou-Tchéou, son pays natal. Il n'y avait à cela rien que de très-naturel; cependant nous avions beaucoup de peine à nous expliquer l'utilité du coq blanc. La raison en était cependant bien simple! C'était clair et limpide! Voyez plutôt! L'âme d'un chinois se subdivise après sa mort en sept esprits différents, dont il faut retenir au moins un, — il paraît que la loi des majorités n'existe pas dans le monde des esprits chinois, — pour reproduire l'individualité du défunt. Ces esprits sont en général d'humeur vagabonde, et lorsque la vie

s'est retirée de leur demeure mortelle, ils s'empressent de prendre la clef des champs et d'aller courir la pretantaine sans se soucier de l'endroit dans lequel la destinée leur a ainsi fait recouvrer leur liberté. Mais cela ne fait point les affaires de la famille du défunt lorsque celui-ci a rendu le dernier soupir loin de son pays natal. Les descendants sont, en effet, tenus d'exécuter devant les tablettes de leurs ancêtres certains rites prescrits pour honorer leur mémoire. Or les tablettes ne sont que des symboles derrière lesquels on suppose que se dissimulent les ombres des morts. Il faut donc, à défaut de l'âme tout entière que l'un, au moins, de ses sept éléments se trouve dans le pays ; il ne servirait à rien de rapporter dans sa maison la dépouille d'un mort si elle n'était accompagnée de l'un quelconque de ses sept esprits. C'est à cela que sert le coq blanc ; ce volatile rare, qui a la réputation d'être un oiseau divin ou surnaturel, attire, paraît-il, les esprits qui s'incarnent dans sa substance. C'est pourquoi on l'attache solidement sur le cercueil pour être bien sûr qu'il ne s'échappera pas avec l'âme ou la portion d'âme du défunt qu'il renferme ; on le rapporte ainsi jusqu'à la maison où on le conserve et où on le nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il meure de sa mort naturelle.

Il n'y avait heureusement pas de coq blanc dans le poulailler, et le cercueil à côté duquel nous devions coucher était encore vide ; nous n'avions donc à redouter pour la nuit aucune des mauvaises plaisanteries dont le vulgaire ignorant rend trop souvent les esprits responsables. Passe encore si, c'eût été celui de quelque jolie femme comme celle que nous avions pu apercevoir dans le logement de l'aubergiste. Roui-Ning-Sien est décidément une ville privilégiée ; deux fois nous y sommes passés, deux fois, nous y avons aperçu de fort jolis échantillons du beau sexe.

En approchant du campement des soldats du général Liéou, qui ne nous inspiraient qu'une médiocre sympathie, nous avions recommandé à nos porteurs de chaises de le traverser sans s'arrêter; nous voulions ainsi éviter les incidents désagréables qu'aurait pu faire naître la curiosité insolente de ces soldats. Soit oubli, soit malveillance, nos porteurs ne manquèrent pas de poser nos chaises à terre, au beau milieu du camp. Furieux de ce contre-temps, je les rappelai et leur intimai l'ordre de continuer immédiatement leur route. Intimidés par l'irritation qu'ils avaient provoquée, ils ne se firent pas répéter cet ordre deux fois; malheureusement, ces pouparlers avaient attiré l'attention des soldats oisifs qui flanaient dans le voisinage; ils s'étaient rapprochés de nos chaises autour desquelles ils avaient formé un groupe qui allait, d'instant en instant, en grossissant.

Pour nous mettre à l'abri de la poussière autant que des regards curieux des populations, nous avions, à l'exemple des mandarins en voyage, fait placer devant l'ouverture de nos chaises un store en bambou qui nous permettait de voir au dehors, mais nous empêchait d'être vu. Le son de notre voix, sans doute, quelque intonation, avait trahi aux oreilles des soldats notre qualité d'étrangers; au moment, où nos porteurs se remettaient en marche, l'un d'eux s'approcha de ma chaise et souleva le store, en proférant quelques paroles grossières. Indigné de cette insolence, je m'élançai en avant avec l'intention de saisir la tresse de cheveux du soldat et de le traîner jusqu'au ya-men du commandant du camp qui n'aurait pu refuser de faire respecter ceux qui voyageaient sous la protection du Vice-roi de la province. Mais le soldat devinant mon intention s'était promptement rejeté en arrière; je ne pus que le frapper au bras avec mon éventail que je tenais à la main; mes porteurs effrayés

des conséquences que pouvait avoir l'incident qu'ils avaient si maladroitement provoqué, refusaient maintenant de m'écouter et de me laisser descendre; au bruit des rumeurs qui s'élevaient derrière nous, ils pressaient le pas, et furent bientôt sortis du camp; ils ne songèrent à s'arrêter que lorsque nous en fûmes à une distance suffisante pour n'avoir plus rien à redouter d'uu coup de tête de la soldatesque. Là nous attendîmes l'arrivée de notre escorte qui par une sorte de fait exprès, était restée, pour cette occasion, fort loin derrière nous. Elle arriva enfin, et le capitaine sous la responsabilité duquel nous étions placés, tout ému de ce qu'il venait d'apprendre, adressa aux porteurs une sévère admonestation. Il paraît que nous avions bien fait de ne pas nous attarder au voisinage de ces bandits; leur exaspération était au comble, et si leurs officiers prévenus par les gens de notre escorte de la responsabilité qu'ils pouvaient encourir, n'avaient fait tous leurs efforts pour apaiser leur colère, nous aurions pu nous trouver dans une passe difficile.

Cet incident n'était pas fait pour me raccommoder avec les soldats chinois. Autant j'ai conservé bon souvenir de la bourgeoisie des villes et du peuple des campagnes, autant les soldats et la populace des grandes villes m'ont laissé une fâcheuse impression. Avec ces êtres grossiers, insolents, voleurs, lâches et cruels, il faut des moyens de répression énergiques, et malgré leur forme barbare et répugnante, les procédés de la justice chinoise sont les seuls qui puissent avoir raison de cette tourbe brutale et toujours prête au désordre. Faire de la philanthropie avec des êtres qui n'ont de l'homme que les formes extérieures, mais qui ont tous les débordements de la brute, serait perdre son temps; ils mépriseraient votre faiblesse et ne vous en sauraient aucun gré. Pour

discipliner ces instruments et utiliser leur force, il faut des hommes de fer et des châtiments qui leur inspirent assez de crainte pour les maintenir dans le devoir. A cette condition, mais à cette condition seulement, ils peuvent rendre de grands services.

Quelques jours après, nous étions de retour à Si-Gnan-Fou où nous ne fîmes qu'un court séjour.

Le 3 juillet, nous partions pour Kao-Lin-Sien, résidence du vicaire apostolique des provinces de Chen-Si et de Kan-Sou. Après avoir de nouveau traversé Lin-Tong-Sien, nous quittâmes notre ancienne route pour remonter vers le nord. Au bout de quelques instants nous étions au bord du Ouei-Ro qu'il nous fallut encore traverser en bac. Le passage est assez émouvant; la rivière n'est pas très-large en cet endroit; mais le courant y est très-rapide et ses flots boueux viennent ronger avec fureur une falaise de *lœss* où l'on ne peut aborder facilement qu'en un seul point. Si la manœuvre échoue, outre les très-sérieux dangers que l'on peut courir, on risque de se voir entraîné extrêmement loin par le courant, et tout au moins obligé de recommencer. Les mariniers ont soin de remonter leur barque aussi haut que possible dans le remous, et la lançant alors dans le courant, ils le traversent en biaisant, et s'efforcent de venir atteindre la rive opposée juste au point de débarquement. Le passage heureusement accompli, il ne nous restait plus qu'à gravir la berge de *lœss;* nous nous trouvâmes, alors, sur un grand plateau bien cultivé et parsemé de bouquets d'arbres. De loin, une fort jolie pagode à neuf étages marquait le but de notre voyage; c'est Kao-Lin-Sien dont nous ne tardons pas à apercevoir les murs. Nous nous arrêtons dans une auberge du faubourg pour y prendre langue, et nous apprenons que Mgr Chiais, désigné en Chinois sous le nom de Kao-Ta-Jen, n'habite point la ville,

mais un petit village des environs, au milieu d'une colonie de chrétiens.

Laissant à l'auberge l'attirail bruyant et gênant de notre escorte, nous nous acheminons vers la petite chrétienté où conduisent des sentiers ravissants, et vers le déclin du jour nous faisons notre entrée dans la mission. C'est un hameau entouré comme tous les villages de ce pays de murs crénelés, mais dont la construction plus soignée décèle la connaissance de certains principes d'art qui font défaut aux Chinois. A peine avons-nous eu le temps de descendre de nos chaises, nous sommes entourés et accablés de prévenances par les missionnaires, présents en ce moment à la communauté. Il sont tous italiens, pas un d'eux ne parle français et nous sommes les uns et les autres obligés de nous exprimer en chinois pour nous entendre. Nous sommes sous le coup d'une profonde émotion ; les Européens sont tous compatriotes en Chine, et nous sommes si loin de l'Europe ! Nous avons peine à répondre à toutes les questions qui nous sont adressées, à remercier ces excellents hommes des soins qu'ils prennent de nous. C'est, pour eux un jour de fête ; il leur arrive si rarement de recevoir aucun voyageur européen.

On nous conduit enfin près de Mgr Chiais qui avec la plus grande bonté, nous souhaite la bienvenue dans sa résidence épiscopale. C'est un bon et beau vieillard qui est depuis plus de quarante-cinq ans dans la province. Il regrette que son grand âge ne lui permette pas de nous faire visiter en détail toute les dépendances de la mission. C'est un soin dont s'acquittent avec une charmante bonne grâce ceux qui l'entourent.

Les bâtiments sont bien construits, mais par une bizarrerie originale, l'architecte a voulu imiter les habitations primitives que nous avons si souvent rencontrées dans le cours de notre voyage. Plusieurs salles du rez-

de-chaussée sont voûtées comme des caves; au-dessus, s'étendent de grandes terrasses sur lesquelles les missionnaires vont, pendant la saison chaude, goûter la fraîcheur du soir. Les ailes sont divisées en petites chambres proprement et confortablement aménagées à la chinoise; ce sont les logements des missionnaires disséminés dans la province, lorsqu'ils viennent faire leur retraite près de leur supérieur hiérarchique. Une grande chapelle, simplement ornée, s'élève auprès des bâtiments d'habitation; derrière, s'étendent de grands jardins où l'on cultive quelques arbres fruitiers et des légumes d'Europe. A l'entrée de la nuit, l'heure du dîner nous réunit tous sur l'une des terrasses antour d'une petite table très-proprement servie. Nos excellents hôtes se sont mis en frais pour nous fêter; ils ont eu la délicate attention de nous faire servir du pain, du vrai pain, presque du gâteau! N'y eût-il que cela sur la table, ce serait encore pour nous un festin de roi.

La conversation ne languit point; nous avons tous tant de choses à dire; nous sautons le plus aisément du monde, de l'Europe à la Chine, et si nous avons fort à faire de répondre aux questions qui nous sont adressées, nos hôtes ne se font point prier à leur tour, pour satisfaire notre curiosité sur leur situation dans la province et sur les événements dont ils ont été les témoins. Ils sont six ou sept pour administrer les chrétientés éparses du Chen-Si, et quelques prêtres indigènes partagent avec eux cette tâche; le nombre des chinois convertis dans la province est d'environ vingt mille; mais ce sont pour la plupart les descendants de vieilles familles chrétiennes nourries depuis de longues années déjà, dans la foi catholique. Selon les renseignements qui nous avaient été fournis, lors de notre passage à Si-Gnan-Fou, le zéle des missionnaires ne parvient guère à en augmenter le nombre; il leur est

difficile d'avoir raison de l'indifférence des Chinois en matière de religion, et ils doivent borner leurs efforts à remettre à leurs successeurs le petit troupeau confié à leurs soins, tel qu'ils l'ont reçu de leurs prédécesseurs.

Malgré les petits conflits d'attribution qui ont pu s'élever entre eux et les autorités chinoises, les missionnaires du Chen-Si ne peuvent se plaindre d'être persécutés par elles. Mgr Chiais, il est vrai, n'a pas conservé un très-bon souvenir du vice-roi Tso, qu'il trouve trop pénétré du principe de la séparation des deux domaines, le spirituel et le temporel, et décidé à ne tolérer aucun empiètement de l'un sur l'autre. Nous avions déjà, en effet, entendu raconter dans l'entourage du vice-roi Tso, certaine histoire qui avait dû servir de point de départ au dissentiment qui séparait pour le moment, les autorités chinoises et le clergé catholique de la province.

Pour échapper au dédain qui atteint, en Chine, presque tout habit religieux, les missionnaires catholiques ont revêtu le costume ordinaire des lettrés et des bourgeois chinois. Ayant, enfin, reconnu l'autorité que donne sur le peuple, le port des insignes officiels, ils ont, dans certaines circonstances, emprunté les titres et les insignes distinctifs des fonctionnaires de l'empire. Le bouton rouge est l'indice public des plus hautes fonctions; la chaise à porteurs recouverte de drap vert n'appartient qu'aux autorités supérieures; enfin, le titre de Ta-jen, Excellence, ne s'applique qu'aux mandarins d'un ordre élevé. Les autorités chinoises reprochaient à l'évêque de Si-Gnan-Fou de se faire donner par ceux qui l'approchaient, le titre de Ta-jen, et de se montrer par la ville dans une chaise à quatre porteurs recouverte de drap vert, avec le bouton rouge, surmonté d'une croix d'or, au-dessus de son chapeau. Le Vice-roi, averti, se montra très-mécontent de cette usurpation d'insignes, et, dans une entrevue

qu'il eût avec l'evêque, il le traita avec une hauteur et un dédain qui froissèrent profondément le prélat.

C'est je crois, le plus grand, pour ne pas dire le seul grief que les missionnaires puissent avoir contre lui. S'il ne les a pas favorisés, il les a, du moins, fait toujours respecter dans des circonstances particulièrement difficiles. Le fait seul d'avoir été ostensiblement épargnés, eux et leurs fidèles, par les rebelles mahométans, alors que toute la population chinoise païenne était exterminée systématiquement, aurait suffi pour les rendre suspects, et pour provoquer contre eux des représailles, sans aucun doute imméritées, mais peut-être explicables. Rien, cependant, n'est venu troubler la quiétude des chrétientés, qui, après, comme pendant, ou avant la rébellion, ont pu se livrer ouvertement aux pratiques de leur religion. Les missionnaires italiens du Chen-Si, qui appartiennent à l'ordre des franciscains, et sont envoyés par la congrégation de la propagande à Rome, sont, du reste, gens paisibles et donnent peu d'embarras au protecteur-né des missions catholiques en Chine, le ministre de France à Péking.

Notre présence à la communauté a fait déroger à la règle habituelle; les missionnaires qui ont adopté presque toutes les habitudes chinoises, se couchent de bonne heure; on a oublié en causant que le sommeil réclamait ses droits, et la soirée est déjà fort avancée lorsqu'on songe à se séparer. Le lendemain matin, on nous invite à assister à la messe du coadjuteur; on nous conduit dans une petite chapelle consacrée à la Vierge, située dans l'une de ces salles voûtées du rez-de-chaussée dont j'ai déjà parlé. L'aspect de ce caveau, la simplicité des ornements, l'air de mystère qui nous environne, nous font penser aux catacombes, et nous ramènent involontairement aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Combien tout cela est différent des mises en scènes pompeuses des grandes cathédrales

de nos villes civilisées! Ici rien ne parle aux sens; la doctrine y gagne peut-être et l'âme, qu'aucun objet extérieur ne vient distraire, se recueille plus profondément dans des pensées vraiment religieuses.

Cette cérémonie nous révèle un détail curieux. C'est un signe de déférence en Orient d'avoir la tête couverte devant ses supérieurs; lorsqu'on rend une visite, il faut bien se garder de se découvrir en entrant chez son hôte, comme on le fait en France; celui-ci, du reste, qui avait peut-être la tête nue dans ses appartements, s'est empressé, à la première nouvelle de votre arrivée, de mettre son chapeau pour vous recevoir plus dignement; lors d'un dîner ou d'une réception quelconque, il faut attendre que le maître du logis vous invite à vous débarrasser de votre coiffure. Dans les cérémonies religieuses, il faut donc aussi pour rendre hommage à la divinité, se couvrir la tête; les missionnaires catholiques, ceux du Chen-Si, au moins, ont été obligés, pour ne point froisser les sentiments des populations, d'accepter cet usage et d'adopter une coiffure particulière. C'est une sorte de bonnet carré haut et étroit; chacune des faces latérales de cette espèce de boîte est mobile autour de son arrête supérieure, de façon qu'à chaque mouvement, chacune de ces tablettes s'agite de la manière du monde la plus singulière; le tout est de couleur noire et agrémenté de bouquets de fleurs blanches. Les servants de la messe portent la même coiffure que l'officiant.

Après l'office, les bons pères nous obligèrent à partager avec eux un excellent déjeuner, avant de nous remettre en route. Puis nous prîmes congé de ces hôtes aimables en compagnie desquels nous avions passé si agréablement quelques instants, et dont nous ne pouvions trop admirer l'esprit de dévouement et d'abnégation.

Depuis que nous étions rentrés dans la vallée du Ouei,

nous avions ressenti de nouveau l'influence bienfaisante d'un pays fertile et riche. A cette saison de l'année, les fruits abondaient et c'est avec un véritable bonheur que nous y avions retrouvé les fruits d'Europe, dont nous avions été si longtemps privés dans le midi de la Chine; d'excellents abricots, des pêches qui eussent été délicieuses si elles eussent été plus mûres, des pommes, encombraient les marchés que nous traversions.

Le jour suivant nous couchions à Roua-Tchéou. L'incendie allumé par les rebelles avait épargné un petit coin de cette malheureuse ville; c'était l'un des plus curieux, car il renferme encore quelques vestiges d'anciens monuments élevés vers le commencement de notre ère. Le lendemain, nous étions à Roua-Yin-Miao, où nous devions laisser tout notre bagage pour faire l'ascension de la montagne Roua.

La forme singulière et imposante de cette montagne, les difficultés qu'il faut vaincre pour arriver à son sommet, ont contribué, dès la plus haute antiquité, à lui faire attribuer par le peuple un caractère merveilleux. Le poëte Li-Taé-Pe nous a conservé le souvenir de ces antiques légendes dans une pièce de vers restée célèbre. C'est le séjour préféré des fées et des esprits célestes; Pé-Ti, l'empereur blanc, la divinité qui préside aux destinées des provinces occidentales, en a façonné les rocs comme une immense fleur de lotus, et des nuées qui entouraient son sommet, il a pétri, comme avec de l'argile, une table digne des hôtes immortels qui en habitent les gorges ombreuses. Une autre tradition fait allusion aux travaux que le grand Yü entreprit dans cette partie de la Chine pour régulariser l'écoulement des rivières, et en particulier du fleuve Jaune qui coule au pied de la célèbre montagne. A en croire le poëte, la chaîne des Tsin-Ling interceptait en ce point le cours du Rouang-Ro;

un monstre, avec un rugissement de tonnerre, sépara la chaîne en deux, et la rivière mise en liberté, put prendre son cours vers la mer avec la rapidité d'une flèche; et pour qu'on n'en puisse douter, le monstre a laissé sur un rocher du mont Roua l'empreinte d'une main gigantesque.

En face de nous, se présente un immense rocher dont le sommet s'élève à plus de mille mètres au-dessus du fond de la vallée. Il est nettement séparé des pics voisins qu'il domine d'une grande hauteur; de quelque part qu'on le regarde, ses parois sont verticales; son sommet paraît plat; c'est un grand prisme qui se dresse comme un fût de colonne pour supporter le ciel. L'air est pur, le front de la montagne est dégagé de vapeurs; à l'aide d'une lunette, nous pouvons distinguer quelques petites constructions élevées dans des anfractuosités de roc par les Tao-Se qui en ont la propriété. Les gens du pays nous font un tableau terrible des périls de l'ascension; il faut, parait-il, avoir la tête et le pied solides pour affronter ces chemins qui semblent suspendus dans le vide; on nous parle surtout de certain passage qu'il faut franchir sur une planche posée au-dessus d'un précipice d'une profondeur vertigineuse. Mais nous n'allons pas nous laisser effrayer par ces histoires que nous trouvons empreintes d'exagération.

Le lendemain, de bon matin, nous nous rendons au pied de la montagne où nous devons rencontrer des guides et des porteurs pour nous conduire jusqu'à mi-hauteur par des sentiers à peu près praticables, taillés dans des gorges rapides. On nous fait entrer dans un temple où un Tao-Se nous offre le thé, en attendant que l'équipage soit préparé. Ici, nos grandes chaises de voyage ne sont plus de saison; elles vont être remplacées par de simples fauteuils en bois que les guides porteront sur leurs

épaules à l'aide de deux bâtons courts qu'ils attachent de chaque côté avec des cordes. Enfin, tout est prêt ; le temps est splendide ; nous commençons à gravir les premières pentes qui sont encore boisées et verdoyantes ; à cent cinquante mètres environ, nous rencontrons un très-beau temple environné d'un magnifique jardin ; des pavillons élevés de distance en distance, dominent des points de vue ravissants ; nous découvrons à de grandes distances les vallées du Ouei-Ro et du Rouang-Ro.

Il fait toujours beau, mais nos guides nous engagent néanmoins à ne pas nous attarder ; quelques légers flocons qui s'accrochent déjà aux cornes de la montagne leur font redouter un changement de temps. Nous nous engageons dans une gorge étroite, aux parois verticales, qui semble être une grande crevasse, et dont le sol en talus n'est formé que de débris de roc éboulés des parties supérieures. Un torrent coule au fond de cette faille, bondissant de bloc en bloc, tombant de chute en chute, écumant au moindre obstacle, ou grondant dans les passages souterrains, lorsqu'il se perd au-dessous du sol. Tout cela est magnifique ; en quelques endroits, les Tao-Se ont creusé le rocher, et dans ces cavernes ils ont installé quelqu'une de leurs innombrables idoles ; ailleurs, dans des parties plus élargies, ils ont construit des temples qui servent en même temps de reposoirs pour les voyageurs. A mesure qu'on s'élève, le chemin devient de moins en moins facile ; c'est un escalier composé de débris de rocs branlants, envahi par les ronces, et, à chaque instant, brisé par suite des sinuosités du torrent, par des coudes brusques et dangereux. A l'endroit où la gorge cesse d'être praticable pour un équipage de porteurs, nous trouvons un petit temple dans lequel nous nous arrêtons pour déjeuner afin de nous préparer au rude travail que nous avons encore à accomplir.

La gorge que nous avons suivie jusqu'alors, se termine ici en cul-de-sac que bordent de toute part des parois hautes et lisses le long desquelles il n'y a pas un instant à songer à grimper. Nos guides nous font suivre un sentier frayé au milieu des ronces et des grandes herbes pour aboutir au pied de l'une de ces murailles. Là, s'ouvre, entre deux blocs appuyés l'un contre l'autre, une fente tubulaire comme une cheminée presque verticale.

Dans cette cavité, on s'élève péniblement sur des blocs empilés les uns sur les autres en guise de degrés, s'appuyant du dos et des coudes aux parois de ce singulier tunnel et s'accrochant des mains aux chaînes de fer que les hôtes prévoyants de la montagne ont fixées à l'aide de crampons dans le rocher. Quelquefois, une pierre mal assujettie, roule sous les pieds de l'un de nous, et rebondit en tombant d'une paroi sur l'autre, et en faisant ronfler l'air dans ce conduit comme dans un tuyau d'orgue gigantesque; on se gare au moindre bruit pour laisser passer le projectile et, le danger écarté, on recommence à monter. Le tunnel est si long que c'est à peine si la clarté des extrémités en peut atteindre le milieu; dans cette demi-obscurité, l'ouverture supérieure où la lumière du jour étincelle, sert de point de mire à tous les regards; enfin, on l'atteint et l'on se trouve sur une étroite corniche, à peine large de quelques pieds, bordée, d'un côté par un précipice béant, de l'autre, par une muraille dont nous ne pouvons mesurer la hauteur. Pendant que nous nous arrêtons un instant pour reprendre haleine, une voix qui semble venir du ciel, crie : « gare dessous »; et, obéissant au signe de nos guides, à peine avons-nous eu le temps de nous effacer le long de la paroi de rochers, nous entendons un grand bruit au-dessus de nos têtes, et nous voyons passer devant nous, dans une chute fantastique, avec des bonds insensés, toute une charge de

fagots expédiés par ce procédé simple et rapide, du sommet de la montagne au fond de la vallée. Quelques secondes plus tard nous aurions pu être écrasés ou entraînés par eux dans le vide; cette pensée et la rapidité vertigineuse de cette chute nous firent frémir. Les guides se hâtèrent de crier qu'il y avait des voyageurs en route; on nous répondit que nous pouvions désormais avancer sans crainte.

Ici il n'y a plus de tunnel ni de couloir, mais un mur qui côtoie l'abîme; les chinois ont entaillé des marches dans le roc et rivé de chaque côté des chaînes de fer auxquelles on doit se cramponner pour se hisser sur ces dangereux échelons. Il faut, dans ce passage, une attention soutenue car le moindre faux pas nous précipiterait dans le vide; nous nous efforçons de ne point regarder au-dessous de nous pour éviter le vertige, et nous prenons soin de bien assurer nos pas, opération rendue plus difficile par la pluie qui tombe maintenant à torrents et qui rend le roc excessivement glissant. Nous montons ainsi longtemps, très-longtemps, embarrassés dans nos longs vêtements chinois que la pluie rend pesants et qui s'entortillent autour de nos jambes; de temps à autre une saillie du roc, formant palier, permet de s'arrêter et de se reposer un instant; puis l'on continue à monter.

Nous arrivons enfin sur une croupe arrondie d'une dizaine de mètres de largeur et bordée de part et d'autre, à notre grande surprise, de profonds précipices. C'est là que se place le périlleux passage dont on nous a tant parlé, et qui, sans doute à cause de cela, ne nous semble pas, maintenant que nous le voyons, aussi effrayant que nous nous l'étions figuré. Il s'agit de franchir une crevasse de cinq à six mètres de largeur, sur une planche sans garde-fou, adossée à une paroi de rocher et suspendue par quelques crampons de fer fichés dans le roc,

au-dessus d'un précipice d'une profondeur effrayante. Nous nous arrêtons quelques minutes dans une caverne où vit un Tao Se en compagnie de cinq ou six idoles, et nous lui demandons une tasse de thé bien chaud pour réagir contre le refroidissement que nous causent nos vêtements trempés par la pluie.

Jusque-là, de hautes murailles de rocher nous avaient dérobé la vue du sommet; au sortir d'un long couloir, il se montra tout à coup devant nous. Seulement au lieu d'un plateau, ce n'était plus qu'une série d'arêtes étroites, escarpées, repliées sur elles-mêmes. C'est en vain que nous cherchions ce grand prisme massif que nous avions vu d'en bas; il paraît que nous avions été le jouet d'une illusion. En réalité, cette étrange montagne se compose de lames étroites dont les sinuosités disparaissent, vues de loin, en se projetant les unes sur les autres et ne donnent plus, dans leur ensemble, que la sensation d'un massif plein. Le pied de la montagne est constitué par du marbre; toutes les arêtes et les hautes murailles verticales qui dominent les pentes sont formées de granit. Il semble qu'au moment du soulèvement du système des Tsin-Ling, le sol fissuré ait donné passage à une matière plastique qui s'est laminée au travers d'une fente étroite dont elle a suivi les sinuosités et s'est solidifiée presque aussitôt. La montagne Roua présente ainsi un exemple frappant d'une formation géologique bien curieuse.

La journée s'avançait cependant; la pluie tombait toujours; il fallait à tout prix atteindre avant la nuit l'un des sommets les plus rapprochés où nous trouverions un abri et des aliments. Nous eûmes encore à gravir un escalier taillé sur le faite d'une arête large de quelques pieds seulement, et côtoyée de chaque côté par des précipices d'une effrayante profondeur; des colonnes de pierre et des chaînes de fer tendues de l'une à l'autre défendent

les voyageurs contre les tentations du vertige. Ce passage, excessivement long, est très-périlleux parce qu'on a tout autour de soi, la sensation du vide, et que le moindre faux pas sur des degrés usés, rendus glissants par la pluie, et souvents branlants, vous ferait en un instant perdre l'équilibre.

La journée était très-avancée lorsque nous atteignîmes l'un des sanctuaires du sommet de la montagne. Nous étions alors sur un plateau d'une dizaine de mètres de largeur ombragé de grands arbres qui avaient poussé leurs racines dans les anfractuosités du roc et sur lequel, on avait construit un petit temple; cette pointe porte le nom de *pic de l'arc-en-ciel*, et le sanctuaire était consacré à la plus haute divinité du ciel des Tao-Se, à Yũ-Rouang, l'empereur de Jade. Un vieux prêtre qui était constitué gardien de ce lieu sacré, nous installa dans des petites chambres fort propres et confortablement meublées; il apporta pour nous réchauffer un grand *brasero* rempli de charbon incandescent, et déposa sur la table une théière rempli d'un thé chaud et parfumé.

Nous étions rompus; le sommeil s'empara de nous usqu'au lendemain. Nous comptions profiter de cette seconde journée pour parcourir le reste de la montagne, admirer de cette hauteur le panorama du pays, et si nous en avions le temps dans l'après-midi, reprendre le chemin de la vallée. Mais nous étions évidemment poursuivis par une mauvaise chance incroyable. Le lendemain, le temps était encore plus détestable; il pleuvait à verse, et le sommet de la montagne était enveloppé du brouillard le plus épais; c'eût été une folie que de songer à s'aventurer par un temps pareil sur des chemins aussi dangereux; l'eussions-nous voulu, nous n'aurions pas trouvé de guide pour nous conduire. Il fallut se résoudre à patienter et attendre le jour suivant dans l'espoir qu'il serait

plus favorable. Le mauvais temps persista; nous voulûmes cependant tenter l'aventure; mais rebutés au bout de quelques pas par les difficultés et par la mauvaise volonté des guides, il fallut rentrer et passer encore cette journée dans notre chambre, d'où nous pouvions apercevoir les précipices insondables au-dessus desquels s'élevait notre fragile demeure, et pour nous donner une idée de leur prodigieuse hauteur, nous avions sous les yeux le spectacle d'une cascade qui se résolvait en vapeur avant d'en avoir atteint le fond. Le vieux Tao-Se qui nous avait si bien reçu, était désolé du contre-temps qui empêchait les premiers Européens qui eussent escaladé sa montagne, d'en admirer les merveilles ; il chercha à nous en consoler en nous racontant son histoire. Il y avait soixante ans que ce brave homme habitait en cet endroit; et il y avait quinze ans que le grand âge et les infirmités l'y avaient constamment retenu sans qu'il ait pu descendre une seule fois, dans la plaine. Un ou deux apprentis Tao-Se, que nous avions aperçus dans le voisinage du temple, et qui nous avaient fait l'effet de vagabonds de mauvaise mine, allaient toutes les semaines lui chercher ses provisions, des choux et du riz; c'était tout ce que nous avions nous-mêmes à manger depuis trois jours.

Enfin, le temps continuant d'être exécrable, il fallut prendre un parti; nous nous décidâmes à redescendre, ce que nous fîmes heureusement sans accident, mais avec des difficultés et des émotions inouies, la pluie ayant rendu toutes les pierres glissantes comme de la glace. A peine étions-nous arrivés au pied de la montagne, les nuages se dissipaient et nous pouvions de nouveau voir le sommet se détacher sur l'azur du ciel. Amère déception!

Le jour suivant nous étions à Tong-Kouan où nous nous arrêtions pour prendre des renseignements sur la nou-

velle route que nous nous proposions de suivre. Le hasard nous avait justement conduits dans le temple de Pè-Ti, le génie de la montagne Roua, transformé ce jour-là en maître d'école, la salle étant remplie d'enfants qui apprenaient leurs leçons à la manière chinoise, c'est-à-dire en les répétant à haute voix.

Sortis de Tong-Kouan par la porte du sud, nous traversons une grande plaine de *lœss* sillonnée de profondes crevasses, et nous arrivons à la tombée de la nuit, à l'entrée d'une charmante vallée fraîche et pittoresque. Nous nous arrêtons dans un petit hameau charmant, propre, arrosé par des ruisseaux d'eau claire, et ombragé par de grands arbres.

Le lendemain, nous continuons à remonter le vallon du Tong-Choui en nous élevant progressivement jusqu'à un col qui nous permet de franchir aisément la chaîne des Tsin-Ling. C'est le col de Ta-Kou-Kéou, *l'entrée de la grande vallée;* en effet, nous descendons sur les bords du Ouei-Ping-Ro, l'un des affluents torrentiels du Lo-Ro. Le pays est très-pittoresque et très-joli ; la végétation y est abondante et possède un caractère de fraîcheur qui fait absolument défaut à toute la région du *lœss* ; inutile de dire que dans ces vallées, il n'y en a pas trace. De beaux noyers, des fourrés de bambous bordent par intervalle les rives du torrent; les villages sont propres, les maisons bien construites, les habitants affables; à voir tant de propreté et de fraîcheur, on s'étonne d'être en Chine.

Nous arrivons à la nuit dans un très-joli village situé au confluent de deux torrents qui bruissent harmonieusement sur les cailloux qui encombrent leur lit. Dans cette partie éloignée de la vallée dominée par des pics élevés, le paysage est ravissant. Mais pour vivre dans ce pays pittoresque et sauvage, il faut n'être pas exigeant ; nous avons pris une route qui n'en est pas une ; personne ne

passe jamais par ici, et les auberges, si tant est que les halles où on nous loge aient quelque droit à ce nom, ne sont rien moins que confortables.

Le lendemain, après avoir suivi encore pendant quelque temps le cours du Ouei-Ping-Ro, nous nous trouvons dans une grande vallée où les montagnes font place à de légères ondulations de terrain recouvertes de *lœss* et au milieu de laquelle coule le Lo-Ro. Cette rivière est ici plus encaissée et par conséquent plus profonde qu'à l'endroit où nous l'avons déjà traversée dans le Ro-Nan. Cependant elle est encore guéable. Nos porteurs guidés par un homme du pays entrent dans l'eau jusqu'aux aisselles et nous font franchir la rivière en portant nos chaises à bout de bras au-dessus de leur tête. Cette opération ne laisse pas de nous causer quelque inquiétude, car le courant est fort, et la chute de l'un de ceux qui nous soutiennent au-dessus de l'eau nous mettrait dans une situation fort critique. Enfin le passage s'effectue sans accident et nous traversons sans retard un grand plateau de *lœss* bien cultivé. A peu de distance à l'ouest dans la vallée, nous apercevons la ville de Lo-Nan-Sien, près de laquelle se trouve une mine de houille en exploitation. Au delà du plateau, nous redescendons dans le lit du San-Yao-Ro, autre affluent du Lo-Ro. Le fond de cette rivière est si plat que quelques centimètres d'eau recouvrent à peine un lit de sable fin ; cette circonstance a épargné les frais de construction d'une route ; c'est la rivière qui en tient lieu. Ce joli cours d'eau est bordé de rangées de peupliers, de saules et de bambous.

On passe pour ainsi dire sans transition du bassin du Lo-Ro dans celui du Tan-Kiang. On en est brusquement averti par le changement de physionomie du paysage ; le *lœss* disparaît et ses ondulations sont remplacées par des montagnes sauvages aux flancs abrupts ; les rivières au

cours paisible et lent font place à des torrents impétueux qui mugissent au fond de ravins profondément encaissés et obstrués par des blocs de marbre ; en même temps, la végétation disparaît. Dans ces gorges sauvages et rarement fréquentées, les chemins mal entretenus deviennent très-difficiles et nous avons toutes les peines du monde à atteindre dans l'après-midi du 16 juillet, la petite ville de Long-Kiũ-Tsaè, tête de la navigation du Tan-Kiang.

CHAPITRE XVIII

LES ÉMOTIONS DU RETOUR

Long-Kiü-Tsaé. — Les rapides du Tan-Kiang. — Les mésaventures d'un capitaine. — L'orage. — La crue du torrent. — Kin-Tze-Kouan. — Un domestique trop zélé. — Nouvelles inquiétantes. -- Retour à Ran-Kéou. — La Tour du Dragon vert à Ou-Tchang-Fou. — Les étudiants chinois. — Encore un mauvais pas.

Long-Kiü-Tsaé est une bourgade construite sur la rive gauche du Tan-Kiang dans une partie élargie de la vallée où le cours du torrent est assez paisible. Dépendant au point de vue administratif de la ville de Chang-Tchéou située un peu plus haut dans les montagnes, elle n'est le siége d'aucune autorité quelque peu importante. Le vice-roi Tsô y entretient cependant un commis d'intendance qui a pour mission de surveiller la réexpédition des fonds ou des armes qu'on lui envoie pour l'armée de Tartarie.

Les embarcations du Tan-Kiang construites spécialement pour le passage des rapides, sont de grandes barques plates, partagées en compartiments par des cloisons étanches et recouvertes d'une toiture de nattes arrondie. Elles sont armées à la proue et à la poupe de deux longs avirons qui servent de gouvernails; aucune rame sur les côtés; on se laisse aller au fil de l'eau, et le courant vous emporte souvent avec une rapidité pleine de dangers. Les mariniers ont fort à faire; le soin de guider le bateau dans

les coudes brusques, d'éviter les pointes de rocher qui s'avancent dans le lit du torrent ou les écueils sur lesquels l'eau vient se briser avec fracas au beau milieu de son courant, absorbe toute leur attention. Encore malgré leur habileté se trouvent-ils quelquefois en défaut.

Le 17 juillet, nous étions partis d'assez bonne heure de Long-Kiü-Tsaè; notre train se composait de trois barques qui voyageaient de conserve. Dans l'une, nous nous étions installés avec le cuisinier que nous voulions toujours avoir sous la main; Lou-Kouei-Tang et le capitaine qui nous accompagnait depuis Lan-Tchéou, avaient pris possession de la seconde, et la troisième servait à transporter nos soldats d'escorte et le complément de notre bagage. A peu de distance au-dessous de Long-Kiü-Tsaé, la vallée du Tan-Kiang se rétrécit, et le torrent, encaissé entre de hautes parois de rocher, ne présente plus guère qu'une succession de rapides. Nous en avions déjà franchi quelques-uns, lorsque, dans un passage difficile, l'un des gouvernails de la seconde barque vint à casser tout à coup; l'embarcation privée de toute direction vint donner violemment contre un écueil. Il y eut un craquement qui nous fit frémir; heureusement, les bateliers sont accoutumés à ces sortes d'accidents et ne perdent pas la tête. Ils eurent vite fait d'échouer le bateau sur un banc de gravier accumulé sur l'autre rive; un bout de planche et quatre clous suffirent pour boucher la voie d'eau et l'on se remit en route. Mais le capitaine qui, en sa qualité de fantassin, n'éprouvait que dédain et défiance pour la marine, refusa énergiquement de reprendre sa place dans un bateau dont la solidité lui paraissait trop gravement compromise; les soldats vinrent s'installer dans la barque avariée, tandis que le courageux capitaine et Lou-Kouei-Tang prenaient possession de celle qu'ils venaient de quitter.

Vers le soir, avant la nuit, nous nous arrêtâmes aux abords d'un petit village construit dans un endroit de la vallée un peu élargi. Le ciel qui jusque-là avait été fort beau, s'était couvert en un instant de gros nuages noirs chargés de pluie et d'électricité. Nous étions au milieu de l'orage; l'obscurité s'était faite; la rapide clarté des éclairs en illuminait de temps à autre les sombres profondeurs; les grondements du tonnerre répercutés par toutes les montagnes des alentours, se grossissaient, avant d'arriver à nous, du bruit des eaux qui se précipitaient dans le torrent; il pleuvait à verse; en moins de trois heures, le niveau du Tan-Kiang s'éleva de neuf pieds. Il fallut lutter toute la nuit contre le torrent qui menaçait à chaque instant d'entraîner nos frêles embarcations; à mesure que l'eau montait, nous devions les hâler plus avant sur la grève; ce fut un souci de tous les instants. Eussions-nous été entraînés, nous aurions été perdus sans espoir; on nous apprit le lendemain, que sept barques surprises au cours de leur route par ce cataclysme soudain, avaient été emportées et mises en pièces. Le torrent démesurément grossi était, le jour suivant, encore trop impétueux pour qu'il fût possible de songer à se mettre en route; mais le surlendemain, malgré l'extrême rapidité du courant, les mariniers jugèrent qu'il n'y avait plus imprudence à lui confier de nouveau nos existences, et vinrent nous demander l'autorisation de partir. Le capitaine n'était point aussi rassuré et aurait préféré attendre encore un jour; nous saisîmes cette occasion de lui faire honte de sa pusillanimité et nous donnâmes l'ordre de lever l'ancre.

Un nouvel accident faillit, cependant, nous faire regretter de n'avoir pas tenu plus grand compte de ses pressentiments. Pour donner une idée de la vitesse du courant qui nous entraînait, il suffira de dire que nous avons

franchi ce jour-là, seize lieues en six heures, sans le secours d'aucune voile ni rame; la rapidité n'étant pas partout la même, on peut en conclure aisément qu'il y ait certains endroits, où l'on est entraîné avec la vitesse d'un train de chemin de fer. Il faut aux bateliers, pour franchir ces passages dangereux, une grande sûreté de coup d'œil et beaucoup de sang-froid.

Lou-Kouei-Tang et le capitaine, son compagnon de voyage, jouaient décidément de malheur. Leurs bateliers moins habiles que les autres, sans doute, ne purent lutter efficacement contre le courant, et leur barque fut précipitée contre un promontoire de rocher qui s'avançait dans le torrent. Ce fut un moment critique; tout le monde voyait le danger qui devenait plus grand de seconde en seconde, et que rien ne pouvait plus conjurer; le capitaine, pâle et fou de terreur, s'était précipité sur l'avant du bateau et se préparait à s'élancer sur l'écueil. Heureusement l'un de ses compagnons d'infortune le retint et l'empêcha de commettre une imprudence qui lui aurait coûté la vie. Projetée violemment contre l'obstacle la barque craqua, s'inclina presqu'au point de chavirer; il y eut un moment d'anxiété solennelle; enfin, le courant finit par l'entraîner et quelques coups d'aviron l'amenèrent au voisinage d'un banc où, à moitié pleine d'eau, elle vint lourdement s'échouer. Tout danger passé, on put rire à son aise de la mauvaise chance du pauvre capitaine. S'il n'eût pas, par crainte, changé de bateau deux jours auparavant, cette dernière épreuve lui eût été épargnée; il finit lui-même par en rire avec nous. La barque était gravement avariée; elle fut cependant réparée tant bien que mal, et le capitaine qui n'osait pas nous demander la nôtre, ni changer encore une fois avec les soldats, fit avant d'y remonter les recommandations les plus pressantes aux bateliers.

L'orage de l'avant-veille avait causé plus d'un sinistre; tout le long du cours d'eau nous voyions des hommes armés de crochets emmanchés au bout de longues perches, qui, entrés dans l'eau jusqu'à mi-corps, attendaient le passage des épaves. Vers le milieu de la journée on nous montra sur la rive droite du Tan-Kiang une petite chapelle en miniature; elle marque le point de rencontre des limites de trois provinces, le Chen-Si, le Ro-Nan, et le Rou-Pé. A quelques centaines de mètres plus bas, nous nous arrétions à Kin-Tze-Kouan, premier poste douanier de la province du Ro-Nan. Les voyageurs qui remontent vers Si-Gnan-Fou, quittent souvent leurs bateaux en cet endroit et prennent la route de terre; ils font ainsi en trois ou quatre jours un trajet qu'ils ne pourraient accomplir qu'en sept ou huit jours par la rivière.

Nous étions arrêtés le long de la berge assez escarpée sur laquelle s'élève le village de Kin-Tze-Kouan; Lou-Kouei-Tang, le capitaine, les soldats étaient descendus à terre; nous étions restés seuls avec le cuisinier. Peu à peu, les habitants avertis par les bateliers, avaient fini par descendre sur la grève, et groupés à l'avant du bateau, ils nous examinaient avec curiosité. Impatientés de cette indiscrétion, nous donnâmes l'ordre au cuisinier de nous débarrasser de tous ces importuns. Pénétré de l'importance que lui donnait le soin de nous faire respecter en l'absence des soldats, il ne se le fit pas dire deux fois et les apostrophes et les invectives les plus expressives tombèrent dru comme grêle dans les oreilles des flâneurs; puis, trouvant que son éloquence n'était pas encore suffisamment persuasive, il remplit d'eau un bol qui se trouvait sous sa main et en jeta le contenu sur les curieux. Cette suprême démonstration fit sur eux plus d'effet que tout le reste; en un clin d'œil, la berge était redevenue déserte. Les Chinois ont, en effet, une horreur particulière

de l'eau froide; les chats n'ont pas plus de répulsion qu'eux pour ce liquide, et l'on pourrait, sans doute, en temps de guerre fonder sur cette crainte superstitieuse un moyen inoffensif de les combattre; une batterie de pompes à incendie mettrait plus sûrement en déroute une armée chinoise qu'une batterie de mitrailleuses ; c'est au point qu'un soldat ne part point en campagne sans avoir un parapluie suspendu en sautoir derrière son dos, comme nous ferions, nous, d'un fusil. Il ne faudrait cependant pas conclure de là que l'usage de l'eau et des ablutions soit absolument proscrit en Chine; les Chinois se lavent, non pas aussi souvent ni aussi complétement que les Japonais, mais enfin, ils se lavent; seulement ils ne se servent soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, que d'eau bouillante; l'eau froide, l'eau tiède même, sont douées, à tort ou à raison, par leur imagination superstitieuse, de propriétés malfaisantes.

Le cuisinier qui connaissait bien ses compatriotes avait eu recours à ce procédé aussi simple qu'expéditif pour faire évacuer la place. La facile victoire qu'il venait de remporter avait encore exalté le sentiment de vanité qu'il éprouvait à servir des gens qui avaient été les hôtes d'un vice-roi, auxquels on donnait le titre de Ta-Jen, et qui voyageaient sous escorte, et sous la protection officielle du gouvernement.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'un individu proprement vêtu venait se pencher sur le bordage du bateau et regardait curieusement à l'intérieur. Sans prendre le temps de lui demander aucune explication, le cuisinier lui jeta en pleine figure le contenu d'un grand bol d'eau en lui criant : « Ouang-Pa-Tan, ouai tchü ! » — « Va-t-en, œuf de tortue ! », insulte particulièrement grossière et dont l'équivalent ne pourrait s'écrire en français. Le malheureux tout décontenancé par cet

accueil barbare, se retira tout ruisselant et sans mot dire. Surpris nous-mêmes par la soudaineté de l'incident, nous n'avions pas eu le temps de nous interposer, mais nous adressâmes un blâme sévère à ce serviteur trop zélé, sentant bien qu'il venait de commettre une insigne maladresse. Moins d'un quart d'heure après, une canonnière venait se ranger le long de notre bord, et nous étions encore à nous interroger sur les motifs de ce rapprochement, lorsque nous vîmes revenir Lou-Kouei-Tang et le capitaine accompagnés d'un troisième personnage. Mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous reconnûmes dans ce nouveau-venu, celui que le cuisinier avait si lestement arrosé! Décidément, nous commencions à craindre d'avoir une vilaine affaire sur les bras; le cuisinier perdait de son assurance; il devint pâle, puis vert, de jaune qu'il était primitivement, en entendant Lou-Kouei-Tang nous annoncer que le visiteur était le commandant de la canonnière désignée pour nous escorter jusqu'à Siang-Yang-Fou. Nous nous excusâmes de notre mieux, en le priant d'oublier la brutalité de la réception qui lui avait été faite, et en rejetant la faute sur l'indiscréte curiosité du peuple. Le commandant était bon prince; il fit mine de prendre en riant sa mésaventure; mais le cuisinier ne se sentit complétement rassuré que lorsqu'il se fut éloigné; je crois que s'il n'eût été à notre service il eût eu à passer un vilain quart d'heure. Il ne fut cependant pas corrigé par cette aventure, et il nous mit plus tard, par le fait de sa vaniteuse insolence, dans la passe la plus périlleuse que nous ayons eu à traverser en Chine.

Au-dessous de Kin-Tze-Kouan, le Tan-Kiang cesse d'être torrent pour devenir rivière; les montagnes s'écartent, la vallée s'élargit; il n'y a plus que deux ou trois rapides à franchir et le Tan se retrouve dans les conditions d'un

cours d'eau facilement navigable. Une dizaine de lieues plus bas, s'élève dans une jolie situation, sur la rive gauche, la ville de Sin-Tchouan. De loin en loin, quelques collines, dernières ramifications des montagnes que nous laissons derrière nous s'avancent jusqu'à la rivière qui en ronge la base; quelque part c'est un massif de grès dans lequel un village de pêcheurs s'est établi; ailleurs, et plus près du confluent du Tan avec le Ran, ce sont des bancs de calcaire que l'on côtoie.

Le Ran à l'endroit où on le rejoint, est déjà un grand cours d'eau, fort large, mais embarrassé de nombreux bancs de sable. Deux jours après avoir quitté Kin-Tze-Kouan, nous arrivions à Lao-Ro-Kéou, le point extrême de la navigation sur le Ran. Pendant la saison des hautes eaux, des navires à vapeur pourraient facilement remonter jusqu'à ce marché important, station obligée du commerce sur la route du bassin supérieur du Ran, ou sur celle du nord-ouest de la Chine et des contrées occidentales.

Pendant une courte halte en cet endroit, nous reçûmes la visite d'un prêtre catholique indigène qui nous donna les premières nouvelles que nous ayons eues depuis le début de notre voyage, de Ran-Kéou et de Shang-Haï. C'est ainsi que nous apprîmes la rupture qui venait de se produire entre le Japon et la Chine, et le débarquement des troupes Japonaises à Formose. Mais ces renseignements étaient si vagues et si incertains que nous eûmes peine à en comprendre l'importance; une autre nouvelle nous inquiétait d'avantage; le bruit courait que dans une émeute à Shang-Haï, deux Européens avaient été tués. Pour comprendre l'impatience que nous causa l'incertitude où nous laissaient ces renseignements incomplets, il faut se mettre à la place d'hommes qui, engagés dans une aventureuse expédition, sans nouvelles depuis plusieurs mois,

éloignés de plusieurs milliers de lieues de leur patrie, perdus au milieu d'un pays inconnu, apprennent tout à coup que par suite d'événements imprévus et dont ils ne peuvent apprécier la portée, la route du retour peut être subitement fermée au-devant d'eux. Dorénavant, nous n'avions plus qu'une pensée, qu'un désir : hâter notre voyage et nous retrouver au plus tôt au milieu de nos compatriotes.

Le 23 juillet, nous jetions l'ancre sous les murs de Siang-Yang-Fou, en face de Fan-Tcheng, où nous avions débarqué quatre mois auparavant pour entreprendre notre voyage par terre. Là, une autre nouvelle grave vint augmenter notre inquiétude. La populace de Nan-Yang-Fou, une grande ville du Ro-Nan éloignée de trois ou quatre journées de Fan-Tcheng, s'était soulevée, avait chassé l'évêque et les prêtres catholiques et avait mis le feu à leur résidence.

Le motif de cette émeute était l'un des principaux griefs relevés par le gouvernement chinois dans son *Memorandum* sur la question des missionnaires. A l'époque où les Jésuites jouissaient de la faveur impériale, c'est-à-dire il y a deux siècles, des terrains leur avaient été concédés dans toutes les principales villes de l'empire, pour y construire leurs églises. Plus tard, les querelles religieuses qui s'étaient élevées entre les divers ordres accourus pour évangéliser la Chine, ayant éveillé les défiances du gouvernement de Péking, la protection dont ils avaient joui à l'origine, leur fut retirée et les successeurs de Kang-Si, pour mettre un terme à des rivalités qui menaçaient de troubler la tranquillité de leurs sujets, prononcèrent des ordres d'expulsion contre tous les missionnaires. En même temps, le gouvernement reprenait possession des terrains concédés primitivement aux Jésuites à titre gracieux, les aliénait à des particuliers

qui y faisaient élever des bâtiments d'habitation ou des magasins, ou les affectait à un service public en y construisant des ya-men. Depuis le traité de 1860, les missionnaires ont émis la prétention de rentrer, sans aucune compensation, en possession de ces terrains dont ils croyaient avoir été injustement dépouillés par les édits d'expulsion.

Partout où leurs réclamations se produisirent, elles soulevèrent le ressentiment des populations. Celles-ci ne voyaient point dans les concessions bénévoles des empereurs, de titres de propriété suffisants pour justifier une reprise de possession. D'ailleurs, l'État ou les acquéreurs de ces biens en étaient redevenus propriétaires depuis plus d'un siècle et y avaient élevé des constructions dont on ne pouvait prétendre les dépouiller sans indemnité. Dans beaucoup d'endroits, le manque de prudence des missionnaires amena des émeutes ; en quelques occasions, le gouvernement désireux d'éviter toute nouvelle cause de conflit avec la France qui, en sa qualité de fille ainée de l'Église, est la protectrice née des catholiques, fit taire ses répugnances et céda devant la ténacité intéressée des réclamations. Ces succès partiels encouragèrent de nouvelles revendications, et l'on peut dire que les émeutes locales dont les missionnaires ont eu à souffrir dans ces dernières années, n'ont guère eu d'autres causes que celle que nous signalons.

C'est ce qui était arrivé à Nan-Yang-Fou. L'évêque avait réclamé la possession d'un des principaux ya-men de la ville ; la populace, encouragée peut-être en secret, par les mandarins qui, lorsqu'il s'agit d'un conflit avec les puissances Européennes, n'osent pas toujours résister ouvertement, mais sont assez disposés à se laisser forcer la main par le peuple, s'était soulevée et avait chassé les membres de la mission. Coïncidant avec la nouvelle de

troubles à Shang-Haï et de l'invasion de Formose par les Japonais, manifestement aidés et encouragés par un certain nombre d'Européens, ce qui devait surexciter la colère des populations contre les étrangers, ces derniers événements devaient contribuer à augmenter notre inquiétude. Nous nous hâtâmes de quitter nos petits bateaux de Kin-Tze-Kouan pour nous installer dans le Siang-Pien-Tze qui devait nous transporter à Ran-Kéou.

Six jours après, le 29 juillet, nous arrivions dans cette dernière ville où nous trouvions nos amis parfaitement tranquilles. Ici se terminerait le récit de notre voyage d'exploration s'il ne s'y rattachait encore un incident qui faillit devenir tragique et terminer brusquement cette narration.

Le vice-roi Tso nous avait chargé de remettre quelques documents à l'un des intendants de l'armée du Kan-Sou qui résidait à Ou-Tchang-Fou. Aussitôt après notre arrivée, nous l'avions fait prévenir, et il nous avait invités à nous rendre à son ya-men où il désirait nous recevoir. La ville de Ou-Tchang-Fou, si l'on s'en souvient, est la capitale de la province du Rou-Pè, située en face de Ran-Kéou, sur la rive méridionale du Fleuve Bleu.

En temps ordinaire, les Européens s'y peuvent rendre et s'y promener librement; mais à l'époque des examens pour le degré de licencié, la capitale provinciale devient le rendez-vous d'une foule de jeunes gens turbulents, ardents dans leurs passions et extrêmes dans l'expression de leurs sentiments ; les candidats aux grades militaires, qui se distinguent par une force physique nécessaire pour subir victorieusement les épreuves pratiques auxquelles ils doivent satisfaire, sont particulièrement querelleurs. Plusieurs fois, des Européens fourvoyés au milieu de cette foule malveillante, avaient été injuriés ou maltraités; et pour éviter le retour de scènes aussi re-

grettables, aussi bien que pour mettre leur responsabilité à couvert, les autorités de la ville de Ou-Tchang avaient pris le parti d'engager les Européens à s'abstenir d'y aller pendant les périodes d'examens; les consuls devaient prévenir leurs nationaux qu'en ne tenant pas compte de cet avertissement, ils agiraient à leurs risques et périls, et ne devraient rendre responsables qu'eux-mêmes de ce qui pourrait leur arriver.

Nous ignorions que l'époque à laquelle nous venions de revenir à Ran-Kéou coïncidait justement avec une période d'examens; l'eussions-nous su d'ailleurs, que l'invitation spéciale de l'intendant de Ou-Tchang-Fou nous eût paru plus que suffisante pour nous rassurer. Au jour dit, nous traversions le Yang-Tze-Kiang, et nous nous faisions conduire en chaises à porteurs au ya-men où nous étions attendus. La réception fut très-cordiale et au moment de prendre congé, notre hôte nous demanda si nous connaissions la ville de Ou-Tchang-Fou; sur notre réponse négative, il nous engagea vivement à aller visiter un curieux monument, le Tching-long-Ta ou tour du Dragon vert; il donna lui-même à l'un des soldats de son ya-men, l'ordre de nous y conduire.

La Tour du Dragon-Vert s'élève sur le sommet d'une colline située dans le quartier oriental de Ou-Tchang-Fou; c'est une tour octogone à quatre étages, fort grande, décorée avec goût, et assurément digne de la réputation dont elle jouit parmi les Chinois. C'est un lieu de rendez-vous pour les oisifs de la ville; attablés devant une tasse d'excellent thé, ils devisent tout en admirant le magnifique panorama que l'on découvre par les fenêtres des étages supérieurs. Les bonzes qui ont mission de garder et d'entretenir l'édifice l'ont, en effet, transformé en une sorte de maison de thé, et, tout autour de l'autel qui s'élève au milieu de chaque étage s'alignent, au-devant

de chaque fenêtre, des rangées de tables et de bancs.

Lorsque nous fûmes arrivés au pied de la tour, le soldat qui nous avait conduits, considérant sa mission comme terminée, s'en retourna. Nous étions accompagnés de Lou-Kouei-Tang, du capitaine qui nous avait escortés depuis Lan-Tchéou et du cuisinier. En traversant les différentes salles, nous avions remarqué qu'il y avait grande affluence de monde; cependant, sans nous en inquiéter davantage, nous étions montés jusqu'au dernier étage, et nous étions allés nous asseoir à une table, tout auprès d'une grande fenêtre d'où l'on découvrait un paysage magnifique. Notre apparition avait bien un peu piqué la curiosité, mais lorsqu'on nous eut entendu parler chinois avec le bonze qui nous apportait le thé, un murmure approbateur nous fit comprendre que tout sentiment de défiance avait disparu. Nous apprenions en même temps, que la plupart des assistants étaient des étudiants étrangers à la ville; nous étions tombés, sans le savoir, au milieu de l'antre du monstre qui nous tenait entre ses griffes et que nous devions, bon gré, malgré, contempler face à face. Après l'avoir bien considéré nous nous sentîmes complètement rassurés; la jeunesse ne nous a jamais fait peur.

Nous nous abandonnions donc tranquillement au plaisir d'admirer le paysage, lorsqu'un individu, nu jusqu'à la ceinture, une sorte d'Alcide, un candidat militaire évidemment, vint, pour mieux nous voir, s'accroupir dans l'embrasure de la fenêtre vers laquelle nous étions tournés. Il est certain qu'en agissant ainsi, il n'avait pas obéi aux règles les plus élémentaires de la politesse; la curiosité avait été la plus forte; mais somme toute, il n'y avait rien d'insolent dans son attitude et nous aurions eu tort de nous en formaliser ou seulement d'y faire attention. Lorsque tout à coup, sans que personne y fût

préparé, le cuisinier se précipita sur le colosse, le frappa d'un coup de poing en pleine poitrine, et l'accabla des invectives les plus grossières, en lui enjoignant de se retirer. La salle tout à l'heure si bruyante, devint tout d'un coup silencieuse; on aurait entendu voler une mouche; chacun était sous le coup de la surprise et de la stupéfaction; on se regardait comme pour chercher sur la figure de son voisin l'explication de ce qui venait de se passer. Puis subitement, une immense clameur s'éleva, et les assistants se rangèrent avec empressement à l'une des extrémités de la salle, autour du colosse qui pérorait avec animation, au milieu d'un groupe dont l'attitude devenait à chaque instant plus menaçante.

Nous étions sans armes, nous n'avions à la main qu'un éventail qui nous avait été donné par le vice-roi Tso, et sur lequel il avait écrit une pièce de vers au bas de laquelle il avait apposé sa signature, et qui, au milieu d'une pareille surexcitation nous eût été parfaitement inutile. La situation était critique; le premier coup porté, qui pouvait en prévoir les conséquences? Au milieu de la bagarre, entourés par une foule irritée, nous avions toutes les chances d'être mis en pièces sans avoir aucun espoir de secours. Il n'y avait pas une minute à perdre; profitant du premier moment d'indécision, nous nous dirigeâmes lentement vers l'escalier, laissant Lou-Kouei-Tang, le capitaine et le cuisinier se démêler comme ils le pourraient avec leurs compatriotes. Nous atteignîmes l'escalier sans obstacle; mais tout péril n'était pas encore passé; peut-être même au contraire était-ce l'heure du plus grand danger. Nous avions encore trois étages à traverser, tous remplis d'une foule compacte que devaient émouvoir la rumeur et les vociférations des étages supérieurs. N'en connaissant point la cause, et voyant descendre au même moment deux Européens, ces gens mal

informés et naturellement défiants, n'allaient-ils point nous arrêter au passage? Notre appréhension était grande; mais, sans en rien laisser paraître, nous continuâmes à descendre lentement, affectant la plus grande indifférence, et regardant autour de nous comme des gens qui se promènent. Ce fut ce qui nous sauva; nous eûmes le bonheur de passer inaperçus et d'arriver sains et saufs au bas de la tour. Sans perdre une minute, nous remontâmes dans nos chaises et nous enjoignîmes à nos porteurs de faire diligence vers l'embarcadère le plus proche.

Trois quarts d'heure après, nous étions en sûreté à Ran-Kéou, après avoir échappé au plus grand danger que nous ayons couru pendant tout notre voyage, au moment même où nous touchions au port. Une heure plus tard, Lou-Kouei-Tang et le capitaine nous rejoignaient fort troublés, mais sans mal, suivis, quelque temps après, par le cuisinier, le provocateur maladroit de cette échauffourée, qui revenait, lui, les vêtements déchirés, la figure meurtrie et ensanglantée. Nous étions encore trop émus du danger qu'il nous avait fait courir pour songer à le plaindre; nous lui réglâmes son compte, et peu soucieux de nous trouver encore compromis par ses excès de zèle intempestifs, nous l'engageâmes à aller se faire assommer ailleurs.

CHAPITRE XIX

LA DERNIÈRE ÉTAPE

Rou-Kéou. — Le petit orphelin. — Nan-King. — Assassinat du vice-roi Ma-Sin-I. — Les ruines du palais impérial. — Mort de l'empereur Taé-Ping et prise de Nan-King. — Les sépultures des Ming. — Deux usurpateurs. Tchen-Kiang. — Une exécution capitale. — Retour à Shang-haï. — Émeute de la pagode de Ning-Po. — Hong-Kong. — Le typhon du 22 septembre. -- Le désastre de Macao. — Retour en Frauce.

A Ran-Kéou, nous faisions notre rentrée dans le monde occidental; à partir de ce point, toutes les facilités désirables s'offraient à nous pour favoriser notre retour en Europe. Mais le démon des voyages qui nous possédait, n'était point encore satisfait, et malgre la chaleur excessive du mois d'Août, malgré notre fatigue et notre besoin de repos, nous résolûmes de descendre le Fleuve Bleu, pour revenir à Shang-haï, à petites journées, dans une jonque chinoise.

La navigation à vapeur rend d'inestimables services au commerce et au monde des affaires; c'est un mode de locomotion precieux pour les gens pressés; mais c'est assurément, le plus détestable que puisse rêver un touriste ou un voyageur en quête d'observations. A l'aller, les grands bateaux à vapeur du Yang-Tze nous avaient transportés en trois jours de Shang-Haï à Ran-Kéou, mais nous n'avions rien, ou presque rien, vu ; à la descente,

au lieu de trois jours, nous allions en mettre quinze, mais notre curiosité serait satisfaite.

Je ne parlerais pas de ce dernier voyage dont toutes les étapes sont marquées et connues depuis longtemps, s'il ne nous avait fourni l'occasion de visiter avec soin deux ou trois stations dignes d'intérêt. Notons, en passant, Rou-Kéou, c'est-à-dire l'embouchure du lac Po-yang. Située à quelques lieues au-dessous de Kiéou-Kiang, cette passe importante qui donne accès dans la province de Kiang-Si et dans toutes celles qui l'avoisinent, présente au voyageur un des sites les plus pittoresques qu'il m'ait été donné de rencontrer. Au point de vue commercial, la petite ville qui s'élève sur sa rive droite, l'emporte de beaucoup sur Kiéou-Kiang. Ce fut une erreur des diplomates français et anglais de demander l'ouverture de cette dernière ville; le port de Rou-Kéou, eût été par sa situation, mille fois plus avantageux, et on s'explique difficilement que cette erreur ait pu se produire, si l'on songe que ce point avait été, depuis deux siècles, signalé par tous les voyageurs qui avaient pu pénétrer en Chine. C'était l'une des stations principales sur l'unique route qui joignît jusqu'en 1840, la Chine entière au port de Canton, le seul où jusqu'à cette époque, fussent admis les étrangers.

A quelque distance au-dessous de Rou-Kéou, on rencontre le *Petit orphelin*, l'une des curiosités du Yang-Tze-Kiang. C'est un rocher isolé qui s'élève au milieu du fleuve, non loin d'une rive plate et basse ; les bonzes s'en sont emparés, ont taillé un étroit sentier le long de ses parois verticales, et ont construit un temple sur son sommet. Les bateliers ne manquent jamais de faire leurs dévotions lorsqu'ils passent près de ce sanctuaire.

Peu de jours après, nous nous arrêtions à Nan-King, la capitale du sud, l'ancienne ville impériale, qui ne

porte plus dans les fastes administratifs de l'empire, depuis qu'elle est déchue de son ancien rang de cité souveraine, que le nom de Kiang-ning-Fou, préfecture de Kiang-ning. Si elle n'était encore, par ordre, la résidence du vice-roi du Kiang-Nan, il ne resterait plus aujourd'hui de cette ville que des ruines. La rébellion des Tchang-Mao, l'a fait tomber pour jamais du rang qu'elle occupait.

Dès l'abord, il est impossible de soupçonner un pareil désastre. Les murs que l'on aperçoit à quelque distance de la rive sont encore en bon état; sur les canaux qui les entourent règne une certaine animation; quel spectacle imposant, ne devaient-ils pas présenter, au temps de la prospérité! Après un long trajet en bateau, nous débarquons à la porte de l'Ouest, où nous montons en chaise pour traverser la ville et nous rendre aux antiques sépultures des Ming.

C'est aprés avoir franchi la porte que l'on peut se rendre compte des funestes effets de la rébellion. Ce qui fut autrefois, la ville la plus peuplée et la plus riche de l'empire, n'est plus aujourd'hui qu'un lieu presque désert et rempli de décombres dont les amas disparaissent sous les herbes sauvages. C'est à peine si aux abords de quelques voies dallées s'élèvent de misérables cabanes trop peu nombreuses pour cacher les vides qui s'étendent au-delà; les quartiers habités ne couvrent pas plus du quart de la superficie de l'ancienne ville impériale.

C'est dans l'un des endroits les plus déserts que se trouve la maison des missionnaires catholiques. C'est miracle qu'elle existe encore; comme s'il n'y avait pas déjà assez de ruines autour d'eux, les habitants de Nan-King ont été sur le point de la brûler et de massacrer ceux qui l'habitaient, tout récemment, en 1870. Il fallut pour prévenir ce crime, l'énergique intervention du vice-

roi lui-même, qui paya de sa vie cet acte de loyauté et de justice. Ce fait répond trop bien aux accusations de perfidie que l'on a pris l'habitude de diriger contre les mandarins, pour ne pas le consigner ici ; un missionnaire qui en avait été témoin, me l'a raconté ; c'est une raison de plus pour en faire un mérite à celui qui en a été la victime.

Depuis le commencement de 1869, de sourdes menées contribuaient à répandre et à entretenir une agitation inquiétante parmi les populations des principaux centres de missions protestantes ou catholiques. Des bruits vagues et terrifiants circulaient de bouche en bouche, grossis par la frayeur superstitieuse de gens simples et ignorants ; on parlait de la disparition mystérieuse d'hommes et d'enfants qu'on n'avait plus jamais revus depuis. Il eût été facile par des enquêtes faites au grand jour de calmer cette émotion dangereuse ; les autorités chinoises dédaignèrent de le faire, au début, et plus tard, entraînées par l'exaltation populaire déchainée qu'elles n'etaient plus maîtresses de dominer, elles semblèrent par quelques jugements iniques justifier les erreurs de la foule.

Tout d'abord on n'accusa ouvertement personne de ces méfaits ténébreux ; puis, lorsque le fanatisme populaire eût été suffisamment excité, on insinua doucement que les étrangers pourraient bien être les auteurs de ces rapts dont tout le monde parlait et dont aucun n'aurait pu donner la preuve. Le mystère qui entourait les asiles d'enfants recueillis par les missionnaires fut habilement exploité par les fauteurs d'émeute. Que se passait-il donc dans ces établissements si bien gardés contre la curiosité du public, sinon des choses criminelles ? Quel intérêt caché pouvaient donc avoir les prêtres étrangers à réunir ainsi des enfants d'une autre race que la leur ? Quelques-uns prétendirent en donner l'explication, en décrivant à

leur manière la cérémonie de l'Extrême-Onction dont le hasard les avait, sans doute, rendus témoins; à leur dire, le prêtre *barbare* crevait à l'aide d'une pointe, les yeux du patient et recueillait avec soin les liquides qui s'en écoulaient sur des petits tampons de coton que l'on gardait précieusement pour en faire des médicaments; après quoi, la victime de cette opération mourait. Une fois cette opinion accréditée dans l'esprit du peuple, comment l'en arracher? Les imaginations s'echauffaient et le moindre incident, une épidémie, une mortalité plus grande dans les asiles, une calomnie plus hardiment lancée, devait nécessairement amener l'explosion d'un ressentiment fanatique et aveugle.

Déjà des émeutes avaient eu lieu dans plusieurs villes secondaires où la vie et les propriétés de missionnaires anglais, américains et français avaient été sérieusement menacées. En mai 1870, Nan-King était devenu le foyer d'excitations inquiétantes; en juin, il fallut y envoyer de nouvelles troupes et proclamer l'état de siége, par mesure de prévoyance. Des hommes en grand nombre, prétendait-on, disparaissaient enivrés ou engourdis à l'aide de drogues et de philtres étranges, et étaient secrètement transportés dans les bâtiments de la mission où on leur arrachait les yeux et le cœur pour en faire des médicaments. En matière d'émotion populaire, plus la fable est grossière et absurde, plus elle est aisément acceptée. Le fait est que la première quinzaine du mois de juin n'était pas écoulée que la populace de Nan-King entassait devant la résidence des missionnaires un amas de fagots auxquels elle se préparait à mettre le feu. Le vice-roi prévenu de ce qui se passait, accourut en toute hâte, et pour donner satisfaction aux passions de la foule fit ouvrir toutes grandes les portes de la maison qu'il visita depuis les fondations jusqu'au grenier; n'y ayant rien trouvé d'ir-

régulier, il eut la loyauté d'imposer silence aux clameurs de la populace et eut le courage, dans une proclamation énergique, de prendre les missionnaires sous sa protection et de menacer de toutes les sévérités de la loi ceux qui oseraient attenter à leur liberté, à leur personne ou à leur propriété. Cette attitude décidée dérangeait les plans des perturbateurs; l'autorité fut la plus forte, et la populace de Nan-King n'osa bouger, tandis qu'à quelques jours de là, celle de Tien-Tsin massacrait toute la colonie française.

Tout n'était cependant pas fini à Nan-King; mais la haine des émeutiers avait changé d'objet; le vice-roi Mâ avait sauvé les étrangers; il devait payer pour eux. A peine un mois après, en juillet 1870, il fut mortellement frappé d'un coup de couteau tandis qu'il traversait la ville pour aller présider les examens militaires. Le lendemain, le préfet était trouvé pendu dans son Ya-men. L'assassin ne voulut jamais dire le motif qui l'avait poussé à commettre son crime.

On a donc tort d'accuser tous les mandarins, en bloc, de perfidie et de malveillance contre les étrangers, en général, et contre les missionnaires, en particulier. S'il y en a qui ont assez manqué à leur conscience pour favoriser ou encourager des actes aussi odieux, il en est d'autres qui ont l'âme assez élevée pour faire taire leurs préventions personnelles en faveur de la justice, et qui ont assez de courage pour braver les fureurs aveugles de la foule en lui arrachant d'innocentes victimes.

Chaque pas que nous faisons sur cette terre légendaire nous remet en mémoire quelque évènement tragique. Nous traversons maintenant, les ruines majestueuses de l'ancien palais impérial. Elles sont toutes fraîches encore; c'est d'hier que ces magnifiques portiques de marbre ont été renversés, que ces portes massives, dont les voûtes ont

résisté à tous les efforts, ont été brûlées, et cependant, sous ce climat tropical, l'herbe a si rapidement envahi tous ces débris, elle y pousse si dru, qu'on est plutôt tenté d'y reconnaître l'œuvre des siècles.

C'est une étrange et navrante épopée que celle de cet aventurier téméraire, ce Rong-Siéou-Tsien, pauvre maître d'école au début, qui par le seul entraînement des idées, a pu, pendant quinze ans, régner en souverain sur plus de la moitié de la Chine, et faire échec, pendant si longtemps, à une dynastie déjà séculaire. C'est là qu'a grandi et que s'est éteinte la fortune de ce chef de rebelles, l'empereur Taè-Ping. Un instant, les succès inespérés de ses armes toujours triomphantes ont pu lui faire croire à la faveur céleste ; mais bientôt, le vide s'est fait autour de lui ; ses premiers et plus fidèles partisans étaient tombés les uns après les autres sur les champs de bataille, les autres, divisés par l'ambition, se disputaient les richesses ou les honneurs ; les populations s'enfuyaient terrifiées par les excès ou les cruautés de ses soldats, et pour retenir près de lui quelques milliers de mécontents, il était obligé de garder comme otages, dans sa capitale, leurs femmes et leurs enfants. Un jour vint où les troupes de la dynastie Mandchoue reconstituées, grossies de tous les transfuges et de tous les traîtres à sa cause, vinrent l'assiéger dans Nan-King. Longtemps il résista, longtemps il eut l'espoir, sinon de vaincre encore, au moins de pouvoir effectuer sa retraite ; mais lorsqu'il vit le cercle de ses ennemis se resserrer de plus en plus autour de lui, lorsqu'on vint lui annoncer que la brèche était faite aux murs de sa capitale, de sa dernière forteresse, alors sa raison, trop longtemps surmenée, se troubla, et pour échapper au sort affreux qui lui était réservé s'il tombait vivant aux mains de ses adversaires, il s'empoisonna le 30 juin 1864, dans son palais. Pour prolon-

ger la défense, ses lieutenants posèrent la couronnne sur la tête de son fils, un enfant de seize ans, bien innocent des crimes de son père. C'était en vain; le 19 juillet, Nan-King était pris d'assaut par les troupes impériales.

Le jeune chef rebelle allait tomber aux mains du vainqueur; un ancien et fidèle serviteur de son pére, Liéou, prince de Tchong, vit le danger qu'il courait, et par un dévouement héroïque, il se sacrifia pour sauver son maître. Il lui donna son cheval et prit celui d'un soldat qui avait combattu depuis le matin; sa bête était fatiguée et refusa de suivre le prince fugitif qui parvint à s'échapper, tandis que son bienfaiteur était fait prisonnier et payait de sa vie sa fidélité à une cause perdue. Le jeune prince ne tarda pas lui-même à être retrouvé et décapité dans la province de Kiang-Si.

On frémit d'épouvante, en lisant la relation officielle de ce terrible drame. En trois jours, plus de cent mille hommes furent passés au fil de l'épée. Le cadavre de l'empereur Taè-Ping, lui-même, ne put échapper à la dégradation à laquelle il avait voulu se soustraire. Il s'était fait enterrer dans les jardins du palais, revêtu de ses habits impériaux, mais sans bière, dans un endroit écarté qu'aucun signe extérieur n'indiquait. Sa sépulture fut, cependant, retrouvée et violée, son corps outragé, dépouillé de ses linceuls, la chair arrachée de ses ossements et jetée aux animaux, sa tête coupée et promenée triomphalement dans les anciennes provinces révoltées; les palais furent livrés aux flammes et la ville détruite. Ainsi finit, noyée dans le sang, étouffée sous la cendre, cette formidable insurrection des Tchang-Mao qui avait failli anéantir la Chine. Les ruines du palais de Nan-King sont les seuls vestiges de sa puissance qui restent encore debout.

Au-delà de la porte de l'Est, dans un endroit désert et

abandonné, se développe une avenue bordée de statues colossales. Ce sont des hommes, des animaux qui appartiennent à tous les mondes, le fantastique et le réel; ces gros blocs de granit sont à peine ébauchés, mais ils imposent par leur masse. Au bout de cette avenue, s'ouvre l'enceinte d'un petit temple au-delà duquel on aperçoit un *tumulus* haut comme une colline. C'est la sépulture de l'empereur Rong-ou, fondateur de la dynastie des Ming; celle de son fils est un peu plus loin.

C'était cependant aussi un usurpateur, ce Rong-ou; mais, par une ironique contradiction du destin, il repose encore en paix dans sa tombe, depuis près de cinq siècles, à quelques pas de l'endroit où la sépulture de Rong-Siéou-Tsien était profanée. Il n'y a de différence entre eux que celle qu'y a mis le succès. Tous deux étaient d'origine obscure; celui-ci était maître d'école, celui-là était bonze; l'un et l'autre ont voulu affranchir leur patrie du joug de l'étranger; le second a levé l'étendard de la révolte contre les Mandchoux, le premier l'avait levé contre les Mongols; malgré leurs crimes, ils ont attiré près d'eux des serviteurs d'un grand caractère et inspiré d'admirables dévouements; l'un a triomphé, l'autre a succombé. Aujourd'hui, encore, les cendres de Rong-ou sont l'objet d'un culte respectueux; qu'est devenue la dépouille de Rong-Siéou-Tsien? Quelle étrange philosophie enseigne donc la vie? Le dernier mot de la destinée de l'homme sur la terre, est-il donc; le succès? Le bien et le mal ne sont-ils pas des principes dignes d'amour ou de haine, mais sont-ils simplement des moyens que l'on puisse employer indifféremment pour arriver à un but unique: le triomphe? N'est-ce point là ce qui ressort de ce singulier parallèle? Non; la justice éternelle ne se trompe point à ces contrastes dérisoires de la destinée; l'histoire et la postérité la distribuent avec

impartialité et savent réparer les erreurs des contemporains en dissipant la fausse gloire des uns, en diminuant l'ignominie des autres. C'est le cas de Rong-ou et de Rong-Siéou-Tsien. Et cela ne s'applique pas seulement aux êtres privilégiés auxquels sont réservés les honneurs de l'histoire; il en est de même pour les plus petits comme pour les plus grands. La postérité ne condamne-t-elle pas en bloc, une nation, une époque, une génération tout entière? Nos neveux nous exalteront ou nous renieront selon que nous aurons su faire la nôtre, par nos efforts individuels, bonne ou mauvaise, bienfaisante ou fatale. Dans la vie, l'illusion du présent est décevante; le succès n'est pas tout.

La nuit tombait déjà, lorsque nous passâmes près de l'emplacement où s'élevait autrefois la célèbre tour de porcelaine. Les Tchang-mao l'ont détruite, et ses briques, si dures que l'acier le mieux trempé ne pouvait les entamer, ont servi à construire les ateliers d'une fabrique d'armes que les Chinois ont installée en cet endroit.

Nan-King marquait l'avant-dernière étape de notre voyage en jonque. Le lendemain nous arrrivions à Tchen-Kiang, juste à temps pour être témoins d'une exécution capitale. Il s'agissait d'un petit lettré, clerc de Ya-men, qui avait profité de sa position de secrétaire d'un général du Yün-Nan pour abuser de son sceau et fabriquer de faux mandats dont il avait fait de l'argent. Découvert et arrêté à Tehen-Kiang, il avait été jugé et condamné, et pour rendre l'exemple plus frappant, on avait entouré la triste cérémonie d'un appareil imposant. Toutes les canonnières et tous les *Pao-Tchouan* du district avaient été convoqués et étaient venus se ranger, flammes au vent, au-devant du lieu de supplice. Nous en étions heureusement, cette fois, assez éloignés pour ne point voir les détails horribles de l'exécution.

Quelques heures après, nous montions sur un bateau à vapeur, et le soir, nous étions de retour à Shang-haï

Pendant notre absence, il s'y était passé des événements importants. Au mois de mai, la concession française avait été le théâtre d'une émeute qui avait failli devenir tragique. Le Conseil municipal avait voulu faire ouvrir deux rues au travers d'un terrain vague qui avoisinait une pagode nommée Pagode de Ning-Po, de l'origine de ceux qui l'avaient fait construire. L'agent-voyer de la municipalité avait déjà planté les jalons et tracé les alignements, lorsqu'une agitation extraordinaire se manifesta parmi les Chinois originaires de Ning-Po, présents à Shang-Haï. Il paraît que les terrains voisins de la Pagode avaient servi autrefois de cimetière et l'idée d'une profanation des sépultures avait causé tout cet émoi. Ou ne sut pas calmer à temps cette effervescence, et le lendemain, une meute furieuse assiégeait la maison de l'agent-voyer sur laquelle tombait une grêle de pierres. Celui qui était l'objet de cette attaque voulut repousser les assaillants et tira un coup de fusil chargé à plomb sur un forcené qui, cramponné aux persiennes, avait presque atteint le premier étage. Ce fut le signal d'un tumulte indescriptible; les fenêtres furent enfoncées, la maison envahie, l'agent-voyer frappé, presque assommé, sa femme et sa fille maltraitées et traînées par les cheveux dans les rues.

Pendant ce temps, la nouvelle s'était répandue dans toute la ville; mais au lieu d'agir avec résolution, et de mettre brusquement un terme à cette émeute, on se contenta de consigner la police dans les bâtiments de l'hôte municipal. Les volontaires anglais accouraient en armes des marins débarqués des stationnaires français et américains, parcoururent les rues de la Concession, refoulant sans peine les émeutiers. Enfin, par surcroît, nous eûmes l'humiliation de voir des troupes chinoises en-

voyées par le Tao-Taï, venir rétablir l'ordre sur la Concession française. Il y avait déjà quelques mois que cela s'était passé; on en parlait encore avec tristesse, dans les cercles européens de Shang-Haï. La France ne tient pas, en Chine, la place qu'elle devrait y occuper; peut-être y-a-t-il à cela, beaucoup de sa faute.

Après une courte visite à l'établissement des jésuites français à Siü-Kia-ouei, près de Shang-Haï, nous partîmes pour Hong-Kong où nous désirions nous reposer quelque temps avant de nous remettre en route pour la France.

Comme si nous n'avions pas encore eu assez de fatigues ni d'émotions pendant cette année, le hasard devait encore nous faire assister à l'un des phénomènes les plus terrifiants qu'il soit possible de voir. Dans la nuit du 22 au 23 septembre un typhon extrêmement violent s'abattit sur les villes de Hong-Kong et de Macao, qu'il remplit de ruines et de désastres. Je ne saurais mieux faire que de reproduire la lettre que j'écrivais à mon père, au lendemain de cet affreux évènement.

Hong-Kong, 26 septembre 1874.

A l'heure où je vous écris, Hong-Kong tout entier est dans la désolation. Un typhon épouvantable, tel qu'aucun des plus vieux habitants de la colonie ne se rappelle en avoir jamais vu, s'est abattu sur elle dans la nuit du 22 au 23.

Dans la matinée du 22, le paquebot des Messageries, *Ava*, arrivait avec la malle française. Le temps était fort beau et un peu chaud. Cependant l'*Ava* rapportait qu'il avait eu à lutter depuis Saïgon, contre un très-mauvais temps, et que, le 20, il avait rencontré un typhon; n'importe, le temps était si beau et le dépouillement de la malle donnait tant de distraction aux esprits que personne ne se doutait que l'affreuse calamité était si proche... Comme de coutume, depuis que je suis à Hong-Kong, j'avais passé ma journée à la bibliothèque de la ville; quand j'en sortis vers quatre heures et demie, le vent était

un peu frais, mais rien, pour moi au moins, ne semblait alarmant. L'éveil était cependant déjà donné par les gens expérimentés, et plusieurs bateaux avaient été chercher un mouillage plus sûr. Vers six heures et demie, le ciel se couvrit de nuages noirs et épais, et le vent commença à souffler assez fort ; mais nous sommes tellement habitués en Chine à avoir de forts coups de vents dans cette saison, que cela ne me parut pas extraordinaire. Après avoir pris seulement soin de bien fermer portes et fenêtres, j'allai tranquillement me coucher à huit heures et demie, selon mon habitude ; mais à minuit, je fus réveillé brusquement par une sensation extraordinaire : il m'avait semblé remuer comme sur un bateau.

A peine ai-je ouvert les yeux que le bruit des rafales qui soufflent au dehors me donne rapidement la clef du phénomène. Le vent était tellement fort qu'il faisait osciller la maison sur sa base en lui donnant une sorte de mouvement de roulis. Les bruits qui venaient de l'extérieur avaient quelque chose de sinistre, rendus plus terribles encore par l'obscurité profonde qui régnait et par le clapotis de la pluie qui tombait à torrents. Les rafales de vent qui soufflaient avec rage se renouvelaient toutes les trois ou quatres minutes, augmentant chaque fois d'intensité. A chacun de ces assauts, on entendait le craquement des arbres qui se brisaient ; des débris de tuiles ou de platras arrachés par le vent roulaient sur le toit et allaient se briser dans la rue avec un bruit strident. La maison, remuée jusque dans ses fondations, semblait, soulevée par la tempête, vouloir prendre son essor avec tout ce qu'elle contenait. Enfin, du lointain arrivait un bruit sourd et continu ; c'était le mugissement de la mer. Je m'étais habillé et me tenais prêt à fuir aux premiers symptômes de destruction. Vous dire combien m'ont paru longues les heures de cette nuit maudite est chose impossible ; dans les intervalles qui s'écoulaient entre les rafales, je n'oubliais mes propres inquiétudes que pour songer avec angoisse aux souffrances des malheureux qui se trouvaient en ce moment sur mer ou en rade. Pauvres gens ! quelle torture de se voir entraîné peu à peu par le vent et la mer vers la côte où l'on sait que le navire va se briser ! Et rien à faire, tous les efforts sont impuissants. La vapeur elle-même ne peut pas toujours lutter contre les éléments furieux. Quelle agonie que celle qui se prolonge pendant des heures entières au milieu de l'appareil le plus terrifiant qu'il soit possible d'imaginer !

Au milieu d'une obscurité profonde dans laquelle l'écume phosphorescente de la mer projette seule une lueur sinistre, le navire se trouve alternativement soulevé à des hauteurs effrayantes ou disparaît dans un gouffre dont les parois liquides et noires semblent près de s'abattre sur lui et de l'engloutir. D'abord les ancres tiennent, mais peu à peu elles cèdent; le navire drague lentement; le malheureux marin s'aperçoit que la distance qui le séparait du rivage a diminué; il suppute le temps que la mer et le vent mettront à lui faire parcourir le reste. La rage de la tempête augmente; un craquement terrible se fait entendre; c'est un mât qui tombe; les voiles ont déjà été emportées dans la nuit. Un autre mât se brise, et see tronçons, retenus par les cordages, viennent battre, comm autant de béliers, les flancs du navire à chaque nouveau coup de mer. Il se rapproche toujours de la côte, côte inhospitalière bordée d'un mur de granit ou d'écueils sous-marins. Bientôt plus d'espoir; un choc terrible ébranle le navire dans toute sa masse, et la lame suivante l'engloutit. Le malheureux marin, enlevé par les flots en fureur, n'a pas même l'idée de lutter contre eux; jeté sur les rochers où les lames viennent le reprendre pour l'y briser de nouveau, il meurt désespéré sans qu'il soit possible de lui porter secours Mort terrible! supplice plus cruel cent fois qu'aucun de ceux qui aient jamais été infligés aux plus grands criminels! Et ce sont de braves gens cependant! Je ne pourrai plus entendre mugir le vent sans me rappeler cette nuit terrible et sans être rempli d'angoisse en pensant aux malheureux qui sont sur mer.

La tempête alla en croissant jusqu'à deux heures trente minutes du matin; c'est à ce moment que la rafale la plus violente, voulant laisser une indication matérielle de l'instant de son passage brisa deux des cadrans de l'horloge publique et arrêta le mouvement.

Depuis ce moment la rage du vent alla en diminuant; il ne faut pas croire cependant que toute émotion cessât dès lors. Non; seulement la confiance commença à revenir peu à peu. Enfin, vers quatre heures et demie du matin, l'ouragan étant déjà devenu beaucoup moins violent, vaincu par l'émotion et la fatigue, je me laissai tomber sur mon lit.

Levé à sept heures et demie, je me précipitai dehors pour voir les ravages produits par le typhon. Je fus rempli de stupeur à la vue de la scène de désolation que le soleil commençait à

éclairer. En face de mes fenêtres s'étendait un épais bouquet d'arbres et de bambous; maintenant, deux ou trois troncs ébranchés et quelques tiges à demi-brisées restaient seuls debout. La rue était rendue impraticable par un immense abatis de branchages; au-dessous gisait un lit de briques et de tuiles cassées, entremêlées de débris de platras. Toutes les rues présentaient un aspect analogue; mais c'est en approchant de la mer que le spectacle devenait navrant. Toutes les voies qui y conduisent étaient interceptées par des amas d'épaves provenant d'embarcations ou de navires, apportées par la mer à plus de cinquante mètres de sa limite ordinaire.

Tout le rivage était auparavant bordé d'un mur de quai construit de gros blocs de granit liés ensemble par des agrafes de fer et reposant sur un lit de béton de plus d'un mètre d'épaisseur.

Derrière ce mur il y avait un quai large de sept à huit mètres, élevé d'environ un mètre à un mètre cinquante au-dessus du niveau de la haute mer; c'était ce qu'on appelait la Praya. Elle était bordée de l'autre côté par des maisons au rez-de-chaussée desquelles se trouvaient des arcades supportées par des piliers en maçonnerie comme celles de la rue de Rivoli; sous ces arcades, des boutiques. Eh bien! après le typhon, à la place de la Praya on ne voyait plus qu'une plage inclinée, encombrée par des blocs de pierre immenses, transportés jusqu'au pied des maisons; ce sont les restes du mur de quai actuellement disparu. Les flots eux-mêmes sont venus battre les maisons jusqu'à une hauteur de quatre pieds. Les jetées de bois et de pierre qui s'avançaient dans la mer et où venaient accoster les navires, n'existent plus qu'à l'état de débris. Près de ce qui fut autrefois le quai, les mâts de deux bateaux à vapeur sortent de l'eau; ils sont venus sombrer là entre une heure et deux du matin. L'un d'eux contenait, dit-on, quatre-vingt-quinze passagers chinois, dont pas un n'a pu être sauvé. Près de là, se trouve, encore à flot, un grand navire, dont les trois mâts sont brisés et pendent le long de ses flancs; entraîné par la mer, il a eu le bonheur inouï de pouvoir s'arrêter à quelques mètres seulement du quai où il allait être mis en pièces.

Plus loin, trois jonques chinoises éventrées laissent échapper de leurs flancs entr'ouverts les caisses de marchandises qui flottent çà et là; plus loin encore, deux grands navires à voile sont à la côte; un autre a sombré à quelque distance de là, et l'on n'aperçoit plus que l'extrémité de ses mâts. De l'autre

côté de la Praya, plusieurs maisons se sont entièrements écroulées, ensevelissant leurs habitants sous les décombres; le nombre de celles dont le toit a été emporté est incalculable. La mer sortant de ses bornes, après avoir anéanti le quai de la Praya, est entrée dans les boutiques qui lui font face, y a tout brisé, et y a laissé une épaisse couche de sable. En somme, ce spectacle est navrant, et cependant on n'entend pas une plainte sortir de la bouche de gens si éprouvés; l'œil morne, ils travaillent silencieusement à réparer le mal.

Le vent était encore si fort le matin, à huit heures, quoiqu'il eût énormément diminué de violence, que j'ai vu une persienne arrachée et emportée par-dessus les maisons, comme s'il ne se fût agi que d'une simple feuille de papier.

En somme, c'est une ruine pour la colonie. On ne connaît pas encore l'étendue des pertes, ni le nombre des victimes; chaque jour apporte de nouveaux chiffres à inscrire sur l'une ou l'autre liste.

Hier le spectacle de la Praya était effrayant : on n'y pouvait faire deux pas sans rencontrer des cadavres que la mer venait d'y déposer.

A Macao, le désastre fut encore plus grand. Le typhon y fit rage avec une violence inouïe et inconnue jusqu'alors. Il lui fallut à peine une heure pour accomplir son œuvre de destruction. On ne peut rien se figurer de plus lamentable que la scène de désolation qui dura toute la nuit: le bruit des maisons s'écroulant, le rugissement des flots s'engouffrant dans les ruines et emportant les débris de toutes sortes, les cris des victimes, dépassent tout ce qu'on peut s'imaginer de plus terrifiant.

Soudain le ciel se couvrit d'une immense lueur; le feu venait d'éclater dans la partie de la ville épargnée par les flots et se communiquait rapidement de maison en maison. Des brigands, ne respectant aucun malheur, avaient allumé des incendies sur sept points différents pour piller à leur aise. La cathédrale a été brûlée, ainsi que plusieurs centaines de maisons. Il n'y

avait plus pour les malheureux habitants que trois alternatives : mourir noyés, brûlés vifs ou écrasés par la chute des débris.

Parmi tous les drames de cette terrible nuit, il faut citer la mort héroïque de la garnison du fort. Le gouverneur avait ordonné à chaque homme de garder son poste. Le fort fut envahi par les vagues ; il ne resta bientôt plus une pierre et néanmoins pas un homme n'enfreignit l'ordre du commandant. Toute la garnison mourut à son poste, moins un soldat toutefois, qui — comme celui des Thermopyles — put raconter cet acte inouï d'obéissance à la discipline.

Au lever du soleil, la tempête s'apaisa, le typhon avait fait de terribles ravages. Plus de deux mille personnes avaient péri et des blessés en grand nombre gisaient au milieu des décombres. L'accumulation des cadavres était telle qu'on dût renoncer à les enterrer tous, et qu'on en brûla un certain nombre sur les quais. La ville de Macao n'était plus qu'un monceau de ruines.

Attristé par ce déplorable spectacle, fatigué et soupirant après le repos, je hâtai mon départ pour la France, et le 14 décembre 1874, j'avais le bonheur de revoir mon pays et d'embrasser mes parents que je n'avais pas vus depuis sept ans et dont le sort m'avait fait souffrir de cruelles angoisses pendant le siége de Paris et pendant la Commune.

CONCLUSION

Ce n'est point ici le lieu de faire en détail, l'histoire des événements qui se sont passés en Chine depuis que nous l'avons quittée, et qui ont plus ou moins modifié la situation politique extérieure de cet empire.

Rappelons seulement que, grâce à l'intervention des puissances Européennes, la guerre qui semblait sur le point d'éclater entre la Chine et le Japon, à la fin de 1874, put être évitée. Les Japonais consentirent à évacuer l'île de Formose où ils avaient débarqué, moyennant le rachat par la Chine des constructions qu'ils y avaient élevées.

Un peu plus tard, le danger d'une rupture avec l'Angleterre ralentit pendant deux ans, le mouvement des relations entre l'Europe et la Chine. Un crime odieux commis sur les confins de la Chine et de la Birmanie était la cause de ce différend. Un membre du corps consulaire anglais, celui-là même qui avait été notre hôte à Formose, M. Margary, avait été assassiné sur la frontière de la province du Yün-Nan, au moment où il venait de rejoindre une mission d'exploration envoyée de Calcutta dans le but de recher-

cher une nouvelle voie commerciale pour pénétrer dans les provinces occidentales de la Chine. Les meurtriers avaient-ils agi sous l'inspiration d'un fanatisme sauvage, inconscient et spontané, ou n'avaient-ils été que les instruments d'une politique haineuse et déloyale?

L'enquête faite par le ministre d'Angleterre à Péking ne put faire remonter la responsabilité de cette infamie au-delà des misérables sauvages qui l'avaient accomplie. Le gouvernement de Péking donna les satisfactions qu'on exigeait de lui, et consentit à de nouvelles concessions qui furent inscrites après de longues négociations, dans la convention signée à Tche-Fou le 13 septembre 1876.

Un haut dignitaire de l'empire, S. Exc. Kouo, fut désigné pour porter à la reine d'Angleterre les regrets du gouvernement Chinois, et depuis 1877, la première légation chinoise permanente a été établie près des cabinets de Londres et de Paris.

En même temps, le Vice-roi Tso qui avait repris le commandement de l'armée de Tartarie, poursuivait les rebelles au-delà du désert. Malgré ses premiers succès, de graves appréhensions devaient l'assaillir ; il se trouvait en présence d'un adversaire énergique, le musulman Yakoub-beg, qui conduisait une armée bien organisée et dont l'Angleterre et la Russie se disputaient l'alliance. C'était un ennemi redoutable; mais au moment de livrer bataille, Yakoub-beg fut assassiné par l'un des siens ; son armée débandée disparut comme par enchantement, et Tso put facilement reprendre possession de la Kachgarie. Aujourd'hui délivré des soucis d'une grande guerre, il s'occupe de reconstituer l'administration des pays qu'il a rendus à la Chine, et d'améliorer le sort du peuple, en tirant un meilleur parti des ressources naturelles et en faisant un sage et intelligent appel aux procédés de notre industrie.

Les troupeaux forment la principale richesse des tribus

nomades de la Mongolie ; c'est dire que la laine et le poil de chameau abondent dans le nord de la Chine ; cependant, les habitants de cette région demandent à la Russie les draps que le climat les oblige à employer en grande quantité. Le vice-roi Tso veut les affranchir de ce tribut. C'est ainsi que plusieurs métiers à tisser la laine viennent d'être expédiés dans le Kan-Sou, et qu'une douzaine d'ouvriers Allemands les accompagnent pour apprendre aux Chinois à s'en servir.

Si nous devons, comme amis du progrès, nous réjouir de cette initiative du vice-roi Tso, nous devons, comme Français, regretter de voir passer dans les mains d'une autre nation, ce rôle d'initiation qui avait été jusqu'à présent notre unique et meilleure raison de conserver en Chine quelque influence.

J'ai dit quelque part que la France n'y tenait pas la place à laquelle elle a droit, et j'ai ajouté qu'il y avait à cela beaucoup de sa faute.

Les causes en sont faciles à indiquer.

Il n'y a point en Chine, de politique française ; nous sommes, à Péking, des comparses, toujours prêts à répondre *Amen* à tout ce que disent les premiers rôles : l'Angleterre, l'Amérique et la Russie, et peut-être bientôt aussi, l'Allemagne. Ce n'est cependant point notre diplomatie qu'il faut rendre responsable de cette triste situation. C'est nous-mêmes, c'est l'indifférence et l'ignorance de la France pour les questions d'influence extérieure lointaine qu'il en faut accuser. Comment nos agents prendraient-ils une attitude résolue et une initiative qui pourrait éveiller la jalousie des autres puissances ? Ils savent qu'ils ne seraient ni soutenus, ni suivis, ni même compris. Ils se tiennent sur la réserve, et chaque jour, nous perdons quelque reste de cette influence française qui fut, il y a deux siècles, prépondérante en Chine.

Pour reconquérir cette situation, il faudrait nous convaincre que la Chine est un grand pays habité par un grand peuple que nous avons tout intérêt à ne point dédaigner. En nous préoccupant un peu plus de ce qui s'y passe, nous rendrions à nos agents diplomatiques assez d'assurance pour rétablir à l'égal des autres nations notre part légitime d'influence ; en l'étudiant davantage, notre commerce apprendrait qu'il y peut rivaliser avec celui de l'Angleterre. Ce n'est point par le dédain et l'indifférence que l'on rapproche les peuples, et que l'on dissipe les malentendus.

Pendant sept ans j'ai consacré tous mes efforts à apprendre aux Chinois à connaître et à aimer la France ; de retour dans mon pays, je croirais encore l'avoir servi, si j'avais pu contribuer, dans la mesure de mes forces, à faire rendre plus de justice aux Chinois, en les montrant tels que je les ai vus, sans complaisance pour leurs défauts, mais sans parti pris contre leur qualités, comme il convient de juger une grande et vieille nation qui, après avoir longtemps sommeillé, se réveille enfin, et se prépare à reprendre sa place dans le monde politique et économique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

FOU-GNAN ET FORMOSE

CHAPITRE V

COUTUMES ET SUPERSTITIONS POPULAIRES

CHAPITRE VI

COUTUMES ET SUPERSTITIONS POPULAIRES

CHAPITRE VII

SHANG-HAÏ

CHAPITRE VIII

RAN-KÉOU

CHAPITRE IX

LES PRÉPARATIFS D'UN VOYAGE

LIVRE DEUXIÈME

LA CHINE SEPTENTRIONALE

CHAPITRE X

LE RAN-KIANG

CHAPITRE XI

LA PROVINCE DU RO-NAN

CHAPITRE XII

LA PROVINCE DU RO-NAN

CHAPITRE XIII

LA PROVINCE DU CHEN-SI

CHAPITRE XIV

LA PROVINCE DU CHEN-SI

CHAPITRE XV

LA PROVINCE DE KAN-SOU

CHAPITRE XVI

L'HOSPITALITÉ D'UN VICE-ROI

CHAPITRE XVII

D'ERMITAGE EN ERMITAGE

CHAPITRE XVIII

LES ÉMOTIONS DU RETOUR

CHAPITRE XIX

LA DERNIÈRE ÉTAPE

